



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LUCRÈCE,
DE LA
NATURE DES CHOSES.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

344065

LUCRÈCE,

DE LA

NATURE DES CHOSES,

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS

PAR M. J.-B.-S. DE PONGERVILLE,

TEXTE EN REGARD;

PRÉCÉDÉ D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE ; DES VIES DE LUCRÈCE ET
D'ÉPICURE ; DE DIVERS FRAGMENS DU TRAITÉ DE LA NATURE, PAR
LE PHILOSOPHE GREC, RETROUVÉS A HERCULANUM, ET DE QUATRE
PLANCHES REPRÉSENTANT PLUSIEURS DE CES PRÉCIEUX FRAGMENS ;
AVEC DES NOTES DU TRADUCTEUR ET DES VARIANTES DU TEXTE.

~~~~~  
*OUVRAGE DÉDIÉ AU ROI.*  
~~~~~

TOME PREMIER.



PARIS,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, ÉDITEURS DE L'OUVRAGE,
Rue Saint-Louis, N^o. 46, au Marais,
ET RUE DE RICHELIEU, N^o. 67, VIS-A-VIS LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

—
M DCCC XXIII.

2000

Au Roi.

Sire,

Louis XIV, votre auguste Prédécesseur sur un trône protecteur de tous les Arts, avait reconnu le mérite de LUCRÈCE, et repoussé les fausses interprétations que l'on affectait de donner à sa morale. Ce grand Roi voulut qu'une édition soignée du Poème de la Nature des Choses fût destinée aux études de l'héritier présomptif de la Couronne; il agréa même la dédicace de la traduction italienne de Marchetti.

Une faveur non moins précieuse m'est accordée,
Sire ; juge éclairé de la littérature, Votre
Majesté a daigné apprécier le but de mes
travaux et les principes du Poète sublime, qui,
le premier, en célébrant l'ordre de la Nature,
fit pressentir l'unité de Dieu. Quel suffrage,
Sire, peut exercer plus d'empire sur l'opinion
des amis des lettres, et me promettre un succès
plus flatteur !

Daignez recevoir l'expression de ma re-
connaissance et du profond respect avec lequel
j'ai l'honneur d'être,

Sire,

De Votre Majesté,

Le très-humble, très-obéissant et
très-fidèle Sujet,

De Pongerville.

Ce 20 Août 1823.

RÉFLEXIONS

SUR LE POÈME ET LE SYSTÈME

DE LUCRÈCE.

LE poème de *la Nature des Choses*, l'un des plus beaux ornemens de la poésie latine, digne modèle des grands écrivains de l'antiquité, n'est qu'imparfaitement connu de nos contemporains; soit que son genre de latinité, que Quintilien même trouvait difficile à entendre, ait présenté trop d'obstacles; soit que les développemens, quelquefois arides, d'un système aussi vaste qu'extraordinaire, aient rebuté les littérateurs; soit, enfin, qu'une prévention malheureuse, accréditée dès le commencement du dernier siècle, ait acquis à Lucrèce le titre d'athée; il est certain que le but du poème, l'ensemble de

a

son plan , ses nombreuses beautés , n'ont obtenu depuis qu'une estime toujours restreinte par une opinion , louable en apparence , mais dépourvue de fondement. L'étude de Lucrèce fut absolument négligée ; on ne le vanta que par tradition et d'une manière incertaine ; en sorte que l'invocation à Vénus et la peste d'Athènes sont à peu près les seuls passages qui attirent l'attention des littérateurs. Cette estime exclusive semblait condamner à l'oubli une foule de tableaux sublimes ou d'épisodes charmans , qui joignent au même degré de perfection un intérêt plus vif. La Harpe paraît avoir oublié pour Lucrèce toute justesse d'analyse ; il effleure légèrement ses beautés , et juge ses défauts sans examen : en un mot , le voile qui dérobait cette antique et grande production à l'estime publique , s'est tellement étendu , qu'une partie considérable du poème doit être regardée comme un monument dont nous enrichirait une découverte récente.

Lucrèce, nourri de la doctrine d'Épicure, citoyen d'une république où les hommes les plus illustres faisaient gloire de la professer, forma le dessein hardi de l'exposer en vers. Les grandes difficultés semblent inviter le génie à les vaincre : le poète philosophe entre dans la carrière et devient le rival d'Empédocle, qui, dans la langue d'Homère, avait chanté la puissance de la Nature. Lucrèce révèle aux Romains la philosophie des Grecs ; le premier, il déploie à leurs yeux les ressorts de l'Univers, arrache à la Nature ses plus profonds secrets, la suit dans la formation, le dépérissement et la reproduction des êtres. Le poète recueille à chaque instant d'innombrables beautés, et se garantit des écueils multipliés sous ses pas. Il emploie sans cesse les prestiges de l'art pour captiver l'imagination : après l'avoir entraînée au-delà des limites du monde, et l'avoir fait errer à travers ces orbes innombrables qui se balancent dans les régions infinies de l'espace, il la repose

bientôt en la ramenant aux scènes touchantes et naïves de la Nature champêtre.

Convaincu que , si la poésie épique ne vit que de fictions , la poésie didactique ne vit que de tableaux , Lucrèce anime tout ce qu'il touche , et ne développe ses raisonnemens que par des images ; de là naissent dans son poème ces nombreux détails simples et nobles , touchans et gracieux , qui , tous liés de nœuds inaperçus , et se prêtant un secours mutuel , forment un ensemble si régulier. Ainsi Lucrèce se montre presque toujours poète dans les objets les plus stériles , et parvient à cacher l'aridité des raisonnemens les plus abstraits.

Suivons-le dans sa marche hardie. Il invoque d'abord Vénus , regardée comme la mère et la protectrice des Romains ; il lui demande des chants dignes de célébrer l'ordre immuable de la Nature et la noble essence des dieux. Indigné contre le fanatisme , il signale ses crimes et ses dangers ; il annonce que , loin de prêcher l'im-

piété, défenseur de la vertu, il ne s'arme que contre les excès de la superstition qui troublent le repos des hommes et les rendent si souvent criminels ; il prête à cette opinion une force irrésistible, en peignant avec chaleur le sacrifice d'Iphigénie. Le poète développe son système, et montre que la Nature entière n'est qu'un assemblage d'élémens et de vide ; il s'efforce de prouver l'existence de l'un, la marche des autres, et l'infinité de leur étendue réunie. Il offre alors l'image, si sublime et si vraie, de cette flèche qui, lancée du lieu que l'on supposerait être la limite de l'univers, s'arrêterait ou s'élancerait successivement à travers le vide, sans rencontrer jamais le terme de la Nature.

Qu'il s'arrête en sa course, ou glisse dans les airs,
Le trait n'a point touché le bout de l'Univers.
Mais laissons-le voler dans ces plaines profondes
Où des mondes sans fin s'entassent sur des mondes :
Un obstacle est offert, l'obstacle est écarté,
Et l'espace recule avec l'éternité.

Cette idée poétique, simple et majestueuse,

porte l'empreinte du génie qui l'a conçue. Lucrèce explique et réfute les différens systèmes philosophiques reçus de son tems ; avant de rentrer dans son sujet , il adresse un éloge pompeux à Épicure ; il trace la peinture touchante d'une vie exempte d'ambition , et remplie par les douces jouissances de la Nature. Virgile a fait , dans le deuxième chant des *Géorgiques* , une imitation de ce passage qui , pour le fond du tableau , est restée au-dessous du modèle : l'ame de Lucrèce se peint tout entière dans ces vers :

D'un prestige éclatant , ah ! loin de s'éblouir ,
N'est-il pas riche assez celui qui sait jouir ?
O toi ! mortel heureux dans ta noble indigence ,
Si du luxe trompeur la magique élégance
N'a point , pour soutenir tes superbes flambeaux ,
En statue , avec art , transformé les métaux ;
Si l'or , resplendissant du feu qui le colore ,
Ne rend point à tes nuits la clarté de l'aurore ;
De la lyre , pour toi , si les sons mesurés
Ne retentissent pas sous des lambris dorés ;
Dédaignant des plaisirs la frivole imposture ,
Tu t'empares joyeux de toute la Nature.

Quand le printems renaît , au bord des frais ruisseaux
Tu reposes , couvert de rians arbrisseaux ;
A tes yeux enchantés la terre est refleurie ;
La vapeur du matin , les forêts , la prairie ,
La voûte d'un beau ciel, le zéphyr caressant,
Tout porte le bonheur dans ton cœur innocent.

A ce tableau succèdent de nouveaux principes extrêmement compliqués , sur l'essence , la modification et le mouvement de la matière : des digressions intéressantes dédommagent ici de la sécheresse métaphysique ; le poète présente l'explication du mécanisme de la vie chez les êtres animés ; il annonce la pluralité des mondes , leur formation simultanée ou successive , et leur destruction future ; il réfute avec une éloquence entraînante les déclamations spécieuses sur le dépérissement du monde et des espèces qui l'habitent. Enfin la fameuse théorie de l'ame , si admirée de l'antiquité , offre tout ce que l'esprit humain a de plus ingénieux dans un sujet où les efforts du raisonnement sont presque toujours repoussés par des difficultés insurmontables.

L'auteur montre bientôt que les hommes, par leurs vices et par leurs excès, ont corrompu les plaisirs de l'innocence et de la vertu. Ici Lucrèce, s'élevant au plus haut degré de la philosophie, et déployant toute la force du talent, étonne l'imagination par cette brillante prosopopée où la Nature personnifiée adresse à la faiblesse humaine des reproches si justes et si noblement exprimés ; les supplices des enfers, exposés d'une manière allégorique, joignent tout ce que la morale a de plus pur, à ce que la poésie a de plus sublime. Le poète prouve que si les punitions infernales ne sont que des fictions, ces tourmens se réalisent dans le cœur des méchans ; il fait remarquer, avec un enthousiasme digne du sujet, que si le crime paraît triompher un moment, il est une puissance secrète qui châtie les coupables heureux, les abreuve d'amertume, et punit les forfaits qu'ils croyaient cacher aux hommes et à la Divinité.

Sed metus in vita poenarum pro malefactis

Est insignibus insignis, scelerisque luela
Carcer, etc.

.....

Non, le crime jamais n'échappe à la vengeance,
Le crime à chaque pas est suivi par l'effroi,
Il sent peser sur lui le glaive de la loi;
Dût-il tromper les yeux du juge redoutable,
Les tourmens des enfers sont dans un cœur coupable;
En vain il se confie au secret protecteur,
Le mal conduit au mal et punit son auteur.

A la suite des développemens sur la nature de l'ame, Lucrèce expose avec un art admirable la théorie ingénieuse de la vision, des simulacres, de la cause de nos pensées, et des rêves : il termine ces digressions par une peinture savante des désordres causés par l'amour moral et physique ; ces tableaux, effrayans de vérité, corrigeraient les ames dépravées, plus efficacement que les discours les plus persuasifs.

Entraîné par son sujet, le poète célèbre la morale consolante et pure, et l'esprit de modération, qui font la base du système d'Épicure,

* RÉFLEXIONS SUR LE POÈME

à qui Lucrèce, dans l'enthousiasme de la reconnaissance et de l'admiration, est tenté d'ériger des autels. Puis il retrace les imperfections apparentes du monde : il montre sa formation, ses développemens, sa dissolution future, la révolution des astres, la cause des éclipses et des autres grands phénomènes de l'Univers. Lucrèce révèle les désastres que la terre a subis à différentes époques, et par quelle catastrophe les peuples furent anéantis : alors le poète pénètre, pour ainsi dire, dans le laboratoire de la Nature ; il nous fait contempler la terre nouvellement sortie des mains de cette mère commune, empreinte encore de sa fraîcheur virginale, et prête à donner l'essor à sa fécondité ; enveloppée d'abord d'herbes, de fleurs, de végétaux, et couvrant son sein maternel d'innombrables espèces d'êtres animés à qui elle fournit une abondante pâture. La naissance des humains, leur vie sauvage, l'origine des sociétés et du langage, les premiers essais des arts et de l'industrie ; ces

scènes pittoresques des premiers âges , dont le poète semble avoir été le témoin , impriment à son ouvrage une grandeur, un charme magique , que nul poète n'avait offerts avant lui et que nul ne put égaler. Le cinquième chant seul est peut-être une des plus belles créations du génie.

Après avoir décrit la puissance des élémens , leurs effets variés et nécessaires , l'ordre de la Nature , le repos et la félicité des dieux , la formation des mondes et de leurs habitans , le poète chante les phénomènes célestes , les effets de la foudre et les trombes , la combinaison des nuages , de la pluie et de l'arc-en-ciel. Guidé par un jugement solide et une imagination brillante , il redescend aux entrailles de la terre , y cherche les causes des tremblemens qui en bouleversent la surface. Il explique comment la Nature impose un frein aux flots de la mer ; par quel pouvoir les volcans vomissent les laves enflammées ; pourquoi les fontaines s'échauffent et se refroidissent ; quelles exhalaisons s'élèvent des aver-

nes ; quelles vapeurs malfaisantes sont couvées sous la terre , s'en échappent , la parcourent et sèment la contagion et la mort de climats en climats ; enfin , l'effroyable tableau de la peste de l'Attique termine ces magnifiques descriptions.

Le tems où nous vivons , les événemens dont nous sommes témoins , exercent une influence absolue sur notre esprit : Lucrèce , profondément sensible , juste et modéré , en observant les crimes odieux dont ses contemporains se souillaient impunément , fut sans doute persuadé que les dieux ne daignaient pas régir les hommes. Simple , noble et bon comme la Nature dont il est le peintre , ce sage chercha , dans le sein de cette mère commune , le refuge qu'il ne trouvait point sous l'empire de ces dieux , emblèmes de toutes les passions. Implacable ennemi du crime et de l'imposture , Lucrèce n'élève sa voix consolante et mélodieuse que pour inviter les hommes à suivre la vertu. Ses guides

fidèles sont la sagesse , l'ordre et la modération ; et s'il condamne à un noble repos ces dieux chimériques , il respecte en eux l'idée de la Divinité ; c'est , pour ainsi dire , en se prosternant à leurs pieds qu'il les dépouille de leur empire : il fait plus ; il reconnaît , dans la régularité et dans l'énergie de la Nature , une puissance secrète , une ame universelle , qui répond à l'idée que nous nous formons de l'Être-Suprême. Ce poète philosophe ne put être considéré comme un athée , même par ses contemporains , puisque , loin de détruire les dieux , il n'en parle que dans des termes respectueux : pourquoi donc le serait-il à nos yeux , et pourquoi nous paraîtrait-il plus dangereux sous ce rapport que les autres poètes de l'antiquité , qui , ingénieux apologistes d'idoles méprisables , ont chanté , sous un prétexte religieux , les faiblesses , les passions et les vices ?

On ne transige point avec la vérité. Si l'adoration d'absurdes déités , arrosées de sang hu-

main, est réellement criminelle, elle dut l'être dans tous les tems ; qui peut donc condamner le sage courageux qui refusa son encens aux objets d'une stupide idolâtrie ?

Les poètes anciens chantaient le funeste système de la fatalité ; ils érigeaient le Destin en dieu suprême, sous qui de faibles et nombreuses divinités régnaient en tyrans subalternes ; dogme monstrueux qui décourage la vertu, endort la prudence, brise le frein de toutes les passions, et fait de l'homme un automate obéissant à la fluctuation de ses désirs, qui l'entraînent d'abîme en abîme ! Lucrèce terrasse ce fantôme dangereux, et fait régner à sa place l'ame universelle de la Nature ; il enseigne dans quelles limites cette sage et puissante souveraine restreint tous les êtres, et par quels moyens infailibles la vertu conduit au bonheur et le vice à l'infortune.

Voilà donc l'arbitre suprême que Lucrèce préférerait aux déités chimériques. Il refusa de se sou-

mettre à leur joug flétrissant, parce qu'il présentait que la Nature était régie par d'autres maîtres. En retraçant la régularité éternelle et l'enchaînement des principes et des effets, Lucrèce n'adresse-t-il pas un hommage indirect à la Providence ? Ne semble-t-il pas la définir par ces expressions pleines de justesse et d'énergie ?

Usque adeo res humanas *Vis abdita quædam*
Obterit, et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur !

Bayle ne donnait point à ces vers une autre interprétation ; il y reconnaissait le pressentiment de l'existence d'un pouvoir au-dessus des événements : s'il en est ainsi, Lucrèce est le premier parmi les poètes qui ait chanté l'unité de Dieu ; et l'on est forcé de reconnaître que le mot NATURE est pour lui une expression équivalente au terme qui nous retrace le véritable régulateur de l'Univers.

La gloire de Lucrèce, respectée de génération en génération, avait traversé dix-sept siè-

cles et brillait encore du plus vif éclat sous le règne de Louis XIV. Ce prince, digne d'en apprécier le mérite, fit entreprendre avec soin une nouvelle édition du poème de la NATURE, ouvrage qu'il destinait spécialement aux études de l'héritier présomptif de la couronne. Molière, disciple de Gassendi, admirait Lucrèce; il essaya même d'en traduire une partie : on ignore à quel point il avait poussé son travail, et le motif qui le lui fit abandonner; on prétend qu'il en perdit le manuscrit par un accident dont la cause est dénuée de toute vraisemblance. Molière, trop occupé de ses créations sublimes, renonça peut-être à une entreprise qui l'aurait détourné du but vers lequel il marchait avec tant d'éclat; peut-être sentait-il que son talent n'était point analogue au genre de poésie adopté par Lucrèce; peut-être aussi céda-t-il à l'injuste et malheureuse prévention qui commençait à s'établir sur le poème de la *Nature des Choses*, prévention qui s'est fortifiée de jour en jour.

Enfin il ne conserva de ses essais de traduction qu'un fragment placé depuis dans sa comédie du *Misanthrope*. Après lui, Hesnault traduisit l'invocation : ce seul morceau, de deux cents vers à peu près, fit sa réputation ; tant l'ouvrage semblait intéressant et difficile à traduire !

A cette époque, le cardinal de Polignac, partisan du système de Descartes, conçut l'idée de l'exposer en vers latins ; il entra dans son plan de combattre le système d'Épicure, en lui opposant les hypothèses de la doctrine nouvelle. Lucrèce, interprète du philosophe grec, fut l'adversaire que choisit le poète *gallo-latin* ; il se ménagea ainsi, en feignant de le combattre, le moyen de paraphraser sa poésie sublime. Le cardinal se montre, en effet, l'admirateur du talent de Lucrèce ; il accable de louanges le poète, et déclare la guerre au philosophe. Il intitula donc son énorme recueil de vers latins *l'Anti-Lucrèce*, et par là réussit à attirer l'attention du public lettré, qui, d'après le titre de l'ouvrage, crut que cet

écrivain avait sérieusement réfuté et vaincu le chantre de la Nature. Aucune voix ne s'éleva contre cette hérésie littéraire; peu de personnes éclairées reconnurent que l'ouvrage du cardinal de Polignac n'était en quelque sorte que l'exposé en vers du système cartésien.

Depuis la fin du siècle de Louis XIV, l'opinion publique sur le poème de Lucrèce fut presque toujours injuste; les reproches d'athéisme et d'immoralité devinrent des lieux communs, adoptés par tradition et répétés par habitude; Lucrèce, étant peu lu et, par conséquent, peu connu dans son ensemble, éprouva même une rigueur injuste de la part d'hommes d'un mérite éminent. L'abbé Delille, qui a si souvent témoigné son admiration pour Lucrèce, s'est laissé entraîner par l'opinion commune. « Virgile, dit-il, envia à Lucrèce le bonheur d'avoir chanté le premier la Nature, sujet plus philosophique et plus fécond que celui des *Géorgiques*. » Il ajoute : « L'époque à laquelle

» Lucrèce écrivit son poème, en décida le caractère et les principes : un poète qui venait sur les pas d'Épicure recommander aux Romains la jouissance du présent, et traiter de fables les supplices infernaux, devait, escorté des passions, arriver rapidement à la faveur publique et se faire lire avec plaisir par une génération, avide de crimes et d'impunité. » Pour apprécier combien peu cette assertion est fondée, examinons s'il est vrai que le poème de la Nature produisit un effet si dangereux sur les Romains : ce peuple corrompu attendait-il donc l'explication poétique du système d'Épicure, pour se convaincre de l'impuissance de ses ridicules divinités ? Au sénat, dans les tribunaux, dans le forum, au théâtre, l'athéisme était hautement proclamé. Les philosophes discutaient sur les moyens employés par la Nature, mais convenaient tous de la nullité des dieux ; Lucrèce, au contraire, en faisant à ses contemporains une espèce de concession sur l'incurie des fausses divinités, pré-

sente comme le seul frein aux déréglemens de son siècle, les lois de la Nature, et cet ordre universel dont la marche invisible contribue tôt ou tard à punir les excès condamnables. Il apprend aux Romains ambitieux à mépriser les vains honneurs et le luxe achetés par des forfaits; il leur montre le bonheur dans une vie calme, obscure et vertueuse. Il attache sur les pas des coupables échappés à la vengeance des lois, la honte, la douleur et le remords déchirant. Comment donc un moraliste aussi sévère, qui épouvantait le vice par des moyens toujours plus frappans que les menaces exagérées de la superstition payenne, comment un sage qui ne voyait de volupté que dans la modération des desirs, aurait-il contribué à la corruption de ses compatriotes? Ah! plutôt, les hommes pervers, ces grands criminels, ces tyrans nouveaux que Rome dégradée couvait déjà dans son sein, devaient trouver leur condamnation dans les pages éloquentes de Lucrèce. La pureté de sa

morale, ses tableaux délicieux des plaisirs de l'innocence et de la vertu, auraient suffi pour calmer dans les cœurs la tourmente des passions. Un Catilina qui aurait été contraint d'en faire son étude, aurait peut-être brisé le glaive destiné à égorger les soutiens de sa patrie.

On reproche encore à Lucrèce d'avoir condamné l'ame à la destruction. Mais aucun poète ou philosophe ancien n'a reconnu l'immortalité de l'ame, telle que le christianisme l'a annoncée. Les ombres, les mânes n'étaient que les images, les simulacres des corps, dont l'essence fugitive et vaine se dérobaît même à la pensée. Les auteurs anciens varient sur le genre d'existence qu'ils lui accordent; dans Virgile, elle n'est quelquefois qu'une représentation, une effigie de tout l'individu auquel elle appartenait; elle porte même l'empreinte des plaies qui défigurent les corps; Déiphobe apparaît à Énée, dans les Champs-Élysées, avec les nombreuses mutilations que sa femme lui avait fait subir. Souvent

les poètes regardent l'ame comme une substance ignée qui s'anéantit par le contact de l'eau. Voilà pourquoi Homère et Virgile rendent les héros si timides lorsqu'ils sont menacés d'être engloutis par les flots : c'était une opinion assez répandue chez les Anciens, que, lorsque le corps périssait au fond des eaux, l'extinction de l'ame était complète, et qu'il ne restait de l'homme ni ombre, ni mânes. Qu'est-ce donc qu'une telle ame? Un écrivain judicieux a dit : « Cette seconde vie, dans la croyance des Anciens, est triste comme la mort, et vaine comme le néant. » L'hypothèse de Lucrèce est moins absurde ; il ne donne pas à l'ame une essence aussi subtile, puisqu'il la compose de différentes substances, qui, après la dissolution des corps, retournent vers les sources d'où elles sont émanées.

Enfin, Lucrèce a été en butte à des accusations de tout genre ; le reproche qu'on lui adresse plus généralement est d'avoir attribué l'ordre

du monde au hasard : cette assertion prouve assez combien son ouvrage est peu connu, même de ses détracteurs ; non-seulement cette idée lui est étrangère , mais il combat partout cet absurde système ; il se déclare le plus grand ennemi du hasard.

Si chaque être, éludant sa suprême puissance (*la Nature*),
 Sans ordre , du néant recevait la naissance,
 Nous verrions les troupeaux voltiger dans les airs ,
 Les hommes habiter le vaste sein des mers ,
 Les humides poissons ramper sur la poussière ,
 Les fruits délicieux couronner la bruyère ,
 Chaque espèce égarée , et , tyran incertain ,
 Le hasard usurper le trône du destin.

C'est avec aussi peu de fondement qu'on lui a reproché d'être immoral et obscène : Lucrèce fait la peinture de l'amour moral et de l'amour physique, mais pour avertir de leurs dangers, et pour inviter à les fuir. Il dit , en parlant des tourmens de cette passion :

..... A cet affreux supplice
 Ajoute la fatigue et la honte du vice ;

D'un lâche égarement le cruel souvenir ;
La dette, affreux serpent qui ronge l'avenir ;
Un honneur chancelant ; le remords implacable ,
A revoir le passé forçant un cœur coupable.

Il termine par cette réflexion sur les voluptueux ,
après les avoir peint entourés des prestiges de
la séduction :

L'industrie et les arts s'empressent à leur plaire ;
En vain de leurs plaisirs le monde est tributaire ;
Leur cœur est déchiré de secrètes douleurs ,
Et l'épine se cache au sein brillant des fleurs.

Il eût été heureux que les poètes qui lui succédèrent eussent toujours suivi ses principes : leurs ouvrages , mis souvent entre les mains de la jeunesse , ne lui offriraient pas le vice sous un coloris séduisant. Les préceptes de Lucrèce , son amour pour la modération , sa morale si noble et si vraie , son mépris pour l'ambition , sa haine pour le mensonge et la bassesse , ont fait de son poème une espèce de code , si j'ose m'exprimer ainsi , où sont analysées toutes les

lois de la sagesse et de la vertu. Non-seulement les grands littérateurs de tous les siècles y puisèrent les richesses de leurs écrits ; mais les pères de l'Église en ont eux-mêmes senti le mérite : certes ils ne regardaient point Lucrèce comme un impie, lorsqu'ils plaçaient sa morale touchante dans leurs œuvres sacrées. Saint-Ambroise et Saint-Augustin ont souvent employé ses maximes.

Dans les premiers siècles chrétiens, l'admiration pour ce poète philosophe était universelle ; on le préférait sous quelques rapports aux poètes du siècle d'Auguste : sans doute, on pensait alors qu'il y avait moins d'impiété à condamner à un noble repos l'injuste et voluptueux Jupiter, qu'à faire l'apothéose du lâche et débauché Octave Cépius.

La défaveur attachée à l'ouvrage de Lucrèce, s'étendit sur son mérite poétique. On chercha à multiplier les défauts et à ternir les beautés d'un écrivain que l'on s'obstinait à traiter

d'impie. On lui reprocha avec beaucoup d'aigreur ses erreurs en physique ; mais ses erreurs ne sont-elles pas communes à Virgile et à Ovide ? Il y a même cette différence , que la physique des écrivains du siècle d'Auguste n'est que le résumé des fables populaires , et que les hypothèses de Lucrèce ont quelquefois de la vraisemblance et portent souvent l'empreinte du génie. Quoi qu'il en soit , lorsque dans les descriptions des scènes de la Nature un poète a placé des ornemens poétiques ; lorsqu'il a pu , dans un monde idéal , offrir des tableaux agréables ou sublimes ; lorsqu'il a su , enfin , intéresser ou plaire , n'a-t-il pas atteint son but ? Qui pouvait d'ailleurs se flatter d'établir avec certitude des systèmes de physique , avant que la science n'eût posé les bases de la vérité ? Long-tems ils se succédèrent comme des rêves effacés par des rêves.

Au surplus , le genre de physique reproché à Lucrèce n'est que très-accessoire dans son plan ;

le système corpusculaire s'y rattache beaucoup plus : chez les Modernes , Gassendi est presque le seul qui l'ait justement apprécié ; en général on n'y trouva qu'un sujet d'attaque ou de plaisanterie sur Épicure et sur Lucrèce. C'est surtout dans cette agression que la mauvaise foi ou , du moins , l'aveuglement de ses détracteurs , se montra dans toute son étendue ; ils reprochèrent au poète philosophe de construire l'Univers avec des *atômes* longs , crochus ou ronds. Leur censure était donc fondée sur un abus de mots.

En lui adressant ce reproche , ils ont été jusqu'à prendre une comparaison du second chant, relative aux atômes , pour une suite du raisonnement de Lucrèce. Erreur très - importante , et que personne n'avait remarquée jusqu'à présent. Il est inutile de démontrer que , par *semina* et *primordia rerum* , le poète désigne les élémens , principes de toutes choses , dont aucune secte de philosophes , anciens ou modernes , n'a nié l'existence ; il a prétendu enfin

parler de cette source infinie de matière que la Nature épuise et alimente sans cesse , d'où tout est sorti , et dans laquelle tout retourne pour en ressortir sous une forme nouvelle. On a en même tems combattu la configuration que Lucrèce suppose nécessaire aux élémens ; ses idées à cet égard ne manquent cependant point de vraisemblance , et sont présentées de la manière la plus ingénieuse ; par exemple , lorsque les élémens des corps odorans voltigent , invisibles , dans les airs ; si les uns , émanés des roses , flattent délicieusement l'odorat ; si les autres , sortis d'une fange immonde , l'irritent et le blessent , est-il donc absurde de soupçonner que ces deux espèces d'élémens ont une configuration différente ?

Il est juste d'observer que les détracteurs de Lucrèce , quand ils ont été de bonne foi , ont erré parce qu'ils n'ont connu son ouvrage que par des fragmens détachés , qui ont pris à leurs yeux une physionomie étrangère , et souvent

opposée à celle qu'ils présentent dans l'ensemble du poème. Je me réserve de relever les erreurs de ce genre dans les notes qui suivront le texte. Je terminerai en répondant à ceux qui ont prétendu que le style de Lucrèce se ressentait trop du langage étrusque, et que ce grand poète s'était servi d'un idiôme qui, n'étant pas formé, tenait encore de son origine barbare. Des hommes d'une grande réputation ont ainsi entraîné l'opinion; cette opinion est encore dans toute sa force, et les littérateurs superficiels, qui n'ont ni le tems ni les moyens de fouiller eux-mêmes aux sources, s'en tiennent à la décision de ceux qui ont porté le premier jugement. Dans les arts mêmes, les préjugés sont des tyrans; il faut s'efforcer de se soustraire à leur joug.

A l'époque où Lucrèce produisait l'un des plus beaux monumens de l'esprit humain, la langue romaine n'était plus dans son enfance; des écrivains d'un ordre distingué avaient déjà montré ses ressources, avaient employé heu-

reusement ses richesses. Ennius , contemporain de Scipion , près d'un siècle et demi avant Lucrèce , avait cultivé la poésie avec succès ; à peu près dans le même tems , Térence écrivait ses comédies ; plusieurs poètes distingués marchèrent sur leurs traces et ajoutèrent de nouvelles beautés au langage. L'un d'eux, Cornélius-Sévère , fut remarquable par la pureté et l'élégance de son style , par des images nobles , hardies , par le charme de l'harmonie imitative. Précédant de quelques années l'interprète d'Épicure , Catulle , son émule de gloire , produisait des ouvrages dont tout le monde apprécie le mérite. Cicéron , contemporain et ami particulier de ces deux écrivains célèbres , cultivait lui-même la poésie ; sa comparaison de l'*aigle* et du *serpent* , imitation d'Homère , qu'il avait placée dans son poème de *Marius* , est digne des plus grands maîtres. Enfin la langue qui avait été enrichie par tant d'ouvrages célèbres , la langue du plus grand des orateurs n'é-

tait plus barbare. Lucrèce, sans atteindre à cette élégance soutenue, à cette concision pleine de grâce, dont Virgile après lui a offert le modèle aux poètes du siècle d'Auguste, Lucrèce a, dans un autre genre, donné à la langue latine un grand essor. Les expressions vieilles que l'on trouve souvent au milieu de ses plus beaux passages sont évidemment employées avec intention ; il s'est plu à rendre certaines images pittoresques par des locutions anciennes qui, à défaut d'harmonie, ont une précision énergique.

Virgile, excité par la gloire du chantre de la Nature, ambitionna des lauriers inconnus à son rival : maître d'un tems qui avait manqué à son prédécesseur, doué d'un génie plus souple, il trouva l'heureux secret de donner à ses tableaux cette juste étendue qui plait à l'imagination et ne la fatigue jamais. Il fit de précieux emprunts à la muse des Grecs, et son goût exquis, son oreille délicate, enrichirent sa poésie de l'élégance continue, qui semble être le dernier terme de la

perfection de cet art enchanteur. Mais si Virgile est presque toujours plus harmonieux que Lucrèce, Lucrèce est souvent plus expressif; l'un copie fidèlement les nuances de la Nature, l'autre pénètre ses plus profonds mystères; le premier charme l'imagination, le second l'étonne et la maîtrise; opposés de goût et de méthode, ils se rapprochent souvent par leurs conceptions et par la justesse des raisonnemens; l'un et l'autre, doués d'un génie brillant et solide, ont fondé des monumens éternels : si Virgile franchit à pas de géant sa carrière glorieuse, Lucrèce y brilla le premier, et en aplanit les difficultés; enfin la perfection même de l'auteur des *Géorgiques* est encore un titre de gloire pour le chantre de la Nature. Soyons justes pour eux comme l'étaient leurs compatriotes : Ovide les admirait sans exclusion; il parle toujours de Lucrèce avec enthousiasme; témoin ce distique :

Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti

Exitio terras quum dabit una dies.

Le jugement d'Ovide sur un poète latin doit l'emporter, dans la balance de l'opinion, sur toutes les autorités modernes.

L'absence de traduction a contribué à affermir les préventions qui ont en quelque sorte banni de notre littérature le poème de Lucrèce. Nos voisins ont été plus heureux que nous; l'Italie en possède deux traductions versifiées; elle s'honore surtout de celle de Marchetti. En Angleterre, la version de Creech a obtenu un grand succès. La France, au xvi^e. siècle, a vu paraître, à peu de distance, les versions de l'abbé de Marolles et du baron Des Coutures. L'essai du second a pu être utile; mais leur langage barbare a révolté, et leur ignorance du système de Lucrèce les a jetés dans une fausse route. La compilation de Panckoucke suppléait faiblement à l'imperfection de leur travail; c'est un ouvrage incomplet où quelque instruction se mêle à beaucoup d'erreurs. Je ne parlerai de la prétendue traduction de Le Blanc de Guillet

que pour être exact dans l'énumération des littérateurs qui tentèrent de se rendre interprètes de Lucrèce. Cet écrivain, instruit d'ailleurs, mais dont le style est anti-poétique, semble s'être ligué avec les ennemis de ce grand homme pour porter le dernier coup à sa gloire. Son style obscur et son singulier système de versification ont rendu le poète latin inintelligible.

Notre littérature n'a réellement que la traduction en prose de La Grange; mais quelle que soit son exactitude, elle ne donne qu'une idée très-imparfaite d'un ouvrage formé d'une suite immense de tableaux dont la poésie seule peut animer les couleurs. Les longs développemens des divers systèmes de la philosophie ancienne ont dû paraître rebutans, dépouillés des charmes de la versification; et la sécheresse de la prose a fait évanouir l'éclat des images prises dans la Nature. Il faut observer aussi que La Grange, partisan d'une espèce de philosophie qui s'établissait de son tems, a essayé

de donner à Lucrèce une couleur d'athéisme opposée à l'esprit de son ouvrage. Ce genre d'infidélité ne fut point assez remarqué, sans doute à cause de la prévention qui déjà pesait sur Lucrèce ; et cette prévention même dut acquérir ainsi une force nouvelle.

On peut reconnaître combien de motifs puissans contribuèrent à répandre un vernis défavorable sur ce beau monument. Tout ami des arts qui voudra l'apprécier, sans doute, désirera de le voir reproduire dans la littérature sous son véritable aspect. Certes, nos richesses poétiques sont immenses ; mais les trésors de l'antiquité sont trop précieux pour les dédaigner ou les méconnaître.

Le poème de Lucrèce est une des productions les plus propres à enrichir notre poésie d'images qui lui sont absolument étrangères. Les fragmens de cet ouvrage, imités par les Anciens et les Modernes, ont subi des modifications ; ils ont perdu, en passant dans les œuvres des écri-

vains qui s'en emparèrent, ces couleurs originales et fortes, que l'on ne trouve que sur la palette de Lucrèce. Il semble que la Nature l'ait choisi pour peindre les premières scènes de l'Univers naissant; le génie de ce poète extraordinaire remonte jusqu'à la source des siècles, pour y puiser des beautés dont la grandeur et l'éclat laissent dans l'imagination une empreinte ineffaçable. Heureux qui pourrait en retracer quelques-unes, et en même tems contribuer à détruire la fausse interprétation qui jamais n'aurait dû les obscurcir !

Ne serait-il pas juste d'espérer, dans l'intérêt de la littérature, que les hommes éclairés, qui sont à la fois les amis de la morale et des arts, jugeront avec moins de rigueur les hypothèses ingénieuses d'un écrivain, défenseur de la vertu et moraliste sévère, d'un sage qui ne trouvant point dans les idoles d'un culte dangereux, les objets dignes de sa reconnaissance, la manifeste à la Nature dont il cherche le dieu, ce dieu qu'il

devine , pour ainsi dire , et à qui il rend un hommage secret. Ces mêmes idoles que Lucrèce condamnait au repos , sont tombées d'elles-mêmes ; le pouvoir invisible qu'il annonçait , se montre encore aux yeux de tous les hommes. Envers qui serait-il donc coupable ? Ses erreurs en physique , et les rêves sublimes de son ardente et poétique imagination peuvent-ils être pernicious ? Les jeux brillans de la pensée , dans ce poème , comme dans toutes les productions de ce genre , ne peuvent influer sur les principes adoptés , ni sur les croyances reçues ; on y admire les difficultés vaincues , on y jouit du charme de l'illusion. Là , comme une ombre magnifique , l'antiquité apparaît avec ses beautés et ses prestiges ; le goût y trouve un noble sujet d'enthousiasme , et la raison éclairée n'y reconnaît que la puissance du talent ; sans doute il n'est pas plus dangereux de faire connaître aujourd'hui un tel monument littéraire , que d'offrir à l'admiration publique les statues des faux dieux ;

ce sont des trésors trouvés dans les ruines de l'ingénieuse antiquité ; la différence des tems et des lieux ne leur permet d'exercer d'autre empire que celui du génie sur le développement des beaux-arts.

VIE DE LUCRÈCE.

LES commentateurs n'ont jamais été d'accord sur la date précise de la naissance de Lucrèce; chacun d'eux a avancé son opinion sans fournir de preuves. D'après toutes les inductions les plus vraisemblables, Lucrèce naquit vers la fin de la 171^e. olympiade; il vécut donc dans les tems les plus orageux de la république, à cette époque où les Romains commençaient à acquérir des lumières et à perdre la liberté. Lucrèce fut le contemporain et l'ami des Cicéron, des Atticus, des Catulle et des Memmius, citoyens illustres par leurs talens ou par leur dévouement à la cause publique : il ne prit aucune part aux affaires du gouvernement; poète et philosophe, ami de la modération et d'une sage indépendance, il refusa sans doute de partager les grandeurs où l'appelait l'illustration de sa naissance. Le chef reconnu de la famille de Lucrèce est ce célèbre Spurius Lucretius Tricipitinus qui fut créé *interrex* après la funeste aventure de sa fille, la belle et malheureuse Lucrèce. Les fastes de Rome offrent un grand nombre de consuls et de sénateurs de ce nom; cependant, selon les recherches des savans avides

de détails minutieux, l'illustre famille de Lucrèce devint plébeienne; que ce fait soit plus ou moins fondé, il ne peut inspirer aucun intérêt, lorsqu'il s'agit d'en faire l'application à un philosophe qui montra le mépris le plus absolu pour le préjugé de la naissance.

L'histoire ne daigne guère recueillir les faits particuliers qu'en faveur d'hommes revêtus de hautes dignités; ainsi, l'éloignement de Lucrèce pour les affaires de l'état, nous a privés de détails sur sa vie intérieure, ses inclinations et ses qualités personnelles. Mais l'homme de génie laisse dans ses ouvrages l'empreinte de ses goûts et de son caractère; la pureté, la noblesse des maximes répandues dans le poème de Lucrèce, lui tiennent lieu de l'apologie la plus flatteuse : observons d'ailleurs que le surnom de CARUS, que lui donnèrent ses contemporains, dépose en sa faveur aux yeux de la postérité. Ces considérations personnelles, quoiqu'étrangères aux talents d'un écrivain, ne sont pas sans intérêt pour le public; on admire avec d'autant plus d'enthousiasme les productions des arts, quand on a des motifs pour estimer leur auteur.

Les jeunes Romains destinés à s'instruire, voyageaient dans la Grèce : les cruels vainqueurs de cette patrie de tous les arts, allaient avidement interroger les débris dont ils l'avaient couverte, et recueillir des leçons utiles à la

véritable grandeur. Lucrèce se rendit à Athènes; le philosophe Zénon l'initia bientôt à l'art de penser et d'écrire; il le guida, sur les pas d'Épicure, vers cette vaste et haute sphère, où son génie ardent se fraya des routes inconnues. Les poètes, avant lui, avaient chanté les vices des dieux et des hommes, avaient divinisé les rêves de l'imagination; Lucrèce célébra la Nature, combattit les vices par la raison, et fit aimer la vertu pour elle-même. Il se priva des ressources que les poètes trouvaient dans les prestiges de la fable; mais il peignit le plus grand des prodiges, l'harmonie de l'univers. Le premier chez les Romains, il força les muses à marier leur voix mélodieuse aux nobles accens de la morale et de la vérité; ses raisonnemens les plus profonds s'embellirent de leurs charmes; il montra tous les objets matériels à travers leur prisme enchanteur; en un mot, Lucrèce rendit le domaine de la poésie immense comme la Nature.

On a prétendu que son poème fut achevé dans les intervalles lucides que lui laissait une aliénation mentale; mais nulle autorité irrécusable n'appuie cette assertion, sans doute aussi hasardée que celle qui attribue cette démente à un *philtre amoureux*, donné au philosophe par une maîtresse, pour réveiller en lui une volupté dont les sources commençaient à tarir. Il est probable que sa mort prématurée et l'altération de ses forces physiques,

ont fait naître cette supposition ; un seul mot souvent, mal interprété, peut donner lieu aux inductions les plus absurdes. On sait que la force, la véhémence du génie de Lucrèce, fut qualifiée de fureur poétique par Stace, *et docti furor arduus Lucreti* ; son expression put être prise à la lettre, et ce qui, dans le langage des muses, s'entendait de la chaleur de l'imagination, parut bientôt applicable à la fougue du délire. Peut-être cette idée fut-elle malignement accueillie, et répandue par les admirateurs du paganisme, ennemis du système d'Épicure, afin d'abaisser la gloire de son harmonieux interprète qui, dans sa noble hardiesse, préférerait aux idoles d'un culte barbare, l'ordre ou l'ame universelle de la Nature, et dont les principes enfin tendaient évidemment à reconnaître l'unité de Dieu. L'opinion, à-peu-près générale sur la folie de Lucrèce, ne doit pas toutefois l'emporter sur les conjectures de la vraisemblance et de la raison : il n'existe que trop d'exemples de la facilité avec laquelle l'erreur se propage ; un imposteur adroit la présente sous un aspect favorable ; la foule se laisse séduire ; quelques esprits fermes la combattent un moment ; ils se lassent et se taisent ; l'entraînement devient universel, et le tems donne à l'erreur la force de la vérité.

Pourquoi supposer gratuitement une altération dans les facultés intellectuelles du plus judicieux des poètes ?

Quelle aurait donc été la durée de ses intervalles lucides, pour lui permettre de si grands développemens dans un système que la moindre expression fausse peut bouleverser ? Après avoir donné un libre essor à son génie poétique, Lucrèce, de la haute sphère de l'imagination, revient, armé de la logique la plus exacte, suivre pas-à-pas une longue série de raisonnemens, qui tous exigent la plus grande contention de l'intelligence humaine ; jamais son jugement n'est en défaut ; si tendue que soit la corde, il ne la rompt nulle part. « On peut douter, dit » M. Villemain dans un excellent article sur Lucrèce, inséré dans la *Biographie universelle* ; on peut douter que » son poème soit sorti du milieu des rêves d'une raison » égarée. L'éclipse de la raison peut devenir le terme et » non l'intervalle du génie. Le poème de Lucrèce offre » une méthode, une force d'analyse, qui ne permet pas » de supposer que l'auteur n'ait eu que des momens passagers de calme et de raison. »

« Ce qui nous occupe et nous séduit dans Lucrèce, » ajoute cet écrivain distingué, c'est le talent du grand » poète, talent plus fort que les entraves d'un faux système, et que l'aridité d'une doctrine qui semblerait ennemie des beaux vers. Lucrèce s'élance par momens à » une hauteur d'enthousiasme et de poésie qui n'a de » rivale que dans la sublimité d'Homère lui-même ;

» Virgile l'a trop studieusement imité, pour ne pas sup-
» poser qu'il l'admirait beaucoup. »

Ceux qui croyaient au délire du chantre de la Nature, affirmaient aussi qu'il s'était donné la mort dans le désespoir que lui causa la disgrâce de son ami Memmius : certes, le caractère de Lucrèce, si bien peint dans son immense ouvrage, doit à jamais détruire leur vaine supposition ; avaient-ils donc oublié qu'il ne regarde la grandeur que comme un fardeau, et que, dans le début du poème, il invite son ami à la retraite, d'une manière si pressante et si vraie :

..... vacuas aures mihi, Memmiada, et te
Semotum a curis adhibe veram ad rationem.

Pourquoi, lorsque deux choses absurdes partent de la même source, rejetterait-on l'une pour adopter l'autre ? J'admets que Lucrèce se soit donné la mort ; toutes les traditions l'attestent : mais n'est-on pas en droit de penser que ce suicide a seul autorisé les conjectures formées sur l'aliénation de son esprit ? Lucrèce, malheureux sans doute par des événemens que le voile des tems nous dérobe à jamais, crut pouvoir rejeter le fardeau de la vie, s'endormir dans le sein de la Nature qui l'avait fait naître, et dégager enfin de ses liens matériels son ame si pure, si sublime, et qui, suivant son propre système, devait se

réunir au principe dont elle était émanée et retrouver un asile dans le temple des cieux.

..... Et quod missum est ex ætheris oris,
Id rursum cœli rellatum templa receptant.

Selon l'opinion la plus accréditée, Lucrèce mourut âgé de quarante-quatre ans, et, par un jeu bien extraordinaire dans les événemens, sa mort arriva le jour même où Virgile prenait la robe virile : l'esprit humain est avide du merveilleux, et les ornemens qu'il ajoute à la vérité lui donnent souvent l'air de la fable; on affirma que Virgile était né à l'instant où l'ame de Lucrèce remontait vers les cieux; des enfans de Pythagore prétendirent que cette ame passa dans le corps de l'auteur des *Géorgiques*. Il est difficile de décider à qui des deux cette idée fait le plus d'honneur.

Eusèbe prétend que Lucrèce en mourant confia son poème à Cicéron, qui s'empressa d'en faire jouir les Romains : ainsi le prince des orateurs fut le premier éditeur de ce sublime ouvrage. Qui mieux que lui pouvait l'apprécier ?

Lucrèce a marqué la hauteur où la poésie latine pouvait atteindre; ses successeurs n'ont acquis leur gloire qu'en marchant sur ses traces; les poètes latins lui rendirent l'hommage le plus flatteur en s'empressant d'imiter ses nombreuses beautés; et l'apostrophe que Virgile

lui adresse dans ses *Géorgiques*, devient le témoignage éternel de son admiration pour le poète-philosophe¹ :

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari
Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes.....

N'est-ce pas comme s'il avait dit de Lucrèce : il s'est immortalisé avant moi, en révélant les secrets de la Nature, en foulant à ses pieds les erreurs des mortels, et en leur faisant aimer la vérité par le charme des vers ; la place qui me reste près de lui doit suffire à ma gloire

¹ La Grange croyait avoir fait le premier l'application de ces vers de Virgile à l'auteur du poème de la Nature. Déjà cependant Gifanius avait soupçonné que Virgile les adressait à Épicure ou à Lucrèce mais il penchait à en faire l'application au poète.

NOTICE SUR ÉPICURE,

SUIVIE DE FRAGMENS DE CET AUTEUR, RETROUVÉS DANS LES RUINES
D'HERCULANUM.

LUCRÈCE transmet dans le langage des muses le vaste système d'Épicure ; le poème de la NATURE devint l'éternel monument qui préserva les principes du philosophe grec de l'outrage des siècles et des Barbares. J'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de donner ici quelques détails sur le grand homme que Lucrèce regarde comme son maître et son guide, qui fut si long-tems admiré par les Anciens, et si mal interprété par les Modernes.

La plupart des biographes font naître Épicure à Gargette, bourg de l'Attique ; mais il paraît certain qu'il naquit à Samos, où son père avait été obligé de se rendre avec la colonie que le conseil d'Athènes y fit transporter, pour contenir les Samiens dont on craignait la révolte. Diogène-Laërce fixe l'époque de sa naissance, 341 ans avant l'ère chrétienne ; il prétend que sa famille descendait de Philéus, fils d'Ajax,

et que le père d'Épicure, qui se nommait Néoclès, avait fondé une école à Samos, où son fils reçut sa première instruction; il ajoute que, dans son enfance, il suivait sa mère qui faisait profession de purifier les maisons, et qu'il lui récitait les formules expiatoires. Une semblable condition contraste singulièrement avec l'illustration attribuée à sa race; cette descendance est sans doute très-incertaine; mais on sait que presque tous les historiens, entraînés par un préjugé populaire, ont cru ajouter à la gloire d'un grand homme en lui donnant une origine antique.

Bien jeune encore, Épicure aima la philosophie; à peine avait-il quinze ans lorsqu'il se lia avec Pamphilus et Nausiphane; il étudia les écrits d'Anaxagore, de Démocrite et d'Archélaus, précepteur de Socrate. Il commença à professer ses principes à Mitylène, puis à Lampsaque; ses trois frères furent au nombre de ses disciples. A l'âge de dix-huit ans il se rendit à Athènes, et fut obligé d'en sortir presque aussitôt, à cause des troubles qui éclatèrent après la mort d'Alexandre. Il y revint enfin, et l'un des jardins délicieux de cette ville célèbre fut le lieu choisi pour donner les leçons de sa douce philosophie; au

bord des ruisseaux, sous l'ombre des bocages, environné de fleurs embaumées, il expliquait à ses sectateurs l'ordre pompeux de l'Univers, il semblait chercher à se rapprocher de la Nature dont il était le disciple et l'admirateur. La simplicité et la justesse de ses raisonnemens inspiraient la confiance, ses mœurs commandaient l'estime, et son éloquence entraînante prêtait des armes à la force de son génie. Après avoir marché sur les traces des plus grands philosophes, il rejeta ce qu'il crut vicieux dans leurs systèmes, développa leurs idées, étendit leurs découvertes et se fraya une route nouvelle. Sa célébrité s'accrut rapidement; chaque jour ajoutait à sa gloire; le monde civilisé retentit de son nom, et l'élite de la Grèce s'empessa d'augmenter le nombre de ses disciples.

Les succès d'Épicure, l'admiration qu'il inspirait, éveillèrent la jalousie de ses rivaux et lui suscitèrent une foule d'ennemis; les Stoïciens surtout ne bornèrent pas leur vengeance à attaquer ses opinions; ils calomnièrent sa personne; l'accusation d'impiété qui avait coûté la vie à Socrate, menaça les jours d'Épicure. L'hypocrisie rend ses armes terribles en les

cachant sous un voile sacré; mais elle attaqua vainement Épicure; son triomphe le rendit plus cher à ses amis, et sa gloire en acquit un nouvel éclat. On trouva que ses ouvrages, remplis d'une morale touchante, attestaient que leur auteur avait une piété plus sincère que ceux qui l'accusaient d'en manquer.

La secte des Stoïciens, dans son origine, comptait parmi ses membres des hommes exaltés par une ferveur rigide, qui ressemblait à l'enthousiasme du fanatisme. Cette doctrine, épurée dans la suite, fut embrassée par des sages qui en rétablirent l'honneur.

Épicure croyait que les dieux toujours calmes, toujours bons, jetaient sur la terre des regards satisfaits et souriaient au bonheur des hommes; les Stoïciens, au contraire, en faisaient des tyrans occupés à épier les moindres faiblesses, pour se donner le plaisir de les punir cruellement.

Ces sectateurs austères enlevaient à l'espèce humaine les plaisirs de la vie, ne lui promettant qu'un avenir peu certain, et sur l'espérance duquel leurs propres opinions se combattaient sans cesse; en un mot, ils abreuyaient l'existence d'amertume et ne laissaient entrevoir qu'une éternité vague, peu faite

pour compenser les douleurs qu'ils s'infligeaient volontairement.

Épicure, dont l'ame noble et pure se faisait une juste idée de l'intelligence suprême, attachait l'homme à la Divinité par la reconnaissance : il voulait qu'on embellît de fleurs la route qu'elle-même nous a tracée ; il voulait que l'ascendant de la vertu remédiât aux maux que la Nature nous impose pour prix de ses bienfaits. Certes, il ne prétendait pas que le plaisir devînt l'unique but de nos actions ; mais il le promettait comme la récompense de la sagesse. « Pour être heureux, disait-il, il faut souvent faire des sacrifices à la Nature ; il faut aussi calculer si le bien que l'on désire, vaut le prix qu'il doit coûter. »

Épicure répétait à ses disciples : « Usez de vos facultés, n'en abusez jamais ; ne sacrifiez pas de longs jours à une courte jouissance ; ne contrariez jamais ni la Nature, ni votre conscience ; que la sobriété et la modération rendent vos plaisirs plus vifs et plus purs ; évitez les excès qui tourmentent le présent et appauvrissent l'avenir ; en vivant selon la Nature, vous ne serez jamais pauvres ; en vivant selon l'opinion, vous ne serez jamais riches ; s'il est du caractère des

dieux de se passer de tout, il est du caractère des sages de se contenter de peu ; pour rendre un homme opulent, il vaut mieux diminuer ses désirs que d'augmenter ses richesses. » Telle était la doctrine de ce philosophe, que son éloquent interprète embellit des charmes de la poésie latine ; telle était cette doctrine admirée pendant tant de siècles, et si méconnue ou si malignement défigurée dans le nôtre. Si la morale d'Épicure avait besoin d'éloges, on les trouverait dans l'accord de ses disciples qui ne se désunirent jamais, et qui s'aimèrent en frères, quand le fanatisme et l'ignorance divisaient les familles et versaient des flots de sang.

Pline le naturaliste rapporte que dans son tems, plus de trois siècles après la mort d'Épicure, l'époque de la naissance de ce grand homme était célébrée, comme l'un des jours où la terre avait reçu du ciel un de ses plus précieux bienfaits. Ses sectateurs se multiplièrent à l'infini dans les républiques de la Grèce, en Égypte, en Asie ; pendant plusieurs siècles ses écoles furent ouvertes dans toute l'Europe civilisée. En 484 de l'ère chrétienne, s'établit, à la Chine même, une secte de philosophes sous le nom

d'Épicuriens; mais dans un tel pays, elle dut perdre une partie de sa pureté primitive.

Gassendi, le premier, fit connaître au siècle de Louis XIV la philosophie d'Épicure; il développa, avec une grande clarté, le système corpusculaire jusques-là absolument inconnu.

Gassendi eut pour disciples Chapelle, Bernier, Molière, et Saint-Évremond qui répandit dans Londres les opinions de son maître. Walter, regardé alors comme l'Ovide de l'Angleterre, aidé de l'esprit semillant du chevalier de Grammont, et peut-être des charmes de la célèbre Hortense Mancini, parvint à propager la doctrine d'Épicure à la cour voluptueuse de Charles II. Les hommes dépravés qui environnaient son trône, saisirent avec empressement les moyens de se parer du titre révérend d'Épicuriens. Ainsi cette volupté qui naît de la vertu, ce sentiment sublime et pur qui remplissait le cœur du sage d'Athènes, devint dans cette cour corrompue la déesse de la licence la plus effrénée : peut-être cette étrange circonstance contribua-t-elle à répandre la fausse opinion qui, depuis, a rendu méconnaissable le système d'Épicure. Dans l'antiquité même, les plaisan-

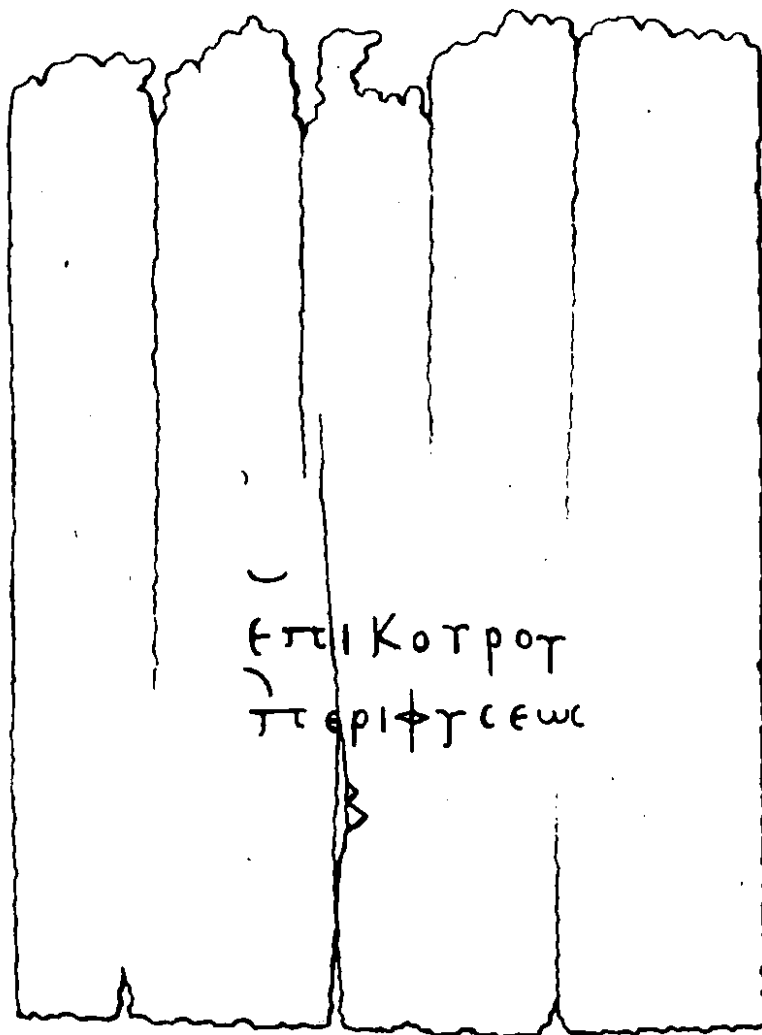
teries d'Horace et de Pétrone au sujet du mot *volupté*, employé par Épicure, avaient quelquefois donné lieu à de semblables erreurs sur la pureté de la morale épicurienne.

Les actions de ce philosophe répondirent constamment à la pureté de ses principes ; s'il prêcha la vertu, il la fit chérir par son exemple. Heureux du bonheur des autres, il partagea sa fortune avec les indigens et rendit la liberté à ses esclaves.

Quoiqu'Épicure fût persuadé que le sanctuaire de la Divinité fût la Nature entière, il se crut obligé de fréquenter quelquefois les temples ; Dioclès, l'un de ses plus cruels ennemis, ne put s'empêcher de s'écrier en le voyant au pied des autels : « Jupiter, tu ne me parus jamais si grand, que lorsqu'Épicure est à tes genoux ! »

Attaqué dès sa jeunesse d'une maladie lente et douloureuse, Épicure mourut à Athènes, âgé de soixante-douze ans, avec la résignation d'un sage qui, reconnaissant des biens que lui accorda la Nature, les quitte sans regret, et s'abandonne avec sécurité à la puissance éternelle qui crée les hommes, leur prête la vie un moment, et les rappelle dans son sein.





ΕΠΙΚΟΥΡΟΥ

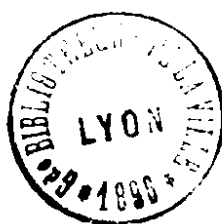
ΠΕΡΙ

ΦΥΣΕΩΣ

Β.

EPICURI DE NATURA

LIBER II.

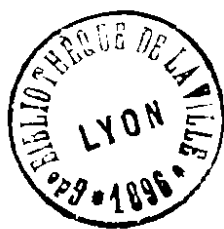


AVERTISSEMENT

SUR LES FRAGMENS D'ÉPIURE.

L'ANALYSE faite par Lucrèce, trois lettres de Tullius, et plusieurs phrases citées par des écrivains anciens, formaient tout ce que la postérité pouvait recueillir des nombreux ouvrages d'Épicure. Les découvertes récentes, faites dans les ruines d'Herculanum, ont augmenté le nombre de ces utiles documens; elles ont surtout fourni le moyen de s'assurer à quel point Lucrèce est l'interprète fidèle d'Épicure. On voit avec intérêt que chaque fragment grec se retrouve dans le poème de Lucrèce avec une identité si parfaite, que les vers du poète offrent constamment la paraphrase brillante des raisonnemens du philosophe. Les Éditeurs de cette traduction, désirant que le public pût établir lui-même ces rapprochemens, ont placé ici les *fragmens grecs* accompagnés de remarques indiquant leurs rapports avec les passages du poème de la Nature. Ils ont cru devoir y ajouter plusieurs *fac simile*, qui, en attestant l'authenticité de ces précieux fragmens, présentent aux yeux du lecteur l'image exacte des lambeaux de l'antique *Papyrus*, dans l'état où ils furent arrachés, par un prodige d'art et de patience, aux laves sablonneuses du Vésuve, qui les ensevelissaient depuis plus de dix-sept siècles.

Mais, parmi ces *fragmens*, comme il en est quelques-uns qui n'offrent aucun rapprochement avec le poème de Lucrèce, on a pensé qu'il était inutile de les reproduire; et cependant on a laissé aux autres l'ordre numérique qu'ils ont dans le manuscrit. De là les lacunes qui se rencontrent entre les numéros des divers fragmens qui suivent.



ΠΕΡ ΔΕ ΤΗΣ ΚΑΤΑ ΤΗΝ
ΦΟΡΑΝΤ ΠΑΡΧΟΙΣΗΣ
ΤΑΧΥΤΗΝ ΤΗΝ ΛΕ
ΓΕΙΝΕ ΠΙΣΤΗΝ ΜΕΝ
ΠΡΩΤΟΝ ΜΕΤΑ ΤΑ
ΠΤΟΤΗΣ ΜΑΚΡΑΝΙ ΗΕ
ΑΠΟ ΤΩΝ ΑΙΣΘΗΣΕΩΝ
ΛΕΠΤΟΤΗΤΟΣ Α
ΣΑΤΑΧΥΤΗΤ ΤΗΝ
ΔΩΛΩΝΑΤΑΤ
ΝΑΝΤ ΠΕΡ Β
ΔΕ ΚΝΥΤΑΙ

PREMIER FRAGMENT*.

Περὶ δὲ τῆς κατὰ τὴν
φορὰν ὑπαρχούσης
ταχυτηΤΟΣ¹ νυν λε-
γειν ἐπιχειρήσομεν.
5 Πρῶτον μὲν ΓΑΡ ἡ λε-
πτοτης μακρὰν Τῆς²
ἀπο τῶν αἰσθησεων
λεπτοτητος ἀΠΕΧΟΥ-
10 σα ταχυτητα τῶν ΕΙ-
δῶλων Κατὰ τὴν ΦΟ-
ΡΑν ἀνυπερβλήτον
ΕΝδείκνυται

De celeritate autem, qua in
motiōne adficiuntur, nunc
dicere adgrediemur. Pri-
mum quidem enim tenuitas
longe ab ea distans, quæ
sensibus percipitur, tenui-
tate, simulacrorum in mo-
tione celeritatem insupera-
bilem arguit.

CAPUT I.
de
simulacrorum
celeritate.

SCHOLIE.

¹ Ταχυτητος. — Ce morceau appartient évidemment à l'exposition du système des *simulacres*. L'auteur a déjà traité, sans doute, de leur nature et de leur formation : il passe maintenant à la faculté de se mouvoir ; il se propose d'expliquer la vitesse avec laquelle ils arrivent des objets à nos yeux. Lucrèce a suivi la même marche. Voici comment le poète développe cette transition du philosophe :

Nunc age, quam celeri motu simulacra ferantur,
Et quæ mobilitas ollis tranantibus auras

* Les majuscules qui se trouvent dans le texte grec, au milieu des mots, ou au commencement de ceux où il n'est pas d'usage d'en mettre, indiquent que, sur les fragmens des manuscrits retrouvés dans les ruines d'Herculanum, ces lettres étaient altérées, ou même effacées, et qu'elles ont été rétablies par les commentateurs. (*Note des Éditeurs.*)

Reddita sit, longo ut spatio brevis hora teratur,
In quemcunque locum diverso numine tendunt,
Suavidicis potius, quam multis versibus, edam.

Lib. IV, vers. 177 sqq.

² Μακρὰν τῆς ἀπὸ τῶν αἰσθησέων λεπτότητος ἀπέχουσα. — Cette idée se retrouve dans la Lettre d'Épicure à Hérodoté, conservée par Diogène-Laërce, lib. x, segm. 46 : « Καὶ μὲν καὶ τύποι ὁμοιοσχήμονες τοῖς στερεμνίοις εἰσὶ, λεπτότησιν ἀπέχοντες μακρὰν τῶν φαινομένων. *Sunt vero et quædam effigies, corporibus solidis delineatione consimiles, quæ sua tenuitate longe superant quidquid est rerum conspicabilem.* » Lucrèce a dit :

Omnis enim longe nostris ab sensibus infra
Primorum natura jacet.

Lib. II, vers. 519 sqq.

Tenuia, quæ facile inter se junguntur in auris,
Obvia quum veniunt, ut aranea, bracteaque auri;
Quippe etenim multo magis hæc sunt tenuia textu,
Quam quæ percipiunt oculos, visumque lacessunt.

Lib. IV, v. 730 sqq.

On peut citer à l'appui de ce que dit ici Épicure de la ténuité des *simulacres*, ce qu'il a dit ailleurs de l'extrême petitesse des atômes, ou élémens : « Πᾶν τε μέγεθος μὴ εἶναι περὶ αὐτάς· οὐδέποτε γοῦν ἄτομος ὥφθη αἰσθήσει. *Omneque magnitudinem non esse circa ipsas; nunquam enim atomus sensu visa est.* » Diog. Laërt., lib. X, segm. 44. Lucrèce n'a point oublié cette induction.

Nunc age, quam tenui natura constet imago,
Percipe: et in primis, quoniam primordia tantum
Sunt infra nostros sensus, tantoque minora,
Quam quæ primum oculi cæptant non posse tueri.

Lib. IV, vers. 109 sqq.

DEUXIÈME FRAGMENT.

ὙΠΕΡΒΑΛΛΟΝ-
 τως κουφα· εἰ δ' Ὑ' περ-
 βαλλοντως ΚΟΥφα¹,
 δηλον, ὡς καὶ ὑπερ-
 5 βαλλοντως ταχεια
 κατα την Φοραν. ΚΑΙ
 εἰ το μεν ὁΛΟν ισοτα-
 χειΣ² ΕἰσιΝ αἱ Ατομοι, λε-
 γειΝ ΔΕΙ, ΣΥνειΣΦΕ-
 10 ρΟΜΕΝΩΝ, ΕΝ τῷ εφ' ἑ-
 να ΤΟΠΟΝ ΦΕΡΕΣΘαι³,
 ΠΕΡΑΝ ΔΗ συνεχῆ ΤΟΝ
 ῥΟΥΝ⁴, καὶ μΗ ΤΟ ΚΕνον
 ΑΥΤΑΙΣ ἐναΝΤιουσΘΑΙ
 15 ΠΕΡΑΝ ΦΕΡΟΜΕΝΑΙΣ,
 καὶ.....

.... eximie levia : si autem
 eximie levia, manifestum
 est, eximie quoque celeria
 esse in motione. Et si ad
 summam pari celeritate
 præditæ sunt atomi, dicen-
 dum est, commigrantibus
 ipsis, dum unum in locum
 feruntur, perennem utique
 meare fluxum, neque va-
 cuum eis obsistere ultra
 meatibus, et....

SCHOLIE.

¹ Κουφα. — C'est aussi de la subtilité des *simulacres* que Lu-
 crèce tire la preuve de leur vitesse.

Principio, persæpe leves res, atque minutis
 Corporibus factas, celeres licet esse videre :
 In quo jam genere est solis lux, et vapor ejus,
 Propterea quia sunt e primis facta minutis,
 Quæ quasi traduntur, perque aeris intervallum
 Non dubitant transire sequenti concita plaga.
 Suppeditatur enim confestim lumine lumen,
 Et quasi protelo stimulat fulgure fulgur.

Quapropter simulacra pari ratione necesse est
 Immemorable per spatium transcurrere posse
 Temporis in puncto : primum, quod parvola causa
 Est, procul a tergo quæ provehat, atque propellat :
 Deinde, quod usque adeo textura prædita rara
 Mittuntur, facile ut quasvis penetrare queant res,
 Et quasi permanare per aeris intervallum.

Lib. IV, vers. 184 sqq.

² ἰσοταχείς. — Lucrèce parle aussi de cette égalité de vitesse, malgré la différence de pesanteur.

Omnia quapropter debent per inane quietum
 Æque ponderibus non æquis concita ferri.

Lib. II, vers. 238 sq.

³ Εφ' ἑνα τοπον φερεσθαι. — Le disciple est encore ici l'interprète fidèle du maître.

At quæ sunt solida primordia simplicitate,
 Quum per inane meant vacuum, nec res remoratur
 Ulla foris; atque ipsa suis e partibus unum,
 Unum in quem cœpere locum, connixa feruntur;
 Debent nimirum præcellere mobilitate,
 Et multo citius ferri, quam lumina solis.

Lib. II, vers. 156 sqq.

⁴ Πέραν δὲ συνεχὴν τὸν ροὴν. — Ce passage était, comme on le voit, presque entièrement détruit; l'heureux savant à qui nous devons la découverte de ces Fragmens s'est servi, pour le rétablir, d'un morceau d'Épicure même; *Lettre à Hérodote* : « Πρῶσις ἀπὸ τῶν σωμάτων τοῦ ἐπιπολῆς συνεχῆς οὐκ ἐπίδηλος σημειώσει. *Fluxus a corporum superficie est indesinens, nec conspicuus.* »

Usque adeo omnibus ab rebus res quæque fluenter
 Fertur, et in cunctas dimittitur undique partes
 Perpetuo

Lib. IV, vers. 228 sq.

TROISIÈME FRAGMENT.

ΘΕΣιν και ταξιν, αλ-
 λα μονον ταυταις
 Προσχωρησασαι, ὧν
 ΠΡΟΤΕΡΟΝ¹ διαστημα ενεί-
 5 ΣΤΗΚΕΙ· και οίονει εκ του
 ΚΑΤΕΝΑΝΤΙΟΝ αυ-
 ΤΟΜΟΛΕΙΝ, το σωΜΑ α-
 ΝΑΦΥΣΕΙ το σχΗΜΑ· ΕΙ
 ΚΑΙ ουπω προσκρούΣΑ-
 10 σας τῷ ΣτεΡΕΜΝΙῳ ΛΕΙΩ²
 ΕΙΔΕΙΝ τΑΣ συνεΖΗΣΕΙΣ
 ΟΥΚ ΕΣΤΙΝ· ούνΕΚΑ
 ΠΟΛΛΑ ΤΑ ΣτερεΜΝΙΑ
 ΤΟΤΕ ΠροσΦΕρουσι ΜονΟΝ

..... positionem atque
 ordinem, sed solum his ad-
 cedentes, inter quos primi-
 tivum interstitium positum
 fuerat : et veluti in adver-
 sum transfugientibus ipsis,
 corpus gignet figuram ; etsi
 donec incursent in solidum
 læve, secretiones perspicere
 non licet : cujus rei gratia
 multa solida tunc solum
 exhibent....

SCHOLIE.

¹ ΠΡΟΤΕΡΟΝ διαστημα ενειστηκει. — Il faut se rappeler, pour bien comprendre ceci, que, d'après le système d'Épicure, les atômes constitutifs des corps forment, en se réunissant, une sorte de membrane extrêmement déliée ; qu'entre ces innombrables tissus dont se composent les corps solides, il se trouve des interstices ; que, dans cet état, chaque atôme est en contact à la fois avec les atômes et les interstices de la membrane dont il fait partie, et avec ceux des membranes qui le précèdent et le suivent, et qu'il conserve toujours la même position relativement à ceux qui l'entourent immédiatement. Il importe aussi de ne pas confondre cette espèce de membranes avec les émanations qui se font par une sorte

d'écoulement de l'intérieur et de la superficie des corps, comme la fumée, la chaleur, etc.; doctrine qui a été adoptée et reproduite de point en point par Lucrèce.

Præterea, omnis odor, fumus, vapor, atque aliæ res
 Consimiles ideo diffusæ rebus abundant,
 Ex alto quia dum veniunt intrinsecus ortæ,
 Scinduntur per iter flexum; nec recta viarum
 Ostia sunt, qua contendunt exire coortæ.
 At contra, tenuis summi membrana coloris
 Quum jacitur, nihil est, quod eam discerpere possit;
 In promptu quoniam est in prima fronte locata.

² Δειψ. — Épicure a dit plus haut que les *simulacres* ne peuvent être aperçus isolément; voici une exception : ils sont aperçus quand ils rencontrent des corps solides et polis, comme la surface d'un miroir.

Sunt igitur tenues formarum, consimilesque
 Effigies, singillatim quas cernere nemo
 Quum possit, tamen adsiduo crebroque repulso
 Rejectæ, reddunt speculorum ex æquore visum.

Lib. IV, vers. 103, sqq.

Voici la raison de ce phénomène :

Semper enim summum quidquid de rebus abundat,
 Quod jaculantur; et hoc alias quum pervenit in res,
 Transit, ut in primis vestem; sed in aspera saxa,
 Aut in materiem ut ligni pervenit, ibi jam
 Scinditur, ut nullum simulacrum reddere possit.
 At quum, splendida quæ constant, opposta fuerunt,
 Densaque, ut in primis speculum est, nihil accidit horum;
 Nam neque, uti vestem, possunt transire, neque ante
 Scindi, quam meminit lævor præstare salutem.
 Quapropter fit, ut hinc nobis simulacra genantur;
 Et quamvis subito, quovis in tempore, quamque
 Rem contra speculum ponas, adparet imago.

Ibid. 146 sqq.

QUATRIÈME FRAGMENT.

μαρτυρεῖται φαί-
νομενοις.¹ Καταφα-
νές οὖν παλιν γι-
νέται, ὅτι τὰ εἰδῶλα
5 ταχυτητα τινα
ανυπερβλητον κε-
κταιται κατα την
φοραν. Καὶ ἐν τοιου-
τωδε τινη τροπῳ
10 εἰσται περὶ της ταχυ-
τητος των εἰδῶλων α-
ποδειξιν ποιησασθαι
αν. Επειδὴ γὰρ ὁ ποῦς
ταχυς, οὐ μονον ὅτε την
15 κουφοτητα.....

... testatum est phænome-
nis. Manifestum igitur rur-
sum est, quod simulacra
celeritatem quamdam in-
superabilem possideant in
motione : atque hoc aliqua-
tenus modo poterit de
cleritate simulacrorum de-
monstratio fieri. Quoniam
enim fluxus est celer non
solum, quando levitatem...

SCHOLIE.

¹ Μαρτυρεῖται φαινόμενοις. — L'auteur est toujours dans l'exposition du système des *simulacres*; on peut croire qu'il présente dans ce passage, comme dernière preuve de leur célérité, la prompte répercussion des images par le miroir.

Rem contra speculum ponas, adparet imago :
Perpetuo fluere ut noscas e corpore summo
Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.

Ergo multa brevi spatio simulacra genuntur,
Ut merito celer his rebus dicatur origo.

Lib. IV, vers. 157 sqq.

Fit quoque, de speculo in speculum ut tradatur imago;
Quinque etiam, sexve ut fieri simulacra suerint;
Nam quæcunque retro parte interiore latebunt,
Inde tamen, quamvis torte, penitusque remota,
Omnia per flexos aditus educta licebit
Pluribus hæc speculis videantur in ædibus esse:
Usque adeo e speculo in speculum tralucet imago.

Ibid. vers. 303 sqq.

CINQUIÈME FRAGMENT.

..... ΤΑ

Χεως¹ εκπΕΤΑΣθαι² το-
 ΓΕ ειδωλον· Πλην αν
 κατα τον ΣΟΦιστικον
 5 τροπον τα στερεμνι-
 α μονον ταΧεως δυ-
 νασθαι φερεσθαι, Τ'ονΤΑ .
 δε ειδωλα μΕΝΕΙΝ καΤΑ
 γε τον εξω σΤΙΧοΝ. και
 10 Φαμεν τοι το προΣλαΜ-
 ΒΑνομενοΝ εΥθΥΣ· Ε-
 ΤΟΙμου κΕνου³ δια ΤΩΝ
 ΣυνηΣΕΩΝ τασΙΝ, και ε-
 νοτητα, και λεΠΤΟ-
 15 Τητα, και μεΚΡΟΜΕΡΕΙ-
 ΑΝ, ΑΝερεΡΟΙΩΤΑ. . . .

.... celeriter tunc evolare
 simulacrum : nisi fortasse
 sophistarum more velis, so-
 lida solum celeriter posse
 ferri, quæ autem sunt meræ
 imagines, immobiles ma-
 nere in prima fronte. Atque
 adeo affirmamus, quod rec-
 ta consequitur. Quum va-
 cuum in promptu sit, prop-
 ter secretionum vehemen-
 tiam, et unitatem, et tenui-
 tatem, et partium parvita-
 tem, immutabilia . . .

SCHOLIE.

¹ Ταχως. — Nous n'avons que les derniers mots de la phrase grecque : le latin nous la rend tout entière.

Quid ? quæ sunt igitur jam prima fronte locata,
 Quum jaciuntur, et emissum res nulla moratur,
 Nonne vides citius debere et longius ire ?

LUCR. Lib. IV, vers. 205 sqq.

² Εκπετασθαι. — Remarquons avec quelle scrupuleuse exactitude

Lucrece a imité Épicure ; il lui reste fidèle jusque dans le choix des expressions. Ainsi , nous voyons qu'en parlant des *simulacres*, l'un aime à se servir de ces deux mots , *couler*, *voler*, et que l'autre les a conservés littéralement.

Perpetuoque fluant ab rebus , lapsaque cedant.

Lib. IV , vers. 145.

Quæ quasi membranæ summo de corpore rerum

Dereptæ volitant ultro citroque per auras.

Ibid. vers. 55 sq.

³ Ετοιμου κενου *et sqq.* — Les *simulacres* ne rencontrent, dans leur trajet , aucun obstacle qui les puisse arrêter ; ils arrivent à l'organe sans avoir subi aucune décomposition. Donc , ils sont inaltérables.

Præsertim quum sint in summis corpora rebus

Multa minuta , jaci quæ possint ordine eodem ,

Quo fuerint , veterem et formæ servare figuram :

Et multo citius , quanto minus endopediri

Parva queunt , et sunt in prima fronte locata.

Luca. Lib. IV , vers. 65 sqq.

SEPTIÈME FRAGMENT.

..... ΣΤΕ-
 Ρεμνιοις, και τας αυ-
 τας διαστασεις εις
 βαθος ειληφος¹ πλην
 5 ουχι τω εκ σωματων
 πολλων ΤΟ Βαθος¹ πε-
 ΠΟΙΗΣΘΑΙ, ΑΛλα τω
 ΕΞ ΑΥτου ΕΝΔοθεν
 ΚΕΝΟΥ διαΣΤΑσιν την
 10 ΑΥΤην εχειν, λεγειν
 τολμωσιν αλογως
 πως, ΩΣ ΑΝ Την Κε-
 ΝΟΤΗΤα ραδΙΩΣ ΔΥ-
 ΝΑΣΘΑΙ ΤΟΝ ρουΝ, και..

.... solidis, et easdem di-
 mensiones in sua extensio-
 ne capiens. Verum tamen,
 non quod ex corporibus
 multis profunditas oriatur,
 sed quod ex ipso interiori
 vacuo extensionem eam-
 dem habeat, absurdo quo-
 dam modo dicere audent;
 quasi vero vacuitas possit
 fluxum, et...

CAP. II.
 Adversariorum
 objecta
 proferuntur.

SCHOLIE.

¹ Βαθος. — Un savant interprète veut que ce mot signifie, en cet endroit, *dimension* et non *profondeur*; il s'appuie sur un passage de la *Lettre à Hérodoté*, où ce mot se retrouve, selon lui, dans le même sens. Nous croyons cependant que, dans l'un et l'autre endroit, on peut laisser à βάθος son acception ordinaire et véritable. La *profondeur* est, en effet, une *dimension* essentielle à tout corps solide. Voici le passage de la *Lettre à Hérodoté*: Épicure y reconnaît encore d'autres *simulacres* que ceux dont il a parlé jusqu'à présent dans ces *Fragmens*; ces *simulacres* sont le

résultat d'une réunion soudaine d'atômes dans l'air ; ils ne font qu'apparaître et se dissolvent presque aussitôt. Leur dissolution a lieu si promptement, dit-il, « διὰ τὸ μὴ δεῖν κατὰ βάθος τὸ συμπλήρωμα γίνεσθαι : *quia non necesse est in profunditatem fieri complementum.* » Ce qui nous paraît vouloir dire qu'il n'est pas nécessaire que ces simulacres soient complets dans le sens de la profondeur (qu'il leur suffit de la superficie.) N'oublions pas que Lucrèce a développé longuement cette dernière partie du système *simulacraire*.

Sed ne forte putes ea demum sola vagare,
 Quæcumque ab rebus rerum simulacra recedunt.
 Sunt etiam, quæ sponte sua gignuntur, et ipsa
 Constituuntur in hoc cœlo, qui dicitur aer :
 Quæ multis formata modis sublime feruntur,
 Nec speciem mutare suam liquentia cessant,
 Et quojusque modi formarum vertere in ora.
 Ut nubes facile interdum concreescere in alto
 Cernimus, et mundi speciem violare serenam,
 Aera mulcentes motu : nam sæpe gigantum
 Ora volare videntur, et umbram ducere late;
 Interdum magni montes, avolsaque saxa
 Montibus anteire, et solem succedere præter.

Lib. IV, vers. 130 sqq.

NEUVIÈME FRAGMENT.

Την λεπτομερει-
 αν εχΟΝτα, ἥπερ ἐ-
 Νιαι ἐξωθεν μεν
 ΑΛΛΗΔΟΥχοι φυσεις,
 5 Ενδοθεν ΔΕ πολυκε-
 Νοι, ΔΥΝΑΝται τας
 ΜΟΡΦΑΣ, Οία των
 ΣτερεμνιΩΝ φυσσ-
 Ων, λαμβΑΝΕΙν. Οίς
 10 δη' φημι· ΒΛΕΠοντες
 τι των ειδωλων
 ΤΑυτο τουτο Εγχει-
 ΡΟΥσιν καταΔοξα-
 ΖΕιν δια την ὁμωνυ-
 15 ΜΙΑΝ. ΟΤΕ ΓΑΡ λε-
 ΠΤΟΤΗΤΑ....

..... partium tenuitatem
 habentia, non secus ac
 quædam exterius compactæ
 substantiæ, interius vero
 fistulosæ, possunt formas,
 quales solidarum substan-
 tiarum, accipere. Quibus
 profecto aio: Isti adspicien-
 tes simulacrorum aliquod,
 de ipso falsam opinionem
 suscipere statim adgrediun-
 tur propter nominis com-
 munitatem. Quum enim te-
 nuitatem...

CAP. III.
 Diluantur
 objecta.

SCHOLIE.

¹ Οίς δη φημι. — L'auteur vient de passer en revue les argu-
 mens de ses adversaires, et il se prépare à les réfuter; il se plaint
 d'abord de n'avoir pas été compris par ceux qui, attribuant la té-
 nuité des *simulacres* aux interstices seulement, regardent comme
 absurde que ces *simulacres* puissent représenter la forme des corps
 solides. En cela, dit-il, ils ont été trompés par une *homonymie*,
 et la faute n'en est qu'à leur esprit.

On sait, d'ailleurs, qu'Épicure s'en rapportait entièrement au témoignage des sens ; mais qu'il n'avait pas la même confiance en l'esprit, trop souvent inattentif, ou dominé par des préventions.

..... pars horum maxima fallit
Propter opinatus animi, quos addimus ipsi,
Pro visis ut sint, quæ non sunt sensibu' visa.

Lucr. Lib. IV, 466 sqq.

Invenies primis ab sensibus esse creatam
Notitiam veri, neque sensus posse refelli :
Nam majore fide debet repererier illud
Sponte sua veris quod possit vincere falsa :
Quis majore fide porro, quam sensus, haberi
Debet ? An ab sensu falso ratio orta valebit
Dicere eos contra, quæ tota ab sensibus orta est,
Qui nisi sint veri, ratio quoque falsa sit omnis ?

Ibid. 480 sqq.

DIXIÈME FRAGMENT.

δια των εκεινων
 συγκρισεις ¹ εαν μη
 τις τον τροπον της
 διαλυσεως ², ον ημεις
 5 ειρηκαμεν, δεικνυ-
 η δυνατον αΥτοις
 υσαρχειν οντα. Δει
 ουν, ωσπερ ειρηκα,
 και την εις τουτο
 10 το ειδος γεγονεΝΑΙ
 οικονομιαν Ημιν
 επιβλεπειν· εστι
 γαρ τι συντομον
 προς το γνωΝΑΙ
 15 τα πεπειχomenα

. . perillorum concreciones,
 nisi quis dissolutionis mo-
 dum, de quo diximus, pos-
 sibilem ipsis esse demons-
 tret. Oportet igitur, ut
 dixi, perspiciamus, etiam
 in hoc genere non defuisse
 æconomiam : est enim via
 compendiaria ad cognos-
 cendum quæ circumstant....

CAP. IV.
 Conclusio.

SCHOLIE.

¹ Συγκρίσεις. — Épicure entend par ce mot la formation de chaque corps, *corporum singulorum coagmentatio*, produite par la réunion variée des atômes primordiaux ; de cette variété de réunions, résulte celle que l'on remarque dans la structure et dans l'économie des corps. Cette doctrine est plus longuement exposée dans la *Lettre à Hérodote* : « τῶν σωμάτων τὰ μὲν ἔστι συγκρίσεις, τὰ δὲ ἐξ ὧν αἱ συγκρίσεις πεποιήνται· ταῦτα δὲ ἐστὶν ἄτομα, καὶ ἀμετάβλητα, εἴπερ μὴ μέλλει πάντα εἰς τὸ μὴ ὄν φθαρῆσθαι, ἀλλ' ἐσχύοντα ὑπομένειν ἐν ταῖς διαλύσεσι τῶν συγκρίσεων, πλήρη τὴν φύσιν ὄντα, καὶ οὐχ ἔχοντα ὅπη ἢ ὅπως διαλυθήσεται. *Corporum alia quidem sunt*

concretiones, alia vero, ex quibus concretiones efformantur : hæc autem sunt insectilia et immutabilia (nisi omnia in nihilum interitura sunt,) sed vim sortita consistendi in dissolutionibus concretionum, naturaliter plena, et non habentia qua ex parte et quomodo dissolvantur. » Ce que Lucrèce nous rend mot à mot en ces vers :

Corpora sunt porro partim primordia rerum,
Partim concilio quæ constant principiorum.
Sed quæ sunt rerum primordia, nulla potest vis
Stringere ; nam solido vincunt ea corpore demum.

Lib. I, vers. 484 sqq.

² Διαλυσεως. — Nous venons de voir que les corps primordiaux ne se décomposent point, et que c'est pour cela qu'on les a nommés *ἄτομα*, *insectilia*.

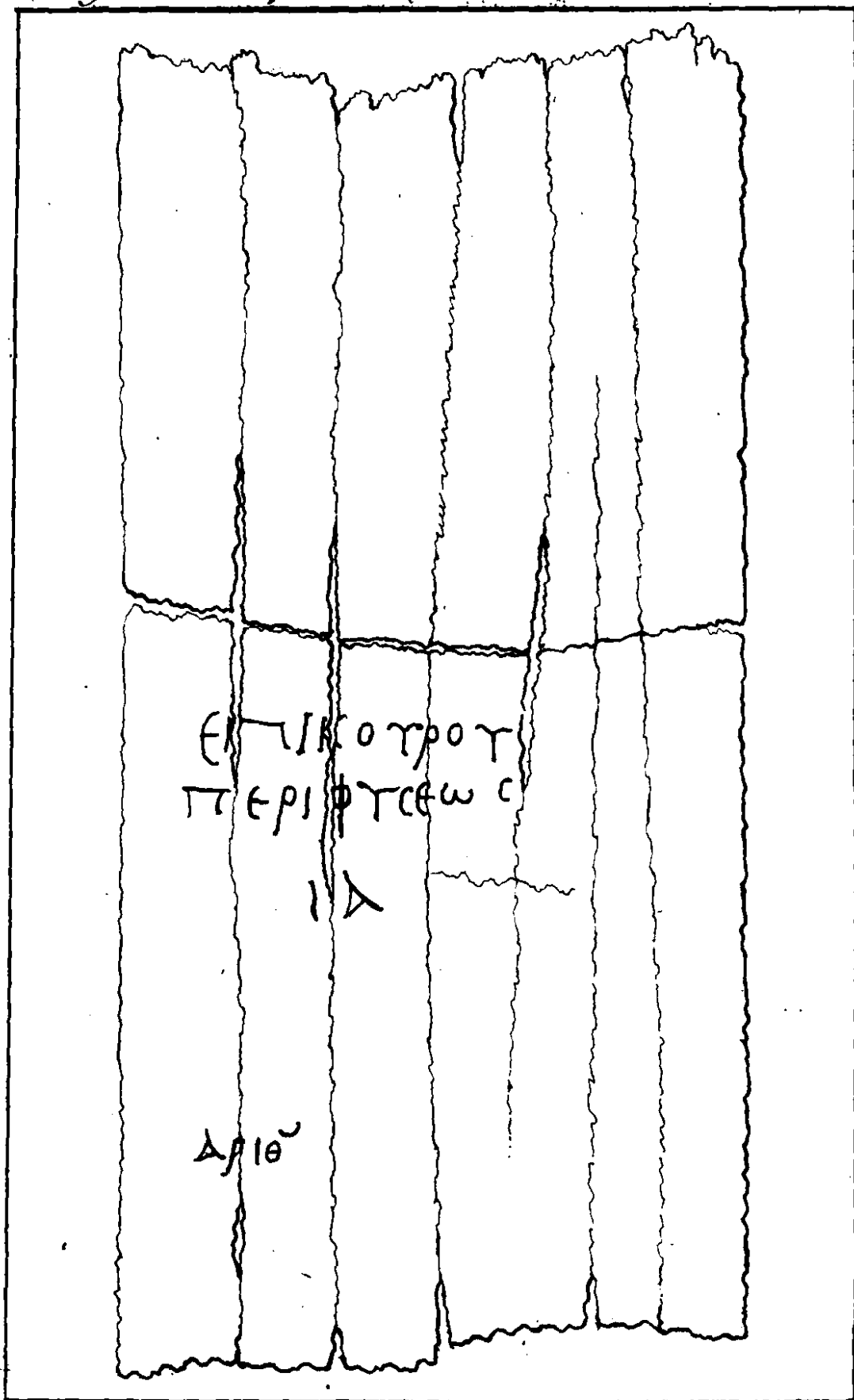
Hæc neque dissolvi plagis extrinsecus icta
Possunt ; nec porro penitus penetrata retexi ;
Nec ratione queunt alia tentata labare :
Id quod jam supera tibi paulo ostendimus ante.
Nam neque conlidi sine inani posse videtur
Quidquam, nec frangi, nec findi in bina secando.

Lucr. Lib. I, 323 sqq.

Inde aliæ, atque aliæ similes ex ordine partes
Agmine condenso naturam corporis explent :
Quæ quoniam per se nequeunt constare, necesse est
Hærere, ut nequeant ulla ratione revelli.
Sunt igitur solida primordia simplicitate,
Quæ minimis stipata cohærent partibus arcte ;
Non ex ullorum conventu conciliata,
Sed magis æterna pollentia simplicitate :
Unde neque avelli quidquam, neque diminui jam
Concedit Natura reservans semina rebus.

Ibid. 599 sqq.





ΕΠΙΚΟΥΡΟΥ

ΠΕΡΙ

ΦΥΣΕΩΣ

ΙΑ.

EPICURI DE NATURA

LIBER XI.



ΤΟCΙΝΑ ΤΩΙΦΑΙΝΟ
 ΜΕΝΟΥΤΑΤΩΤΕΡΩΙ
 Τ ΤΟΥΤΟΝΟΗCΙΟΝΤΗΝ
 ΑΝΑΒΑCΤΠΟΤΤΟCΙΝΕΛΑ
 ΒΕΝΠΡΟΤΕΡΟCΤΠΕΡΚΕ
 ΦΑΛΤC ΝΥΤΠΙ
 Ρ ΤΟΥΤΗΝΤΙΜΙΕΝΜΕ
 CΩΕΙΝΑΙΤΗΝΓΗΝΤ
 ΤΟΠΟΙCΤΑ ΝΚΑΙΠΡΑ
 ΥΚΕΤΡΕC
 Ι ΤΑ ΤΟΤ ΝΚΟΜ
 ΝΑΙΔΝΩΤΑ ΑΛ
 ΑΡΑΤΗΦΡΟΤC
 ΤΟΥΤΟCΝΑ
 ΝΑΙΚΑΙΤΟΙ
 ΓΛΟΝΠΟΙΤ ΔΙΘ
 ΚΟCΜΟΝΚΑΙΤΟΥΝΤΗ
 ΝΜΕCΩΙC ΤΑ
 ΑΤΑC ΙΜΑΚΩC
 ΝΗΝΤΑΝC

PREMIER FRAGMENT.

..... ὙΠΟ
 ποσιν αἴτω φαίνο-
 μένου κατωτέρω.
 ΤΟΥΤΟ ΟΥΝ, ὃ ἦσει ὁ νυν
 5 ἀναβας ὑπο ποσιν, ελα-
 βεν προτερον ὑπερ κε-
 φαλῆς ΩΝ ΑΝΤΙΚΡΥ. ΠΑ-
 ΡΑ ΤΟ ΟΥΝ ΦΗΜΙ ΕΝ ΜΕ-
 ΣΩ ΕΙΝΑΙ ΤΗΝ ΓΗΝ¹ ΤΟΙΣ
 10 ΤΟΠΟΙΣ ὙΦΗΝ, ΚΑΙ ΠΡΟΣ
 ΤΟΥ ΚΕΝΤΡΟΥ ΠΕΡΙΕΧΟΝΤΟΣ
 ΤΟΥ ΠΑΝΤΟΣ, ΚΑΙ ΤΟΔ' ΕΓΚΟΙΛΑ-
 ναι ἀνω, καὶ ΚΑΤΩ· ἄΛΛΟΥΣ
 ΔΕ ΠΑΡΑ Γῆ ΦΡΑΓΜΟΥΣ ΕΙΣ
 15 ΤΟΥΤΟ ΣΥΝΑΠΤΟΜΕΝΟΥΣ ΕΙ-
 ναι· καὶ τοι Οὕτω ΣΤΡΟΓ-
 γύλον ποιήθησασθαι
 Κόσμον, καὶ τὴν γῆν
 ΕΝ ΜΕΣΩ, ὥΣΤΕ ΠΑΝΤΑ
 20 ΚΑΤΑ ΣΧΗΜΑ ΚΩΛΩΝ
 ΚΟΙΝΗΝ ΠΑΝΤΟΣΕ ΜΟΡ-
 ΦΗΝ ΘΗΡΗΣΑΙ.

.... sub pedibus ipsi adpa-
 rentis inferius. Illud igitur,
 quod sub pedes mittet, qui
 nunc adscendit, suscepit
 prius supra caput, quum
 in parte opposita consiste-
 ret. Propterea igitur dico,
 in medio locorum positam
 esse tellurem gibbosam, et
 ad centrum universi cir-
 cumpositi, atque hoc incur-
 vari superius et inferius;
 aliaque circa terram sepi-
 menta, in eandem formam
 connexa esse; atque hoc
 pacto rotundum quodam-
 modo servari mundum, et
 terram in medio; ita ut
 omnia, ad instar membro-
 rum, communem omni ex
 parte formam servant.

CAPUT I.
 Cur,
 et quomodo
 terra in medio
 mundo
 sit posita.

SCHOLIE.

¹ Φημι εν μεσῳ ειναι την γην. — Cette opinion était celle de la plupart des philosophes de l'antiquité : on peut consulter à ce sujet, Plutarque, *de Placit. Philosoph.* III, 11; Eusèbe, *Præ-*

parat. Eoangel. I, 57 ; *l'Histoire de la philosophie* attribuée à Galien, et Ptolémée, *Μεγαλ. Συνταξ.* I, 5. Écoutons surtout Lucrèce :

Terraque ut in media mundi regione quiescat,
Evanescere paulatim, et decrescere pondus
Convenit ; atque aliam naturam subter habere
Ex ineunte ævo conjunctam, atque uniter aptam
Partibus aeriis mundi, quibus insita sidit.

Lib. V, vers. 555 sqq.

Quippe etenim primum terrai corpora quæque,
Propterea quod erant gravia et perplexa, coibant,
In medioque imas capiebant omnia sedes.

Ibid. vers. 450 sqq.

DEUXIÈME FRAGMENT.

..... ΣΥΜ-
ΦΩΝΩΝ, Τοιχοῦς¹ ἐν
ΚΥΚΛῳ ποιησαντες, ἵ-
ΝΑ ΜΗ Αἰῶσιν ἡμᾶς
ΠΡΟΣ ΤΗΝ θύραν ὥς ε-
5 ξῶθεν αὐτῆς περὶ φε-
ρομένης πασὶν ἡΜΙΝ
ΚΕφαλῆς ΠΑΝΤΟΤΕ ΣΥΜ-
περιαγούσης, φαίνο-
ΜΕΝΟΝ.....
10
.....
.....
.....
..... καὶ τοὶ οὗ ΔιωριΣ-
15 ΜΕΝΩΝ² τῶΝ ΔΥΝΑΜΕ-
ΩΝ, τῶΝ ἐν τῇ γῇ ὕΠΑΡ-
ΧΟΝΤΩΝ, οὐχὶ ΔΥΝΑΤΟΝ Ε-
ΣΤΙ τὰς αἰτίας ΔΕΙΞΑΙ·
Οἶμαι καὶ ΟΜΟΙΩΣ
20 ΜΑΡΤΙΑ ποΝΕΙΝ.....

.... Simul conspirantium, quæ muros in gyro constituent, ne rapiamur in vorticem : quippe si ipsa externo impulsu circumferretur, cunctis nobis capite circum eunte, phænomenon

atqui non definitis viribus,
quæ in tellure existunt, ne-
quaquam possibile est cau-
sas aperire. Ad hæc puto
æque frustra laborare....

SCHOLIE.

¹ *Τείχευς*. — Notre poète emploie souvent la même expression, *mœnia mundi* : ce sont les murailles, les barrières de notre monde,

qui le séparent des autres mondes, et le défendent contre l'action violente de l'air :

..... at supra circumtegere omnia cœlum,
 Ne, volucrum ritu flammæ, mœnia mundi
 Diffugiant subito, magnum per inane soluta,
 Et ne cœtera consimili ratione sequantur :
 Neve ruant cœli tonitralia templa superne,
 Terraque se pedibus raptim subducatur, et omnes
 Inter permistas terræ cœlique ruinas,
 Corpora solventes, abeant per inane profundum :
 Temporis ut puncto nihil exstet reliquiarum,
 Desertum præter spatium et primordia cæca.

Lib. I, vers. 109⁴ sqq.

² Ου διαρριπνυν. — Épicure ne reconnaissait à la terre que la force de résistance à l'entraînement de l'air qui l'enveloppe.

Jamne vides, quantum tenuis natura valere
 Possit, ubi est conjuncta gravi cum corpore, ut aer
 Conjunctus terris....

Lucr. Lib. V, vers. 562 sqq.

TROISIÈME FRAGMENT.

ως αληΘΩΣ, ΣΥΛΛηφθει-
η περι ΤΩΝ ΥΠΟΧΕΙΜε-
νων επαΛΛΑΓμα¹ ΒΕ-
βαιον· ότι, και περ αυ-
5 του τουδ' ατεΔΕΥΤΗΤΟΥ,
η ανω, η Κατω, Τοι Αυ-
την Ἰφ' ἘΝ Εχει ΚΑΤΑΣΤΑ-
Σιν οΙΚΟΔΟΜης².....

*Non enim, ut verum fa-
teamur, concipi posset in
subjectis corporibus cons-
tans motûs vicissitudo: quo-
niam, quantumvis motus
ipse perpetuus sit, conjunc-
tam sibi tamen, sive supe-
rius, sive inferius, illa cor-
pora habent ædificationis
compagem.....*

SCHOLIE.

¹ Επαλλαγμα βεβαιον. C'est la réciprocité de mouvement, mot à mot, *le changement perpétuel* des atômes, qui les porte les uns vers les autres, mouvement imperceptible à nos yeux dans la masse générale du monde, et sensible seulement dans les objets isolés. Lucrèce va nous expliquer cette contradiction apparente; il ajoute à son raisonnement un de ces tableaux où le poète se montre tout entier, et qui répandent à la fois la lumière et tous les charmes de la variété sur les discussions les plus abstraites et les plus monotones.

Illud in his rebus non est mirabile, quare,
Omnia quum rerum primordia sint in motu,
Summa tamen summa videatur stare quiete,
Præterquam si quid proprio dat corpore motus.
Omnis enim longe nostris ab sensibus infra
Primorum natura jacet: quapropter, ubi illa

Cernere jam nequeas , motus quoque surpere debent ;
 Præsertim quum , quæ possimus cernere , celent
 Sæpe tamen motus , spatio diducta locorum.
 Nam sæpe in colli tondentes pabula læta
 Lanigeræ reptant pecudes , quo quamque vocantes
 Invitant herbæ gemmantes rore recenti ;
 Et satiati agni ludunt blandeque coniscant :
 Omnia quæ nobis longe confusa videntur ,
 Et veluti in viridi candor consistere colli.
 Præterea magnæ legiones quum loca cursu
 Camporum complent , belli simulacra cientes ;
 Et circum volitant equites , mediosque repente
 Tramittunt valido quatientes impete campos ;
 Fulgur ibi ad cælum se tollit , totaque circum
 Ære renidescit tellus , subterque virûm vi
 Excitur pedibus sonitus , clamoreque montes
 Icti rejectant voces ad sidera mundi :
 Et tamen est quidam locus altis montibus , unde
 Stare videtur , et in campis consistere fulgur.

Lib. II , vers. 508 sqq.

* Καταστροφή οἰκοδομῆς. — Le premier de ces deux mots doit avoir ici le même sens que συστάσις dans la *Lettre à Hérodoté* : « ἐν τῇ τοῦ κόσμου συστάσει : *in mundi structura*. » Le mot οἰκοδομή , *ædificium* , *structura* , s'applique aussi fort bien à la terre. Nous voyons dans Lucrèce :

Adpareret spatium cœli domus , altaque tecta
 Tolleret a terra procul , et consurgeret aer.

Lib. II , vers. 1094 sq.

HUITIÈME FRAGMENT.

δ'όταν, οἶμαι, Ἐπὶ το
 ὑΠΟΚειμενον Βλε-
 πων τΥχη, καὶ μὴ
 διορων το τε κατὰ
 5 το ὑποκειΜΕΝον λΕ-
 ΓΟΜΕΝΟν, καὶ το κα-
 τα το περιλαμβανο-
 μεΝΟΝ ΑΠΟ του ὑπο-
 ΚΕιμεΝΟΥ. Πολλαι
 10 δε Απο του υποκειμε-
 νου ΔΙΑΔΙΚασιαι γι-
 γνΟνται Ου μικρο-
 ταΤΑΙ Δη· ότι του
 κοσΜΟΥ ΕΙΚΟτως α-
 15 δηΜονει· Ὑπο των
 περι του Ηλίου αΡ-
 τιως ῥηθεΝτων α-
 νατολων, και δυσε-
 ων. ΧΑΛΕΠΟν μεν γαρ,
 20 και τΛΗΜΟΝ Εστιν ἐΚασ-
 τα ΕΙΔΕΙΝ τίνιν φασ-
 ΜΑΤΩΝ.....

Quum, ut reor, subjec-
 tum forte inspiciat, neque
 discernat, quod de subjec-
 to enunciatur et quod de
 eo, quod subjectum ipsum
 comprehendit. Multæ vero
 e subjecto disceptationes
 oriuntur non minimi qui-
 dem momenti, videlicet :
 quænam mundi partes æque
 male adficiantur ab iis, de
 quibus nuper dixi, solis or-
 tu et occasu. Difficile enim
 et audax est opus, singulas
 observare adparentias.....

CAP. III.
 An solis
 circumactio
 alias mundi
 partes adficiat.

SCHOLIE.

Ὅτι του κοσμου εικοτως αδημονει. — Épicure regarde comme très-
 importante cette question : le mouvement du soleil, qui se ma-
 nifeste à nos yeux par son lever et son coucher, est-il commun

aux autres parties du monde? Le ciel tourne-t-il ou demeure-t-il stable pendant la marche du soleil? Cet astre, enfin, peut-il imprimer quelque mouvement à la terre?

Pour la première partie de la question, l'auteur avoue qu'il n'a pas de réponse à y faire, parce qu'il nous est impossible d'observer toutes les *apparences* du soleil. Quant à la terre, il examine ailleurs si elle peut être mise en mouvement par les courans d'air qui l'environnent, et qui entraînent les astres dans un sens contraire.

Principio, magnus cœli si vertitur orbis,
Ex utraque polum parti premere aera nobis
Dicendum est, extraque tenere, et claudere utrimque;
Inde alium supera fluere, atque intendere eodem,
Quo volvenda micant æterni sidera mundi.

.....

Est etiam quoque, uti possit cœlum omne manere
In statione, tamen quum lucida signa ferantur.

LUCR. Lib. V, vers. 511 sqq.

ONZIÈME FRAGMENT.

δεησεσθαι· πανταχο-
 θεν γαρ ισον Απεχου-
 σαν ουθαμη ΕριΠειν¹
 δυνΗσεσθαι. Ὁ γαρ ὑ-
 5 πο της του αερος φυσε-
 ως αυτη ὑπαρχει, το-
 ΔΕ πανταχοθεν ομοι-
 ΟΣτελλομενην ισον
 Διεχσιν απο του ΟΥΡΑ-
 10 Νου² πανταχοΣΕ. ΤΙ ΔΕ
 ΑΠΕρει τοιαυτηΝ ΠΟ-
 τε Εν Μεσω κεισΘαι του
 ΚοΣμου, ὁπερ ουκ Αδυ-
 Νατον ειναι; Και τοι ΚΑΙ
 15 ΟΥΚ ην τουτο αΤΟΠΟΝ
 τηΣ Μονης αιΤΙΟΝ, Βε-
 Βαιου τοΠου το ΠΑ-
 ρασκευαστικον. ΤΗΝ
 γαρ ισοτητα, η Το ὍΜ-
 20 ΟΙΟστοΔΟΝ πανταχο-
 ΣΕ δεΡΜΑ.....

Fore ut indigeat; quum
 enim unde unde æque dis-
 tans sit, *concupere debemus*
 nullatenus futurum, ut de-
 cidere possit. Quod enim
 ex aerea natura ipsi adest,
 hoc *reputandum* est illam un-
 decumque pariter amictam
 æque disterninare a cœlo
 quoquo versum. Quid au-
 tem vetat *opinari* talem ali-
 quando in medio jacuisse
 mundo; quandoquidem id
 impossibile non esse *cognos-*
cimus? Et vero non esset
 hæc absurda mansionis cau-
 sa, stabilis nempe loci præ-
 paratio. Æqualitatem enim,
 sive tegumentum, quo un-
 decumque amicitur.....

SCHOLIE.

¹ Εριπειν. — Aucun des lexiques ordinaires ne donne ce mot ;
 on le trouve dans le grand Dictionnaire étymologique, comme
 usité seulement dans la langue poétique; c'est une erreur. Nous
 voyons dans Suidas : « ἐρείπω βαρυτόνως, καταβάλλω, διαφθείρω,

ἐριπεῖν περισπωμένως, καταπεσεῖν, h. e. ἐρείπω cum gravi, *dejicio*, *rumpo* : ἐριπεῖν cum circumflexo, *decidere*. Hésychius adopte ce sens, et Lucrèce le confirme par sa traduction :

..... in loca cœli

Decidere inferiora magis.....

Lib. I, vers. 1061.

² Ἀπο τοῦ οὐρανοῦ, etc. — Lucrèce nous montre aussi les rapports de la terre avec le ciel et la matière éthérée :

Præterea grandi tonitru concussa, repente
Terra supra se quæ sunt concutit omnia motu;
Quod facere haud ulla posset ratione, nisi esset
Partibus aeriis mundi cœloque revincta.

Lib. V, vers. 551 sqq.

DOUZIÈME FRAGMENT.

ΣΟΦΩΤΕ-

ρΟΝ ἢν ΤΟῦΤΟ εἰπείν
 ΑἰΤΙΟΝ εἶΝΑΙ, τὴν δὴ
 ἰσοτῆτά· Εἰπερ αὐτο
 5 ποτὲ το Μένειν αὐ-
 τὴν ἐν τῷ μεσῷ τοῦ
 κόσμου Αἰτίον ἐστίν
 τοῦ Μένειν, καὶ Αἰθερί
 χούσθαι¹, ὥς οὐδ' ἐξ ἐπιρ-
 10 ρῶν ἔλκεσται. Ἡ τοῦ εἰλιν
 οὐν ἀπεστί δι' ἀναλο-
 γον ποῶν, τὸν τὰς οὐ-
 τῶ συμφῶνων πο-
 τε τούτων ἀερῶν ὑ-
 15 περσεῖς Πειποιηκο-
 τά· Ἡ δὲ τὰς τῶν πρὸς-
 ἡλαμῆνων ἀλλοι-
 οτήτας, ὥς αὖ καὶ τ' α-
 πο τυποῦς ὀρθῶς ἐξά-
 20 χθῶσιν. Ὅτε δ' ἐνδεχέται ἔ-
 τερον τούτων εἶναι.

Sapientius foret dicere
 hanc esse causam, nempe
 æqualitatem, siquidem hoc
 ipsum, quod aliquando illa
 manserit in medio mundo,
 causa est, cur maneat, at-
 que aere velut adgere cin-
 gatur ita, ut neque ex in-
 fluentibus evertatur. Aut
 igitur eversio abest propter
 consentaneum fluxum, qui
 ex aeriis particulis tam apte
 congruentibus fulcimenta
 comparavit, aut propter in-
 currentium corporum di-
 versitates, quapropter etiam
 percussiones facile possint
 repelli. Quum autem alte-
 rum horum admittitur esse.

.....

SCHOLIE.

¹ Αἰθερ: χούσθαι. — Χόω, ou Χοννύω, n'a, dans les lexiques,
 que le sens rigoureux d'*amasser de la terre*, *terram adgerere*: il
 en est de même pour ce dernier mot, dans la plupart des Dic-
 tionnaires latins; Plaute a dit cependant, « *adgerunda est aqua*; »

Rud. II, v, 37. On peut , ce me semble , étendre de même le sens du grec. L'air , selon Épicure , enveloppe tellement la terre , *acre velut adgere cingitur* , qu'il forme comme une barrière autour d'elle.

Sic igitur tum se levis et diffusilis æther
Corpore concreto circumdatus undique partes
Omnia sic avido complexu cætera sepsit.

Lucr. Lib. V , vers. 468 sqq.

TREIZIÈME FRAGMENT.

ΠΑΝΤΑ γὰρ¹ τιθεμε-
 Νά παρ' ΑΛΛΟΤΡΙΟΝ
 αὐτῶν ΣυναΦΕΣ εἶδος
 διεφθαρταί· ὍΠΕΡ καὶ ΠΕΡΙ
 5 ΕΥΘΔΩΝ ἐπὶ ΦΟΡΑΝ ΕΙ-
 δῶΔΩΝ μὲν ΕΦΗΝ ΕΝ ΑΥ-
 τῇ τῇ βέλῳ ΒΗΤΑ.
 Ὅ ἡμῖν περὶ τῆς ἐξαρ-
 χῆς ὑποθετεῶς Εἰρησ-
 10 ΘΑΙ ΕΔΕΙ. Ἐν δὲ τοῖς ΕΧΟΜΕ-
 νοῖς ΚΑΙ περὶ τῶν ΜΕ-
 τεωρῶν τούτων ΕΤΙ
 προσεκτικῶς Εροῦμεν.

Cuncta enim, quum po-
 sita sunt juxta contiguam
 speciem naturæ a se alie-
 næ, corrumpuntur : quod
 et de expeditis ad motum
 simulacris dixi in ipso se-
 cundo libro. Quod nobis
 primum proposita quæstio-
 ne dicendum erat. In se-
 quentibus autem de hujus-
 modi quoque meteoris ad-
 curatius dicemus.

SCHOLIE.

¹ Παντα γὰρ, etc. — Lucrèce suit ici trait pour trait son mo-
dèle :

Nam quodcumque suis mutatum finibus exit,
 Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.

Lib. I, vers. 671 sq.

Proinde ubi se cælum, quod nobis forte *alienum* est,
 Commovet, atque aer inimicus serpere cœpit;
 Ut nebula' ac nubes paullatim repit, et omne
 Qua graditur, conturbat, et immutare coarctat.
 Fit quoque, ut in nostrum quum venit denique cælum,
Corruptat, reddatque suū simile, atque *alienum*.

Lib. VI, vers. 1117 sqq.

Il ne faut pas entendre le mot *mors*, du second vers, dans le sens

d'une destruction absolue ; car le maître et le disciple , en traitant de la dissolution des corps , *περὶ διαλύσεως* , ont soin de dire qu'il en survit toujours quelque chose. « Δεῖ τι ὑπομένειν ἐν ταῖς διαλύσεισι τῶν συγκρίσεων , *in dissolutionibus concretionum aliquid permaneat oportet.* » Epist. ad Herod. segm. 54.

Proinde aliquid superare necesse est incolume olli,
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.

LUCR. Lib. I, vers 673 sq.

FIN DES FRAGMENS D'ÉPIURE.



LUCRÈCE.

DE

LA NATURE DES CHOSES.

CHANT PREMIER.

ARGUMENTUM.

Invocatio. — Dedicatio operis. — Propositio. — Nihil e nihilo fieri, nihil in nihilum reverti. — Minuta esse corpora quædam, quæ, licet sub sensum non cadant, mente tamen possunt concipi, et e quibus res omnes componuntur. — Vacuum esse inane; nihil præter illud et corpus. — Prima corpuscula esse perfecte solida et æterna. — Refutantur Heraclitus, Empedocles, Anaxagoras, aliique complures alia rerum principia statuantes. — Corpuscula et inane vacuum, itemque universum esse infinita, nullumque in hoc dari centrum.



ARGUMENT.

Invocation. — Dédicace du Poëme. — Exposition du sujet. —

Nul objet n'est sorti du néant et ne peut y rentrer. — Parmi les élémens, il en est dont l'extrême petitesse échappe à nos sens, cependant l'esprit les conçoit; ils sont la source de tous les êtres. — Il n'existe dans la Nature que l'espace et la matière. — Les élémens sont indestructibles et éternels. — Réfutation des systèmes d'Héraclite, d'Empédocle, d'Anaxagore et de différens philosophes qui donnent d'autres principes à la Nature. — Les élémens, l'espace, l'univers, sont infinis; la Nature n'a point de centre.



T. LUCRETII CARI

DE

RERUM NATURA.

LIBER PRIMUS.

ÆNEADUM genetrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras; per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitque exortum lumina solis :
Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum; tibi suaves dædala tellus
Summittit flores; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.
Nam simul ac species patefacta est verna diei,
Et reserata viget genitabilis aura Favoni;
Aeriæ primum volucres te, Diva, tuumque
Significant initum, percussæ corda tua vi :
Inde feræ pecudes persultant pabula læta,

LUCRÈCE.

DE

LA NATURE DES CHOSSES.



CHANT PREMIER.

SUPRÊME Dêité, mère de nos aïeux,
Vénus, charme éternel des hommes et des dieux ;
Du haut de l'empyrée, ô Vénus, tu fécondes
Les abîmes des flots, et les cieus et les mondes.
A ton aspect, l'orage apaise ses fureurs ;
L'aigülon fuit ; nos champs se couronnent de fleurs ;
L'océan te sourit ; l'air s'anime, s'épure,
Et ton souffle embaumé rajeunit la Nature.
Quand les zéphirs légers, précurseurs des beaux jours,
De leur fertile haleine éveillent les amours,
L'oiseau mélodieux t'annonce à nos bocages ;
La foule des troupeaux en de frais paturages
Bondit, court, et franchit le fleuve impétueux.
Dans nos veines circule un feu voluptueux :

Et rapidos tranant amnes ; ita capta lepore
Illecebrisque tuis, omnis natura animantum
Te sequitur cupide, quo quamque inducere pergis :
Denique per maria ac montes, fluviosque rapaces,
Frondiferasque domos avium camposque virentes,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupide generatim sæcla propagent.
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quidquam ;
Te sociam studeo scribundis versibus esse,
Quos ego de RERUM NATURA¹ pangere conor
Memmiadæ nostro, quem tu, Dea, tempore in omni,
Omnibus ornatum voluisti excellere rebus :
Quo magis æternum da dictis, Diva, leporem.

Effice^{ut} interea fera mœnera militiai
Per maria ac terras omnes, sopita quiescant :
Nam tu sola potes tranquilla pace juvare
Mortales ; quoniam belli fera mœnera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devinctus vulnere amoris² ;
Atque ita suspiciens, tereti cervice reposta,
Pascit amore avidos, inhians in te, Dea, visus ;
Eque tuo pendet resupini spiritus ore³.
Hunc tu, Diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super, suaves ex ore loquelas
Funde, petens placidam Romanis, inclita, pacem.

Les monstres du désert, des forêts, des montagnes,
Cherchent, en rugissant, leurs farouches compagnes.
Tout s'unit sur la terre, aux cieux, au sein des eaux,
Et le monde renaît dans ses hôtes nouveaux.
Ah! puisque la Nature, à tes lois asservie,
Te doit la volupté, le bonheur et la vie;
Vénus, inspire-moi; je chante l'Univers.
Au noble Memmius je consacre mes vers.
Ce héros à tous deux nous est cher, ô déesse!
De tes plus doux présens tu le comblas sans cesse;
Soutiens donc de mon luth les accords solennels,
Vénus, prête à mes vers des attraits éternels!

Cependant rends la paix à ma triste patrie!
De la rébellion l'indomptable furie
Sur ces bords chaque jour enfante des malheurs;
Seule tu peux tarir la source de nos pleurs.
Loin des combats sanglans, lassé de la victoire,
Lorsque Mars à tes pieds vient déposer sa gloire,
D'un immortel désir près de toi consumé,
Le dieu repaît d'amour son regard enflammé:
Sur tes genoux sacrés son front divin repose,
Et son ame s'attache à tes lèvres de rose.
Tu l'enchaînes alors dans tes bras caressans:
Insinue en son cœur tes suaves accens;

Nam neque nos agere hoc⁴, patriai tempore iniquo ,
Possumus æquo animo ; neque Memmi clara propago ,
Talibus in rebus, communi deesse saluti.

Quod superest, vacuas aures mihi, Memmiada, et te
Semotum a curis adhibe veram ad rationem ;
Ne mea dona, tibi studio disposta fideli,
Intellecta prius quam sint, contempta relinquo :
Nam tibi de summa cœli ratione Deumque
Disserere incipiam, et rerum primordia pandam,
Unde omnes Natura creet res, auctet alatque :
Quove eadem rursum Natura perempta resolvat :
Quæ nos *materiem*, et *genitalia corpora* rebus
Reddunda in ratione vocare, et *semina* rerum
Appellare suemus, et hæc eadem usurpare
Corpora prima, quod ex illis sunt omnia primis.

Omnis enim per se Divum natura necesse est
Immortali ævo summa cum pace fruatur⁵,
Semota ab nostris rebus, sejunctaque longe ;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri,
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira⁶.

O Vénus, qu'à ta voix l'arbitre de la guerre
Laisse la douce paix descendre sur la terre!
Chanterai-je en ces jours de discorde et d'horreur,
Et, lorsque sur nos murs plane encor la terreur,
Le héros qui préside au sort de l'Ausonie,
Prêtera-t-il l'oreille à ma faible harmonie ?

Généreux Memmius, ah ! laisse à d'autres mains
Le soin de gouverner le monde et les Romains.
Affranchi désormais, d'un illustre esclavage,
D'un pas libre suis-moi vers le temple du sage.
Tu ne peux condamner mes efforts studieux :
Viens ; je chante, pour toi, la Nature, les Dieux,
Les premiers élémens dont l'essence féconde
Du chaos ténébreux fit éclore le monde.

Dans le calme enchanteur d'une éternelle paix,
Les habitans sacrés des célestes palais,
Doués d'une sublime et vaste intelligence,
Ignorent la colère ainsi que la vengeance.
Enchaînant à leurs pieds le sort capricieux,
Ces nobles souverains de l'empire des cieux,
Sans daigner entrevoir nos vertus ou nos vices,
Reposent, abreuvés d'un torrent de délices.

† Humana ante oculos fœde quum vita jaceret
In terris, oppressa gravi sub Relligione,
Quæ caput a cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans;
Primum Graius homo mortales tollere contra⁷
Est oculos ausus, primusque obsistere contra:
Quem nec fama Deum, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum; sed eo magis acrem
Virtutem inritat animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.
Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
Processit longe flammantia mœnia mundi,
Atque omne immensum peragravit mente animoque⁸:
Unde refert nobis victor, quid possit oriri,
Quid nequeat; finita potestas denique quoîque
Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens.
Quare Relligio pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.

Illud in his rebus vereor, ne forte rearis
Impia te rationis inire elementa, viamque
Endogredi sceleris; quod contra, sæpius olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta:
† Aulide quo pacto Triviai virginis aram
Iphianassai turparunt sanguine fœde
Ductores Danaum delecti, prima virorum.
Cui simul infula, virgineos circumdata comptus,

Du fanatisme affreux jouets infortunés,
Les mortels cependant gémissaient prosternés;
Ce monstre, environné des éclats du tonnerre,
De sa tête hideuse épouvantait la terre.
Le premier, dans la Grèce, un sage audacieux
Vers ce fantôme horrible osa lever les yeux.
En vain le ciel s'enflamme, en vain la foudre gronde,
Il brise, impatient, les barrières du monde.
Aux champs de l'infini, par l'obstacle irrité,
Son génie a, d'un vol, franchi l'immensité.
Il écarte la nuit qui couvrait la Nature,
De son trône usurpé renverse l'Imposture,
Et l'homme, délivré de son joug odieux,
Aux parvis éternels s'assied au rang des Dieux.

Mais ne crois pas qu'armé de funestes maximes.
Je dirige tes pas vers la route des crimes.
Ah ! plutôt, Memmius, noblement révolté,
Contemple les forfaits de la crédulité.
De vingt rois enchaînant la sombre frénésie,
Quand les dieux leur fermaient le chemin de l'Asie.
D'un père ambitieux l'homicide ferveur
Du sang d'Iphigénie acheta leur faveur.

Ex utraque pari malarum parte profusa est,
Et mœstum simul ante aras adstare parentem
Sensit, et hunc propter ferrum celare ministros,
Aspectuque suo lacrymas effundere cives;
Muta metu, terram genibus summissa petebat;
Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat,
Quod patrio princeps donarat nomine regem;
Nam sublata virum manibus tremebundaque, ad aras
Deducta est, non ut, solenni more sacrorum
Perfecto, posset claro comitari Hymenæo;
Sed casta, incestæ, nubendi tempore in ipso,
Hostia consideret mactatu mœsta parentis;
Exitus ut classi felix faustusque daretur.
Tantum Relligio potuit suadere malorum! 

Tutemet a nobis, jam quovis tempore vatum
Terriloquis victus dictis desciscere quæres⁹?
Quippe etenim quam multa tibi jam fingere possum
Somnia, quæ vitæ rationes vertere possint,
Fortunasque tuas omnes turbare timore!
Et merito; nam si certam finem esse viderent
Ærumnarum homines, aliqua ratione valerent
Relligionibus atque minis obsistere vatum.
Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas;
Æternas quoniam pœnas in morte timendum:

La timide victime, au sort obéissante,
Voit le bandeau mortel sur sa tête innocente ;
Un prêtre à ses regards cache un couteau sacré ;
Le peuple l'environne, interdit, éploré.
Du triste Agamemnon la piété cruelle
Déguise vainement sa douleur paternelle.
A ce funèbre aspect, pressentant son malheur,
La victime pâlit et cède à sa douleur!....
Premier don de l'Hymen, fille jadis si chère,
Quoi ! la nature en vain parle au cœur de ton père !
A l'homicide autel le signal est donné....
A l'autel que pour toi l'amour avait orné !
Au lieu du chant d'hymen et d'un pompeux cortège,
De l'aveugle destin ministre sacrilège,
Un vil prêtre en ton sang ose plonger ses mains.
Tant la religion égara les humains !

O Memmius ! lassé des prestiges funèbres
Que les sons de la lyre ont rendus trop célèbres ,
Tu crains que désormais par le charme des vers
J'évoque à tes regards les spectres des enfers :
Ah ! redoute en effet l'erreur empoisonnée
Qui de l'homme avili trouble la destinée,
Sur ses plus doux instans lui fait verser des pleurs,
Et promet dans la mort d'éternelles douleurs.
De l'imposture, hélas ! cet esclave docile
Ignore si son ame invisible et mobile.

Ignoratur enim quæ sit natura animæ;
Nata sit, an contra nascentibus insinuetur;
Et simul intereat nobiscum morte dirempta,
An tenebras Orci visat vastasque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se;
Ennius ut noster cecinit, qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
Per gentes Italas hominum quæ clara clueret.
Etsi præterea tamen esse Acherusia templa
Ennius ¹⁰ æternis exponit versibus edens;
Quo neque permanent animæ, neque corpora nostra,
Sed quædam simulacra modis pallentia miris:
Unde sibi exortam semper-florentis Homeri ¹¹
Commemorat speciem, lacrymas et fundere salsas
Cœpisse, et rerum Naturam expandere dictis.

Quapropter bene, quum superis de rebus habenda
Nobis est ratio, solis lunæque meatus
Qua fiant ratione, et qua vi quæque genantur
In terris; tum cumprimis, ratione sagaci,
Unde anima atque animi constet natura videndum,
Et quæ res nobis vigilantibus obvia, mentes
Terrificet morbo affectis somnoque sepultis;
Cernere uti videamur eos, audireque coram,

Unie avec le corps, son guide, son appui,
Le précède, s'allume ou s'éteint avec lui;
Ou si, réfugiée au milieu des fantômes,
Elle habite à jamais leurs lugubres royaumes;
Ou si, toujours transfuge et reprenant ses fers,
Elle échappe et revient aux maux qu'elle a soufferts :
Couronné le premier des palmes du génie,
Ennius autrefois, aux champs de l'Ausonie,
De ces rêves flatteurs a bercé nos aïeux :
Mais bientôt variant tes sons mélodieux,
Immortel Ennius, toi-même nous retraces
Du séjour de la mort les ténébreux espaces,
Où n'arrivent jamais ni l'ame ni le corps;
Ton art prodigieux fait errer sur ces bords
De simulacres vains l'assemblage éphémère,
Tel qu'en sortit pour toi le fantôme d'Homère,
Quand ce chantre divin, dans ses nobles regrets,
Du monde à ton génie ouvrit les grands secrets.

Avant que nos regards à la céleste voûte
Des astres lumineux interrogent la route,
Et qu'au sein de la terre, avides, curieux,
Ils suivent de ses lois le cours mystérieux,
Ma muse doit soumettre à ta vue attentive
De l'ame et de l'esprit l'essence fugitive.
Cherchons par quel pouvoir l'ame, souffle léger,
Saisit, garde et retrace un objet passager;

Morte obita, quorum tellus amplectitur ossa.

Nec me animi fallit, Graiorum obscura reperta
Difficile illustrare Latinis versibus esse;
Multa novis verbis præsertim quum sit agendum,
Propter egestatem linguæ et rerum novitatem.
Sed tua me virtus tamen, et sperata voluptas
Suavis amicitia, quem vis perferre laborem
Suadet, et inducit noctes vigilare serenas,
Quærentem dictis quibus, et quo carmine demum,
Clara tuæ possim præpandere lumina menti,
Res quibus occultas penitus convisere possis. ➤
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque, necesse est
Non radii solis, neque lucida tela diei
Discutiant¹², sed naturæ species ratioque.

Principium hinc cujus nobis exordia sumet,
Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam¹³;
Quippe ita formido mortales continet omnes,
Quod multa in terris fieri, cæloque tuentur,
Quorum operum causas nulla ratione videre
Possunt, ac fieri divino numine rentur.
Quas ob res, ubi viderimus nil posse creari
De nihilo, tum quod sequimur jam rectius inde

Pourquoi, dans le sommeil quand la douleur me plonge,
L'épouvante me livre au plus horrible songe;
Pourquoi je vois les morts exhumer leurs lambeaux
Dès long-tems enfermés dans la nuit des tombeaux.

Ces secrets, révélés par la docte Ionie,
De l'art pompeux des vers exigent l'harmonie.
Pourrai-je, en ce sujet et sublime et profond,
Asservir l'âpreté d'un langage infécond ?
Mais l'amitié me guide, et son noble suffrage
A l'aspect du péril excite mon courage.
Lorsque roule des nuits le char silencieux,
Je sonde en frémissant les merveilles des cieux.
La vérité m'appelle, échauffe mon délire,
Et joint ses fiers accens aux doux sons de ma lyre.
Nuit propice à mes vœux, ma poétique ardeur
Préfère aux feux du jour ta lugubre splendeur!

Interrogeons, ami, la Nature elle-même;
Elle parle : en nos cœurs gravons sa loi suprême.
Au stérile néant nul dieu n'a commandé.
Mais, d'un spectre hideux esclave intimidé,
L'homme faible, inquiet, contempla sur sa tête
Les astres enflammés, l'éclat de la tempête.
Il crut voir la menace écrite dans les cieux ;
Source de tous les maux, la crainte a fait les dieux.

Perspiciemus, et unde queat res quæque creari,
Et quo quæque modo fiant opera sine Divum.

Nam si de nihilo fierent, ex omnibu' rebus
Omne genus nasci posset; nil semine egeret.
E mare primum homines, e terra posset oriri
Squammigerum genus, et volucres; erumpere cœlo
Armenta, atque aliæ pecudes, genus omne ferarum
Incerto partu, culta ac deserta teneret :
Nec fructus iidem arboribus constare solerent,
Sed mutarentur : ferre omnes omnia possent.
Quippe, ubi non essent genitalia corpora cuique,
Qui posset mater rebus consistere certa?
At nunc, seminibus quia certis quidque creatur,
Inde enascitur, atque oras in luminis exit,
Materies ubi inest cujusque et corpora prima.
Atque hac re nequeunt ex omnibus omnia gigni,
Quod certis in rebus inest secreta facultas.

Præterea, cur vere rosam, frumenta calore,
Vites autumnno fundi sudante videmus;
Si non, certa suo quia tempore semina rerum
Quum confluxerunt, patefit quodcunque creatur;

Ah ! s'il peut, affranchi du joug de l'imposture,
Lever le voile épais qui couvre la Nature,
De ses augustes lois pieux observateur,
Il n'offrira des vœux qu'à ce dieu bienfaiteur !

Si chaque être, éludant sa suprême puissance,
Sans ordre, du néant recevait la naissance,
Nous verrions les troupeaux voltiger dans les airs,
Les hommes habiter le vaste sein des mers,
Les humides poissons ramper sur la poussière,
Les fruits délicieux couronner la bruyère,
Chaque espèce égarée, et, tyran incertain,
Le hasard usurper le trône du destin.
Mais du germe naissant la main de la Nature
Détermine l'essor, le pouvoir, la structure,
L'environne de soins, lui prépare un abri ;
Par un suc analogue avec lenteur nourri,
Il s'élève, s'étend, suit sa route ordonnée,
Et dans un cercle étroit son essence est bornée.
De la nécessité le pouvoir souverain
Courbe le monde entier sous un sceptre d'airain.

La Nature l'atteste en ses métamorphoses :
Le fertile printèms se couronne de roses ;
L'été dore la plaine, offre des fruits nouveaux,
Et l'automne rougit le pampre des coteaux.

Dum tempestates adsunt, et vivida tellus
Tutò res teneras effert in luminis oras?
Quod si de nihilo fierent, subito exorerentur,
Incerto spatio, atque alienis partibus anni;
Quippe ubi nulla forent primordia, quæ genitali
Concilio possent arceri tempore iniquo.
Nec porro augendis rebus spatio foret usus
Seminis ad coitum, e nihilo si crescere possent:
Nam fierent juvenes subito ex infantibu' parvis,
E terraque exorta repente arbusta salirent.
Quorum nil fieri manifestum est, omnia quando
Paulatim crescunt, ut par est, semine certo;
Crescendoque genus servant; ut noscere possis
Quæque sua de materia grandescere, alique.

Huc accedit uti, sine certis imbris anni.
Lætificos nequeat fœtus summittere tellus;
Nec porro secreta cibo natura animantum
Propagare genus possit, vitamque tueri:
Ut potius multis communia corpora rebus
Multa putes esse, ut verbis elementa videmus,
Quam sine principiis ullam rem existere posse.

Denique cur homines tantos Natura parare
Non potuit, pedibus qui pontum per vada possent
Transire, et magnos manibus divellere montes,
Multaque vivendo vitalia vincere sæcla?

A sa règle soumis, chaque germe fermente
Jusqu'au moment heureux où la Nature enfante,
Et la terre avertie, au retour des saisons,
Ose exposer à l'air ses tendres nourrissons.
Si l'être du néant soudain pouvait éclore,
Doué de sa vigueur dès sa première aurore,
Attendrait-il du tems les secours incertains ?
L'homme libre, et pressé d'accomplir ses destins,
Userait-il ses jours dans une longue enfance ?
Le gland, à peine éclos, serait un chêne immense.
Non, chaque être se forme et croît avec lenteur ;
En tous les tems, soumis au pouvoir créateur,
Dans le sentier pour lui frayé par la Nature,
Il marche pas à pas vers sa splendeur future.

Sans les torrens féconds versés du haut des cieux,
Terre, qui nourrirait tes fruits délicieux ?
Sur ces hôtes nombreux que ton sein renouvelle,
Parle, qui répandrait l'abondance éternelle ?
Les élémens, sans cesse assortis, combinés,
Enfantent.... De leur choc tous les êtres sont nés :
Ainsi dans nos écrits les mêmes caractères
Tracent des mots joyeux ou des discours austères.

La Nature, dis-tu, révoquant ses desseins,
Ne pourrait donc former de monstrueux humains,
Qui, traversant des mers la cavité profonde,
En trois pas franchiraient la surface du monde ?

Si non materies quia rebus reddita certa est
Gignundis, e qua constat quid possit oriri.
Nil igitur fieri de nilo posse fatendum est,
Semine quando opus est rebus, quo quæque creatæ
Aeris in teneras possint proferrier auras.

Postremo, quoniam incultis præstare videmus
Culta loca, et manibus meliores reddere fœtus;
Esse videlicet in terris primordia rerum,
Quæ nos, fœcundas vertentes vomere glebas,
Terraïque solum subigentes, cimus ad ortus:
Quod si nulla forent, nostro sine quæque labore,
Sponte sua, multo fieri meliora videres.

Huc accedit, uti quidque in sua corpora rursum
Dissolvat Natura, neque ad nihilum interimat res.
Nam, si quid mortale e cunctis partibus esset,
Ex oculis res quæque repente erepta periret;
Nulla vi foret usus enim, quæ partibus ejus
Discidium parere, et nexus exsolvere posset.
At nunc, æterno quia constant semine quæque,
Donec vis obiit quæ res diverberet ictu,
Aut intus penetret per inania dissolvatque,
Nullius exitium patitur Natura videri.

Fatigueraient le tems, géans audacieux ,
Renverseraient les monts , feraient mouvoir les cieux ?
Non , non , des élémens l'immuable puissance
A tout objet prescrit sa forme, son essence ;
La Nature l'appelle, et le germe répond ,
Et rien ne doit la vie au néant infécond.

Ce coteau, par mes soins , de pampres se couronne :
Je confie au printems les trésors de l'automne.
Sous de nombreux sillons ces guérets déchirés
Bientôt vont se couvrir de flots d'épis dorés ;
Mais si le grain, sorti du terrain qui l'enferme,
De la maturité seul atteignait le terme ,
A de rudes travaux pourquoi s'assujétir ?

Apprends surtout que rien ne peut s'anéantir :
La Nature dissout le corps qu'elle a fait naître,
Et prépare un asile aux débris de son être ;
Au néant éternel s'ils tombaient sans retour ,
Chaque objet périrait en recevant le jour.
Au contraire le tems, par sa longue constance ,
Peut seul rompre les nœuds, appuis de l'existence.

Præterea, quæcunque vetustate amovet ætas,
Si penitus perimit consumens materiem omnem:
Unde animale genus generatim in lumina vitæ
Redducit Venus? aut reductum dædala tellus
Unde alit atque auget, generatim pabula præbens?
Unde mare ingenui fontes externaque longe
Flumina suppeditant? Unde æther sidera pascit?
Omnia enim debet, mortali corpore quæ sunt,
Infinita ætas consumpse anteacta diesque.
Quod si in eo spatio atque anteacta ætate fuere,
E quibus hæc rerum consistit summa relecta;
Immortali sunt Natura predita certe:
Haud igitur possunt ad nilum quæque reverti.

Denique res omnes eadem vis causaque volgo
Conficeret, nisi materies æterna teneret
Inter se nexas, minus aut magis endopeditæ.
Tactus enim lethi satis esset causa profecto;
Quippe, ubi nulla forent æterno corpore, eorum
Contextum vis deberet dissolvere quæque.
At nunc, inter se quia nexus principiorum
Dissimiles constant, æternaque materies est;
Incolumi remanent res corpore, dum satis acris
Vis obeat pro textura cujusque reperta.
Haud igitur redit ad nihilum res ulla, sed omnes
Discidio redeunt in corpora materiai.

Eh ! s'il détruit enfin les élémens féconds,
Qui peut de la Nature éterniser les dons ?
Aux races que son sein et nourrit et propage,
Quel magique pouvoir les transmet d'âge en âge ?
Dans quels grands réservoirs tous les fleuves divers
Puisent-ils les torrens qu'ils roulent vers les mers ?
Quel aliment enfin au céleste empyrée
Repaît les feux brillans de sa plaine azurée ?
Ah ! si des élémens tel eût été le sort,
Déjà tout l'univers aurait subi la mort ;
Mais, dès l'éternité, si leur force féconde
Guide, entretient, anime et repeuple le monde,
Ils sont donc immortels, et leurs travaux constans,
Renouvelés sans cesse, épuiseront le tems.

Quelle serait des corps la substance éphémère ?
Pourraient-ils repousser une atteinte légère ?
Le contact détruirait leurs ressorts délicats :
La matière, en un mot, change et ne périt pas.
Si de ses élémens la force, l'harmonie
De l'objet qu'elle enfante alimentent la vie,
Étroitement unis, ces soutiens si divers
Ne cèdent qu'à l'instant où, troublant leurs concerts,
D'un effort étranger la prompte violence
Du nœud qui les protège égale la puissance ;
Et la destruction n'est qu'un terme certain
Où l'être s'abandonne à son nouveau destin.

Postremo pereunt imbres ¹⁴, ubi eos pater Æther
In gremium matris Terrai præcipitavit?
At nitidæ surgunt fruges, ramique virescunt
Arboribus; crescunt ipsæ, fœtuque gravantur.
Hinc alitur porro nostrum genus, atque ferarum :
Hinc lætas urbes pueris florere videmus,
Frondiferasque novis avibus canere undique silvas :
Hinc fessæ pecudes pingues per pabula læta
Corpora deponunt, et candens lacteus humor
Uberibus manat distentis : hinc nova proles
Artubus infirmis teneras lasciva per herbas
Ludit, lacte mero mentes percussa novellas.
Haud igitur penitus pereunt quæcunque videntur :
Quando alid ex alio reficit Natura, nec ullam
Rem gigni patitur, nisi morte adjutam aliena.

Nunc age, res quoniam docui non posse creari
De nihilo, neque item genitas ad nil revocari;
Ne qua forte tamen cœptes diffidere dictis,
Quod nequeunt oculis rerum primordia cerni;
Accipe præterea, quæ corpora tute necesse est
Confiteare esse in rebus, nec posse videri.

Principio ¹⁵, venti vis verberat incita pontum,
Ingentesque ruit naves, et nubila differt;

Quand de l'air nourricier la terre reçoit l'onde,
Son sein maternel s'ouvre au suc qui la féconde.
Tout renaît : des épis se balancent les flots ;
Le doux fardeau des fruits surcharge les rameaux ;
La jeunesse remplit le sein brillant des villes ,
Et des hôtes joyeux peuplent les champs fertiles ;
En foule, désertant leurs mobiles berceaux ,
Voltigent dans les bois d'harmonieux oiseaux ;
D'innombrables troupeaux , épars dans la prairie ,
Fatigués d'embonpoint, foulent l'herbe fleurie ;
Les brebis d'un lait pur épanchent les ruisseaux ;
Ivres du doux nectar, les folâtres agneaux ,
Préludant à l'emploi de leurs forces naissantes ,
Provoquent tour à tour des luttes innocentes.
Le corps qui disparaît ne s'est donc pas détruit :
Des débris de la mort l'existence est le fruit ;
Après de longs efforts, quand le tems la consume ,
Dans un être nouveau sa flamme se rallume.

Tu le sais , du néant nul objet n'est sorti ,
Et jamais dans son sein ne peut être englouti.
Apprends pourquoi des corps l'essence primitive
Cependant se dérobe à la vue attentive ;
Pourquoi, toujours actif, leur vaporeux tissu
Se révèle à nos sens et reste inaperçu.

Quand des airs mutinés l'effroyable tourmente
Disperse tes vaisseaux sur la mer écumante,

Interdum rapido percurrens turbine campos
Arboribus magnis sternit, montesque supremos
Silvifragis vexat flabris : ita perfurit acri
Cum fremitu, sævitque minaci murmure pontus.
Sunt igitur venti nimirum corpóra cæca,
Quæ mare, quæ terras, quæ denique nubila cœli
Verrunt, ac subito vexantia turbine raptant.
Nec ratione fluunt alia stragemque propagant, -
Ac quum mollis aquæ fertur Natura repente
Flumine abundanti, quod largis imbribus auget
Montibus ex altis magnus decursus aquai,
Fragmina conjiciens silvarum, arbustaque tota;
Nec validi possunt pontes venientis aquai
Vim subitam tolerare : ita magno turbidus imbri,
Molibus incurrens validis cum viribus amnis,
Dat sonitu magno stragem, volvitque sub undis
Grandia saxa, ruit qua quidquid fluctibus obstat.
Sic igitur debent venti quoque flamina ferri,
Quæ, veluti validum flumen, quum procubere,
Quamlibet in partem trudunt res ante, ruuntque
Impetibus crebris; interdum vortice torto
Corripiunt, rapidoque rotantia turbine portant.
Quare etiam atque etiam sunt venti corpóra cæca,
Quandoquidem, factis ac moribus, æmula magnis
Annibus inveniuntur, aperto corpore qui sunt.

¶ Tum porro varios rerum sentimus odores,
Nec tamen ad nares venientes cernimus unquam.

Courbe du cédre altier le front audacieux,
Promène en murmurant la foudre sous les cieux,
Agite l'Océan dans ses profonds abîmes,
Et des monts, à grand bruit, fait écrouler les cimes;
Invisible tyran de l'empire des airs,
L'aquilon bouleverse et les champs et les mers.
Vois ce fleuve paisible arroser ses rivages :
Si du ciel enflammé s'épanchent les orages,
Amassés tout-à-coup en de fangeux sillons,
De rapides torrens courent vers les vallons;
De colline en colline ils retombent, bondissent,
Roulent, et dans le fleuve en grondant s'engloutissent.
Soudain il s'enfle, écume, il déborde.... Ses flots
Entraînent les rochers, les bois et les hameaux.
Il ébranle, il arrache à sa base profonde
Le pont audacieux qui régnait sur son onde;
Et son cours vagabond, de limoneux débris
Écrase les moissons, couvre les prés fleuris.
✓ C'est ainsi que des vents l'impétueuse haleine
S'échappe en mugissant et ravage la plaine,
Dans le sein des forêts porte un désordre affreux,
Et lance vers le ciel des tourbillons poudreux.
Je le répète, ami, ce fluide invisible,
Comme un torrent fougueux, devient un corps sensible.

Des objets vaporeux la fugitive odeur,
Le froid piquant, des feux la dévorante ardeur,

Nec calidos æstus tuimur, nec frigora quimus
Usurpare oculis, nec voces cernere suemus :
Quæ tamen omnia corporea constare necesse est
Natura, quoniam sensus impellere possunt ;
Tangere enim ei tangi, nisi corpus, nulla potest res.

Denique fluctifrago suspensæ in littore vestes
Uvescunt, eadem dispansæ in sole serescunt.
At neque quo pacto persederit humor aquai
Visu' est, nec rursum quo pacto fugerit æstu.
In parvas igitur partes dispergitur humor,
Quas oculi nulla possunt ratione videre.
Quin etiam, multis solis redeuntibus annis,
Annulus in digito subtertenuatur habendo;
Stillicidi casus lapidem cavat; uncus aratri
Ferreus occulte decrescit vomer in arvis ;
Strataque jam volgi pedibus detrita viarum
Saxea conspicimus; tum, portas propter, athena
Signa ¹⁶ manus dextras ostendunt attenuari
Sæpe salutantum tactu præterque meantum :
Hæc igitur minui, quum sint detrita, videmus;
Sed quæ corpora decedant in tempore quoque,
Invida præcluserit speciem Natura videndi.]
Postremo, quæcunque dies Naturaque rebus
Paulatim tribuit moderatim crescere cogens,
Nulla potest oculorum acies contenta tueri :

La voix qui tonne, éclate et remplit l'étendue,
En affectant ton être, ont-ils frappé ta vue?
S'ils ont pu de nos sens ébranler les ressorts,
La Nature, crois-moi, les place au rang des corps;
Et les corps, Memmius, d'après des lois suprêmes,
Seuls offrent le toucher, seuls l'éprouvent eux-mêmes.

Suspendu sur les eaux, ton léger vêtement
Pompe l'humidité du liquide élément;
Lorsque des feux du jour la chaleur te dévore,
Le fluide, attiré, dans les airs s'évapore :
En son essor rapide il se cache à tes yeux,
S'amasse, se condense et nage vers les cieux.
Quand de nombreux soleils la course régulière
A sur notre horizon reproduit la lumière,
Au doigt qui le portait s'amincit ton anneau;
Le rocher est creusé par la chute de l'eau;
Le frottement des pas use et dissout la pierre;
Le soc tranchant s'émousse en sillonnant la terre.
Aux portes des cités, quand de baisers pieux
Le peuple, en se courbant, empreint la main des dieux,
Du bronze révérend la forme s'atténue;
Qui peut apercevoir sa perte continue?
Notre œil s'efforce en vain d'en saisir les progrès,
La Nature jalouse a gardé ces secrets.
Elle nous cache encor les sucs dont la puissance
Alimente les jours de la débile enfance,

Nec porro quæcunque ævo macieque senescunt:
Nec mare quæ impendent vesco sale saxa peresa,
Quid quoque amittant in tempore, cernere possis.
Corporibus cæcis igitur Natura gerit res.」

Nec tamen undique corporea stipata tenentur
Omnia Natura; namque est in rebus inane ¹⁷.
Quod tibi cognosse in multis erit utile rebus:
Nec sinet errantem dubitare, et quærere semper
De summa rerum, et nostris diffidere dictis.

Quapropter locus est intactus, inane, vacansque:
Quod si non esset, nulla ratione moveri .
Res possent: namque officium quod corporis extat,
Officere atque obstare, id in omni tempore adesset
Omnibus: haud igitur quidquam procedere posset,
Principium quoniam cedendi nulla daret res.
At nunc per maria, ac terras, sublimaque cœli,
Multa modis multis varia ratione moveri
Cernimus ante oculos: quæ, si non esset inane,
Non tam sollicito motu privata carerent,
Quam genita omnino nulla ratione fuissent:
Undique materies quoniam stipata quiesset.

Et ceux que la vieillesse expulse lentement.
Enfin au bord des mers, de moment en moment,
Un sel rongeur transforme en cavernes profondes
Ces rochers orgueilleux qui dominaient les ondes ;
Tant la Nature agit par de secrets ressorts,
Détruit, élève, enfante et marche sans efforts !

Mais ne crois pas pourtant que la Nature entière
Dans sa vaste unité n'offre que la matière.
Il existe du vide.... Utile vérité !
Son flambeau salutaire, à tes yeux présenté,
Dans le dédale obscur où ma muse t'appelle,
Répandra désormais une clarté nouvelle.

Un espace impalpable en tous les sens divers
S'étend : au mouvement il contraint l'Univers.
Sans lui, de chaque objet la solide substance
S'opposerait bientôt sa propre résistance.
Seul, des corps il permet le cours laborieux :
Ainsi les astres, l'air, l'océan et les cieux
Propagent, en cédant au pouvoir qui les presse,
Des mouvemens sans nombre et reproduits sans cesse.
Dans un affreux repos c'est peu d'être enchaîné,
Sans vide nul objet ne se fût combiné :
Un assemblage vain, une masse inféconde
D'épais et lourds fardeaux eût accablé le monde.

Præterea quamvis solidæ res esse putentur,
Hinc tamen esse licet raro cum corpore cernas
In saxis ac speluncis permanat aquarum
Liquidus humor, et uberibus flent omnia guttis :
Dissupat in corpus sese cibus omne animantum :
Crescunt arbusta et fœtus in tempore fundunt ;
Quod cibus in totas usque ab radicibus imis
Per truncos, ac per ramos diffunditur omnes :
Inter septa meant voces, et clausa domorum
Transvolitant : rigidum permanat frigus ad ossa.
Quod, nisi inania sint, qua possent corpora quæque
Transire, haud ulla fieri ratione videres.

Denique cur alias aliis præstare videmus
Pondere res rebus, nihilo majore figura ?
Nam, si tantundem est in lanæ glomere quantum
Corporis in plumbo est, tantundem pondere par est :
Corporis officium est quoniam premere omnia deorsum ;
Contra autem natura manet sine pondere inanis.
Ergo quod magnum est æque leviusque videtur,
Nimirum plus esse sibi declarat inanis :
At contra gravius plus in se corporis esse
Dedicat, et multo vacui minus iutus habere.
Est igitur nimirum, id quod ratione sagaci
Quærimus, admistum rebus quod inane vocamus.

Que dis-je ? il se répand, il circule en tous lieux :
Vois ces antres obscurs, ces rochers spacieux ;
L'onde qui s'insinue en leur épaisse voûte,
Par des chemins secrets s'écoule goutte à goutte.
Vois dans l'être animé le suc de l'aliment,
Qui pénètre, s'infiltré, et court rapidement.
En des canaux ligneux, de la terre amenée,
Glisse des végétaux la sève emprisonnée :
Par elle sont nourris leurs parfums, leurs couleurs :
Elle arrondit le fruit au calice des fleurs.
L'aiguillon du froid passe au fond de nos entrailles,
Et le bruit éclatant traverse les murailles.
Ces fluides divers en de nombreux conduits,
Sans le vide, dis-moi, seraient-ils introduits ?

Ces objets sont pareils, leur pesanteur diffère ;
Car l'un abonde en plomb, l'autre en laine légère.
La matière s'entasse au sein du lourd métal ;
Dans la balance ainsi leur poids est inégal.
Tout corps tend à baisser : vaine et subtile essence,
Le vide aux champs de l'air rapidement s'élance,
Et le flocon laineux, par le plomb emporté,
A ses pores nombreux doit sa légèreté.
Soutien de mes travaux, prudente expérience,
Du vide, à nos regards, atteste l'existence !

Illud in his rebus, nè te deducere vero
Possit, quod quidam fingunt, præcurrere cogor.
Cedere squammigeris latices nitentibus aiunt,
Et liquidas aperire vias; quia post loca pisces
Linqunt, quo possint cedentes confluere undæ :
Sic alias quoque res inter se posse moveri,
Et mutare locum, quamvis sint omnia plena.

Scilicet id falsa totum ratione receptum est.
Nam quo squammigeri poterunt procedere tandem,
Ni spatium dederint latices? concedere porro
Quo poterunt undæ, quum pisces ire nequibunt?
Aut igitur motu privandum est corpora quæque;
Aut esse admistum dicendum est rebus inane,
Unde initum primum capiat res quæque movendi.

Postremo duo de concursu corpora lata
Si cita dissiliant, nempe aer omne necesse est,
Inter corpora quod fuvat, possidat inane.
Is porro quamvis circum celerantibus auris
Confluat, haud poterit tamen uno tempore totum
Compleri spatium : nam primum quemque necesse est
Occupet ille locum, deinde omnia possideantur.
Quod si forte aliquis, quum corpora dissiluire,
Tum putat id fieri, quia se condenseat aer,
Errat : nam vacuum tum fit, quod non fuit ante,
Et repletur item, vacuum quod constitit ante.
Nec tali ratione potest densarier aer :

Hâtons-nous, Memmius; mon bras audacieux
Dévoile de l'erreur les détours captieux.
Comme l'onde aux poissons ouvre un chemin liquide,
Et soudain sur leur cours referme le fluide;
L'espace aqueux, dit-on, comprimé par ces corps,
Élastique et mouvant, se prête à leurs efforts.

Vain système! si l'eau ne renfermait du vide,
Ses hôtes ne pourraient frayer leur route humide :
Et s'ils ont étendu son élasticité,
En quels lieux reflûra l'élément dilaté?...
Ou dans l'affreux néant engloutis la Nature,
Ou reconnais le vide en sa vaste structure.

Enfin vois cet objet tranché rapidement :
Un intervalle alors reste vide un moment.
Quoiqu'agile, léger, l'air même qui l'embrasse
Ne pourrait à la fois envahir tout l'espace :
Il faut que, par degrés conduit entre ces corps,
L'air ait, avant le centre, enveloppé les bords.
En vain suppose-t-on qu'élastique fluide,
L'air pût se condenser, et par un choc rapide
S'étendre autour des corps dont il est comprimé .
Mais un vide est ouvert, et soudain refermé.
S'il est vrai, Memmius, qu'ainsi l'air se condense,
De rentrer en lui-même aurait-il la puissance?

Nec, si jam posset, sine inani posset, opinor,
Se ipse in se trahere, et partes conducere in unum.
Quapropter, quamvis causando multa moreris,
Esse in rebus inane tamen fateare necesse est.

Multaque præterea tibi possum commemorando
Argumenta, fidem dictis conradere nostris.
Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci
Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tute.
Namque canes ut montivagæ persæpe ferai
Naribus inveniunt intectas fronde quietes,
Quum semel institerunt vestigia certa viai;
Sic alid ex alio per te tute ipse videre
Talibus in rebus poteris, cæcasque latebras
Insinuare omnes, et verum protrahere inde.
Quod si pigraris paulumve abscesseris ab re,
Hoc tibi de plano possum promittere, Memmi:
Usque adeo largos haustus, de fontibu' magnis,
Lingua meo suavis diti de pectore fundet,
Ut verear ne tarda prius per membra senectus
Serpit, et in nobis vitæ claustra resolvat,
Quam tibi de quavis una re versibus omnis
Argumentorum sit copia missa per aures.

Sed nunc jam repetam cœptum pertexere dictis.
Omnis, ut est, igitur per se Natura duabus¹⁸

Et comment sans le vide, avec agilité,
Est-il tantôt restreint, et tantôt dilaté?
C'est en vain qu'à nos yeux il cache son essence,
Du vide l'Univers proclame l'existence.

Par cent moyens, ami, l'auguste vérité
Fait resplendir encor sa sublime clarté;
Mais ton esprit, guidé par la moindre lumière,
Seul, dans son noble essor, franchira la carrière.
Tel le chien élançé vers l'hôte des forêts
Interroge les vents sur ses réduits secrets;
Il s'élance, il retourne, il doute, il suit la voie,
Et sous l'épais feuillage il ressaisit sa proie.
Viens, libre possesseur de l'immense horizon,
Cherche le trône auguste où siège la raison;
Et, dissipant la nuit dont l'erreur l'environne,
Sur son front radieux replace sa couronne.
Si tu crains d'errer seul en ce gouffre orageux.
J'unis à tes efforts mes efforts courageux;
Je dirige tes pas vers les sources fécondes
Dont mon génie ardent a fait jaillir les ondes.
Des flots de vérités s'échappent de mon sein :
Mais, avant d'accomplir un si vaste dessein,
Peut-être verrons-nous la vieillesse ennemie
Briser dans notre cœur les ressorts de la vie.

Éternels et puissans, deux principes divers
Composent la Nature et règlent ses concerts :

Consistit rebus; nam corpora sunt, et inane,
Hæc in quo sita sunt et qua diversa moventur.
Corpus enim per se communis dedicat esse
Sensus : quo nisi prima fides fundata valebit,
Haud erit occultis de rebus quo referentes,
Confirmare animi quidquam ratione queamus.
Tum porro locus, ac spatium quod inane vocamus
Si nullum foret, haud usquam sita corpora possent
Esse, neque omnino quaquam diversa meare :
Id quod jam supera tibi paulo ostendimus ante.

Præterea nihil est quod possis dicere ab omni
Corpore sejunctum, secretumque esse ab inani ;
Quod quasi tertia sit numero natura reperta.
Nam quodcunque erit, esse aliquid debet id ipsum
Augmine vel grandi, vel parvo denique, dum sit;
Cui si tactus erit, quamvis levis exiguusque,
Corporum augebit numerum summamque sequetur;
Sin intactile erit, nulla de parte quod ullam
Rem prohibere queat per se transire meantem;
Scilicet hoc id erit vacuum, quod inane vocamus.

Præterea, per se quodcunque erit, aut faciet quid,
Aut aliis fungi debet agentibus ipsum;
Aut erit, ut possint in eo res esse gerique :
At facere et fungi sine corpore nulla potest res;
Nec præbere locum porro, nisi inane vacansque.
Ergo præter inane et corpora, tertia per se

L'un enfante les corps, base de son ouvrage ;
L'autre est ce vide immense où la matière nage.
Elle ne peut sans lui combiner ses ressorts.
Les sens ont révélé l'existence des corps ;
Sans les sens, la raison, esclave du caprice,
Errante, nous conduit au fond du précipice.
Oui, privés de ce vide, invisible océan
Qui seul à leurs efforts permet un libre élan,
Les objets entassés, prisonniers dans l'espace,
Ne pourraient soulever leur languissante masse.

Dans son immensité la Nature n'admet
Que le vide et les corps : si le plus faible objet
Est sensible au toucher, occupe quelque'espace,
Il monte au rang des corps, sous leurs lois il se place.
Si l'étendue est vaine et se cache en tous sens
Au tact le plus exquis, aux yeux les plus perçans,
(L'esprit peut-il douter quand la raison décide ?)
Cet espace appartient à l'empire du vide.

Tout corps dans la nature est passif ou moteur,
Il reçoit ou transmet l'ascendant créateur ;
Sorti de la matière, il se soutient par elle,
Et le vide lui livre une route éternelle.
Au sein de l'Univers n'a pas été conçu
Un troisième ordre, vague, informe, inaperçu,

Nulla potest rerum in numero natura relinqui;
Nec quæ sub sensus cadat ullo tempore nostros,
Nec ratione animi quam quisquam possit apisci.

Nam quæcunque eluent, aut his conjuncta duabus
Rebus ea invenies, aut horum eventa videbis.
Conjunctum est id, quod nunquam sine pernicali
Discidio potis est sejungi seque gregari :
Pondus uti saxis, calor ignibu', liquor aquai,
Tactus corporibus cunctis, intactus inani.
Servitium contra, libertas, divitiæque,
Paupertas, bellum, concordia, cætera quorum
Adventu manet incolumis natura abituque,
Hæc soliti sumus, ut par est, eventa vocare.

Tempus item per se non ¹⁹ est; sed rebus ab ipsis
Consequitur sensus, transactum quid sit in ævo,
Tum quæ res instet, quid porro deinde sequatur :
Nec per se quemquam tempus sentire fatendum est
Semotum ab rerum motu, placidaque quiete.

Denique Tyndaridem raptam, belloque subactas
Trojugenas gentes quum dicunt esse, videndum est
Ne forte hæc per se cogant nos esse fateri;
Quando ea sæcla hominum, quorum hæc eventa fuere,
Irrevocabilis abstulerit jam præterita ætas.
Namque aliud rebus, aliud regionibus ipsis

D'êtres dont la substance, impalpable, incertaine,
Ne se révèle pas à la pensée humaine.

Tout est vide ou matière, ou se forme par eux,
Et leur œuvre en tout tems, par d'invincibles nœuds,
A ses premiers moteurs reste à jamais unie;
La destruction seule en brise l'harmonie.
Telle est la pesanteur dans l'informe rocher,
L'espace dans le vide, en nos corps le toucher,
La chaleur dans le feu : mais la paix, la prudence,
La pauvreté, l'orgueil, la douleur, l'abondance,
N'offrent qu'un tableau vain, accident passager;
A l'objet qu'il retrace il demeure étranger.

Le tems n'est pas un être, il n'a point de substance;
Mais des scènes du monde il marque l'existence,
Distingue le passé, le présent, l'avenir,
Et vit dans l'espérance ou dans le souvenir.
Enfin du mouvement, et des corps séparée,
Sans base, sans rapports, quelle est donc la durée?

La lyre ou le pinceau reproduisent encor
Et le crime d'Hélène et les malheurs d'Hector.
Mais le siècle, témoin de tant d'affreux ravages,
S'est plongé sans retour dans l'abîme des âges,
Et de ces grands objets ton souvenir rempli
Un moment les arrache à l'éternel oubli.

Eventum dici poterit, quodcunque erit actum.

Denique, materies si rerum nulla fuisset²⁰,
Nec locus ac spatium res in quo quæque geruntur;
Numquam Tyndaridis formæ conflatus amore
Ignis, Alexāndri Phrygio sub pectore gliscens,
Clara accendisset sævi certamina belli :
Nec clam durateus Trojanis Pergama partu.
Inflammasset equus nocturno Grajugenarum;
Perspicere ut possis res gestas funditus omnes,
Non ita uti corpus, per se constare, nec esse :
Nec ratione cluere eadem, qua constat inane :
Sed magis ut merito possis eventa vocare
Corporis, atque loci res in quo quæque gerantur.

Corpora sunt porro partim primordia rerum,
Partim concilio quæ constant principiorum :
Sed quæ sunt rerum primordia, nulla potest vis
Stringere; nam solido vincunt ea corpore demum.

Etsi difficile esse videtur credere, quidquam
In rebus solido reperiri corpore posse :
Transit enim fulmen cœli per septa domorum,
Clamor ut ac voces : ferrum candescit in igne,
Dissiliuntque fero ferventia saxa vapore ;
Conlabefactatus rigor auri solvitur æstu ;

L'espace, ô Memmius, la matière féconde
Seuls ne périssent pas; ils animent le monde.
Rejeton avili du noble sang des rois,
Pâris de l'hyménée ose outrager les droits.
De son profane amour l'aveugle frénésie
Fait heurter en fureur et la Grèce et l'Asie.
Les flancs gros de guerriers, un cheval monstrueux
Vomit au sein des nuits leurs flots impétueux.
Ces désastres cruels, ces fléaux homicides
Ne se conservent pas durables ou solides;
A jamais séparés et du vide et du corps,
Ils ne sont que les fruits de leurs nombreux accords;
Mobiles, fugitifs, sans forme, sans espace,
Vain spectacle, en un mot, qui paraît, change et passe.

Oui, sous le nom de corps s'offrent, dans l'Univers,
Les premiers élémens, leurs composés divers :
Et tandis que du tems les uns bravent l'outrage,
Le reste s'engloutit dans un commun naufrage.

Quel que soit son appui, sa force, sa hauteur,
Chaque objet est soumis au pouvoir destructeur.
Le dur acier rougit et cède sur l'enclume;
Dans les flancs de l'Etna le rocher se consume;
La flamme du tonnerre et son bruit précurseur
Percent l'air, et des murs traversent l'épaisseur;

Tum glacies æris flamma devicta liquescit;
Permanat calor argentum penetraleque frigus,
Quando utrumque, manu retinentes pocula rite,
Sensimus infuso lympharum rore superne :
Usque adeo in rebus solidi nihil esse videtur.

Sed quia vera tamen ratio Naturaque rerum
Cogit, ades, paucis dum versibus expediamus,
Esse ea, quæ solido atque æterno corpore constant,
Semina quæ rerum primordiaque esse docemus,
Unde omnis rerum nunc constet summa creata.

Principio, quoniam duplex natura duarum
Dissimilis rerum longe constare reperta est,
Corporis atque loci, res in quo quæque geruntur :
Esse utramque sibi per se, puramque necesse est.
Nam quacumque vacat spatium, quod inane vocamus;
Corpus ea non est : qua porro cumque tenet se
Corpus, ea vacuum nequaquam constat inane.
Sunt igitur solida, ac sine inani corpora prima.
Præterea quoniam genitis in rebus inane est,
Materiem circum solidam constare necesse est :
Nec res ulla potest vera ratione probari
Corpore inane suo celare, atque intus habere,
Si non, quod cohibet, solidum constare relinquas.
Id porro nihil esse potest, nisi materiali
Concilium, quod inane queat rerum cohibere.
Materies igitur, solido quæ corpore constiat,

L'onde froide, à travers la coupe qui l'enferme,
Tout à coup de ta main va glacer l'épiderme.
Dans le brûlant creuset bouillonnent les métaux,
Et l'airain s'assouplit sous les pesans marteaux.

Si le voile est levé qui couvrait la Nature,
Observons, Memmius, qu'en sa vaste structure,
Les principes moteurs de la terre et du ciel,
Immuables et purs, ont un sort éternel.

De l'espace et du corps l'incompatible essence
Entre leurs élémens interdit l'alliance.
Le vide au sein des corps n'est pas emprisonné,
Si d'un tissu solide il n'est environné.
Lorsque dans un objet enfin règne le vide,
L'essence qui l'enferme est donc pure et solide,
Et qui peut en douter outrage la raison.
Le vide est enfermé, quelle est donc sa prison?
Une mystérieuse et puissante barrière,
Primitive union des flots de la matière.
Quand tout marche à la mort d'un pas précipité,
L'invincible élément brave l'éternité.

Esse æterna potest, quum cætera dissolvantur.

Tum porro si nil esset quod inane vacaret,
Omne foret solidum; nisi contra corpora cæca
Essent, quæ loca complerent, quæcunque tenerent;
Omne, quod est; spatium, vacuum constaret inane.
Alternis igitur nimirum corpus inani
Distinctum est : quoniam nec plenum naviter extat,
Nec porro vacuum : sunt ergo corpora cæca,
Quæ spatium pleno possint distinguere inane.

Hæc neque dissolvi plagis extrinsecuſ icta
Possunt; nec porro penitus penetrata retexi :
Nec ratione queunt alia tentata labare :
Id quod jam supera tibi paulo ostendimus ante.
Nam neque conlidi sine inani posse videtur
Quidquam, nec frangi, nec findi in bina secando;
Nec capere humorem, neque item manabile frigus,
Nec penetralem ignem, quibus omnia conficiuntur.
Et quam quæque magis cohibet res intus inane,
Tam magis his rebus penitus tentata labascit.
Ergo, si solida ac sine inani corpora prima
Sunt, ita uti docui, sint hæc æterna necesse est.

Præterea, nisi materies æterna fuisset,
Antehac ad nihilum penitus res quæque redissent,
De nihiloque renata forent quæcunque videmus.
At quoniam supera docui, nil posse creari

Si l'atôme admettait le vide en sa substance,
Cet immense univers serait un vide immense;
Et si de chaque objet il était rejeté,
L'univers languirait dans l'immobilité.
Distinguons avec soin l'espace et la matière :
Ensemble ils ont rempli son étendue entière;
Limités l'un par l'autre et toujours réunis,
Ils sont de ses ressorts les soutiens infinis.

Connais des élémens l'éternelle durée :
Leur surface jamais ne peut être altérée.
Pour l'atôme, en un mot, rien n'est pernicieux;
Du choc le plus terrible il sort victorieux.
Concevrait-on, dis-moi, que, compact ou fluide,
Un corps pût se briser s'il n'enfermait du vide?
De la destruction instrumens dangereux,
L'humidité, le chaud et le froid rigoureux
Contre l'atôme en vain armeraient leur puissance;
Des premiers élémens rien n'affaiblit l'essence.

S'ils n'étaient immortels, ce monde infortuné
De la vie au néant eût cent fois retourné;
Il périrait encore. Ils sont simples, solides;
Et, tandis que les ans coulent à flots rapides,

De nihilo, neque quod genitum est, ad nil revocari;
Esse immortalī primordia corpore debent,
Dissolvi quo quæque supremo tempore possint,
Materies ut suppeditet rebus reparandis.
Sunt igitur solida primordia simplicitate :
Nec ratione queunt alia servata per ævum
Ex infinito jam tempore res reparare.

Denique, si nullam finem Natura parasset ²¹
Frangendis rebus, jam corpora materiali
Usque redacta forent, ævo frangente priore,
Ut nihil ex illis a certo tempore posset
Conceptum summum ætatis pervadere florem.
Nam quidvis citius dissolvi posse videmus,
Quam rursus refici; quapropter longa diei
Infinitæ ætas anteacti temporis omnis,
Quod fregisset adhuc, disturbans dissolvensque,
Id nunquam reliquo reparari tempore posset.
At nunc nimirum frangendi reddita finis
Certa manet : quoniam refici rem quamque videmus,
Et finita simul generatim tempora rebus
Stare, quibus possint ævi contingere florem.

Huc accedit uti, solidissima materiali
Corpora quum constant, possint tamen omnia reddi
Mollia, quæ fiant aër, aqua, terra, vapores,
Quo pacto fiant, et qua vi cumque genantur;

Le fruit prodigieux de leurs travaux constans
Donne au vieil univers un éternel printems.

Si tous les élémens que la Nature embrasse,
Se dissolvaient sans fin en parcourant l'espace;
Du monde, en ce moment, les ressorts épuisés,
Par la lutte du tems et réduits et brisés,
N'alimenteraient plus qu'un vain et frêle ouvrage
Qui ne parviendrait pas jusqu'à la fleur de l'âge.
Le long épuisement de son destin passé,
Par les siècles futurs serait-il compensé?
Du pouvoir destructeur la marche est pétulante,
Et la création est incertaine et lente;
La Nature pourtant, immuable à jamais,
Aux tributs qu'elle impose égale ses bienfaits.
Crois-moi, dans l'univers cette loi semble écrite;
De la division reconnais la limite.

Quoique les élémens soient solides et purs,
Le vide s'introduit dans les corps les plus durs.
Dis-moi quel est l'objet dont l'essence première
Ne se résolve en onde, en flottante poussière,

Admistum quoniam simul est in rebus inane.
At contra, si mollia sint primordia rerum,
Unde queant validi silices, ferrumque creari,
Non poterit ratio reddi : nam funditus omnis
Principio fundamenti Natura carebit :
Sunt igitur solida pollentia simplicitate,
Quorum condenso magis omnia conciliatu
Arctari possunt, validasque ostendere vires.

Denique jam quoniam generatim reddita finis
Crescendi rebus constat, vitamque tuendi,
Et quid quæque queant per fœdera Naturai,
Quid porro nequeant, sancitum quandoquidem exstat :
Nec commutantur quidquam; quin omnia constant
Usque adeo, variæ volucres ut in ordine cunctæ
Ostendant maculas generales corpori inesse;
Immutabile materiæ quoque corpus habere
Debent nimirum. Nam si primordia rerum
Commutari aliqua possent ratione revicta,
Incertum quoque jam constet, quid possit oriri,
Quid nequeat; finita potestas denique cuique
Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens;
Nec toties possent generatim sæcla referre
Naturam, motus, victum, moresque parentum.

Tum porro, quoniam extremum cujusque cacumen²⁸
Corporis est aliquod nostri quod cernere sensus

Ne s'enflamme, ou de l'air n'alimente les flots;
Comment formeraient-ils les rochers, les métaux,
Si des principes mous composaient leur structure,
Et pourraient-ils servir de base à la Nature?

Leur nombre, leurs liens, leurs chocs laborieux
Règlent de l'univers le cours harmonieux;
Des êtres la Nature ordonne la durée,
Les soutient, et leur trace une route assurée.
Nul pouvoir n'a bravé son pouvoir absolu;
Des races à jamais le sort est résolu :
Ainsi, toujours docile à ses lois éternelles,
L'oiseau naissant revêt les couleurs paternelles :
Avec ses mœurs, ses goûts, sa force, sa beauté,
Chaque espèce renaît dans sa postérité.
L'ordre des élémens est-il moins immuable ?
S'ils suivaient du hasard la chance inépuisable,
Les êtres, enfantés par leurs chocs inconstans,
Devraient donc s'égarer dans la route des tems.

D'un atôme, en un mot, l'extrémité saillante
Est le plus faible objet que la Nature enfante ;

Jam nequeunt; id nimirum sine partibus exstat,
Et minima constat natura : nec fuit unquam
Per se secretum , neque posthac esse valebit :
Alterius quoniam est ipsum pars, primaque, et ima ,
Inde aliæ atque aliæ similes ex ordine partes ,
Agmine condenso naturam corporis explent.
Quæ quoniam per se nequeunt constare , necesse est
Hærere , ut nequeant ulla ratione revelli.
Sunt igitur solida primordia simplicitate :
Quæ minimis stipata cohærent partibus arcte ,
Non ex ullorum conventu conciliata,
Sed magis æterna pollentia simplicitate :
Unde neque avelli quidquam , neque deminui jam
Concedit Natura reservans semina rebus.

Præterea nisi erit minimum , parvissima quæque
Corpora constabunt ex partibus infinitis.
Quippe ubi dimidiæ partis pars semper habebit
Dimidiam partem , nec res perfiniet ulla.
Ergo rerum inter summam , minimamque quid escit ?
Non erit ut distent : nam quamvis funditus oranis
Summa sit infinita , tamen parvissima quæ sunt
Ex infinitis constabunt partibus æque.
Quoi quoniam ratio reclamat vera , negatque
Credere posse animum , victus fateare necesse est ,
Esse ea quæ nullis jam prædita partibus exstent ,
Et minima constant natura : quæ quoniam sunt ,
Illa quoque esse tibi solida atque æterna fatendum.

Ce n'est pas même un corps ; ce fragment isolé
Aux sens les plus exquis ne s'est pas révélé.
C'est lorsque chaque part se rapproche et s'enlace,
Que de l'atôme, enfin, se compose la masse.
Il ne renferme donc nul objet étranger,
Et nul choc, nul combat ne peut l'endommager.
Il est sans doute, il est simple, pur et solide ;
De la Nature en lui la puissance réside.
Aurait-elle approuvé qu'un choc eût désuni
Le principe éternel de l'empire infini ?

De la division veux-tu nier le terme ?
Veux-tu qu'au moindre corps quelque corps se renferme ?
Suppose d'un côté cet immense univers,
De l'autre un faible atôme ; en mille points divers,
Dissons, réduits encor, de parcelle en parcelle,
Des nombres tous les deux ils parcourront l'échelle.
Mais la raison détruit ces rêves mensongers,
Et montre des objets, corpuscules légers,
Dont la ténuité, dans ses bornes prescrite,
De la division doit marquer la limite.

Denique ni minimas in partes cuncta resolvi
Cogere consuesset rerum Natura creatrix,
Jam nihil ex illis eadem reparare valeret :
Propterea quia , quæ multis sunt partibus aucta ,
Non possunt ea , quæ debet genitalis habere
Materies , varios connexus , pondera , plagas ,
Concursus , motus , per quæ res quæque geruntur.

Porro , si nulla est frangendis reddita finis
Corporibus , tamen ex æterno tempore quædam
Nunc etiam superare necesse est corpora rebus ,
Quæ nondum clueant ullo tentata periclo ;
At quoniam fragili natura prædita constant ,
Discrepat æternum tempus potuisse manere ,
Innumerabilibus plagis vexata per ævum.

Quapropter qui materiem rerum esse putarunt
Ignem , atque ex igni summam consistere solo ,
Magnopere a vera lapsi ratione videntur.
Heraclitus init quorum dux prælia primus ²³ ,
Clarus ob obscuram linguam , magis inter inanes
Quamde graves inter Graïos , qui vera requirunt.
Omnia enim stolidi magis admirantur amantque ,
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt ;
Veraque constituunt , quæ belle tangere possunt
Aures , et lepidò quæ sunt fucata sonore.

Sans cette heureuse loi, quand un corps s'est brisé,
Les premiers élémens dont il fut composé,
De leurs nouveaux liens provoquant la rupture,
Deviendraient étrangers au but de la Nature.
Désunis, languissans, privés de pesanteur,
Pourraient-ils seconder son effort créateur?

Veux-tu que la matière, enfin désordonnée,
Jusque dans l'infini tombe disséminée?
Mais tu vois mille objets dont les ressorts puissans
Depuis l'éternité bravent le choc des ans.
Si de leurs élémens l'essence est périssable,
Soutiendraient-ils du tems la guerre interminable?

Des novateurs obscurs, fiers d'un vain argument,
Voyaient dans le feu seul leur unique élément.
Héraclite, à leur tête, ainsi trompa la Grèce;
Il ne put éblouir la sévère sagesse;
Mais d'un langage orné le charme captieux
Du vulgaire attira l'encens capricieux :
Cet esclave exigeant n'admire et ne vénère
Que l'objet entouré des ombres du mystère.
Avec des sons flatteurs, un brillant coloris,
L'erreur à la raison peut disputer le prix.

Nam cur tam variæ res possent esse, requiro,
Ex vero si sunt igni puroque creatæ;
Nil prodesset enim calidum densarier ignem,
Nec rarefieri; si partes ignis eandem
Naturam, quam totus habet super ignis, haberent.
Acrior ardor enim, conductis partibus esset,
Languidior porro disjectis disque sipatis.
Amplius hoc fieri nihil est quod posse rearis,
Talibus in causis; nedum variantia rerum
Tanta queat densis rarisque ex ignibus esse.

Atque hi si faciant, admistum rebus inane,
Densari poterunt ignes, rarique relinqui:
Sed, quia multa sibi cernunt contraria, mussant,
Et fugitant in rebus inane relinquere purum, et
Ardua dum metuunt, amittunt vera viai:
Nec rursum cernunt, exempto rebus inani ²⁴,
Omnia densari, fierique ex omnibus unum
Corpus, nil ab se quod possit mittere raptim,
Æstifer ignis uti lumen jacet, atque vaporem:
Ut videas non e stipatis partibus esse.

Quod si forte ulla credunt ratione potesse
Ignes in cœtu stingui, mutareque corpus,
Scilicet ex ulla facere id si parte reparcent,
Occidet ad nihilum nimirum funditus ardor
Omnis, et ex nihilo fient quæcunque creantur.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,

Si le feu seul possède une force féconde,
A la variété qui soumet donc le monde ?
Il est vrai, Memmius, avec rapidité,
Tantôt il est restreint et tantôt dilaté.
Le feu ne change point ; mais sa chaleur captive
S'augmente, s'affaiblit, ou devient plus active.
La Nature lui donne un attrait bienfaiteur,
Mais ne l'investit pas du pouvoir créateur.

Si leur système au moins reconnaissait le vide,
Pour ouvrir la carrière à cet ardent fluide !
La raison parle en vain : l'opiniâtre orgueil
Les entraîne en secret vers un funeste écueil.
Le vide est-il banni de la Nature immense ?
Tous les objets, malgré leur nombre, leur puissance,
Entassés, réunis par des liens divers,
Ne forment plus qu'un corps de ce vaste univers.

Prétendre que, soumis à la métamorphose,
Le principe du feu change et se décompose,
C'est du feu primitif détruire l'élément,
C'est altérer les corps, les priver d'aliment.
L'objet sorti du cercle utile à sa substance,
A lui-même étranger, renonce à l'existence.

Continuo hoc mors est illius , quod fuit ante :
Proinde aliquid superare necesse est incolume ollis ,
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes ,
De nihiloque renata virescat copia rerum.

Nunc igitur , quoniam certissima corpora quædam
Sunt , quæ conservant naturam semper eandem ,
Quorum aditu , aut abitu , mutatoque ordine , mutant
Naturam res , et convertunt corpora sese ;
Scire licet non esse hæc ignea corpora rerum :
Nil referret enim quædam decedere , abire ,
Atque alia attribui , mutarique ordine quædam ,
Si tamen ardoris naturam cuncta tenerent ;
Ignis enim foret omnimodis , quodcunque crearent.

Verum ut opinor , ita est : sunt quædam corpora , quorum
Concursus , motus , ordo , positura , figuræ ,
Efficiunt ignes , mutatoque ordine mutant
Naturam : neque sunt igni simulata , neque ullæ
Præterea rei , quæ corpora mittere possit
Sensibus , et nostros adjectu tangere tactus.

Dicere porro ignem res omnes esse , neque ullam
Rem veram in numero rerum constare , nisi ignem ,
(Quod facit hic idem) perdelirum esse videtur.
Nam contra sensus ab sensibus ipse repugnat ,
Et labefactat eos , unde omnia credita pendent ,
Unde hic cognitus est ipsi , quem nominat ignem.

Loin d'un système vain que l'erreur a vanté,
Conserve donc au feu sa pure intégrité ;
Ou, privant tous les corps de leur source féconde,
Du néant, s'il se peut, fais la base du monde.

Des êtres, Memmius, tel est l'ordre éternel :
Il est des élémens dont l'attrait mutuel,
L'immuable concours, la force, la structure,
Ont formé tous les corps ou changé leur nature.
De ces nombreux essais le feu n'est point l'auteur :
Ou quand il serait vrai qu'invisible moteur,
Il dérobat souvent sa course étincelante,
Qui pourrait lui ravir sa nature brûlante ?

Le feu même, le feu n'est dû qu'aux froissemens,
A l'ordre, au prompt essor des féconds élémens,
Dont la combinaison, active et passagère,
A son essence ardente est pourtant étrangère.

Non, non le feu n'est pas, malgré ses dons divers,
La source, le moteur, l'appui de l'univers.
Héraclite nous trompe et lui-même s'abuse ;
Pour juge il prend les sens et bientôt les récuse.
Aux gouffres de l'erreur il s'est précipité. . . .
Un unique sentier mène à la vérité.

Credit enim sensus ignem cognoscere vere;
Cætera non credit, nihilo quæ clara minus sunt:
Quod mihi quum vanum, tum delirum esse videtur;
Quo referemus enim? quid nobis certius ipsis
Sensibus esse potest, quo vera ac falsa notemus!

Præterea, quare quisquam magis omnia tollat,
Et velit ardoris naturam linquere solam,
Quam neget esse ignis, summam tamen esse relinquat?
Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.
Quapropter qui materiem rerum esse putarunt
Ignem, atque ex igni summam consistere posse;
Et qui principium gignundis æra rebus
Constituere; aut humorem quicumque putarunt
Fingere res ipsum per se; terramve creare
Omnia, et in rerum naturas vertier omnes;
Magnopere a vero longeque errasse videntur:
Adde etiam, qui conduplicant primordia rerum,
Æra jungentes igni, terramque liquori:
Et qui quattuor ex rebus posse omnia rentur,
Ex igni, terra, atque anima procreescere, et imbri.

Quorum Acragantinus cum primis Empedocles est ²⁵;
Insula quem Triquetris terrarum gessit in oris,
Quam fluitans circum magnis amfractibus æquor
Ionium, glaucis aspergit virus ab undis:
Angustoque freto rapidum mare dividit undis
Italiæ terræ oras a finibus ejus:

Eh! qui, mieux que les sens, doit avec évidence
Et du faux et du vrai discerner la nuance!

Ne donnons pas au feu l'exclusive faveur
Dont tous les autres corps peuvent briguer l'honneur;
Et condamnons ces Grecs, qui prétendent que l'onde
Dans ses flots enfanta les habitans du monde;
Ceux qui, plus insensés, à l'immense univers
Pour base ont accordé le fluide des airs;
Ceux qui, croyant la terre à leur règle docile,
Ont formé tous les corps de sa grossière argile;
Et ces obscurs savans dont l'esprit tortueux
Double les élémens, les unit deux à deux;
Ou ceux qui, les mêlant sans ordre, sans mesure,
Font d'un tel assemblage éclore la Nature.

Prêtant à leurs efforts son appui glorieux,
Empédocle à leur tête avance radieux :
Sous le ciel fortuné de l'antique Hespérie,
Dans les murs d'Agrigente il a reçu la vie.
La mer, en resserrant ses flots audacieux,
Des champs italiens sépare ces beaux lieux :

Hic est vasta Charybdis, et hic Ætnæa minantur
Murmura flammæ rursum se colligere iras,
Faucibus eruptos iterum ut vis evomat ignes,
Ad cœlumque ferat flammæ fulgura rursum:
Quæ quum magna, modis multis miranda videtur
Gentibus humanis regio, visendaque fertur,
Rebus opima bonis, multa munita virûm vi;
Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,
Nec sanctum magis, et mirum carumque videtur:
Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur, et exponunt præclara reperta;
Ut vix humana videatur stirpe creatus.
Hic tamen, et supera quos diximus, inferiores
Partibus egregie multis, multoque minores,
Quanquam multa bene ac divinitus invenientes,
Ex adyto tanquam cordis, responsa dedere
Sanctius, et multo certa ratione magis, quam
Pythia, quæ tripode ex Phœbi, lauroque profatur;
Principiis tamen in rerum fecere ruinas,
Et graviter magni magno cecidere ibi casu.

Primum, quod motus, exempto rebus inani,
Constituunt, et res molles rarasque relinquunt,
Aera, solem, ignem, terras, animalia, fruges,
Nec tamen admiscent in eorum corpus inane.

Son onde les abreuve, et semble se complaire
A ceindre en longs replis leur bord triangulaire.
Là, Charybde s'agite et bouillonne en grondant,
L'Etna furieux tonne, et de son gouffre ardent
Fait jaillir vers le ciel des flammes pétulantes,
Ou vomit par torrens ses entrailles brûlantes.
Sicile, doux séjour des arts et du repos,
Que noblement protège un rempart de héros,
Quels que soient tes honneurs, ton imposant spectacle,
O Sicile! Empédocle est ton premier miracle!
Brillant du pur éclat de l'immortalité,
Il siège dans les cieux : l'univers enchanté
Croit qu'un rayon sacré du dieu de l'harmonie
De ce chantre sublime enflamma le génie.
Ce sage cependant, et ses doctes rivaux,
Émules de sa gloire et non pas ses égaux,
Qui du fond de leur cœur, auguste sanctuaire,
Versant de la raison la clarté salutaire,
De la Sibylle antique effacèrent la voix,
Des premiers élémens ont méconnu les lois!
C'est ainsi que du sort l'équitable balance
A mesuré leur chûte à leur grandeur immense.

O contraste étonnant! Ils reconnaissent l'air,
Les êtres, le soleil, les végétaux, la mer;
Le tissu de ces corps est mou, poreux, fluide;
Cependant de leur sein ils bannissent le vide.

Deinde quod omnino finem non esse secandis
Corporibus faciunt, neque pausam stare fragori,
Nec prorsum in rebus minimum consistere quidquam;
Quum videamus id extremum cujusque cacumen²⁶
Esse, quod ad sensus nostros minimum esse videtur:
Conjicere ut possis ex hoc, quod cernere non quis,
Extremum quod habent, minimum consistere rebus.

Huc accedit item, quod jam primordia rerum
Mollia constituunt, quæ nos nativa videmus
Esse, et mortali cum corpore funditus; atqui
Debeat ad nihilum jam rerum summa reverti,
De nihiloque renata virescere copia rerum:
Quorum utrumque quid a vero jam distet, habebas.

Deinde inimica modis multis sunt, atque venena
Ipsa sibi inter se; quare aut congressa peribunt,
Aut ita diffugient, ut, tempestate coorta,
Fulmina diffugere, atque imbres ventosque videmus.

Denique quattuor ex rebus si cuncta creantur,
Atque in eas rursum res omnia dissolvuntur;
Qui magis illa queunt rerum primordia dici,
Quam contra res illorum, retroque putari?
Alternis gignuntur enim, mutantque colorem,
Et totam inter se naturam tempore ab omni.

A la division loin d'imposer un frein,
Ils dissolvent les corps, les réduisent sans fin :
Or, si de leur débris la petitesse extrême
Du pouvoir destructeur paraît l'effort suprême,
De ce même débris le point inaperçu
Est le terme dernier que l'esprit ait conçu.

La Nature, ont-ils dit, ne doit son vaste empire
Qu'à des corps légers, mous, qu'un instant peut détruire.
Si tel était son sort, dans le néant plongé
Le monde eût disparu, bientôt eût surnagé.
Vaine erreur que déjà proscrivit la sagesse !

Mais tous les élémens, mus et froissés sans cesse,
Se disperseraient donc ? Tels les brouillards mouvans
S'évaporent, dissous par le souffle des vents.

Si les quatre élémens sont la masse infinie
Où tout naît, s'alimente et termine sa vie,
Ont-ils produit les corps, sont-ils produits par eux ?
Ou sont-ils fécondés par un mélange heureux,
Et, toujours inconstans dans leur vaste carrière,
Échangent-ils leurs goûts et leur forme première ?

Sin ita forte putas , ignis , terræque coire
Corpus , et aerias auras , roremque liquorum ,
Nil in concilio naturam ut mutet eorum ;
Nulla tibi ex illis poterit res esse creata ,
Non animans , non exanimo quid corpore , ut arbos.
Quippe suam quidque in cœtu variantis acervi
Naturam ostendet , mistusque videbitur aer
Cum terra simul , atque ardor cum rore manere :
At primordia gignundis in rebus oportet
Naturam clandestinam cæcamque adhibere ;
Emineat ne quid , quod contra pugnet , et obstet
Quominus esse queat proprie quodcunque creatur.

Quin etiam repetunt a cœlo , atque ignibus ejus ,
Et primum faciunt ignem se vertere in auras
Aeris ; hinc imbrem gigni , terramque creari
Ex imbri ; retroque a terra cuncta reverti ,
Humorem primum , post aera , deinde calorem ;
Nec cessare hæc inter se mutare , meare
De cœlo ad terram , de terra ad sidera mundi :
Quod facere haud ullo debent primordia pacto.
Immutabile enim quiddam superare necesse est ,
Ne res ad nihilum redigantur funditus omnes.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit ,
Continuo hoc mors est illius , quod fuit ante.
Quapropter , quoniam quæ paulo diximus ante ,
In commutatum veniunt , constare necesse est

Mais veux-tu que les feux, l'air, la terre et les eaux
Sans se décomposer combinent leurs travaux ?
Quel objet naîtrait-il d'un pareil assemblage ?
De tous les élémens informe et vain ouvrage,
Chacun d'eux au hasard, errant, impétueux,
N'atteindrait, en un mot, qu'un but infructueux.
Leur principe, au contraire, et fécond et sensible,
Doit poursuivre avec ordre une marche invisible,
De peur que le plus fort, avide usurpateur,
N'envahisse à lui seul le pouvoir créateur.

Parcourons, Memmius, leur absurde système :
Le feu de la Nature est l'élément suprême ;
Il prend sa source au ciel, en air se convertit :
L'eau se forme de l'air, en terre s'épaissit.
Chacun d'eux à son tour, dans ce concours immense,
Prend un rôle nouveau, finit et recommence ;
Éternels voyageurs, en leur cours spacieux,
Ils tombent sur la terre et remontent aux cieux.
Mais tout meurt en passant les bornes de son être ;
Et si les élémens subissent pour renaître
De changemens nombreux les retours opposés,
Un principe éternel les a donc composés.
Enfin dans le néant précipite le monde,
Ou reconnais des corps dont la force féconde,

Ex aliis ea, quæ nequeant converteri unquam,
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.
Quin potius tali natura prædita quædam
Corpora constituas, ignem si forte crearent,
Posse eadem demptis paucis, paucisque tributis,
Ordine mutato, et motu, facere aeris auras;
Sic alias aliis rebus mutarier omnes.

At manifesta palam res indicat, inquis, in auras
Aeris e terra res omnes crescere, aliæque :
Et nisi tempestas indulget tempore fausto,
Imbribus et tabe nimborum arbusta vacillant;
Solque sua pro parte fovet, tribuitque calorem;
Crescere non possunt fruges, arbusta, animantes.
Scilicet et nisi nos cibus aridus, et tener humor,
Adjuvet, amisso jam corpore, vita quoque omnis
Omnibus e nervis atque ossibus exsolvatur.
Adjutamur enim dubio procul, atque alimur nos
Certis ab rebus, certis aliæ atque aliæ res :
Nimirum quia multa modis communia multis
Multarum rerum in rebus primordia mista
Sunt, ideo variis variæ res rebus aluntur.
Atque eadem magni refert primordia sæpe
Cum quibus, et quali positura contineantur,
Et quos inter se dent motus, accipiantque.
Namque eadem cælum, mare, terras, flumina, solem
Constituunt; eadem fruges, arbusta, animantes :
Verum aliis, alioque modo commista moventur.

Créatrice du feu , varie en s'agitant ,
Accroît ou ralentit son essor inconstant ,
Jusqu'au point où ces chocs , ces mouvemens rapides
Enfantent l'eau , les airs et les nombreux fluides.

De la terre , dis-tu , les hôtes fortunés
De ses soins maternels naissent environnés ;
Et si le doux printems , vainqueur de la froidure ,
Ne rendait pas aux bois leur riante verdure ,
Si les arbres fleuris , mollement agités ,
De la vapeur des cieux n'étaient pas humectés ,
Si des feux du soleil le ferment salulaire
Ne couvrait lentement les trésors de la terre ;
Les végétaux , les fruits , les troupeaux , les moissons ,
S'alimenteraient-ils de saisons en saisons ?
Oui , telle est , je le sais , la loi de la Nature :
Que dis-je ? Si pour nous la douce nourriture ,
Par un breuvage frais humectée en nos corps ,
Cesse de ranimer leurs sensibles ressorts ,
La plus mâle vigueur nous est bientôt ravie.
Si la moitié du monde à l'autre doit la vie ,
Des principes communs forment tous les objets ;
Observe donc leur cours , leur mélange , leurs traits :
Les élémens , auteurs de la terre et de l'onde ,
Des astres , du soleil et des voûtes du monde ,

Quin etiam passim nostris in versibus ipsis
Multa elementa vides multis communia verbis,
Quum tamen inter se versus ac verba necesse est
Confiteare et re et sonitu distare sonanti :
Tantum elementa queunt permutato ordine solo.
At rerum quæ sunt primordia , plura adhibere ²⁷
Possunt, unde queant variæ res quæque creari.

Nunc et Anaxagoræ scrutemur *Homæomeriam* ²⁸,
Quam Græci memorant, nec nostra dicere lingua
Concedit nobis patrii sermonis egestas :
Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis,
Principium rerum quam dicit *Homæomeriam*.
Ossa videlicet e pauxillis atque minutis
Ossibu', sic et de pauxillis atque minutis
Visceribus viscus gigni; sanguenque creari
Sanguinis inter se multis coeuntibu' guttis :
Ex aurique putat micis consistere posse
Aurum, et de terris terram concreescere parvis;
Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus esse :
Cætera consimili fingit ratione, putatque.

Nec tamen esse ulla parte idem in rebus inane
Concedit, neque corporibus finem esse secandis.

Enfanteraient bientôt, soumis à d'autres lois,
Les animaux, les fleurs, les moissons et les bois.
C'est ainsi que pour toi ces lignes retracées,
Font éclore à mon gré différentes pensées :
Les types sont pareils, mais leur combinaison
Change de chaque vers l'énergie et le son.
Ainsi des élémens l'accord ou la structure
D'un aspect uniforme affranchit la Nature;
Et le rapide essor de ces nombreux essaims
Varie à l'infini leur forme et leurs desseins.

D'Anaxagore, enfin, la docte rêverie
Va tomber sous mes coups; et, si de ma patrie
Le langage ne peut avec fidélité
Peindre un système obscur, par la Grèce inventé;
De mon léger pinceau j'en esquisse l'image.
D'analogues objets tout corps est l'assemblage;
De molécules d'or, dit-il, l'or est formé;
Le feu n'admet en lui qu'un principe enflammé;
Les os d'os plus petits lentement s'agrandissent;
Pour créer l'intestin mille intestins s'unissent;
L'eau se compose, naît d'humides élémens; .
Et le sang, exprimé du suc des alimens,
Dans ses canaux secrets se frayant une route,
D'un principe sanguin se rougit goutte à goutte.

Par ce sage pourquoi le vide est-il banni?
Il divise les corps jusques à l'infini. . . .

Quare in utraque mihi pariter ratione videtur
Errare, atque illi supera quos diximus ante.

Adde quod imbecilla nimis primordia fingit,
Si primordia sunt, simili quæ prædita constant
Natura, atque ipsæ res sunt; æqueque laborant,
Et pereunt, neque ab exitio res ulla refrenat.
Nam quid in oppressu valido durabit eorum,
Ut mortem effugiat, lethi sub dentibus ipsis?
Ignis? an humor? an aura? Quid horum? sanguis? an ossa?
Nil, ut opinor, ubi ex æquo res funditus omnis
Tam mortalis erit, quam quæ manifesta videmus
Ex oculis nostris aliqua vi victa perire.
At neque recidere ad nihilum res posse, neque autem
Crescere de nihilo, testor res ante probatas.

Præterea quoniam cibus auget corpus, alitque,
Scire licet, nobis venas, et sanguen, et ossa,
Et nervos alienigenis ex partibus esse:
Sive cibos omnes commisto corpore dicent
Esse, et habere in se nervorum corpora parva,
Óssaque, et omnino venas, partesque cruoris;
Fiet, uti cibus omnis et aridus, et liquor ipse,
Ex alienigenis rebus constare putetur,
Ossibus, et nervis, venisque, et sanguine misto.

Præterea quæcunque e terra corpora crescunt,
Si sunt in terris, terras constare necesse est,

Déjà tu vis tomber ces deux erreurs futiles.

Ses féconds élémens sont trop vains, trop fragiles :
Qui d'entr'eux de la mort repousse les assauts ?
Est-ce l'onde, le feu, l'air, le sang ou les os ?
Non, non, de ces objets la substance légère,
Source de tous les corps, est comme eux passagère.
Aux lois de la raison enfin tu te soumets ;
Rien ne sort du néant, rien n'y tombe jamais.

Si les sucs du breuvage et de la nourriture
Augmentent de nos corps la vigueur, la stature,
Les membres sont formés de divers élémens :
Ou bien, veux-tu qu'innée au sein des alimens,
Une essence vitale en tous les tems renferme
Des organes nombreux et la forme et le germe ?

Alors, si chaque objet par la terre enfanté,
En petit, dans ses flancs a toujours habité,

Ex alienigenis quæ terris exoriuntur.
Transfer item, totidem verbis utare licebit :
In lignis si flamma latet, fumusque, cinisque,
Ex alienigenis consistent ligna necesse est.

Linquitur hic tenuis latitandi copia quædam :
Id quod Anaxagoras sibi sumit; ut omnibus omnes
Res putet immistas rebus latitare, sed illud
Apparere unum, cujus sint plura mista,
Et magis in promptu, primaque in fronte locata :
Quod tamen a vera longe ratione repulsum est.
Conveniebat enim fruges quoque sæpe minutas,
Robore quum saxi franguntur, mittere signum
Sanguinis, aut alium, nostro quæ corpore aluntur,
Quum lapidi lapidem terimus²⁹, manare cruorem.
Consimili ratione herbas quoque sæpe decebat
Et laticis dulces guttas, similique sapore
Mittere, lanigeræ quali sunt ubera lactis :
Scilicet et glebis terrarum sæpe friatis,
Herbarum genera, et fruges, frondesque videri
Dispertita, atque in terris latitare minute;
Postremo, in lignis cinerem fumumque videri,
Quum præfracta forent, ignesque latere minutos.
Quorum nil fieri quoniam manifesta docet res,
Scire licet non esse in rebus res ita mistas ;

Il faut qu'à l'infini la terre se compose
Des produits variés que sa surface expose.
Pour tous les autres corps suivons les mêmes lois ;
Si les cendres , les feux résidaient dans le bois ,
L'humide végétal aurait nourri sa force
D'éléments ennemis cachés sous son écorce.

Anaxagore essaie un détour captieux :
Tout s'unit , se confond ; et cependant nos yeux
Ne peuvent discerner , dans une même masse ,
Que les seuls éléments offerts à sa surface.
Vaine et subtile erreur ! Sous la meule écrasé ,
Le blé rendrait le sang dont il est composé ,
Des organes divers montrerait les vestiges :
On verrait d'un lait pur l'herbe gonfler ses tiges ;
La glèbe divisée offrirait des ormeaux ,
Des arbustes , des grains , de verdoyans rameaux ;
Du bois , mis en éclats , sortirait la fumée ,
Le fruit délicieux et la fleur embaumée.
Mais renversons d'un mot ces honteux argumens.
Fragiles embryons , eh quoi ! les éléments ,
Préparant en secret leur future énergie ,
Sommeillent jusqu'au jour qui les livre à la vie ?
Non , leurs flots créateurs , sous mille aspects divers ,
Par leurs combinaisons fécondent l'univers.

Verum semina multimodis immista latere
Multarum rerum in rebus commutua debent.

At sæpe in magnis fit montibus, inquis, ut altis
Arboribus vicina cacumina summa terantur
Inter se, validis facere id cogentibus Austris,
Donec fulserunt flammæ, fulgore coorto :
Scilicet, et non est lignis tamen insitus ignis;
Verum semina sunt ardoris multa, terendo
Quæ quum confluxere, creant incendia silvis.
Quod si tanta foret silvis abscondita flamma,
Non possent ullum tempus celarier ignes;
Conficerent vulgo silvas, arbusta cremarent.

Jamne vides igitur, paulo quod diximus ante,
Permagni referre, eadem primordia sæpe
Cum quibus, et quali positura contineantur;
Et quos inter se dent motus, accipiantque :
Atque eadem paulo inter se mutata creare
Ignes e lignis : quo pacto verba quoque ipsa
Inter se paulo mutatis sunt elementis,
Quum *ligna* ^{3o}, atque *ignes* distincta voce notemus.

Denique jam quæcunque in rebus cernis apertis,
Si fieri non posse putas, quin materiali

Sur le faîte des monts battus par la tempête,
Quand les arbres épais entrechoquent leur tête,
Tout à coup les rameaux arides, comprimés,
S'échauffent, et dans l'air pétillent enflammés.
Le feu ne dormait pas dans leurs veines humides;
Mais, par le choc fougueux des tourbillons rapides,
La semence des feux amassée à grands flots
Étincelle, s'embrâse et s'attache aux rameaux.
Dans le bois si la flamme était emprisonnée,
Son ardeur un moment serait-elle enchaînée?
Jamais les tendres fleurs ni les ombrages frais
N'orneraient la prairie ou le front des forêts.

Ainsi des élémens observons le mélange :
Un instant les unit, les divise ou les change ;
Et, dans leurs éternels et mobiles travaux,
Un choc les reproduit sous mille aspects nouveaux :
Telle, sur ce papier où ma phrase est tracée,
Une lettre suffit pour changer ma pensée.

Ne crois pas que, sensible à la joie, aux douleurs,
Tout élément connaisse ou le rire ou les pleurs :

Corpora consimili natura prædita fingas,
Hac ratione tibi pereunt primordia rerum.
Fiet uti risu tremulo concussa cachinnent,
Et lacrynis salsis humectent ora genasque.

Nunc age, quod superest cognosce, et clarius audi.
Nec me animi fallit, quam sint obscura; sed acri
Percussit thyrso laudis spes magna meum cor,
Et simul incussit suavem mi in pectus amorem
Musarum, quo nunc instinctus, mente vigenti
Avia Pieridum peragro loca, nullius ante³¹
Trita solo; juvat integros accedere fontes,
Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ:
Primum, quod magnis doceo de rebus, et arctis
Religionum animos nodis exsolvere pergo:
Deinde, quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, Musæo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur;
Sed veluti pueris absinthia tetra medentes
Quum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenuis, interea perpotet amarum
Absinthî laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potius tali facto recreata valeat:
Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur

Mais, en se combinant, leur force réunie
Procure à l'univers l'éternelle harmonie.

Vers d'autres vérités je dirige mes pas.
Les périls sont nombreux, je ne m'aveugle pas ;
Mais la gloire m'appelle, un noble feu m'anime ;
De l'antique Hélicon je franchirai la cime.
Sur des bords inconnus je porte mon essor ;
J'aime à cueillir des fleurs sur un sol vierge encor :
Il m'est doux de puiser à des sources fécondes ,
Qui me conservent pur le cristal de leurs ondes.
J'aspire à ces lauriers dont les nobles rameaux
N'ont jamais couronné le front de mes rivaux.
Oui, mon sujet est grand : aux pieds de la Nature
De cent chaînes d'airain j'accable l'Imposture ;
Je signale aux mortels ce fantôme odieux ,
Ce vil usurpateur du rang sacré des dieux.
De l'austère sagesse, en mon heureux délire,
J'unis les fiers accens aux doux sons de ma lyre.
Par un breuvage amer, si l'adroit médecin
D'un indocile enfant veut épurer le sein ,
Sur les bords de la coupe alors sa main savante
Verse d'un miel doré la liqueur décevante,
Et, de la noire absinthe ignorant l'àpreté,
Heureux dans son erreur, l'enfant boit la santé.

Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
Vulgas abhorret ab hac : volui tibi suaviloquenti
Carminē Pierio rationem exponere nostram,
Et quasi Musæo dulci contingere melle;
Si tibi forte animum tali ratione tenere
Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
Naturam rerum, qua constet compta figura.

Sed quoniam docui, solidissima materiai
Corpora perpetuo volitare invicta per ævum,
Nunc age, summai ecquænam sit finis eorum,
Nec ne sit, evolvamus : item, quod inane repertum est,
Seu locus, ac spatium, res in quo quæque genantur,
Pervideamus utrum finitum funditus omne
Constet, an immensum pateat vel adusque profundum.

Omne quod est igitur nulla regione viarum³²
Finitum est : namque extremum debebat habere;
Extremum porro nullius posse videtur
Esse, nisi ultra sit quod finiat, ut videatur
Quo, non longius, hæc sensus Natura sequatur.
Nunc extra summam quoniam nihil esse fatendum est,
Non habet extremum : caret ergo fine modoque :
Nec refert quibus assistas regionibus ejus.
Usque adeo quem quisque locum possedit, in omnes
Tantundem partes infinitum omne relinquit.

Ainsi de la raison l'éloquence hardie
Emprunte des beaux vers la douce mélodie.
Je veux, ô Memmius, au vulgaire enchanté
Comme un miel savoureux verser la vérité!
Puisse son imposante et suave harmonie
A sa hauteur divine élever ton génie.
Viens, et de la Nature embrassant la grandeur,
Interroge ses lois, sa force et sa splendeur.

Il est un vaste amas de substances fécondes,
Qui dans le sein du vide a propagé les mondes.
Tu le sais; mais apprends si, toujours agité,
Des nombreux élémens l'ensemble est limité;
Si ce vide éternel, cette orageuse plaine,
Où des mondes errans la foule se promène,
Borne son étendue; ou si de l'univers
Les gouffres infinis pour elle sont ouverts.

Sans doute du Grand-Tout l'indépendante masse,
Seule, tout à la fois forme et remplit l'espace :
Ne cherchons point de terme à sa vaste unité;
Qui n'a rien hors de soi n'a point d'extrémité.
En lui tout se rassemble, et son empire immense
Nulle part ne finit, nulle part ne commence.
Demeure en ta patrie ou vole en cent climats,
L'espace interminable est ouvert à tes pas.

Præterea, si jam finitum cōstituatur
Omne quod est spatium : si quis procurrat ad oras
Ultimus extremas, jaciatque volatile telum;
Id validis utrum contortum viribus ire,
Quo fuerit missum, mavis, longeque volare,
An prohibere aliquid censes, obstareque posse?
Alterutrum fatearis enim, sumasque necesse est :
Quorum utrumque tibi effugium præcludit, et omne
Cogit ut exempta concedas fine patere.
Nam sive est aliquid, quod prohibeat, officiatque
Quo minu', quo missum est veniat, finique locet se :
Sive foras fertur : non est ea fini' profecto.
Hoc pacto sequar, atque oras ubicunque locaris
Extremas, quæram quid telo denique fiat.
Fiet, uti nusquam possit consistere finis,
Effugiumque fugæ prolatet copia semper.

Præterea spatium summai totius omne
Undique si inclusum certis consisteret oris,
Finitumque foret, jam copia material
Undique ponderibus solidis confluet ad imum;
Nec res ulla geni sub cœli tegmine posset;
Nec foret omnino cœlum, neque lumina solis :
Quippe ubi materies omnis cumulata jaceret,
Ex infinito jam tempore subsidendo.
At nunc nimirum requies data principiorum
Corporibus nulla est : quia nil est funditus imum,

Ah ! si de l'Univers l'étendue est prescrite,
Parvenons jusqu'au lieu marqué pour sa limite ;
Là , fais voler un trait : dans l'espace emporté,
Il traverse à jamais sa vague immensité ,
Ou quelque objet enfin lui fermera le vide :
Car il faut qu'à ce choix la raison se décide.
Qu'il s'arrête à l'obstacle ou glisse dans les airs ,
Le trait n'a point touché le bout de l'univers.
Mais laissons-le voguer dans ces plaines profondes
Où des mondes sans fin s'entassent sur des mondes ,
Un obstacle est offert , l'obstacle est écarté ,
Et l'espace recule avec l'éternité.

Si , lasse de travaux , ne pouvant se suffire ,
La Nature eût borné son immortel empire ,
Aux lieux les plus profonds attirée à grands flots .
La matière eût produit un horrible chaos ;
La céleste clarté nous eût été ravie ,
Ou nul être plutôt n'aurait reçu la vie.
Les élémens , plongés dans un vaste tombeau ,
Des siècles n'auraient point soutenu le fardeau.
Mais leur puissance active , immuable et féconde ,
Crée , agit à la fois sur tous les points du monde.

Quo quasi confluere, et sedes ubi ponere possint;
Semper et assiduo motu res quæque genuntur
Partibus in cunctis, æternaque suppeditantur
Ex infinito cita corpora materiai.

Prostremo ante oculos rem res finire videtur:
Aer dissepit colles, atque aera montes:
Terra mare, et contra mare terras terminat omnes.
Omne quidem vero nihil est quod finiat extra.
Est igitur natura loci, spatiumque profundum³³,
Quod neque clara suo percurrere flumina cursu
Perpetuo possint ævi labentia tractu;
Nec prorsum facere, ut restet minus ire, meando:
Usque adeo passim patet ingens copia rebus,
Finibus exemptis, in cunctas undique partes.

Ipsa modum porro sibi rerum summa parare
Ne possit, Natura tenet; quia corpus inani,
Et quod inane autem est, finiri corpore cogit:
Ut sic alternis infinita omnia reddat.
Aut etiam, alterutrum nisi terminet alterum eorum
Simplice natura et pateat tantum immoderatum:
Nec mare, nec tellus, nec cœli lucida templa,
Nec mortale genus, nec Divum corpora sancta
Exiguum possent horai sistere tempus.
Nam dispulsa suo de cœtu materiai

Du vide parcourant les gouffres spacieux ,
Ils abreuvent les mers , ils enflamment les cieux :
Leur source est l'infini ; de là se renouvelle
Et coule en longs torrens la matière éternelle.

Enfin , par d'autres corps tous les corps sont bornés ,
Les monts , en pressant l'air , par l'air sont couronnés .
La terre ceint la mer , de rives l'environne ,
Et la mer à son tour en ses flots l'emprisonne.
Mais l'univers est tout ; il n'est rien hors de lui :
Immuable , éternel , seul il est son appui.
Et telles sont les lois et des lieux et du vide ,
Qu'au sein de la Nature , impétueux , rapide ,
Un grand fleuve à jamais tombant précipité ,
Après avoir couru pendant l'éternité ,
N'approcherait pas plus la limite des mondes
Qu'à l'instant où sa source a fait jaillir ses ondes.

La Nature , en un mot , est sans borne , sans fin ;
L'espace et la matière ont seuls rempli son sein.
L'un est borné par l'autre , et ce juste partage
Soutient , anime , étend son immortel ouvrage.
Si plus fort , en effet , que tous les corps divers ,
Le vide eût presque seul envahi l'univers ,
Nul objet un moment n'eût reçu l'existence ;
Des élémens légers la vague consistance
N'aurait point soutenu les grands parvis des cieux .
Enfanté les humains , ni les augustes dieux ;

Copia ferretur magnum per inane soluta,
Sive adeo potius nunquam concreta creasset
Ullam rem, quoniam cogi disjecta nequisset.

Nam certe neque consilio primordia rerum
Ordine se quæque, atque sagaci mente locarunt,
Nec quos quæque darent motus pepigere profecto :
Sed quia multimodis multis mutata, per omne,
Ex infinito, vexantur percita plagis,
Omne genus motus, et cœtus experiundo,
Tandem deveniunt in tales disposituras,
Qualibus hæc rebus consistit summa creata :
Et multos etiam magnos servata per annos,
Ut semel in motus coniecta est convenientes,
Efficit, ut largis avidum mare fluminis undis
Integrent amnes; et solis terra vapore
Fota novet fœtus, summissaque gens animantum
Floreat, et vivant labentes ætheris ignes.
Quod nullo facerent pacto, nisi materiali
Ex infinito suboriri copia posset,
Unde amissa solent reparari in tempore quoque.
Nam veluti privata cibo natura animantum
Diffluit amittens corpus : sic omnia debent
Dissolvi, simul ac defecit suppeditare
Materies recta regione aversa viai.

Durant l'éternité, légère, vagabonde,
Dans l'espace eût erré la matière inféconde.

Ne crois pas qu'autrefois ses prévoyans efforts
De l'univers naissant combinaient les ressorts,
Et que, prompts à voler vers leur place future,
Les mondes s'échappaient des mains de la Nature.
Non, des siècles pendant que le torrent coulait,
La matière à grands flots dans l'air s'amoncelait.
Tout s'attire ou se fuit, s'entr'aide ou se dévore,
Et de ce long débat l'Univers dut éclore.
De l'orageux chaos depuis long-tems sorti,
A sa marche ordonnée il reste assujetti.
Chàque jour de doux fruits pour nous la terre abonde;
Les fleuves prisonniers aux mers versent leur onde;
Le ciel repaît ses feux : les astres éclatans
Ramènent les beaux jours et les fleurs du printems.
La santé, le plaisir, la volupté féconde,
Raniment la Nature et repeuplent le monde.
Mais bientôt finiraient ces sublimes concerts,
Si les tributs nombreux des élémens divers
Dans ses vastes travaux n'aidaient plus la Nature.
Les êtres animés, privés de leur pâture,
Affaiblis, vont enfin des douleurs à la mort.
De notre monde un jour tel sera donc le sort,
Lorsque, par d'autres lois, vers une autre carrière
Seront précipités les flots de la matière.

Nec plagæ possent extrinsecus undique summam
Conservare omnem, quæcunque est conciliata.
Cadere enim crebro possunt, partemque morari,
Dum veniant aliæ, ac suppleri summa queatur.
Interdum resilire tamen coguntur, et una
Principiis rerum spatium, tempusque fugai
Largiri, ut possint a cœtu libera ferri.
Quare etiam atque etiam suboriri multa necesse est.
Et tamen ut plagæ quoque possint suppetere ipsæ,
Infinita opus est vis undique material.

Illud in his rebus longe fuge credere, Memmi,
In medium summæ (quod dicunt) omnia niti,
Atque ideo mundi naturam stare sine ullis
Ictibus externis, neque quoquam posse resolvi
Summa atque ima, quod in medium sint omnia nixa,
(Ipsam si quidquam posse in se sistere credis :
Et quæ pondera sunt sub terris, omnia sursum³⁴
Nitier, in terraque retro requiescere posta,
Ut per aquas quæ nunc rerum simulacra videmus :)
Et simili ratione animalia subtu' vagari
Contendunt, neque posse e terris in loca cœli
Recidere inferiora magis, quam corpora nostra
Sponte sua possint in cœli templa volare :
Illi quum videant solem, nos sidera noctis
Cernere, et alternis nobiscum tempora cœli
Dividere, et noctes pariles agitare, diesque.

Des mondes étrangers en vain les élémens
Tenteraient d'affermir ses vastes fondemens :
Leur rencontre, il est vrai, leur pression rapide
Réuniraient encor ses débris dans le vide;
Mais, prompts à rejaillir après ces vains travaux,
Ils laisseraient aux corps des espaces nouveaux.
Il faut donc que, poussant les corps qui les précèdent,
Les élémens nombreux se pressent, se succèdent.
Ce combat éternel, sa prompte activité,
Attestent leur puissance et leur immensité.

Sur un nouveau terrain combattons l'imposture;
Quoi! c'est peu d'assigner un centre à la nature :
Tel qu'un orbe flottant, dit-on, notre univers
Par son propre pouvoir se suspend dans les airs;
Vers son centre immobile, il attire, il amasse
Les objets répandus aux confins de l'espace.
Conçoit-on, Memnius, par quelle impulsion
Les êtres, désertant leur basse région,
Renversés, fouleraient l'autre côté du monde,
Comme on voit notre corps se réfléchir dans l'onde.
On ose supposer sous la terre et les flots,
Des climats inconnus, des habitans nouveaux,
Dispensés de subir une chute funeste,
Comme nous de monter à la voûte céleste.
Quand de notre hémisphère a fui l'astre des jours,
On dit qu'en leur faveur il commence son cours;

Sed vanus stolidis hæc omnia finxerit error
Amplexi quod habent perverse prima viai.
Nam medium nihil esse potest, ubi inane, locusque
Infinita : neque omnino, si jam medium sit,
Possit ibi quidquam hac potius consistere causa,
Quam quavis alia longe regione manere.
Omnis enim locus, ac spatium, quod inane vocamus,
Per medium, per non medium, concedat oportet
Æquis ponderibus, motus quacunque feruntur.
Nec quisquam locus est, quo corpora quum venere,
Ponderis amissa vi, possint stare in inani :
Nec quod inane autem est, illis subsistere debet,
Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.
Haud igitur possunt tali ratione teneri
Res in concilio, mediū cuppedine victæ.

Præterea quoque jam non omnia corpora fingunt
In medium niti, sed terrarum atque liquorum
Humorem ponti, magnisque e montibus undas,
Et quasi terreno quæ corpore contineantur :
At contra, tenues exponunt aeris auras,
Et calidos simul a medio differrier ignes,
Atque ideo totum circumtemere æthera signis,
Et solis flammam per cœli cærule pasci;

Que ces peuples , soumis à notre destinée ,
Partagent avec nous les saisons et l'année.

Dans un dédale obscur par l'erreur emportés ,
Des sages ont souscrit à tant d'absurdités.
Quoi ! la Nature même est par eux circonscrite ?
Mais son centre est partout et rien 'n'est sa limite.
Ce centre existât-il , quel invincible attrait ,
Tyran de tous les corps , vers lui les conduirait ?
J'atteste la raison : tant qu'un fardeau le presse ,
La nature du vide est de céder sans cesse.
Enfin est-il des lieux où le corps arrêté
Perde sa pesanteur et son activité ?
Il descend à jamais aux profondeurs du vide.
Cette chute , en un mot , continue et rapide
Ne pourrait maintenir l'ordre du firmament ,
Ni du monde éviter l'affreux écroulement.

Que l'erreur aisément et décide et s'abuse !
A ce penchant , dit-on , plus d'un corps se refuse :
Il ne peut entraîner que d'énormes fardeaux ,
Tels que les durs rochers , les monts , les végétaux ,
L'eau des mers , le torrent , qui du haut des montagnes
Écume , mugit , tombe et couvre les campagnes .
Mais l'air prompt et léger , le feu plus vif encor ,
S'élèvent sans obstacle en leur rapide essor .

Quod calor a medio fugiens ibi colligat ignes.
Quippe etiam vesci e terra mortalia sæcla :
Nec prorsum arboribus summos frundescere ramos
Posse, nisi a terris paulatim cuique cibatum
Terra det : at supra circum tegere omnia cœlum,
Ne, volucrum ritu flammæ, mœnia mundi
Diffugiant subito, magnum per inane soluta,
Et ne cætera consimili ratione sequantur :
Neve ruant cœli tonitralia templa superne,
Terraque se pedibus raptim subducat, et omnes
Inter permistas terræ cœlique ruinas,
Corpora solventes, abeant per inane profundum :
Temporis ut puncto nihil exstet reliquiarum,
Desertum præter spatium et primordia cæca.
Nam ³⁵ quacunque prius de parti corpora cesse
Constitues, hæc rebus erit pars janua lethi :
Hac se turba foras dabit omnis materiai.

Hæc si pernosces, parva perfunctus opella,
(Namque alid ex alio clarescet) non tibi cæca
Nox iter eripiet, quin ultima Naturai
Pervideas; ita res accendent lumina rebus.

C'est ainsi que des nuits l'inconstante courrière,
Les astres éclatans, le dieu de la lumière,
Se repaissent, dit-on, sur leur char radieux,
Des flammes que le centre exhale vers les cieux.
Telle des végétaux la verdure naissante
Dans la terre a puisé sa sève nourrissante.
Par de là tous les cieux règne le firmament :
Il absorbe des feux le vaste écoulement ;
Impénétrable toit, son immense rotonde
Comprime leurs torrens aux limites du monde.
Sinon l'affreux désordre envahit l'univers ;
Les célestes lambris tombent du haut des airs ;
Tombent les feux ardens et les traits du tonnerre ;
L'air gronde, le jour fuit ; tout s'ébranle.... la terre
Sous les brûlans débris des astres vagabonds
S'ouvre, et nous engloutit en des gouffres sans fonds.
Il ne resterait plus de la Nature entière
Que des déserts sans borne et des flots de poussière.

De la sagesse, ami, si le charme vainqueur
Aux accords de ma lyre a pénétré ton cœur,
Dans ce jour, dont tes yeux ont entrevu l'aurore,
Mille autres vérités s'empresseront d'éclorre.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

NOTE 1, PAGE 6, VERS 12.

.... de Rerum Natura pangere conor
Memmiadæ nostro....

Ce Memmius, à qui Lucrèce consacre son poème, était d'une famille illustre chez les Romains ; c'est de sa race que Virgile parle dans ce vers : *Mox italicus Mnestheus, genus a quo nomine Memmi*. Il se nommait C. Memmius Gémellus, et était fils de Lucius. On croit qu'il étudia à Athènes, sous les mêmes maîtres que Lucrèce; à son retour à Rome il fut préteur, et obtint le gouvernement de Bithynie. Il mena avec lui le poète Catulle et Nicétas le grammairien, auxquels on soupçonne que se joignit aussi notre poète. Ami de Cicéron, philosophe, littérateur, homme d'état, Memmius, après avoir rendu des services à sa patrie, fut exilé et mourut dans la Grèce.

NOTE 2, PAGE 6, VERS 21.

.... æterno devinctus volnere amoris.

Au 8^e. livre de l'Énéide, Virgile emploie la même expression :

.... pater æterno devinctus amore.

Le passage entier de Virgile a quelque analogie avec celui de
Lucrèce, I.

Lucrèce. Vénus prie Vulcain de forger des armes pour son fils.

A sa voix suppliante, elle joint la persuasion des caresses.

Dixerat ; et niveis hinc atque hinc diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet : ille repente
Accepit solitam flammam , notusque medullas
Intravit calor , et labefacta per ossa cucurrit.

.....

Sensit læta dolis et formæ conscia conjux.

Tum pater æterno fatur devinctus amore.

L'abbé Delille traduit ainsi :

Elle dit : et voyant sa faible résistance,
Elle chauffe son cœur d'un doux embrassement.
Son époux, que séduit son tendre empressement,
De ses premiers désirs sent palpiter son ame ;
Il reconnaît Vénus à l'ardeur qui l'enflamme.

.....

Le piège a réussi ; sûre de ses attraits,
Vénus sent son triomphe et jouit du succès.

Ici Virgile se rapproche encore plus d'Homère que de notre poète ; le tableau de Lucrèce est noble et chaste ; celui du chantre de l'*Énéide* offre une peinture toute voluptueuse. En le composant, il avait peut-être sous les yeux le passage de l'*Iliade* où Jupiter rencontrant, sur le mont Gargare, Junon parée de la ceinture de Vénus, la presse de se rendre à ses désirs, et lui dit :

« Non, jamais nulle femme, ou déesse ou mortelle,
» A mes regards charmés ne parut aussi belle.
» Danaé, Calisto, Latone, Sémélé,
» De moindres feux pour vous Jupiter a brûlé !
» Et toi-même, ô Junon, ravissante déesse,
» N'as jamais dans mes sens allumé tant d'ivresse.

- » — Modère ces transports, ô monarque des airs ;
 » Quoi ! sur le mont Gargare, aux yeux de l'univers ? ...

 » — Ne crains point, dit le dieu, les regards indiscrets ;
 » Un nuage, abaissé par mon ordre suprême,
 » Va couvrir de son voile et ce mont et nous-même ;
 » Et Phébus, qui pénètre aux plus sombres séjours,
 » Ne pourra de ses feux éclairer nos amours. »

Il dit, et dans ses bras enlace la déesse ;
 La terre ouvre son sein sous le dieu qui la presse.
 Autour du couple heureux sont mollement éclos
 Le safran, l'hyacinthe et l'humide lotos.
 Sur leur trône embaumé que la forêt couronne,
 D'un nuage brillant l'azur les environne ;
 Et de ce dôme épais, vers le lit nuptial,
 S'épanche la rosée en larmes de cristal.

(ILIADÉ, Liv. XIV. *Traduction de M. Aignan.*)

NOTE 3, PAGE 6, VERS 24.

Eque tuo pendet resupini spiritus ore.

Cette invocation, justement célèbre, est la partie du poème de Lucrèce la plus généralement appréciée, et peut-être la seule sur laquelle le jugement des littérateurs se soit porté avec une scrupuleuse attention.

Mais l'opinion publique, même dans les arts, ne se fixe jamais à de justes limites. Aussi l'invocation de Lucrèce, toute magnifique qu'elle soit, a-t-elle peut-être obtenu une admiration au-dessus de son mérite. On se plaît à la regarder comme le morceau le plus parfait sorti des mains de son auteur. Le public doit donc se montrer exigeant pour la version qu'on lui en présente. Le traducteur lui-même ne s'est pas dissimulé que ce début renfermait



des difficultés presque insurmontables ; mais ces difficultés sont plus ou moins nombreuses dans Lucrèce, comme dans toutes les productions de l'antiquité. Il est des expressions et des figures latines qui ne peuvent jamais passer textuellement dans notre idiôme ; non pas, comme on l'a répété si souvent et avec une si injuste prévention, non pas que la langue française ne puisse exprimer ce qui a été conçu dans les langues anciennes, mais bien, parce qu'il se trouve dans les productions de l'antiquité, des images, des mouvemens, des expressions même, empruntées à des systèmes physiques qui sont devenus absolument étrangers et presque inconnus à la plupart des lecteurs ; et que telles figures, rendues scrupuleusement dans la version, paraîtraient ridicules, tandis qu'on les admire avec justice dans une langue où l'usage nous a dès long-tems accoutumés à les voir employer. Par exemple, ce beau vers de l'invocation : *Eque tuo pendet resupini spiritus ore*, ne peut être rendu littéralement en français ; non point à cause de la différence des langues, mais parce que les notions sur la nature de l'ame chez les païens étaient absolument opposées aux idées établies par nos croyances modernes. L'ame chez les anciens, et surtout d'après le système de Lucrèce, avait sa portion matérielle spécialement destinée à goûter les sensations des plaisirs et des voluptés ; cette partie de l'ame, telle qu'un fluide, un souffle (*spiritus*), se raréfiait ou se dilatait, et se portait vers l'organe qui éprouvait une sensation exquise ; en se livrant à une jouissance extraordinaire, cette ame, fortement ébranlée, s'épanchait, en quelque sorte, au-dehors de l'organe. D'après cette théorie des facultés intellectuelles, rien de plus expressif et de plus juste que la peinture de l'ame d'un amant enivré d'amour, *suspendue* à la bouche de sa maîtresse, pour se mêler à son souffle. Afin de con-

server la couleur originale, j'ai tenté de faire passer cette expression dans notre langue, à la faveur de quelque modification.

Au siècle de Louis XIV, Hesnault avait essayé de traduire Lucrèce en vers français; il borna ses travaux à l'invocation. Ce fragment de deux cents vers, à peu près, acquit autrefois à son auteur une très-grande réputation. Sans doute, on tenait compte au traducteur de l'excessive difficulté de son entreprise. Je cite en entier cette invocation d'Hesnault; on ne sera peut-être pas fâché de la comparer avec ma traduction :

Déesse dont le sang a formé nos aïeux,
Toi qui fais le plaisir des hommes et des dieux,
Qui, par un doux pouvoir, régna sur tout le monde,
Rends et la mer peuplée et la terre féconde;
Je t'invoque, ô Vénus, ô mère de l'Amour!
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour :
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton astre ramène,
Les zéphyrs font sentir leur amoureuse haleine;
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux, frappés de ta puissance,
Par mille tons lascifs célébrer ta présence.
Pour la belle génisse, on voit les fiers taureaux
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux.
Enfin les habitans des bois et des montagnes,
Des fleuves et des mers, et des vertes campagnes,
Brûlant à ton aspect d'amour et de désir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir;

Tant on aime à te suivre, et ce charmant empire
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire !
Donc, puisque la Nature est toute sous ta loi,
Que rien dans l'Univers ne voit le jour sans toi,
Que sans toi rien n'est beau, rien n'aime et n'est aimable,
Vénus, deviens ma muse, et sois-moi favorable.
Je vais de l'Univers étaler les secrets :
J'écris pour un héros comblé de tes bienfaits.
Memmius eut de toi les grâces en partage ;
Fais-les en sa faveur briller dans cet ouvrage.

Cependant, des mortels arrête les terreurs,
Écarte loin de nous la guerre et ses horreurs.
Tu peux tout mettre en paix et sur mer et sur terre ;
Car que ne peux-tu point sur le dieu de la guerre ?
Souvent ce dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée,
Et l'amour tient son ame à ta bouche attachée ;
Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps,
Et nourrissent ses feux en pillant ses trésors :
Tant tu sais avec art bien placer tes caresses,
Allumer les désirs, provoquer les tendresses !
Parle pour les Romains en des momens si doux :
Nous demandons la paix : demande-la pour nous.
Le dessein que je prends veut un esprit tranquille ;
Puis-je le posséder dans ce tems difficile,
Et de tant de héros Memmius digne fils,
Peut-il donner des soins qu'au bien de son pays ?

Non, brave Memmius, n'apporte à cette étude
Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude ;
Autrement tous mes soins seraient hors de saison.
En vain j'entreprendrais d'éclairer ta raison ;
Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre,
Tu te ralentirais avant que de l'entendre.

Je vais d'un vol hardi m'élever dans les cieux ,
Et là te faire voir quel est l'emploi des dieux ;
Te ramener après dans la source des choses ,
Et des plus grands effets te dévoiler les causes.
Tu sauras de quel fonds la nature fait tout ,
De quoi tout s'entretient , en quoi tout se résout ;
Quels sont ces simples corps , cette simple matière
Qu'on nomme premier corps et matière première ,
Parce que tout vient d'eux et qu'ils sont éternels.
Car loin de notre esprit ces penses criminelles
Qui dégradent des dieux l'immortelle nature ,
Et les font ouvriers de chaque créature.

Si ces dieux ne vivaient dans la tranquillité ,
A quoi leur servirait leur immortalité ?
A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines.
C'est trop les intriguer dans les choses humaines ;
Ils sont toujours puissans , toujours heureux sans nous ,
Et ne sentent jamais ni pitié ni courroux.

On a vu les mortels traîner long-tems leur vie
Sous la religion durement asservie.
Long-tems , du haut du ciel , ce fantôme effrayant
A lancé sur la terre un regard foudroyant.
Mais un Grec , le premier , plein d'une sage audace ,
L'osa voir d'un œil fixe , et l'insulter en face.
Tout ce qu'on dit des dieux ne put l'en détourner ;
La Terre eut beau frémir , le Ciel eut beau tonner ,
Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture ,
Et plus prompt à s'ouvrir le sein de la Nature.
Dans l'enceinte du monde il se crut trop serré ,
Le ciel ne fut pas même assez vaste à son gré :
Rien ne lui fit obstacle , et ce puissant génie
Courut de l'Univers la carrière infinie.
Après avoir su tout , il nous a tout appris :
Nul être , nul pouvoir ne surprend nos esprits :

On sait jusqu'où s'étend tout pouvoir et tout être,
Et ce qui le termine, et ce qu'il en peut naître.
Ainsi par la raison il surmonta la peur;
Ainsi l'erreur mourante aux pieds de son vainqueur,
Et la religion terrassée avec elle,
Attire à ce mortel une gloire immortelle.

Peut-être, Memmius, peut-être croiras-tu
Que ma philosophie attaque ta vertu;
Que de l'impiété je fonde les maximes,
Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes :
Mais regarde plutôt quels crimes odieux
A produits autrefois ce vain culte des dieux ?
On maltraite, en Aulide, une jeune princesse :
Et qui sont les bourreaux ? Tous les chefs de la Grèce !
Son père ! Mais Diane a soif de ce beau sang :
Agamemnon le livre, et Calchas le répand.
La belle Iphigénie au temple est amenée,
Et d'un voile aussitôt la victime est ornée.
Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la voir ;
Son père est auprès d'elle, outré de désespoir :
Un prêtre auprès de lui couvre un fer d'une étole.
A ce spectacle affreux elle perd la parole,
S'agenouille en tremblant, se soumet à son sort,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
Il ne lui sert de rien, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale.
On l'enlève de terre, on la porte à l'autel ;
Et, bien loin d'accomplir un hymen solennel,
Au lieu de cet hymen, sous les yeux de son père,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colère,
Pour la rendre propice au départ des vaisseaux :
Tant la religion peut enfanter de maux !

NOTE 4, PAGE 8, VERS 1.

Nam neque nos agere hoc, patriai tempore iniquo.

Lucrèce composait son poème durant les troubles causés par les conspirations de Catilina et de Clodius.

NOTE 5, PAGE 8, VERS 17.

Omnis enim per se divûm natura necesse est

Immortali ævo summa cum pace fruatur.

Lucrèce désigne ici les *intermondes*, où Épicure plaçait les dieux comme en un lieu de délices, et qu'il appelle μεταχόσμια. Par ce moyen, les divinités ne couraient point le risque d'être enveloppées dans les ruines du monde, disent Cicéron et Sénèque; mais ils n'ont point senti que les dieux ne pourraient être en sûreté dans ces intermondes, puisque c'était dans ces espaces intermédiaires que devaient se répandre les débris de l'univers.

NOTE 6, PAGE 8, VERS 21.

... nec tangitur ira.

C'était un principe adopté par toutes les sectes anciennes, quelles qu'elles fussent, que les dieux étaient susceptibles de faveur et de bienveillance; mais qu'ils étaient inaccessibles à la colère et à la haine.

NOTE 7, PAGE 10, VERS 5.

Primum Graius homo mortales tollere contra.

L'enthousiasme du poète pour Épicure, à qui ces vers sont appliqués, est en quelque sorte justifié par la morale du philosophe grec, que Sénèque, saint Augustin et saint Jérôme ont

souvent admirée. Il naquit dans le bourg de Gargette, près d'Athènes, dans la troisième année de la cent-neuvième olympiade, 306 ans avant l'ère chrétienne.

NOTE 8, PAGE 10, VERS 13.

Atque omne immensum peragravit mente animoque.

Cette expression, chez Lucrèce, désigne l'ensemble de toutes les choses, la nature entière, le *grand tout*. Il faut bien se garder, pour l'intelligence du système, de confondre l'*omne immensum* avec le mot *mundus*, qui n'exprime qu'une portion de la nature.

L'un est l'ensemble, l'autre est la partie. L'*omne immensum* est, dans le cours du poëme, synonyme de *natura rerum*, *summa tota*, *summai totius summa*, que Lucrèce emploie indifféremment pour exprimer la même chose; ainsi Épicure lui donnait les noms de τὸ Πᾶν, *omne*; τὸ ὅλον, *totum*; τῶν ὁλῶν φύσιν, *universorum naturam*; τῶν ὄντων φύσιν, *rerum naturam*.

NOTE 9, PAGE 12, VERS 16.

Tutemet a nobis, jam quovis tempore vatum
Terriloquis victus dictis desciscere quæres?

J'ai adopté le sens que La Grange donne à ce passage, comme le plus conforme à la marche des idées du poëte.

NOTE 10, PAGE 14, VERS 10.

Ennius æternis exponit verbis edens.

Ennius, le premier poëte latin qui ait entrepris un poëme épique. Il composa des annales, des satires, des comédies, des

tragédies, etc. Son style avait la rudesse du siècle où il vécut; au milieu de ses imperfections brillaient des éclairs de génie: quelques fragmens restés de ses ouvrages en donnent la preuve, confirmée par l'opinion d'Ovide, qui dit dans ses *TRISTES*, Liv. II : *Ennius, ingenio maximus, arte rudis*.

NOTE 11, PAGE 14, VERS 13.

Unde sibi exortam semper-florentis Homeri
Commemorat speciem, lacrymas et fundere salsas.

Ce passage nous apprend qu'Ennius, dans un ouvrage dont aucun fragment n'est venu jusqu'à nous, feignait que le fantôme d'Homère lui avait apparu en versant des larmes amères, pour lui manifester ses regrets d'avoir chanté les prestiges attribués aux faux dieux. C'était donc une opinion reçue chez les Romains, qu'Homère avait eu un but philosophique en retraçant la conduite ridicule de ces absurdes divinités. Cette opinion a été renouvelée chez les modernes; toutefois elle est combattue par le littérateur savant qui a pour jamais attaché son nom au nom immortel du père de la poésie.

NOTE 12, PAGE 16, VERS 14.

Nam radii solis, neque lucida tela diei
Discussant, sed naturæ species ratioque.

Cette confusion des idées morales et des objets physiques est très-répréhensible; il est à croire que, si Lucrèce avait eu le tems de passer la lime sur son immense ouvrage, il aurait fait disparaître cette inconvenance d'images. J'ai cru devoir donner à ce distique un sens plus conforme à la marche des idées du poète.

NOTE 13, PAGE 16, VERS 16.

Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam.

Cette maxime n'a trouvé qu'un très-petit nombre de contradicteurs dans toute l'antiquité; elle fut depuis l'objet de discussions interminables. Les théologiens modernes n'ont pas tous prétendu que Dieu avait tiré la matière du néant; c'est-à-dire que, du vide ou de l'absence de tout corps matériel et visible, il avait formé la matière; quelques-uns sont convenus que la divinité avait assigné des formes à des objets préexistans. Leur opinion, et celle de Lucrèce, paraissent ici conformes à la raison; mais dans combien de sujets le sacrifice de la raison n'est-il point exigé!

NOTE 14, PAGE 26, VERS 1.

Postremo pereunt imbres, ubi eos pater *Æther*
In gremium matris terrai præcipitavit?

Les Anciens, qui personnifiaient toutes les parties de la nature, regardaient l'air comme le père commun de tous les êtres, *pater Æther*; j'ai cru devoir rendre cette expression par *l'air nourricier*.

NOTE 15, PAGE 26, VERS 22.

... venti vis verberat incita pontum.

Virgile a imité exactement ce passage : *Sæpe ego quum flavis*, etc. GEORG., lib. I, v. 317. Il a dû se sentir vivement inspiré par les beautés de son modèle; les a-t-il égalées? Remettons la solution de cette question à un tems où Lucrèce sera plus connu, et par conséquent mieux apprécié; mais faisons toujours remarquer combien Lucrèce connaissait l'art de peindre les objets sous leurs

couleurs naturelles, et d'ajouter à la mélodie poétique l'harmonie imitative ;

... venti vis verberat incita pontum ,
Ingentesque ruit naves , et nubila differt ;
Interdum rapido percurrrens turbine campos ,
Arboribus magnis sternit , montesque supremos
Silvifragis vexat flabris.

Les deux premiers vers ont la rapidité des élémens dont ils peignent les ravages. Le troisième est un des plus harmonieux de la poésie latine. Les mots si remplis d'harmonie imitative *Silvifragis vexat flabris* , rejetés à la fin de la période, produisent un effet pittoresque, qui charme à la fois le goût et l'oreille. Voilà de ces coupures savantes qui ont servi de modèles à la poésie enchanteresse de Virgile.

Tout le passage que je cite est rempli de beautés du même ordre.

C'est ici qu'il convient peut-être de remarquer combien Lucrèce aimait à se servir de termes qu'il essayait ainsi de rajeunir. Ces mots *silvifragis*, *frondiferas*, et tant d'autres de ce genre, dont ne se servaient plus les contemporains de Lucrèce, ont surtout donné à son style une couleur d'antiquité, qui trompe les personnes peu familiarisées avec ce poète énergique et original. Cette manière de s'exprimer, qui semble parfois si antérieure à son siècle, est donc moins due au langage établi à cette époque, qu'à un système de locution adopté par Lucrèce, qui, sans doute, recherchait dans des expressions déjà vieilles, la force et le coloris propres à ses images hardies et pittoresques.

La bigarrure du style de Lucrèce semble confirmer mon assertion. On peut se convaincre que dans son poème immense, à des phrases écrites en vieux langage, succèdent presque toujours

des tirades où brillent la pureté et l'élégance du style qu'Horace et Virgile imitèrent quelques années plus tard.

NOTE 16, PAGE 30, VERS 18.

Signa manus dextras ostendunt attenuari
Sæpe salutantum tactú.

Ce passage nous fait entendre qu'aux portes de Rome étaient placées les statues des dieux *tutélaires*, dont le peuple, à l'entrée et à la sortie de la cité, baisait la main droite. Je crois que Lucrèce est le seul auteur de l'antiquité qui rappelle ce fait. D'ailleurs nous savons que, dans plusieurs temples, on avait la coutume de baiser les statues des dieux : témoin la statue d'Hercule à Agrigente, dont Cicéron nous dit dans une de ses Verrines, que le menton était usé (*attenuabatur*), par suite des nombreux hommages de cette nature qu'il recevait tous les jours.

NOTE 17, PAGE 32, VERS 6.

... namque est in rebus inane.

Dès la plus haute antiquité, le système du *vide* a été l'objet de la contestation des savans : Thalès, Platon, et les philosophes de leur secte nièrent le vide; Leucippe, Démocrite, Démétrius, Métrodore et Épicure l'admettaient. Dans les tems modernes, Galilée, Toricelli et Gassendi ont ressuscité cette doctrine. Descartes l'a fortement combattue. Huygens, Newton et leurs successeurs l'ont rétablie d'une manière victorieuse, et ont entraîné l'opinion générale. N'éprouvera-t-elle aucune autre révolution? Le sentiment de Lucrèce sur le vide est ici confirmé par Newton : de telles autorités en physique ne prouvent rien encore pour la vérité : nous reconnaissons du moins que les génies supérieurs

de tous les siècles ont eu à peu près les mêmes inspirations, et que les connaissances dans tous les arts forment un cercle que, depuis trois mille ans, l'esprit humain ne cesse de parcourir.

NOTE 18, PAGE 38, VERS 24.

Omnis, ut est, igitur per se Natura duabus
Consistit rebus.

On a inféré de ce passage de Lucrèce, qui place la matière et le vide sur la même ligne, qu'il les regarde l'un et l'autre comme des principes réels, concourant également à la formation du grand tout; mais peut-on concevoir que Lucrèce, cet ennemi déclaré des êtres abstraits, qui avait ravi au tems sa réalité, qui avait banni les *nombres* de Pythagore, les *idées* de Platon, et les *formes* d'Aristote, eût réalisé le *vide* jusqu'à en faire un des principes de la Nature?

NOTE 19, PAGE 42, VERS 14.

Tempus item per se non est.

On a beaucoup raisonné sur le tems. Les Anciens ont été jusqu'à examiner sérieusement s'il n'était pas un être réel; tant l'habitude et le préjugé exercent de puissance sur l'esprit humain! Les Anciens, qui avaient coutume de tout personnifier, après avoir prêté au tems une forme, un pouvoir et la faculté d'agir, l'ont regardé comme un être intelligent: on sait combien il est difficile de faire évanouir les fantômes créés par l'imagination.

Lucrèce, dans ces vers,

... transactum quid sit in ævo,

Tum quæ res instet, quid porro deinde sequatur,

semble avoir eu l'intention d'imiter ce vers d'Homère :

Ὅς ἔδῃ τὰ τ'ῶντα, τὰ τ'ῆσσόμενα, κρὶ τ'ῶντα.

ILIADÉ, Liv. I, v. 70.

En général, toutes les définitions du tems, présentées par Lucrèce, sont très-ingénieuses, et ne manquent pas de justesse.

NOTE 20, PAGE 44, VERS 2.

Denique, materies si rerum nulla fuisset,
Nec locus, ac spatium, res in quo quæque geruntur.

J'ai cru devoir reporter ce distique à l'alinéa précédent, dont sans doute il n'a été détaché que par erreur; de cette manière, il confirme le sens de la période; mais placé à la tête du second, il ne présente qu'un rapprochement bizarre, étranger au raisonnement de Lucrèce.

NOTE 21, PAGE 50, VERS 8.

Denique, si nullam finem Natura parasset
Frangendis rebus.

Thalès, Pythagore, Aristote, Chrysippe, Descartes, ont soutenu la divisibilité de la matière à l'infini. Leucippe, Démocrite, Épicure, Gassendi, l'ont formellement niée : voilà de part et d'autre de grandes autorités. Il faut avouer toutefois qu'il est difficile de répondre aux objections que Lucrèce fait contre cette divisibilité. Le système des germes, que de plus récentes découvertes ont fait adopter, rend l'indivisibilité des premiers corps indispensablement nécessaire. Si la nature n'agit que par développement, comme le microscope semble le démontrer, il faut absolument que les divisions actuelles de la matière aient des bornes.

NOTE 22, PAGE 52, VERS 24.

Tum porro, quoniam extremum cujusque cacumen
Corporis est aliquod.

Ce raisonnement, qui semble se contredire dans les termes,

est si subtil, que peu de lecteurs, dit Creech avec raison, pourront le saisir ; tout ce paragraphe est très-obscur et malheureusement trop long. J'ai essayé de l'abrégé, sans m'écarter de la fidélité à laquelle je me suis toujours rigoureusement asservi. Les cinq vers qui commencent par *Alterius quoniam est ipsum*, etc., me semblent donner une définition inutile des *fragmens de l'atôme*. Lucrèce paraît se complaire à provoquer toutes les espèces de difficultés, pour les mettre aux prises avec son génie ; mais le talent le plus fécond devient quelquefois stérile dans un sujet trop ingrat.

NOTE 23, PAGE 56, VERS 18.

Heracitus init quorum dux praelia primus.

Héraclite, qui enseignait la philosophie de Pythagore dépouillée de ses voiles, commença sa carrière par l'exercice de la première magistrature d'Éphèse, sa patrie. La perversité des hommes le dégoûta de les gouverner. Il refusa aussi l'invitation de Darius, qui l'appelait à sa cour : ayant dédaigné de commander, comment aurait-il consenti à servir ? Il se retira dans la solitude la plus profonde. Il revint dans sa patrie, et mourut à l'âge de soixante ans. Le langage obscur qu'il affectait, et que Lucrèce lui reproche ici, lui fit donner le surnom de *Σκοτεινός*, *le ténébreux*. L'axiôme fondamental de sa physique était que le feu est principe de tout, principe des ames qui ne sont que des particules ignées. L'ame n'étant qu'un feu, Héraclite en concluait que le comble du malheur était de se noyer, parce qu'en s'éteignant dans l'eau, l'ame mourait tout entière. Ce singulier système était très-répandu : voilà probablement pourquoi, dans Homère, Achille,

ce héros qui affrontait la mort sur la terre, tremblait en combattant sur l'eau. Ceci doit justifier Virgile qui, conservant à ses héros la croyance de leur siècle, a mis dans la bouche d'Énée des lamentations puériles, et lui fait répandre des pleurs amers, lorsqu'au milieu de la tempête ce héros, devenu craintif, s'écrie si lâchement :

... o terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere!

Cette erreur avait pris tant de force qu'elle existait encore en partie dans les premiers siècles chrétiens. Synésius, évêque de Ptolémaïde au IV^e. siècle, raconte naïvement la terreur dont il fut pénétré en faisant naufrage sur les côtes de la Lybie. Cette frayeur, disait-il, était surtout causée par les vives impressions qu'il avait reçues, dans sa jeunesse, de l'opinion que ceux qui se noient meurent tout entiers.

NOTE 24, PAGE 58, VERS 16.

Nec rursum cernunt, exempto rebus inani.

Lucrèce a répété ailleurs une partie des vers qui suivent. J'ai cru devoir en abrégé la traduction, ainsi que je l'ai fait, pour la même raison, dans plusieurs fragmens qui se succèdent dans ce chant.

NOTE 25, PAGE 62, VERS 21.

Quorum Acragantinus cum primis Empedocles est.

Empédocle, d'une famille illustre d'Agrigente, poète, philosophe et historien célèbre, florissait vers la quatre-vingt-quatrième olympiade. Il refusa, dit-on, la suprême puissance dans sa patrie, et n'employa ses richesses qu'à faire du bien. Ses vers furent chantés publiquement comme ceux d'Homère. Il ne nous reste de

lui que quelques légers fragmens cités par Aristote et Diogène Laërce ; on lui attribue aussi quelques tragédies.

NOTE 26, PAGE 66, VERS 4.

Quum videamus id extremum cujusque cacumen.

Ce vers, et une partie des suivans, sont répétés dans ce même livre.

NOTE 27, PAGE 72, VERS 6.

At rerum quæ sunt primordia, plura adhibere

Possunt, unde queant variæ res quæque creari.

Ces deux vers ont mis en défaut la sagacité des commentateurs ; le sens en est cependant très-clair, et ils appuient le raisonnement de Lucrèce de la manière la plus satisfaisante. Les élémens de la matière sont soumis à un grand nombre d'autres circonstances, qui doivent jeter une plus grande variété dans la formation des êtres. Cette phrase est une conséquence parfaite de la proposition qui précède, où Lucrèce compare les élémens constitutifs aux lettres de l'alphabet, qui, par leur seul arrangement, varient à l'infini tous les mots de la langue.

NOTE 28, PAGE 72, VERS 8.

Nunc et Anaxagoræ scrutemur Homœomeriam.

Anaxagore fut un philosophe, objet de l'enthousiasme et de la persécution de ses compatriotes. Son Homéométrie est le fruit de ces écarts d'imagination dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts. Lucrèce le combat d'une manière qui ne fait pas moins d'honneur à son esprit qu'à son talent. Ces morceaux de métaphysique, si étrangers à notre langue, présentent au traducteur les épreuves les plus pénibles. J'ai pensé qu'il était

inutile de franciser le mot *homéométrie*, et que le bon goût ne permettrait pas de l'employer en poésie.

Anaxagore était aussi astronome; on lui attribue même un ouvrage sur les comètes : nous devons en regretter la perte; on aime à suivre les progrès de l'esprit humain dans les hautes sciences. Il eût été curieux de comparer ses hypothèses astronomiques avec les lumineux systèmes de Delambre et de Biot.

NOTE 29, PAGE 76, VERS 14.

Quum lapidi lapidem terimus, manare cruorem.

Ce vers présente la même image que les précédens : plusieurs commentateurs ont été d'avis de le supprimer; je ne l'ai retranché que dans la traduction. La Grange l'a traduit ainsi : *il faudrait que deux cailloux heurtés fissent jaillir du sang*. Cette version prête à la phrase un sens absurde, puisqu'elle ferait entendre que les hommes se nourrissent de cailloux. L'abbé de Marolles et Descoutures, dans leur grossière traduction, avaient au moins évité cette faute.

NOTE 30, PAGE 78, VERS 20.

Quum *ligna* atque *ignes* distincta voce notemus?

Il m'a semblé inutile de chercher deux mots français qui eussent la même analogie que *ligna* et *ignes*, et j'ai cru qu'il suffisait de rendre la pensée du poète.

NOTE 31, PAGE 80, VERS 10.

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo.

Cet admirable passage, et la belle comparaison qui le termine, ont été empruntés par les plus grands écrivains.

L'abbé Delille l'a imité dans le 8^e. chant de l'*Imagination*.

Le projet est hardi, je ne le cèle pas ;
Mais des sentiers battus je détourne mes pas :
Loin du vieil Hélicon ma Muse étend ses ailes.
Il est tems de puiser à des sources nouvelles ;
Il est tems de marcher couronné de festons
Dont nuls chantres encor n'ont ombragé leurs fronts.

Ailleurs, il a dit :

Il est tems de puiser, dans ma soif téméraire,
Aux sources dont jamais n'approche le vulgaire.

On voit que ce grand versificateur se plaisait à reproduire cette belle idée.

Ainsi le traducteur de Lucrèce a trouvé réunis aux difficultés du sujet, des rapprochemens toujours dangereux ; et, ce qui contribue à augmenter tant d'obstacles, Lucrèce, d'après la licence des Anciens, a répété ce morceau sans aucun changement, au commencement du IV^e. livre. Il a donc fallu en faire deux versions différentes. Ici la justesse et la beauté des idées de Lucrèce décèlent la plus haute et la plus saine philosophie : l'harmonie poétique et la richesse de l'expression sont dignes du sujet. Lucrèce a pris dans Platon la belle comparaison qui termine ce fragment ; depuis elle a servi de modèle au Tasse qui l'a traduite presque littéralement, et avec beaucoup de bonheur, dans la troisième strophe du premier chant de la *Jérusalem*. La voici :

Così all' egro fanciul porgiamo aspersi,
Di soave licor gli orli del vaso :
Succhi amari ingannato intanto ei beve,
E dall' inganno suo vita riceve.

Son élégant et harmonieux traducteur, M. de Lormian, l'a

fait passer dans notre langue avec tous les charmes de sa belle versification.

NOTE 32, PAGE 82, VERS 15.

Omne quod est igitur nulla regione viarum
Finitum est.

On a dit que les idées de Lucrèce sur l'infinité de l'espace et de la matière portaient contradiction ; mais il est très-facile de les concilier. Presque tous les philosophes ont admis un espace infini ; c'était même le sentiment des docteurs chrétiens. La contradiction, qui semble s'élever au premier coup-d'œil, disparaît, en considérant avec attention le tableau dans lequel Lucrèce développe son hypothèse. Car il ne conçoit cette double infinité que dans le sens où l'espace succède à la matière, et réciproquement ; en sorte que l'un remplace l'autre indéfiniment et sans interruption. La philosophie n'a rien de plus juste, et la poésie n'a rien de plus pittoresque et de plus brillant que l'image de cette flèche, qui s'élance à travers l'espace, qui nage dans le vague, ou rencontre des obstacles dont on la débarrasse par la pensée, et qui, volant d'espace en espace, d'objets en objets, traverse le domaine sans bornes de la Nature, pendant l'éternité.

NOTE 33, PAGE 86, VERS 9.

Est igitur natura loci, spatiumque profundi,
Quod neque clara suo percurrere flumina cursu.

L'image d'un fleuve qui, après avoir couru pendant des siècles sans nombre, ne serait pas plus près des limites de l'univers qu'en sortant de sa source, n'est que la confirmation du premier tableau ; c'est une similitude qui prouve dans Lucrèce une surabondance de richesses poétiques.

NOTE 34, PAGE 90, VERS 17.

Et quæ pondera sunt sub terris , omnia sursum
Nitier.

Les Anciens avaient donc deviné les antipodes : Lucrèce s'en déclare l'adversaire, et il le devait pour être conséquent dans le système qu'il avait adopté. Il ne regardait pas le monde comme une masse sphérique, mais comme une surface plane, remplie par la terre et les mers, et dont le ciel était le toit. Il est essentiel, pour l'intelligence de plusieurs passages des poètes anciens, de se rappeler la forme qu'ils donnaient à notre monde : cette erreur a principalement attiré à Lucrèce les reproches amers des auteurs modernes; Voltaire lui-même a dit : (Art. DIEUX, *Dictionn. Philosoph.*) « Lucrèce, quoique peu *châtié*, est un très-grand poète dans la description et dans la morale; mais en philosophie, il me paraît, je l'avoue, fort au-dessous d'un portier de collège ou d'un bedeau de paroisse. »

Voilà de ces décisions tranchantes que Voltaire laissait échapper dans un moment d'humeur et d'irréflexion, et qu'il s'empressait de rétracter lorsque le calme de la méditation lui permettait d'envisager, sous leur véritable aspect, les objets qu'il avait injustement condamnés. Mais le commun des lecteurs, plein de respect pour une aussi grande autorité, conserve à jamais la première impression qu'il en a reçue. Ainsi s'établissent les plus étranges préventions. Lorsqu'un homme célèbre se trompe, il entraîne dans son erreur une partie de la foule. Le grand nom de Voltaire nous oblige donc de réfuter un raisonnement spécieux qui, présenté par un écrivain ordinaire, ne paraîtrait que ridicule. Voltaire avoue que Lucrèce est très-grand en morale, et dans la même phrase il met sa philosophie au-dessous de l'esprit d'un portier de

collège et d'un valet d'église. Je pense que la philosophie est tout entière dans la morale, que l'une constitue l'autre. J'en appelle avec confiance au tribunal de l'opinion. Mais affranchissons Voltaire d'une contradiction aussi étonnante; supposons qu'il se soit trompé dans le choix des expressions, et qu'il ait voulu, par le mot philosophie, exprimer la physique de Lucrèce; alors il se rapproche davantage de l'opinion générale. Toutefois ne serait-il pas juste de dire à Voltaire lui-même : Pour juger les Anciens, reportons-nous à leur siècle; éclairés par une expérience de deux mille ans, nous avons droit de trouver leur physique absurde; mais faisons un instant le sacrifice de tout ce que le tems et le hasard nous ont révélé; alors examinons si les hypothèses ingénieuses avec lesquelles les Anciens régissaient un monde idéal, créé par leur génie, doivent paraître des conceptions dignes des êtres obscurs désignés par le dédain de Voltaire; et concluons que l'on s'expose toujours à être injuste, dès qu'on se rend exclusif. Il faut convenir que Lucrèce, avec l'antiquité tout entière, s'est trompé en physique, comme Voltaire s'est trompé en le jugeant avec aigreur, et que l'un et l'autre n'en sont pas moins dignes de notre admiration.

NOTE 35, PAGE 94, VERS 15.

Nam quacunq̃ue prius de parti corpora cesse, etc.

Ces trois vers ne sont qu'une répétition des images exprimées dans le même paragraphe; j'ai cru devoir les reporter aux notes.

Il n'importe en quel lieu cet ascendant fatal
 Au pouvoir destructeur ait donné le signal :
 La matière à grands flots, comme un torrent rapide,
 Fuit, coule et disparaît dans l'abîme du vide.

FIN DES NOTES DU CHANT PREMIER.

LUCRÈCE.

DE

LA NATURE DES CHOSES.

CHANT DEUXIÈME.

ARGUMENTUM.

Prooemium. — De seminum seu atomorum affectionibus. — Motus, veri atomos, ex rerum generatione demonstrari. — Motus, figura, et affectio seminum. — Eodem motu jam ferri quo ab æterno ferebantur. — Res non componi e seminibus ejusdem figuræ. — Concreta vero omnia semina variarum figurarum continere. — Semina nullas habere qualitates quas sensiles vocamus; colorem videlicet, saporem, frigus, calorem, etc.; itemque sensu non donari, quamvis res coloratæ, sapidæ, calidæ, frigidæ, et sensibiles iis componantur. — Infinita semina, per infinitum inane volitantia, infinitos mundos constituere, eosque mundos augeri aliquando a seminibus ex infinito delapsis, aliquando etiam, volantibus in infinitum seminibus, diminui et dissolvi, atque, ut plantæ et animalia, nasci, adolescere, senescere, ac demum interire.



ARGUMENT.

Éloge de la philosophie. — Des qualités des atômes ou premiers élémens. — De leur mouvement, démontré par la génération des êtres. — Leur essor, leur concours, leur pouvoir, sont tels aujourd'hui qu'ils ont été dans tous les tems. — Chaque espèce de corps n'est pas composée d'atômes configurés de la même manière. — Les élémens ne possèdent aucune des qualités sensibles, telles que la couleur, la saveur, le froid, le chaud, etc.; ils ne sont pas non plus doués de sentiment, quoiqu'il en résulte des corpssensibles, colorés, savoureux, chauds et froids. — Les premiers élémens sont infinis en nombre, ils parcourent sans cesse les espaces infinis du vide, forment des mondes innombrables sur tous les points de la Nature, qui tantôt s'accroissent d'atômes survenus de toutes les régions du vide, et tantôt s'altèrent et se dissolvent par la perte successive de leurs élémens constitutifs, qui se dissipent et s'égarent dans l'espace; ces mondes ressemblent aux plantes et aux animaux: ils naissent, s'augmentent, dépérissent et meurent.



T. LUCRETII CARI

DE

RERUM NATURA.

LIBER SECUNDUS.

SUAVE¹, mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem :
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.
Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos instructa, tua sine parte pericli.
Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena :
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ;
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore,

LUCRÈCE.

DE

LA NATURE DES CHOSES.

CHANT DEUXIÈME.

QUAND l'Océan s'irrite agité par l'orage,
Il est doux, sans péril, d'observer du rivage
Les efforts douloureux des tremblans matelots
Luttant contre la mort sur le gouffre des flots,
Et, quoiqu'à la pitié leur destin nous invite,
On jouit en secret des malheurs qu'on évite.
Il est doux, Memmius, à l'abri des combats,
De contempler le choc des farouches soldats.
Mais viens, il est encor de plus douces images;
Viens, porte un vol hardi jusqu'au temple des sages.
Là, jetant sur le monde un regard dédaigneux,
Vois ramper fièrement les mortels orgueilleux.

Ad summas emergere opes, rerumque potiri.

O miseras hominum mentes! o pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcunque est! Nonne videre
Nil aliud sibi Naturam latrare, nisi ut, quum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semota metuque?

Ergo corpoream ad naturam pauca videmus
Esse opus omnino, quæ demant cunque dolorem,
Delicias quoque uti multas substernere possint;
Gratius interdum neque Natura ipsa requirit.
Si non aurea sunt² juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur;
Nec domus argento fulget, auroque renidet;
Nec citharis reboant laqueata aurataque templa:
Attamen inter se prostrati, in gramine molli,
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus, jucunde corpora curant:
Præsertim quum tempestas arridet, et anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas.
Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti

Ils briguent de vains droits, s'arrachent la victoire,
Les titres fastueux, les palmes de la gloire;
Usurpent d'un haut rang l'infructueux honneur,
Et trouvent le remords en cherchant le bonheur.

Hommes infortunés, quelle aveugle inconstance
Transforme en longs tourmens votre courte existence!
Eh! quel bien conduit donc à la félicité?
L'absence de l'erreur et la douce santé.

Nos besoins sont bornés, et la terre féconde
Accorde à nos travaux les biens dont elle abonde.
D'un prestige éclatant, ah! loin de s'éblouir,
N'est-il pas riche assez celui qui sait jouir!
O toi! mortel heureux dans ta noble indigence,
Si du luxe trompeur la magique élégance
N'a point, pour soutenir tes superbes flambeaux,
En statue, avec art, transformé les métaux;
Si l'or, resplendissant du feu qui le colore,
Ne rend point à tes nuits la clarté de l'aurore;
De la lyre, pour toi, si les sons mesurés
Ne retentissent pas sous des lambris dorés;
Dédaignant des plaisirs la frivole imposture,
Tu t'empares joyeux de toute la Nature.
Quand le printems renaît, au bord des frais ruisseaux
Tu reposes, couvert de rians arbrisseaux;

Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est.

Quapropter, quoniam nil nostro in corpore gazæ
Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni,
Quod superest, animo quoque nil prodesse putandum.
Si non, forte tuas legiones per loca campi
Fervere quum videas belli simulacra cientes;
Fervere quum videas classem lateque vagari;
His tibi tum rebus timefactæ Relligiones
Effugiunt animo pavidæ, mortisque timores
Tum vacuum pectus relinquunt curaque solutum.

Quod si ridicula hæc ludibriaque esse videmus,
Revera que metus hominum, curæque sequaces,
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela;
Audacterque inter reges, rerumque potentes
Versantur; neque fulgorem reverentur ab auro,
Nec clarum vestis splendorem purpureai;
Quid dubitas quin omne sit hoc rationis egestas,
Omnis quum in tenebris præsertim vita laboret?

A tes yeux enchantés la terre est refleurie ;
La vapeur du matin, les forêts, la prairie,
La voûte d'un beau ciel, le zéphir caressant,
Tout porte le bonheur dans ton cœur innocent.
Un monarque gémit sous la pourpre imposante ;
Sous des tissus grossiers le pâtre se tourmente ;
Dans leur sort opposé tous deux versent des pleurs ;
Chaque homme doit payer son tribut aux douleurs.

Si le faste, le rang, la suprême puissance,
Ne peuvent alléger le poids de la souffrance,
Ramènent-ils du moins, dans un cœur agité,
Le calme des vertus, la noble fermeté ?
Non, non, quand la discorde et l'hydre de la guerre
De leur aspect hideux épouvantent la terre ;
En vain l'aigle s'élance, en vain tes fiers vaisseaux
Pressent, gros de guerriers, les abîmes des eaux ;
D'un augure effrayant si ton ame est frappée,
Tu ressens de la mort l'horreur anticipée.

Le despote, entouré de farouches soldats,
Croit bannir la terreur qui s'attache à ses pas :
Mais des soucis rongeurs la foule vigilante
Dans le palais des rois fièrement se présente ;
Ils siègent sur le trône, et leurs cris déchirans
Sous le bandeau sacré font pâlir les tyrans.
Funestes préjugés dont l'absurde puissance
Persécute à la fois le crime et l'innocence !

Nam, veluti pueri trepidant³ atque omnia cæcis
In tenebris metuunt : sic nos in luce timemus
Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis, quam
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse est
Non radii solis, neque lucida tela diei
Discutiant, sed Naturæ species ratioque.

Nunc age : quo motu genitalia materiali
Corpora res varias gignant, genitasque resolvant,
Et qua vi facere id cogantur, quæve sit ollis
Reddita mobilitas magnum per inane meandi,
Expediam : tu te dictis præbere memento.

Nam certe non inter se stipata cohæret
Materies⁴ ; quoniam minui rem quamque videmus,
Et quasi longinquo fluere omnia cernimus ævo,
Ex oculisque vetustatem subducere nostris :
Quum tamen incolumis videatur summa manere ;
Propterea quia, quæ decedunt corpora cunque,
Unde abeunt, minuunt ; quo venere, augmine donant ;
Illa senescere, at hæc contra florescere cogunt ;
Nec remorantur ibi : sic rerum summa novatur
Semper, et inter se mortales mutua vivunt :
Augescunt aliæ gentes, aliæ minuuntur ;
Inque brevi spatio mutantur sæcla animantium⁵,

Dans l'ombre de la nuit les enfans alarmés
Redoutent les objets qu'un vain songe a formés :
Tel, sur ses plus beaux jours répandant les ténèbres,
L'homme s'est entouré de fantômes funèbres.
Faut-il, pour dissiper ce prestige odieux,
L'aurore étincelante ou les flambeaux des cieux?
Non ; que d'un bras d'airain terrassant l'imposture,
L'auguste vérité dévoile la Nature.

De son temple, pour toi, les parvis sont ouverts :
Cherchons par quel pouvoir, parcourant l'Univers,
La matière à jamais divise, unit sa masse,
Nage, roule et parcourt les gouffres de l'espace.

Rien ne reste immobile, et de secrets efforts
Du plus solide objet fatiguent les ressorts.
Du tems victorieux la lutte continue
L'altère, le dissout, le dérobe à la vue.
Mais, tandis qu'au torrent tout succombe entraîné,
L'immuable Univers suit un cours ordonné.
Ses travaux sont actifs et l'ordre les dispense ;
Par un produit égal sa perte se compense.
Là gémit la douleur et la caducité ;
Ici brille la force et sourit la santé.
Des féconds élémens l'éternelle inconstance
Fait régner tour à tour la mort et l'existence.

Et, quasi cursores, vitæ lampada tradunt.

Si cessare putas rerum primordia posse,
Cessandoque novos rerum progignere motus,
Avius a vera longe ratione vagaris.
Nam, quoniam per inane vagantur cuncta, necesse est
Aut gravitate sua ferri primordia rerum,
Aut ictu forte alterius : nam, cita superne,
Obvia, quum flixere fit, ut diversa repente
Dissiliant : neque enim mirum, durissima quæ sint,
Ponderibus solidis, neque quidquam a tergis obstet.

Et quo jactari magis omnia materiali
Corpora pervideas, reminiscere Totius imum
Nil esse in summa; neque habere ubi corpora prima
Consistant; quoniam spatium sine fine modoque est;
Immensumque patere in cunctas undique partes,
Pluribus ostendi, et certa ratione probatum est.

Quod quoniam constat, nimirum nulla quies est
Reddita corporibus primis per inane profundum;
Sed magis assiduo varioque exercita motu,
Partim intervallis magnis conflictata resultant;
Pars etiam brevibus spatiis nexantur ab ictu.
Et quæcunque, magis condenso conciliatu,

Chaque race paraît et fuit rapidement ;
Au spectacle du monde elle assiste un moment ;
Ainsi qu'aux jeux sacrés, la foule poursuivie
Passe de main en main le flambeau de la vie.

La matière jamais ne connut de repos ;
Comme un fleuve rapide elle roule ses flots.
Lancés des régions de la céleste voûte,
Les élémens nombreux se heurtent dans leur route ;
Leur choc se multiplie, et leur fougueuse ardeur
Du vide, en tous les sens, perce la profondeur.

Sans cesse leur essaim tombe, se précipite ;
Rien ne peut l'arrêter : l'Univers sans limite,
A son cours vagabond ne présente en tous lieux
Que les mondes, l'espace, et les déserts des cieux.

Ces élémens, poussés en leur chute rapide,
Tourbillonnent sans fin dans l'océan du vide :
Combattus, divisés, réunis en flottant,
Ils changent mille fois leur aspect inconstant.
Les uns vont parcourir une énorme distance ;
Les autres, plus amis, tentent une alliance.

Exiguis intervallis connexa, resultant,
Endopedita suis perplexis ipsa figuris;
Hæc validas saxi radices, et fera ferri
Corpora constituunt, et cætera de genere horum
Paucula : quæ porro magnum per inane vagantur,
Et cita dissiliunt longe, longeque recursant
In magnis intervallis; hæc æra rarum
Sufficiunt nobis, et splendida lumina solis.

Multaque præterea magnum per inane vagantur;
Conciliis rerum quæ sunt rejecta, nec usquam
Consociare etiam motus potuere recepta :
Cujus, uti memoro⁶, rei simulacrum et imago
Ante oculos semper nobis versatur et instat.
Contemplator enim, quum solis lumina cunque
Insertim fundunt radios per opaca domorum;
Multa minuta, modis multis, per inane, videbis
Corpora misceri, radiorum lumine in ipso;
Et velut æterno certamine prælia, pugnasque
Edere turmatim certantia; nec dare pausam,
Conciliis et discidiis exercita crebris :
Conjicere ut possis ex hoc, primordia rerum
Quale sit in magno jactari semper inani.
Duntaxat rerum magnarum parva potest res
Exemplare dare et vestigia notitiae.

Hoc etiam magis hæc animum te advertere par est
Corpora, quæ in solis radiis turbare videntur;

Lorsqu'en les rapprochant, un choc impétueux
Resserre leurs tissus par d'invincibles nœuds,
Ils produisent les monts, les corps les plus solides,
Les pierres, les rochers, les métaux homicides;
Et lorsque, sans appui, vivement repoussés,
Ils nagent vers les cieux et flottent dispersés,
Ils composent de l'air la substance féconde,
Et nourrissent les feux du grand astre du monde.

Sans former nul objet, d'autres, tumultueux,
Dirigent dans les airs leur cours infructueux,
Ou s'unissent aux corps par un vague assemblage.
A tes yeux, Memmius, j'en expose l'image :
Lorsque des feux du jour, par un étroit conduit,
En un lieu ténébreux le rayon s'introduit,
Dans le cône brillant des atômes paraissent,
Courent rapidement, montent, tombent, se pressent;
Attirés, poursuivis, dans leurs fougueux ébats,
Ils semblent destinés à d'éternels combats.
Tel l'essaim d'éléments, dans la Nature immense,
Se divise, s'unit, se heurte et se balance.
Les plus communs effets, avec art médités,
Nous révèlent souvent de hautes vérités.

Observe, Memmius, dans le trait de lumière,
Ces faibles corps tracer leur pénible carrière :

Quod tales turbæ motus quoque materiai
Significant clandestinos cæcosque subesse.
Multa videbis enim plagis ibi percita cæcis
Commutare viam, retroque repulsa, reverti
Nunc huc, nunc illuc, in cunctas denique partes.
Scilicet hic a principiis est omnibus error.

Prima moventur enim per se primordia rerum;
Inde ea quæ parvo sunt corpora conciliatu,
Et quasi proxima sunt ad vires principiorum,
Ictibus illorum cæcis impulsa cientur;
Ipsaque, quæ porro paulo majora, laccessunt.
Sic a principiis ascendit motus, et exit
Paulatim nostros ad sensus, ut moveantur
Illa quoque, in solis quæ lumine cernere quimus;
Nec, quibus id faciant plagis, apparet aperte.

Nunc, quæ mobilitas sit reddita materiai
Corporibus, paucis licet hinc cognoscere, Memmi.
Primum, Aurora novo quum spargit lumine terras,
Et variæ volucres, nemora avia pervolitantes,
Aera per tenerum liquidis loca vocibus opplent;
Quam subito soleat sol ortus tempore tali
Convestire sua perfundens omnia luce,
Omnibus in promptu manifestumque esse videmus.
At vaporis, quem sol mittit lumenque serenum,
Non per inane meat vacuum; quo tardius ire

Ils décèlent ainsi les furtifs mouvemens ,
L'interminable essor des premiers élémens,
Dont la mobilité, l'insensible secousse,
Les heurte, les conduit, les soutient, les repousse,
Et, dans l'air agité leur frayant un chemin,
De détour en détour les égare sans fin.

Oui de ces élémens l'étonnante vitesse
Poursuit tous les objets, dont l'extrême finesse,
Les tissus, et surtout la faible pesanteur,
Sont contraints de céder à ce léger moteur.
Ceux-ci frappent des corps d'un tissu plus solide;
De proche en proche ainsi le mouvement rapide
Se propage et se montre au sillon radieux:
Mais la cause première est cachée à nos yeux.

Apprends, surtout, apprends combien, toujours agiles,
Les premiers élémens sont souples et mobiles.
A l'instant où l'aurore a redoré les cieux,
Quand les hôtes légers des bois harmonieux,
Voltigeant à l'envi sous l'humide feuillage,
Au dieu de la lumière adressent leur hommage;
Par quel entraînement, du céleste séjour
Vers la terre épanchés, coulent les flots du jour!
Le soleil s'offre à peine aux barrières du monde;
Il apparaît, soudain sa clarté nous inonde.

Cogitur, aerias quasi quum diverberet undas :
Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,
Sed complexa meant inter se, cunque globata.
Quapropter simul inter se retrahuntur; et extra
Officiuntur, uti cogantur tardius ire.

At, quæ sunt solida primordia simplicitate,
Quum per inane meant vacuum, nec res remoratur
Ulla foris, atque ipsa suis e partibus unum,
Unum in quem cœpere locum connixa feruntur;
Debent nimirum præcellere mobilitate,
Et multo citius ferri, quam lumina solis;
Multiplicisque loci spatium transcurrere eodem
Tempore, quo solis pervolgant fulgura cœlum :
Nam neque consilio debent tardata morari,
Nec perscrutari primordia singula quæque,
Ut videant, qua quidque geratur cum ratione.

At quidam contra hæc, ignari, materiali
Naturam non posse, Deûm sine numine, rentur
Tantopere humanis rationibus ac moderatis,
Tempora mutare annorum, frugesque creare.
Nec jam cætera, mortales quæ suadet adire,
Ipsaque deducit dux vitæ dia Voluptas,
Ut res per ⁷ Veneris blanditum sæcla propagent,
Ne genus occidat humanum; quorum omnia causa
Constituisse Deos fingunt: sed in omnibu' rebus
Magnopere a vera lapsi ratione videntur.

Ses feux bravent pourtant l'air dont ils sont froissés;
Dans un vide impalpable ils ne sont point lancés.
Malgré son prompt essor, leur vaporeuse masse
Aux champs aériens un moment s'embarrasse.
Mais le pur élément, de la hauteur du ciel,
Sans obstacle, descend dans l'espace éternel.
Il peut donc du soleil devancer la lumière;
Il part, et déjà touche au bout de sa carrière.
Impénétrable, exempt de tout choc étranger,
Vers son but, chaque effort tend à le diriger;
De la Nature, il tient son mouvement rapide;
Car nulle intelligence à son cours ne préside,
Et tu ne penses pas que, s'imposant des lois,
Chaque élément s'élance, ou s'arrête à son choix.

Oui, des sages ont cru la Nature inféconde;
Qu'ils devaient aux dieux seuls les biens dont elle abonde:
Que ces maîtres réglaient la marche des saisons,
Offraient à nos désirs les fruits et les moissons;
Et qu'aux hôtes nombreux d'une terre chérie
Leur main puissante ouvrait les portes de la vie.
Après tant de bienfaits, quel mortel odieux,
Quel ingrat, nous dit-on, a méconnu les dieux?
Hommes vains, abusés par un pieux délire,
Quoi! de la volupté vous abjurez l'empire?

Nam, quamvis rerum ignorem primordia quæ sint,
Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
Confirmare, aliisque ex rebus reddere multis,
Nequaquam nobis divinitus esse creatam
Naturam mundi, quæ tanta est prædita culpa :
Quæ tibi posterius, Memmi, faciemus aperta.
Nunc id quod superest de motibus expediemus.

Nunc locus est, ut opinor, in his illud quoque rebus
Confirmare tibi, nullam rem posse sua vi
Corpoream sursum ferri⁸, sursumque meare.
Ne tibi dent in eo flammæ corpora fraudem :
Sursus enim vorsus gignuntur, et augmina sumunt ;
Et sursum nitidæ fruges arbustaque crescunt,
Pondera, quantum in se est, quum deorsum cuncta ferantur.
Nec, quum subsiliunt ignes ad tecta domorum,
Et celeri flamma degustant tigna trabesque,
Sponte sua facere id, sine vi subigente, putandum est :
Quod genus, e nostro quum missus corpore sanguis
Emicat exsultans alte, spargitque cruorem.
Nonne vides etiam quanta vi tigna trabesque
Respuat humor aquæ? Nam quam magi' mersimus altum
Directa, et magna vi multi pressimus ægre,
Tam cupide sursum revomit magis, atque remittit,

Elle est de tous les biens l'impérissable auteur,
La source de la vie et son guide enchanteur.
O Vénus, déité consolante et féconde,
Tu règues sur les dieux, et tu charmes le monde.
Ah ! quand de l'Univers j'eusse ignoré le sort,
Sur ce théâtre, en butte aux horreurs de la mort,
Le désordre, les maux, que chaque jour enfante,
La rigueur des saisons, leur faveur inconstante.
Tout m'aurait dit : réprime un zèle injurieux,
D'un ouvrage imparfait n'accuse pas les dieux.

De ce système, un jour, je bannirai le doute ;
Mais ma muse à nos pas indique une autre route.
Nul objet vers les cieux ne tend à s'élancer ;
Si tu vois les moissons dans l'air se balancer,
Si la flamme s'élève, et si, loin de la terre,
L'arbre porte sa cime au séjour du tonnerre ;
Crois qu'un moteur secret, dans leur sein enfermé,
Les force à s'affranchir de l'ordre accoutumé.
C'est ainsi que la flamme, en son essor rapide,
Suit au sommet des toits l'aliment qui la guide.
Tel le sang comprimé, sorti de ses canaux,
En jet de pourpre monte et s'élance à grands flots.
Vois par cent bras nerveux, que l'adresse seconde,
Ces pieux, avec effort plongés au fond de l'onde ;
De son sein écumant tout à coup repoussés,
Ils cèdent au pouvoir de ses flots courroucés :

Plus ut parte foras emergant, exsiliantque;
Nec tamen hæc, quantum est in se, dubitamus, opinor,
Quin vacuum per inane deorsum cuncta ferantur.
Sic igitur debent flammæ quoque posse per auras
Aeris expressæ sursum succedere, quanquam
Pondera, quantum in se est, deorsum deducere pugnent.
Nocturnasque faeces cæli sublime volantes,
Nonne vides longos flammarum ducere tractus,
In quascunque dedit partes Natura meatum?
Non cadere in terram stellas⁹ et sidera cernis?
Sol etiam summo de vertice dissipat omnes
Ardorem in partes, et lumine conserit arva:
In terras igitur quoque solis vergitur ardor;
Transversosque volare per imbres fulmina cernis;
Nunc hinc, nunc illinc abrupti nubibus ignes
Concursant; cadit in terras vis flammea volgo.

Illud in his quoque te rebus cognoscere avemus:
Corpora quum deorsum rectum per inane feruntur,
Ponderibus propriis, incerto tempore ferme,
Incertisque locis, spatio decedere paulum,
Tantum quod momen mutatum dicere possis.

Quod nisi declinare solerent, omnia deorsum,
Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum;
Nec foret offensus natus, nec plaga creata
Principiis; ita nil unquam Natura creasset.

Sans l'obstacle mouvant qu'oppose le fluide,
Ces fardeaux entraînés se plongent dans le vide.
Enfin, telle est la loi qui régit l'Univers :
Le feu, quoique léger, descend du haut des airs.
Vois se précipiter de la voûte brillante
Le météore ardent, l'étoile étincelante ;
Vois le flambeau du jour, des célestes hauteurs,
Épandre sur nos champs ses rayons bienfaiteurs,
Et la foudre, couvée au sein des noirs orages,
Qui déchire à grand bruit les plus épais nuages,
Brille, sillonne l'air de sa pâle clarté,
Et gronde en agitant le globe épouvanté.

Ainsi l'élément cède au penchant qui l'attire,
Et du vide à jamais il traverse l'empire ;
Toutefois, infidèle à son cours ordonné,
Dans un détour oblique il s'échappe entraîné ;
Mais sa déclinaison est bien faible ! et ma Muse
A lui donner un nom malgré moi se refuse.

Par cet effort secret s'ils n'étaient repoussés,
Les nombreux élémens tomberaient dispersés ;
Comme l'eau distillée à la céleste voûte,
Vers la terre descend et tombe goutte à goutte.

Quod si forte aliquis credit graviora potesse
Corpora, quo citius rectum per inane feruntur,
Incidere e supero levioribus, atque ita plagas
Gignere, quæ possint genitales reddere motus;
Avius a vera longe ratione recedit.
Nam per aquas quæcunque cadunt atque aera deorsum,
Hæc, pro ponderibus, casus celerare necesse est;
Propterea, quia corpus aquæ, naturaque tenuis
Aeris haud possunt æque rem quamque morari:
Sed citius cedunt gravioribus exsuperata.
At contra nulli de nulla parte, neque ullo
Tempore inane potest vacuum subsistere rei,
Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.
Omnia quapropter debent per inane quietum
Æque ponderibus non æquis concita ferri.
Haud igitur poterunt levioribus incidere unquam
Ex supero graviora; neque ictus gignere per se,
Qui varient motus per quos Natura genat res.

Quare etiam atque etiam paulum clinare necesse est
Corpora, nec plus quam minimum, ne fingere motus
Obliquos videamur, et id res vera refutet.
Namque hoc in promptu manifestumque esse videmus,
Pondera, quantum in se est, non posse obliqua meare.
Ex supero quum præcipitant; quod cernere possis.

Oui, sans leurs chocs divers, sans leurs combats rivaux,
Le monde eût sommeillé dans l'éternel repos.

Les objets les plus lourds, dis-tu, d'un cours rapide
Descendent les premiers aux profondeurs du vide;
Et tous les corps légers, mus par leur pesanteur,
Obtiennent de ce choc l'ascendant créateur?
Il est vrai que, dans l'air ou dans l'onde qu'il presse,
Chaque objet par son poids redouble sa vitesse :
Car de l'onde et des airs le vapoureux tissu
Se dilate et se prête au coup qu'il a reçu.
Mais des plus faibles corps, dans le vide impalpable
Rien ne peut obstruer la route interminable.
Quelle que soit sa masse ou sa légèreté,
Avec ordre conduit durant l'éternité,
L'essaim des élémens dans l'espace se roule,
Comme un torrent s'enfuit, tombe, renaît, s'écoule.
Les corps les plus pesans n'ont pu dans leurs trajets
Combattre ni heurter les plus légers objets,
Ni, formant au hasard leur mobile structure,
Par leur rapidité féconder la Nature.

Les élémens, ami, j'aime à le répéter,
Par un oblique essor tentent de s'écarter.
Cette pente est légère, et nul regard, sans doute,
Ne peut la mesurer dans leur immense route.
Non, je n'impose pas mes lois à l'univers;
Mais ne peut-on penser qu'aux vastes champs des airs,

Sed nihil omnino recta regione viai
Declinare, quis est qui possit cernere, sese?

Denique, si semper motus connectitur omnis,
Et vetere exoritur semper novus ordine certo;
Nec declinando faciunt primordia motûs ¹⁰
Principium quoddam, quod fati fœdera rumpat,
Ex infinito ne causam causa sequatur:
Libera per terras unde hæc animantibus exstat,
Unde est hæc, inquam, fatis avolsa voluntas,
Per quam progredimur, quo ducit quemque voluptas?
Declinamus item motus, nec tempore certo,
Nec regione loci certa, sed ubi ipsa tulit mens.
Nam, dubio procul, his rebus sua cuique voluntas
Principium dat; et hinc motus per membra rigantur.
Nonne vides etiam, patefactis tempore puncto
Carceribus, non posse tamen prorumpere equorum
Vim cupidam tam desubito, quam mens avet ipsa?
Omnis enim totum per corpus materiai
Copia conquiri debet, concita per artus
Omnes, ut studium mentis connexa sequatur;
Ut videas initum motûs a corde creari,
Ex animique voluntate id procedere primum;
Inde dari porro per totum corpus et artus.

Nec simile est, ut quum impulsus procedimus ictu,
Viribus alterius magnis magnoque coactu;

Quand l'objet pesant tombe, une secrète lutte
A de faibles écarts détermine sa chute.

Si chaque mouvement, l'un à l'autre enchaîné,
Suit un pouvoir certain à jamais combiné;
Si dans les élémens une attaque soudaine
De la fatalité ne peut briser la chaîne,
Ni déranger enfin, par des accords nouveaux,
D'un moteur primitif les éternels travaux;
D'où naît la liberté dont les êtres disposent,
La ferme volonté qu'aux destins ils opposent,
L'art d'éviter les maux, de répondre aux plaisirs?
Car tous nos sentimens, les besoins, les désirs,
N'ont ni lieux arrêtés, ni coutume prescrite;
La volonté les meut, les calme, les irrite;
Et, soumis à son gré, le ressort machinal
Se développe et cède à son premier signal.
Vois le coursier fougueux, au bord de la carrière,
Bondir et soulever sa mouvante crinière;
Il dévore le but; du retard irrité,
Il ronge en frémissant son mors ensanglanté.
Sans doute tous les feux dont son être s'enflamme
Sont réunis soudain pour obéir à l'ame;
Chaque organe averti, fidèle à son emploi,
De cette reine altière exécute la loi.

Quand de chocs étrangers la force nous entraîne,
Des sens désordonnés la résistance est vaine;

Nam tum materiam totius corporis omnem
Perspicuum est, nobis invitis, ire rapique,
Donicum eam refrænavit per membra voluntas.
Jamne vides igitur, quanquam vis externa multos
Pellit, et invitos cogit procedere sæpe,
Præcipientesque rapit, tamen esse in pectore nostro
Quiddam, quod contra pugnare obstareque possit;
Cujus ad arbitrium quoque copia materiali
Cogitur interdum flecti per membra, per artus,
Et projecta refrænatur, retroque residit?

Quare in seminibus quoque idem fateare necesse est,
Esse aliam, præter plagas et pondera, causam
Motibus, unde hæc est nobis innata potestas,
De nihilo quoniam fieri nil posse videmus.
Pondus enim prohibet ne plagis omnia fiant,
Externa quasi vi; sed ne mens ipsa necessum
Intestinum habeat cunctis in rebus agendis,
Et devicta quasi cogatur ferre patique:
Id facit exiguum CLINAMEN principiorum,
Nec regione loci certa, nec tempore certo.

Nec stipata magis fuit unquam materiali
Copia, nec porro majoribus intervallis.
Nam neque adaugescit quidquam, neque deperit inde.
Quapropter, quo nunc in motu principiorum
Corpora sunt, in eodem anteacta ætate fuere,
Et posthac semper simili ratione ferentur.

Mais, si la volonté leur impose son frein ,
Tous respectent bientôt son ordre souverain.
Il règne au fond des cœurs un pouvoir salulaire,
Qui réprime des sens l'erreur involontaire ;
Ils ne tentent sans lui qu'un effort superflu ,
Et la vie est soumise à ce maître absolu.

De la matière ainsi l'inerte et brute essence
A quelque sentiment doit donner la naissance ;
Il diffère du choc et de la pesanteur :
De notre liberté tel est l'unique auteur.
Sur une base , ami , la vérité repose ,
L'effet le plus léger n'est pas produit sans cause ;
Oui , par la pesanteur l'ordre règne en tous lieux.
Mais, crois que si l'esprit est libre , ingénieux ,
A la déclinaison que subit la matière
Il doit sa liberté , sa force et sa lumière.

Les premiers élémens de toute éternité
N'ont ralenti leur cours ni leur fécondité ;
Les dons que la Nature aujourd'hui leur dispense
Les suivront à jamais dans l'avenir immense.
L'être qui de la vie aborda le séjour ,
Doit, par les mêmes lois y reparaître un jour :

Et quæ consuerunt gigni, gignentur eadem
Conditione; et erunt, et crescent, inque valebunt,
Quantum cuique datum est per fœdera Naturai.
Nec rerum summam commutare ulla potest vis.
Nam neque quo possit genus ullum materiai
Effugere ex Omni, quidquam est; neque rursus in Omne
Unde coorta queat nova vis irrumpere, et omnem
Naturam rerum mutare et vertere motus.

Illud in his rebus non est mirabile: quare,
Omnia quum rerum primordia sint in motu,
Summa tamen summa videatur stare quiete,
Præterquam si quid proprio dat corpore motus.
Omnis enim longe nostris ab sensibus infra
Primorum natura jacet: quapropter, ubi illa
Cernere jam nequeas, motus quoque surpere debent;
Præsertim quum, quæ possimus cernere, celent
Sæpe tamen motus, spatio diducta locorum.
Nam sæpe in colli tondentes pabula læta
Lanigeræ reptant pecudes'', quo quamque vocantes
Invitant herbæ gemmantes rore recenti;
Et satiati agni ludunt blandeque coniscant:
Omnia quæ nobis longe confusa videntur,
Et veluti in viridi candor consistere colli.
Præterea magnæ legiones quum loca cursu
Camporum complent, belli simulacra cientes;
Et circumvolitant equites, mediosque repente

Voyageur éternel aveuglément docile,
Il se montre un instant, fuit, revient et s'exile.
Le tems produit les corps, les soutient, les dissout :
Mais ses efforts jamais n'ébranlent le Grand-Tout.
Son pouvoir est sans borne ainsi que son espace ;
Dans cette lutte enfin le tems cède et se lasse.

Tandis que dans le calme apparaît l'univers,
Chaque élément se livre à des combats divers.
Si de ces corps subtils l'essence est invisible,
Leur mouvement léger peut-il être sensible ?
Et que dis-je ? l'essor des objets spacieux
Dans un vague lointain se dérobe à nos yeux.
Au penchant des coteaux, vois, sur l'herbe humectée,
De pesantes brebis un foule agitée ;
Vers sa mère attiré, chaque agneau bondissant
Réclame à sa mamelle un nectar nourrissant.
Il s'exerce et jouit de ses forces naissantes ;
Son jeune front s'essaie aux luttes innocentes :
Et de loin cet immense et mobile tableau
N'offre qu'un point blanchi sur l'herbe du coteau.
Sous leurs drapeaux flottans des cohortes nombreuses
S'écoulent à grands pas dans les plaines poudreuses ;
Tantôt en voltigeant, des escadrons épars
De l'armée ont suivi les mobiles remparts ;

Tramittunt valido quatientes impete campos ;
Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virûm vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad sidera mundi :
Et tamen est quidam locus altis montibus, unde
Stare videtur, et in campis consistere fulgur.

Nunc age : jam deinceps cunctarum exordia rerum
Qualia sint, et quam longe distantia formis,
Percipe, multigenis quam sint variata figuris;
Non quod multa parum simili sint prædita forma,
Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant.
Nec mirum : nam quum sit eorum copia tanta,
Ut neque finis, uti docui, neque summa sit ulla ;
Debent nimirum non omnibus omnia prorsum
Esse pari filo, similique affecta figura.

Præterea genus humanum, mutæque natantes
Squammigerûm pecudes, et læta arbusta, feræque,
Et variæ volucres, lætantia quæ loca aquarum
Concelebrant circum ripas, fontesque, lacusque ;
Et quæ pervolgant nemora avia pervolitantes :
Horum unum quodvis generatim sumere perge ;

Tantôt sur un seul point tout se presse, s'amasse,
S'élance en bondissant, vole et franchit l'espace.
Du reflet de l'airain les monts sont colorés,
La terre a retenti sous les pas mesurés;
Le bruit des chars roulans, le fracas des armures,
Jusqu'aux voûtes des cieus portent de longs murmures.
Ces guerriers cependant, leurs innombrables dards,
Les aigles belliqueux, les mouvans étendards,
Vus du sommet des monts se distinguent à peine,
Et semblent lentement se traîner dans la plaine.

Enfin des élémens étudions le cours,
La figure, les lois, la force et les contours.
Non qu'ils offrent d'aspects un assemblage immense;
Mais, vois de leurs produits l'énorme différence.
Qui peut s'en étonner? leur nombre est infini;
Pour former chaque objet leur essaim réuni
Ne peut exactement, à sa marche fidèle,
Dans chaque essai nouveau retracer son modèle.

Observons les humains, les habitans des eaux,
Les monstres du désert, les rians arbrisseaux,
Et ces chantres légers, dont le touchant ramage
S'exhale aux bords de l'onde ou charme le bocage.
De chaque espèce ainsi comparons les sujets :
Quelques variétés s'impriment sur leurs traits.

Invenies tamen inter se distare figuris.
Nec ratione alia proles cognoscere matrem,
Nec mater posset prolem : quod posse videmus,
Nec minus atque homines inter se nota cluere.

Nam sæpe ¹² ante Deûm vitulus delubra decora
Thuricremas propter mactatus concidit aras,
Sanguinis expirans calidum de pectore flumen :
At mater, virides saltus orbata peragrans,
Liquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis,
Omnia convisens oculis loca, si queat usquam
Conspicere amissum fœtum ; completque querelis
Frondiferum nemus adsistens, et crebra revisit
Ad stabulum, desiderio prefixa juvenci.
Nec teneræ salices, atque herbæ rore vigentes,
Fluminaque ulla queunt, summis labentia ripis,
Oblectare animum subitamque avertere curam;
Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
Derivare queunt alio curaque levare :
Usque adeo quiddam proprium notumque requirit.
Præterea teneri tremulis cum vocibus hædi
Cornigeras norunt matres, agnique petulci
Balantum pecudes : ita, quod Natura reposcit,
Ad sua quisquē fere decurrunt ubera lactis.

Sans l'utile secours de ces faibles nuances ,
Partout se confondraient leurs familles immenses ;
De leur mère bientôt les enfans ignorés
Ne se connaîtraient plus et fuiraient égarés :
Mais l'instinct aisément repousse l'imposture ;
Et qu'il est éloquent le cri de la Nature !

Victime consacrée à ton zèle pieux ,
Quand un jeune taureau tombe aux autels des dieux ,
Celle qui l'enfanta , qui déjà n'est plus mère ,
S'échappe , fuit , parcourt la forêt solitaire ,
Promène tristement son regard éperdu ,
Réclame à chaque objet le fils qu'elle a perdu :
Les torrens , les rochers , nul lieu ne l'intimide.
Elle imprime ses pas dans la campagne humide :
Soudain elle s'arrête , et son cri douloureux ,
Lugubre , retentit dans les bois ténébreux :
Souvent elle retourne à l'étable déserte ,
Semble l'interroger , lui raconter sa perte ;
Le fleuve accoutumé , l'herbe épaisse , les fleurs ,
Rien ne parle à ses goûts , ne distrait ses douleurs.
Près des jeunes troupeaux en vain elle s'adresse ;
Ah ! qui peut d'une mère abuser la tendresse !
Aucune illusion ne saurait la toucher :
Il n'est plus là le fils que son cœur vient chercher.
Le chevreau dont la voix est encore tremblante ,
A peine dirigeant sa marche chancelante ,

Postremo quodvis frumentum, non tamen omne,
Quodque suo in genere inter se simile esse videbis,
Quin intercurrat quædam distantia formis :
Concharumque genus parili ratione videmus
Pingere telluris¹³ gremium, qua mollibus undis
Littoris incurvi bibulam pavit æquor arenam.
Quare etiam atque etiam simili ratione necesse est,
Natura quoniam constant, neque facta manu sunt
Unius ad certam formam primordia rerum,
Dissimili inter se quædam volitare figura.
Perfacile est jam animi ratione exsolvere nobis
Quare fulminetis multo penetratior ignis,
Quam noster fluat e tædis terrestribus ortus.
Dicere enim possis cœlestem fulminis ignem
Subtilem magis e parvis constare figuris,
Atque ideo transire foramina, quæ nequit ignis
Noster hic e lignis ortus, tædaque creatus.

Præterea lumen per cornu transit; at imber
Respuitur : quare? nisi luminis illa minora
Corpora sunt, quam de quibus est liquor almus aquarum.

Et quamvis subito per colum vina videmus
Perfluere : at contra tardum cunctatur olivum,

Conduit par la Nature et par elle informé,
Demande son breuvage au sein accoutumé.

Parmi ces flots d'épis que le zéphir balance,
La Nature bannit l'exakte ressemblance.
Dans les climats jadis par l'onde recouverts,
Interroge le globe : en ses flancs entr'ouverts,
Combien sont variés les nombreux coquillages
Dont les mers autrefois ont comblé leurs rivages ?
Comme eux , les élémens, dans leurs féconds emplois,
De la variété doivent subir les lois :
Car, au sortir des mains de l'aveugle Nature,
L'art n'a point dans un moule asservi leur structure :
Vers des lieux différens, sous mille aspects divers,
Ils nagent, balancés dans l'immense univers.
Tu vois pourquoi les feux nés du sein de la terre
N'ont point l'ardent essor des flammes du tonnerre ;
Dévorans, mais grossiers, ils n'égaleut jamais
Du foudre aérien les invincibles traits.

La corne en son tissu tient l'onde prisonnière,
Et permet le passage aux traits de la lumière ;
Car le fluide aqueux, mollement agité,
Des rayons éclatans n'a point l'activité.

Dans le filtre bientôt le vin s'ouvre une route,
Et l'huile lentement n'en sort que goutte à goutte :

Aut quia nimirum majoribus est elementis,
Aut magis hamatis inter se, perque plicatis.
Atque ideo fit uti non tam deducta repente
Inter se possint primordia singula quæque,
Singula per cujusque foramina permanare.

Huc accedit uti mellis lactisque liquores
Jucundo sensu linguæ tractentur in ore;
At contra tetra absinthî natura, ferique
Centauri, fœdo pertorquent ora sapore :
Ut facile agnoscas e lævibus atque rotundis
Esse ea, quæ sensus jucunde tangere possunt.
At contra, quæ amara atque aspera cunque videntur,
Hæc magis hamatis inter se nexa teneri,
Proptereaque solere vias rescindere nostris
Sensibus, introituque suo perrumpere corpus.

Omnia postremo bona sensibus, et mala tactu,
Dissimili inter se pugnant perfecta figura :
Ne tu forte putes serræ stridentis acerbum
Horrorem constare elementis lævibus æque
Ac musæa mele, per chordas organici quæ
Mobilibus digitis expergefata figurant.

Neu simili penetrare putes primordia forma
In nares hominum, quum tetra cadavera torrent,
Et quum scena croco Cilici perfusa recens est,
Araque Panchæos exhalat propter odóres.

Par des principes lourds et plus entrelacés
Du fruit de l'olivier les sucS embarrassés
Ne peuvent diviser leurs masses onctueuses,
Ni du filtre envahir les veines tortueuses.

Et du miel et du lait si la suavité
Réjouit le palais mollement dilaté;
Si l'absinthe, au contraire, ou l'âpre centaurée
Révolte amèrement sa fibre déchirée,
Tu reconnais, ami, que les sucS les plus doux
Résultent d'élémens arrondis, lisses, mous;
Et que l'aigre saveur de l'acérbe breuvage
Naît d'atômes courbés, dont l'étroit assemblage,
Compacte en sa rudesse, et surtout anguleux,
Offense en pénétrant l'organe chatouilleux.

Le plaisir, la douleur qu'un objet nous procure
Sont dus aux élémens, surtout à leur structure.
De la scie, en effet, les aigres sifflemens
Jamais n'ont réuni les mêmes élémens
Dont se forment les sons, qu'en son docte délire,
Le chantre harmonieux module sur sa lyre.

Des miasmes infects d'un cadavre brûlé,
Du baume précieux de la myrrhe exhalé,
Du doux esprit des fleurs, du parfum de la rose,
D'atômes opposés l'essence se compose.

Neve bonos rerum simili constare colores
Semine constituas, oculos qui pascere possunt,
Et qui compungunt aciem lacrymareque cogunt;
Aut fœda specie tetri turpesque videntur.
Omnis enim sensus quæ mulcet causa juvatque,
Haud sine principali aliquo lævore creata est:
At contra, quæcunque molesta atque aspera constat,
Non aliquo sine materiæ squalore reperta est.

Sunt etiam ¹⁴ quæ jam nec lævia jure putantur
Esse, neque omnino flexis mucronibus unca;
Sed magis angululis paulum prostantibus, et quæ
Titillare magis sensus, quam lædere possunt;
Fæcula jam quo de genere est, inulæque sapes.

Denique jam calidos ignes, gelidamque pruinam,
Dissimili dentata modo compungere sensus
Corporis, indicio nobis est tactus uterque.
Tactus enim, tactus, proh Divûm numina sancta!
Corporis est sensus, vel quum res extera sese
Insinuat, vel quum lædit quæ in corpore nata est.
Aut juvat egrediens genitales per Veneris res;
Aut ex offensu quum turbant corpore in ipso
Semina, confunduntque inter se concita sensum:
Ut, si forte manu quamvis jam corporis ipse
Tute tibi partem ferias, æque experiare.
Quapropter longe formas distare necesse est,

Applique donc ces lois aux lugubres couleurs
Qui fatiguent nos yeux, nous arrachent des pleurs,
A celles dont la teinte, et douce et complaisante,
Repose et réjouit la prunelle souffrante.

Sans être, je le sais, souples, ronds et polis,
Ni former à l'excès de tortueux replis,
De nombreux élémens s'étendent, s'amollissent,
Mais de points acérés toutefois se hérissent :
(La fécule et l'aulnée en sont les résultats),
Ils chatouillent l'organe et ne le blessent pas.

Des glaces de l'hiver, des flammes dévorantes
L'aiguillon se revêt de formes différentes ;
Le tact nous le révèle ; il supplée à nos yeux.
Bienfait de la Nature, ô tact officieux !
Du goût, des voluptés tutélaire interprète,
Toi qu'émeut le désir ou la douleur secrète ;
Soit lorsque de Vénus l'attrait impérieux
Épanche du plaisir les flots délicieux ;
Soit lorsqu'un choc trop vif des ressorts de la vie
Altère la vigueur et trouble l'harmonie.
L'expérience, ami, te convaincra soudain :
Interroge l'endroit qu'aura frappé ta main.

Principiis, varios quæ possint edere sensus.

Denique, quæ nobis durata ac spissa videntur,
Hæc magis hamatis inter sese esse necesse est,
Et quasi ramosis alte compacta teneri.
In quo jam genere in primis adamantina saxa
Prima acie constant, ictus contemnere sueta,
Et validi silices, ac duri robora ferri,
Æraque, quæ claustris restantia vociferantur.

Illa autem debent ex lævibus atque rotundis
Esse magis, fluido quæ corpore liquida constant¹⁵ :
Nec retinentur enim inter se glomeramina quæque,
Et procursus item in proclive volubilis exstat.

Omnia postremo quæ puncto tempore cernis
Diffugere, ut fumum, nebulas, flammisque, necesse est,
Si minus omnia sunt e lævibus atque rotundis,
At non esse tamen perplexis indupedita,
Pungere uti possint corpus penetrareque saxa;
Nec tamen hærare inter se, quod quisque videmus
Sentibus esse datum; facile ut cognoscere possis
Non e perplexis, sed acutis esse elementis.

Sed quod amara vides eadem, quæ fluvida constant,
Sudor uti maris est, minime id mirabile habendum.

Par le trait du plaisir, par le mal qu'on endure,
On peut des élémens distinguer la structure.

Mais les durs élémens qui forment les métaux
Sont unis, enlacés, ainsi que des faisceaux.
Tel est le diamant, à tout choc insensible,
L'âpre caillou, le fer et l'airain inflexible.

De fluides formés, les objets liquoreux
N'ont que des élémens lisses, unis, poreux,
Dont la masse arrondie est légère, flottante,
Et d'un plan incliné vivement suit la pente.

Les élémens du feu, des nuages mouvans,
Et des corps vaporeux balancés par les vents,
Ne sont pas arrondis ; car, malgré leur souplesse,
S'ils affectent nos sens, leur âpreté les blesse.
Ils ne sont pas non plus noueux, embarrassés ;
Les rochers les plus durs sont par eux traversés.
Mais leur forme, sans doute, indécise, inégale,
De l'un à l'autre extrême occupe l'intervalle.

Ne soyons pas surpris que les torrens des mers,
Liquides, ruisselans, à la fois soient amers.

Nam quod fluvidum est, e lævibus atque rotundis
Est : at lævibus atque rotundis mista doloris
Corpora : nec tamen hæc retineri hamata necessum est;
Scilicet esse globosa, tamen quum squalida constant,
Provolvi simul ut possint, et lædere sensus.

Et quo mista putes magis aspera lævibus esse
Principiis, unde est Neptuni corpus acerbum,
Est ratio secernundi, seorsumque videndi.
Humor dulcit¹⁶, ubi per terras crebrius idem
Percolatur, ut in foveam fluat, ac mansuescat.
Linqvit enim supera tetri primordia viri
Aspera, quo magis in terris hærescere possunt.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem, quæ
Ex hoc apta fidem ducit; primordia rerum
Finita variare figurarum ratione.
Quod si non ita sit, rursum jam semina quædam
Esse infinito debebunt corporis auctu.
Namque in eadem una cuiuscujus brevitate
Corporis, inter se multum variare figuræ
Non possunt. Fac enim minimis e partibus esse
Corpora prima; tribus, vel paulo pluribus auge :
Nempe ubi eas partes unius corporis omnes,

Des élémens aqueux l'essence globuleuse
Se mêle à des objets d'une forme anguleuse,
Dont les contours aigus et l'acide saveur
Dans l'organe du goût provoquent la douleur.
Cet essaim d'élémens se recourbe, s'enlace :
Cependant nul crochet n'en resserre la masse ;
Ils peuvent à la fois, raboteux et glissans,
Se rouler dans leur lit ou déchirer nos sens.

D'un tel mélange, enfin, ma muse offre l'indice :
Quand l'eau de l'océan sous la terre se glisse,
Des torrens écumeux, épanchés dans ses flancs,
Les principes amers, inégaux et saillans,
S'accrochent, en suivant ses cavités profondes,
Et de leur âcreté débarrassent les ondes.

Ici brille à nos yeux une autre vérité :
L'élément, dans sa forme, est toujours limité.
Des atômes ainsi s'entretient l'harmonie ;
Autrement leur grandeur deviendrait infinie.
Mais ces corps sont-ils faits, dans leur ténuité,
Pour jouir à l'excès de la variété ?
Divise-les en trois : sépare ces parties ;
Tranche, mêle ou rejoins leurs masses assorties ;
Dispose en tous les sens leur plan, leur liaison ;
Bientôt s'épuise l'art de la combinaison.

Summa atque ima locans, transmutans dextera lævis,
Omnimodis expertus eris, quam quisque det ordo
Formai speciem totius corporis ejus :
Quod superest, si forte voles variare figuras,
Addendum partes alias erit; inde sequetur
Adsimili ratione, alias ut postulet ordo,
Si tu forte voles etiam variare figuras.
Ergo formai novitatem corporis augmen
Subsequitur : quare non est ut credere possis ,
X Esse infinitis distantia semina formis ,
Ne quædam cogas immani maximitate
Esse : supra quod jam docui non posse probari.

Jam tibi barbaricæ vestes, Melibœaque fulgens
Purpura Thessalico concharum tincta colore, et
Aurea pavonum ridenti imbuta lepore
Sæcla, novo rerum superata colore jacerent :
Et contemptus odor myrrhæ, mellisque sapor,
Et cycnea mele, Phœbeaque dædala chordis
Carmina, consimili ratione oppressa silerent:
Namque aliis aliud præstantius exoreretur.
Cedere item retro possent in deteriores
Omnia sic partes, ut diximus in meliores.
Namque aliis aliud retro quoque tetrius esset
Naribus, auribus atque oculis orisque sapor.
Quæ quoniam non sunt in rebus reddita, certa et
Finis utrinque tenet summam, fateare necesse est

Il faudrait, pour leur rendre une forme nouvelle,
Ouvrir d'aspects sans nombre une source éternelle.
Tu ne peux donc sans fin multiplier leurs traits,
Sans augmenter leur masse et l'accroître à l'excès:
En les douant, ami, d'une étendue extrême,
Tu vas de l'Univers troubler l'ordre suprême.

Alors de l'Orient les tissus précieux,
De l'oiseau de Junon le cercle radieux,
Et la pourpre des rois, que sur ses frais rivages
La Thessalie emprunte aux riches coquillages;
Tout à coup délaissés, sans honneur et sans prix,
Vont pâlir à l'aspect d'un nouveau coloris.
Chacun va dédaigner, pour l'objet qui l'attire,
La saveur du doux miel, le parfum de la myrrhe.
Apollon, dont la voix charme la cour des dieux,
Des beaux jours printaniers le chantre harmonieux,
D'un rival préféré redoutant la puissance,
Se condamnent bientôt au plus honteux silence.
Dès qu'un ordre nouveau de goûts et de plaisirs
Rallume dans nos cœurs le foyer des désirs,

Materiam quoque finitis differre figuris.

Denique, ab ignibus ad gelidas¹⁷, hiemisque pruinas
Finitum est, retroque pari ratione remensum est.
Finit enim calor, ac frigus, mediique tepores
Inter utrumque jacent, explentes ordine summam.
Ergo finita distant ratione creata;
Ancipiti quoniam mucrone utrinque notantur,
Hinc flammis, illinc rigidis insessa pruinis.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem, quæ
Ex hoc apta fidem ducit : primordia rerum,
Inter se simili quæ sunt perfecta figura,
Infinita cluere : etenim, distantia quum sit
Formarum finita, necesse est, quæ similes sint,
Esse infinitas : aut summam materiai
Finitam constare : id quod non esse probavi.
Quod quoniam docui, nunc suaviloquis, age, paucis

Les assouvit, les calme, aussitôt les irrite,
A des biens plus parfaits sans cesse les invite.
Et tels seraient aussi les goûts pernicious.
Sans cesse fatigués, l'odorat ou les yeux,
Las d'une affection toujours plus dangereuse,
N'en pourraient supporter l'atteinte douloureuse;
Système absurde et vain que la raison dément.
La Nature a borné le goût, le sentiment;
Et sa main tutélaire avec ordre mesure
Des premiers élémens la force et la structure.

Un espace divise entre divers climats
Les feux brûlans du Sud et les âpres frimas.
La chaleur et le froid siègent à leur limite,
C'est au centre commun que la tiédeur habite.
Ainsi des qualités et du goût des objets
Un pouvoir absolu réprime les excès,
Puisqu'ils sont captivés en différens espaces
Par les feux dévorans ou l'âpreté des glaces.

Mais si des élémens les traits sont peu divers,
Leur foule est infinie ainsi que l'Univers;
Par torrens, dans les airs, leurs masses vagabondes
Traversent à jamais l'immensité des mondes;
Leurs combats, leurs penchans, leur pouvoir mutuel,
Animent du Grand-Tout le spectacle éternel.

Versibus ostendam, corpuscula materiai
Ex infinito summam rerum usque tenere,
Undique protelo plagarum continuato.

Nam, quod rara vides magis esse animalia quædam,
Fœcundamque minus naturam cernis in illis;
At regione, locoque alio, terrisque remotis,
Multa licet genere esse in eo, numerumque repleti.
Sicuti quadrupedum cum primis esse videmus
In genere anguimanos elephantos, India quorum
Millibus e multis vallo munitur eburno,
Ut penitus nequeat penetrari: tanta ferarum
Vis est, quarum nos perpauca exempla videmus.

Sed tamen id quoque uti concedam, quam libet, esto
Unica res quædam, nativo corpore sola,
Cui similis toto terrarum non sit in orbe:
Infinita tamen nisi erit vis materiai
Unde ea progigni possit concepta: creari
Non poterit, neque, quod superest, procreescere alique.

Quippe etenim sumant oculi, finita per omne
Corpora jactari unius genitalia rei;
Unde, ubi, qua vi, et quo pacto congressa coibunt
Materiæ tanto in pelago, turbaque aliena?

La Nature , dit-on , en créant les espèces ,
Ne leur accorda point ses égales largesses ;
Mais celle qui paraît peu nombreuse en ces lieux ,
Plus abondante , ami , se plaît sous d'autres cieux.
Dans l'Inde vois errer le quadrupède énorme ,
A la trompe flexible , à la taille difforme.
Près de chaque cité les éléphants épars
Semblent d'un mur d'ivoire entourer ses remparts ;
Cependant que d'un seul la présence imprévue
A peine sur ces bords étonne notre vue.

Mais , si dans la Nature enfin s'était formé
Un être unique , exempt de l'ordre accoutumé ,
Avec tous les objets privé d'analogie ,
Comment soutiendrait-il le fardeau de la vie ?
Et si les élémens , pour lui seul destinés ,
En nombres infinis n'étaient point combinés ,
Cet être singulier , isolé dans le monde ,
Trouverait pour lui seul la Nature inféconde.

Si tous les élémens , en leur nombre bornés ,
Quand leur masse est dissoute , erraient disséminés
Dans le vaste océan des flots de la matière ,
Pourraient-ils retourner à leur forme première ?

Non, ut opinor, habent rationem conciliandi :
Sed quasi, naufragiis magnis multisque coortis,
Disjectare solet magnum mare transtra, gubernas,
Antennas, proram, malos, tonsasque natantes,
Per terrarum omnes oras fluitantia aplustra;
Ut videantur, et indicium mortalibus edant,
Infidi maris insidias, viresque dolumque
Ut vitare velint, neve ullo tempore credant,
Subdola quum ridet placidi pellacia ponti :
Sic tibi, si finita semel primordia quædam
Constitues, ævum debebunt sparsa per omne
Disjectare æstus diversi materiai :
Nunquam in concilium ut possint compulsa coire,
Nec remorari in concilio, nec crescere adaucta.
Quorum utrumque palam fieri manifesta docet res,
Et res progigni, et genitas procreare posse.
Esse igitur, genere in quovis, primordia rerum
Infinita palam est, unde omnia suppeditantur.

Nec superare queunt motus utique exitiales
Perpetuo, neque in æternum sepelire salutem;
Nec porro rerum genitales, auctificique
Motus perpetuo possunt servare creata.
Sic æquo geritur certamine principiorum
Ex infinito contractum tempore bellum.
Nunc hic, nunc illic superant vitalia rerum,
Et superantur item : miscetur funere vagor,

Leurs principes nombreux , si long-tems confondus ,
A leur premier état ne seraient point rendus.
Tels , lorsqu'au sein des mers , après les jours d'orage ,
Errent de loin à loin les débris d'un naufrage ;
Sur les flots aplanis , surnagent dispersés
Des bancs , des gouvernails et des mâts fracassés.
Exemple menaçant qui semble dire : arrête ,
Quand le ciel est serein redoute la tempête !
Oui , tous les élémens , s'ils n'étaient infinis ,
Pendant l'éternité nageraient désunis.
Mais , dans le vaste gouffre où le tems les balance ,
Si le hasard un jour leur rendait l'existence ,
Cet assemblage vain , ouvrage d'un moment ,
Ne pourrait s'augmenter , ni trouver d'aliment.
Ainsi l'atteste , ami , la sage expérience.
Les êtres lentement reçoivent l'existence :
Chaque espèce n'obtient des sucs réparateurs
Que d'un nombre infini d'élémens créateurs.

Oui , par leurs chocs féconds et par leur foule immense ,
Du monde chaque jour la scène recommence.
Du corps le plus durable ils marquent le déclin ;
Au pouvoir destructeur ils imposent un frein.
Les succès , les revers , le plaisir , la souffrance ,
Du destin tour à tour font pencher la balance :
Le flambeau de la vie , à peine consumé ,
Par des êtres nouveaux est bientôt rallumé.

Quem pueri tollunt visentes luminis oras ;
Nec nox ulla diem ¹⁸, neque noctem aurora secuta est,
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites et funeris atri.

Illud in his obsignatum quoque rebus habere
Convenit, et memori mandatum mente tenere :
Nil esse in promptu, quorum natura tenetur,
Quod genere ex uno consistat principiorum ;
Nec quidquam, quod non permisto semine constet.
Et quam quidque magis multas vis possidet in se,
Atque potestates ; ita pluria principiorum
In sese genera, ac varias docet esse figuras.

Principio tellus habet in se corpora prima,
Unde mare immensum volventes flumina fontes
Assidue renovent : habet ignes unde oriantur.
Nam multis succensa locis ardent sola terræ :
Eximiis vero furit ignibus impetus Ætnæ.
Tum porro nitidas fruges, arbustaque læta
Gentibus humanis habet unde extollere possit ;
Unde etiam fluidas frondes, et pabula læta
Montivago generi possit præbere ferarum.

Aussi la tendre aurore, aussi la nuit profonde,
Reverront à jamais, en visitant le monde,
L'enfant qui de la vie ose franchir le seuil,
Et la douleur plaintive à côté d'un cercueil.

D'un unique élément rien n'a reçu la vie :
De principes divers l'union, l'harmonie,
Ont produit chaque objet, et la variété
Atteste leur puissance et leur immensité.
L'utile vérité que ma muse révèle,
Ami, doit te laisser une empreinte éternelle.

Interroge la terre : en ses flancs sinueux,
Des fleuves sont nourris les flots impétueux ;
Des foyers souterrains les flammes pétulantes
Dévorent, en grondant, ses entrailles brûlantes.
Ainsi du sombre Etna le gouffre spacieux
Vomit des feux ardents vers la voûte des cieux.
Oui, la terre en son sein forme, couve et féconde
Ces pompeux végétaux dont elle orne le monde ;
Se couvre tour à tour d'abondantes moissons,
De fruits délicieux et de rians gazons ;
Innombrables bienfaits que son ordre partage
A l'être intelligent, à la brute sauvage.

Quare magna Deûm mater¹⁹, materque ferarum,
Et nostri genitrix hæc dicta est corporis una.
Hanc veteres Graiûm docti cecinere poetæ
Sublimem in curru bijugos agitare leones;
Aeris in spatio magnam pendere docentes
Tellurem, neque posse in terra sistere terram.
Adjunxere feras; quia, quamvis effera, proles
Officiis debet molliri victa parentum:
Muralique caput summum cinxere corona;
Eximiis munita locis quod sustinet urbes:
Quo nunc insigni per magnas prædita terras
Horrifice fertur divinæ matris imago.
Hanc variæ gentes, antiquo more sacrorum,
Idæam vocitant matrem, Phrygiasque catervas
Dant comites, quia primum ex illis finibus edunt
Per terrarum orbem fruges cœpisse creari.
Gallos attribuunt; quia, numen qui violarint
Matris, et ingrati genitoribus inventi sint,
Significare volunt indignos esse putandos,
Vivam progeniem qui in oras luminis edant.
Tympana tenta tonant palmis, et cymbala circum
Concava, raucisonoque minantur cornua cantu,
Et Phrygio stimulat numero cava tibia mentes:
Telaque præportant, violenti signa furoris,
Ingratos animos, atque impia pectora volgi
Conterrere metu quæ possint numine Divæ.

Elle doit à ses dons les titres glorieux
De mère, de soutien des hommes et des dieux.
Dans ces antiques jours de poétique ivresse,
Sous le ciel enchanteur, le beau ciel de la Grèce,
Du génie et des arts les nobles fictions
La placent sur un char traîné par des lions :
Tels, du vide, dit-on, parcourant l'étendue,
Des flots aériens la roulent suspendue.
Au joug apprivoisés, ces monstres furieux,
Du pouvoir des bienfaits emblème ingénieux,
Attestent que les soins, la bonté paternelle,
Ramènent aux vertus une ame criminelle.
Quand, le front couronné de tours, de bastions,
La déesse apparaît aux yeux des nations,
Le peuple épouvanté contemple sa couronne,
Image des remparts que menace Bellone;
Sous le nom d'Idéenne elle reçoit des vœux :
Alors de Phrygiens un cortège nombreux
L'entoure : le premier, comblé de ses largesses,
Ce peuple a des moissons recueilli les richesses.
Des prêtres mutilés brûlent un pur encens ;
Honteux de leur destin, furieux, gémissans,
Ils semblent proclamer cette loi salutare :
« L'ingrat qui méconnut les bontés d'une mère,
» Rebelle à la nature, à la divinité,
» Ne revivra jamais dans sa postérité. »
Par leurs mains cependant frappés avec mesure,
La cymbale mugit et le tambour murmure ;

Ergo quum primum, magnas invecta per urbes,
Munificat tacita mortales muta salute ²⁰,
Ære atque argento sternunt iter omne viarum,
Largifica stipe ditantes; nunguntque rosarum
Floribus, umbrantes matrem comitumque catervas.

Hic armata manus ²¹ (*Curetas* nomine Graii
Quos memorant *Phrygios*) inter se forte catenas
Ludunt, in numerumque exsultant, sanguine læti; et
Terrificas capitem quatientes numine cristas,
Dictæos referunt *Curetas*, qui Jovis illum
Vagitem in Creta quondam occultasse feruntur;
Quum pueri circum puerum pernice chorea,
Armati in numerum pulsarent æribus æra,
Ne Saturnus eum malis mandaret adeptus,
Æternumque daret matri sub pectore vulnus.
Propterea magnam armati matrem comitantur,
Aut quia significant Divam prædicere, ut armis
Ac virtute velint patriam defendere terram,
Præsidioque parent decorique parentibus esse.

L'aigre et rauque cornet rend un son plein d'horreur;
La flûte phrygienne excite à la fureur.
Ce sinistre appareil, ce cliquetis des armes,
A l'homme criminel inspirent des alarmes,
Afin que, dans son cœur noblement combattu,
Un remords salutaire enfante la vertu.

Tandis qu'en nos remparts la muette déesse
Des crédules mortels console la faiblesse,
Les trésors précieux, versés à pleines mains,
Les plus brillans métaux, encombreant les chemins;
Et le parfum des fleurs, tel qu'un léger nuage,
De la mère des dieux environne l'image.

De Curètes alors, nés aux champs phrygiens,
S'avance un groupe armé; surchargés de liens,
Ils bondissent, frappés de leurs pesantes chaînes,
Et contemplent le sang qui coule de leurs veines.
L'aigrette sur leur front lance d'affreux éclairs.
Ce fracas est pareil à ces bruyans concerts
Que, sur l'humble berceau du roi de l'Empyrée,
Dans la Crète formait une troupe sacrée;
Quand, pour le dérober aux célestes lambris,
Du naissant immortel ses chants couvraient les cris :
Un chœur nombreux d'enfans, au milieu de leur danse,
Frappait l'airain sonore, en marquait la cadence.
On craignait que des cieux l'antique souverain,
Jaloux, ne dévorât le rejeton divin.

Quæ bene et eximie quamvis disposita ferantur,
Longe sunt tamen a vera ratione repulsa;
Omnis enim per se Divûm natura necesse est
Immortali ævo summa cum pace fruatur,
Semota a nostris rebus sejunctaque longe.
Nam privata dolore omni, privata perichis,
Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostrî,
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira.

Terra quidem vero caret omni tempore sensu :
Sed quia multarum potitur primordia rerum,
Multa modis multis effert in lumina solis.
Hic si quis mare Neptunum, Cereremque vocare
Constituet fruges, et Bacchi nomine abuti
Mavolt, quam laticis proprium proferre vocamen;
Concedamus ut hic terrarum dictitet orbem
Esse Deûm matrem, dum re non sit tamen apse.

Et qu'au cœur de sa mère une atteinte cruelle
N'ouvrît d'un noir chagrin la blessure éternelle.
Ce spectacle imposant dit à l'homme pieux
De servir ses parens, sa patrie et les dieux.

Ces riches fictions, fruits d'une douce ivresse,
N'abusent point, ami, la sévère sagesse.
Elle sait que les dieux, au comble de l'honneur,
S'abreuvent à grands flots d'un éternel bonheur.
A ces rois assoupis dans une paix profonde,
Qu'importent les plaisirs ou les malheurs du monde?
Loin de les fatiguer par d'inutiles vœux,
Cherche au fond de ton cœur le secret d'être heureux.
Ton sort n'est point soumis à leur divin caprice;
Le bien naît des vertus, le malheur naît du vice.

Ah! quels que soient ses noms, ses titres solennels,
La terre est un amas d'élémens éternels,
Dont les combats nombreux, la féconde énergie,
Font éclore à jamais l'abondance et la vie.
Mais veux-tu que la fable anime l'Univers?
Neptune régnera sur les gouffres des mers;
Flore dans une fleur obtiendra notre hommage,
Cérès dans les moissons, Bacchus dans un breuvage.

Sæpe itaque ex uno tondentes gramina campo
Lanigeræ pecudes et equorum duellica proles,
Buceriæque greges, sub eodem tegmine cœli,
Ex unoque sitim sedantes flumine aquai,
Dissimili vivunt specie, retinentque parentum
Naturam, et mores generatim quæque imitantur :
Tanta est in quovis genere herbæ materiai
Dissimilis ratio, tanta est in flumine quoque.

Jam vero, quamvis animantem ex omnibus unam
Ossa, cruor, venæ, calor, humor, viscera, nervi
Constituunt, quæ sunt porro distantia longe
Dissimili perfecta figura principiorum.

Tum porro quæcunque igni flammata cremantur,
Si nil præterea, tamen ex se ea corpora tradunt,
Unde ignem jacere et lumen summittere possint,
Scintillasque agere, ac late differre favillam.
Cætera consimili mentis ratione peragrans,
Invenies intus multarum semina rerum

Érige, s'il le faut, la terre en déité,
Mais sous l'allégorie offrons la vérité.

Il est tems, Memmius, rentrons dans la carrière.
Vois ces coursiers bouillans d'une fureur guerrière,
Les paisibles brebis, les bœufs laborieux,
Respirant le même air, hôtes des mêmes lieux.
Rassemblés et nourris au même pâturage,
Rafraîchis, abreuvés sur un commun rivage,
Ils diffèrent pourtant de goût, de volupté :
Dans un cercle à jamais leur sort est limité.
Marquée enfin d'un sceau que nul pouvoir n'altère,
Chaque espèce transmet sa forme héréditaire.
Ainsi le pâturage, et le fleuve, et les airs,
Combinent en leur sein des principes divers.

Chaque essence, en un mot, et nourrit et renferme
D'innombrables objets la substance et le germe.

Tel le bois réunit en son tissu poreux
Des germes de chaleur, de cendres et de feux.
Les élémens divers, dont le mélange enfante
Les arbres, les rochers, chaque espèce vivante,
N'ont dû leurs qualités qu'à leur combinaison ;
Ainsi les plus doux fruits se changent en poison,

Corpore celare, et varias cohibere figuras.

Denique multa vides quibus et odor et sapor una
Reddita sunt, quum adoles : imprimis pleraque dona,
Relligione animum turpi quum tangere parto.
Hæc igitur variis debent constare figuris :
Nidor enim penetrat qua succus non it in artus :
Succus item seorsum et rerum sapor insinuatur
Sensibus, ut noscas primis differre figuris.
Dissimiles igitur formæ glomeramen in unum
Conveniunt, et res permisto semine constant.

Quin etiam passim nostris in versibus ipsis
Multa elementa vides multis communia verbis ;
Quum tamen inter se versus ac verba necesse est
Confiteare alia ex aliis constare elementis.
Non quod multa parum communis littera currat,
Aut nulla inter se duo sint ex omnibus îsdem ;
Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant.
Sic aliis in rebus item communia multa
Multarum rerum quum sint primordia, longe
Dissimili tamen inter se consistere summa
Possunt : ut merito ex aliis constare ferantur
Humanum genus, ac fruges, arbustaque læta.

Quand pour eux tout à coup la Nature infidelle
Prête à leurs élémens une forme nouvelle.

Quelquefois un objet que la flamme dissout
Affecte au même instant l'odorat et le goût.
Sur le brasier sacré, telle est cette victime
Qu'au dieu du repentir offre la main du crime.
Pour former la saveur, le parfum vapoureux,
Ce corps rassemblait donc des élémens nombreux.
Afin que par nos sens les odeurs soient reçues,
La Nature attentive a frayé des issues.
Dans le palais, enfin, si les douces saveurs
S'emparent d'une route interdite aux odeurs,
Leurs principes, unis sous la même substance,
Conservent dans leurs traits une énorme distance.

Dans ces vers, que pour toi ma muse a composés,
Les types sont communs à des mots opposés :
Sans altérer jamais l'exacte symétrie,
Combien leur assemblage en un moment varie !
Ainsi les élémens, rapprochés, désunis,
Donnent à l'Univers des aspects infinis.
Crois donc que les humains, les moissons, le feuillage,
De principes communs sont l'éternel ouvrage.

Nec tamen omnimodis connecti posse putandum est
Omnia : nam volgo fieri portenta videres ;
Semiferas hominum species existere , et altos
Interdum ramos egigni corpore vivo ;
Multaque connecti terrestria membra marinis ;
Tum flammam tetro spirantes ore Chimæras
Pascere Naturam per terras omniparentes.
Quorum nil fieri manifestum est ; omnia quando
Seminibus certis , certa genitrice , creata
Conservare genus crescentia posse videmus.

Scilicet id certa fieri ratione necesse est :
Nam sua cuique , cibus ex omnibus , intus in artus
Corpora discedunt , connexaque convenientes
Efficiunt motus : at contra aliena videmus
Rejicere in terras Naturam : multaque cæcis
Corporibus fugiunt e corpore percita plagis ,
Quæ neque connecti cuiquam potuere , neque intra
Vitales motus consentire atque animari.

Sed ne forte putes animalia sola teneri
Legibus his , eadem ratio res terminat omnes.
Nam veluti tota natura dissimiles sunt
Inter se genitæ res quæque , ita quamque necesse est
Dissimili constare figura principiorum :
Non quod multa parum simili sint prædita forma ” ,

Ne pense pas pourtant qu'au hasard combinés,
Les élémens sans but nagent désordonnés ;
De monstres, vils fardeaux du sein de la Nature,
Constamment renaîtrait la bizarre structure :
Le corps d'un quadrupède en poisson finirait ;
Souvent le cœur du tigre à l'homme appartiendrait ;
Des fleurs de nos troupeaux remplaceraient la laine ;
Et, soufflant les venins de sa brûlante haleine,
La Chimère hideuse infecterait les airs.
Ce désordre jamais n'affligea l'Univers :
Chaque espèce a ses lois ; dans sa route prescrite
Elle marche, et jamais ne franchit sa limite.

Tel est l'ordre éternel, et tout être animé
Cherche un suc analogue aux sucs qui l'ont formé ;
Des élémens amis il accroît sa substance ;
Mais l'objet étranger au but de l'existence,
Inutile à ses goûts, à sa maturité,
En secret loin de lui bientôt est rejeté.

Et ces lois, Mémmins, exercent leur empire
Sur l'objet insensible et l'être qui respire ;
La puissance, l'essor, le choc des élémens,
Leurs tourbillons, leur pente et leurs assortimens,
Du monde ont varié l'interminable scène ;
Mais des êtres nombreux ils combinent la chaîne,

Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant.
Semina quum porro distent, differre necesse est
Intervalla, vias, connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus : quæ non animalia solum
Corpora sejungunt, sed terras ac mare totum
Secernunt, cœlumque a terris omne retentant.

Nunc age, dicta meo dulci quæsita labore
Percipe : ne forte hæc albis ex alba rearis
Principiis esse, ante oculos quæ candida cernis ;
Aut ea quæ nigrant nigro de semine nata ;
Neve, alium quemvis quæ sunt induta colorem :
Propterea gerere hunc credas, quod materiai
Corpora consimili sint ejus tincta colore.
Nullus enim color est omnino materiai
Corporibus, neque par rebus, neque denique dispar.

In quæ corpora si nullus tibi forte videtur
Posse animi injectus fieri, procul avius erras.
Nam quum cæcigeni, solis qui lumina nunquam
Aspexere, tamen cognoscant corpora tactu,
Ex ineunte ævo, nullo contincta colore ;
Scire licet, menti quoque nostræ corpora posse
Verti in notitiam nullo circumlita fuco.
Denique nos ipsi, cæcis quæcunque tenebris
Tangimus, haud ullo sentimus tincta colore.

Séparent les sujets, distinguent à nos yeux
La terre, les forêts, l'océan et les cieux.

Hâtons-nous, Memmius; ma muse étend ses ailes :
Viens sur des bords lointains cueillir des fleurs nouvelles.
Ne crois pas que le noir ou la blancheur du lis
Du choix des élémens obtienne un coloris.
Je dirai quel pouvoir tour à tour les nuance;
Mais de toute couleur l'élément est l'absence.

L'élément sans couleur peut-il donc exister ?
Ami, daigne m'entendre et cesse de douter.
Vois ces infortunés dont la triste paupière
Ne s'entr'ouvrit jamais aux traits de la lumière ;
Bientôt par l'habitude et le tact éclairés,
Ils discernent les corps pour eux décolorés.
Ainsi des élémens tu conçois l'existence,
Tu peux sans coloris admettre leur substance ;
Enfin, lorsque des nuits le voile est abaissé,
Des plus vives couleurs l'éclat s'est effacé.

Quod quoniam vinco fieri, nunc esse docebo.
Omnis enim color omnino mutatur in omnes;
Quod facere haud ullo debent primordia pacto:
Immutabile enim quiddam superare necesse est,
Ne res ad nihilum redigantur funditus omnes.
Nam, quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.
Proinde colore cave contingas semina rerum,
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.

Præterea, si nulla coloris principiis est
Reddita natura; at variis sunt prædita formis,
E quibus omnigenos gignunt, variantque colores.
Propterea magni quod refert semina quæque
Cum quibus et quali positura contineantur,
Et quos inter se dent motus accipiantque:
Perfacile extemplo rationem reddere possis,
Cur ea, quæ nigro fuerint paulo ante colore,
Marmoreo fieri possint candore repente:
Ut mare, quum magni commorunt æquora venti,
Vertitur in canos candenti marmore fluctus.
Dicere enim possis nigrum quod sæpe videmus,
Materies ubi permista est illius, et ordo
Principiis mutatus, et addita demptaque quædam,
Continuo id fieri ut candens videatur et album:
Quod si cæruleis constarent æquora ponti
Seminibus, nullo possent albescere pacto.
Nam quocunque modo perturbes, cærulea quæ sint

Joignons l'expérience à la raison austère :
La couleur aisément s'embellit ou s'altère.
Les élémens n'ont point cette fragilité ;
La Nature les force à la stabilité.
Sur cette base enfin sa puissance se fonde.
Gardons-nous d'ébranler les fondemens du monde ,
En les livrant sans cesse à de vains changemens :
Ainsi de coloris privons les élémens.

Cependant leur concours, leur choc, leur alliance,
Font de tout coloris varier la nuance.
Ne vois-tu pas l'albâtre, éblouissant et pur,
Réfléchir ou l'ébène ou le plus sombre azur ;
Et du vieil océan les vagues bondissantes
Se couvrir, en grondant, d'écumes blanchissantes ?
Tels, si les élémens dans l'objet le plus noir,
Fugitifs, déplacés, sont prompts à se mouvoir,
Leur mélange nouveau mille fois se combine,
Change, brille et revêt une teinte argentine.
Mais si l'onde naissait d'élémens azurés,
Ses atômes, en vain réunis, séparés,
Ne pourraient imprimer à leur masse flottante
Du marbre de Paros la blancheur éclatante.

Nunquam in marmoreum possant migrare colorem.

Sin alio atque alio sunt semina tincta colore,
Quæ maris efficiunt unum purumque nitorem :
Ut sæpe ex aliis formis variisque figuris,
Efficitur quiddam quadratum, unæque figuræ :
Conveniebat, uti in quadrato cernimus esse
Dissimiles formas, ita cernere in æquore ponti :
Aut alio, in quovis uno puroque nitore
Dissimiles longe inter se variosque colores.

Præterea, nihil officiunt obstantque figuræ
Dissimiles, quo quadratum minus omne sit extra :
At varii rerum impediunt prohibentque colores,
Quo minus esse uno possit res tota nitore.

Tum porro, quæ ducit et inlicit, ut tribuamus
Principiis rerum nonnunquam, causa, colores,
Occidit; ex albis quoniam non alba creantur :
Nec quæ nigra cluent, de nigris; sed variis de.
Quippe etenim multo proclivius exorientur
Candida de nullo, quam de nigrante colore,
Aut alio quovis, qui contra pugnet et obstet.

Præterea, quoniam nequeunt sine luce colores
Esse, neque in lucem existunt primordia rerum :
Scire licet quam sint nullo velata colore.
Qualis enim cæcis poterit color esse tenebris,

Peut-être diras-tu que la plaine des mers
Résulte d'élémens de coloris divers ;
Comme d'objets confus la masse réunie
En un vaste édifice enfante l'harmonie.
Mais peux-tu supposer dans l'essence des eaux
Des principes brillans qui colorent les flots ?

Si, dans un monument d'uniforme surface,
Un point irrégulier n'en détruit point la grâce,
Au plus beau coloris un reflet ajouté
De l'éclat primitif ternit la pureté.

Garde-toi d'assigner, par une règle vaine,
De sombres élémens à la lugubre ébène ;
Aux célestes couleurs des principes d'azur :
Cherchons la vérité dans un chemin plus sûr.

L'élément cache au jour son essence première ;
Et, crois-moi, la couleur est due à la lumière.
Pourrait-elle exister avec l'obscurité,
Puisque, toujours mobile au sein de la clarté,

Lumine qui mutatur in ipso, propterea quod
Recta aut obliqua percussus luce refulget?
Pluma columbarum quo pacto in sole videtur,
Quæ sita cervices circum collumque coronat,
Namque alias fit uti rubro sit clara pyropo :
Interdum quodam sensu fit uti videatur
Inter cæruleum virides miscere smaragdos.
Caudaque pavonis, larga quum luce repleta est,
Consimili mutat ratione obversa colores.
Qui, quoniam quodam gignuntur luminis ictu,
Scilicet id sine eo fieri non posse putandum est.

Et quoniam plagæ quoddam genus excipit in se
Pupula ²³, quum sentire colorem dicitur album,
Atque aliud porro, nigrum quum et cætera sentit,
Nec refert ea, quæ tangis, quo forte colore
Prædita sint; verum quali magis apta figura :
Scire licet nil principiis opus esse colores,
Sed variis formis variantes edere tactus.

Præterea, quoniam non certis certa figuris
Est natura coloris, et omnia principiorum
Formamenta queunt in quovis esse nitore;
Cur ea, quæ constant ex illis, non pariter sunt
Omnigenis perfusa coloribus in genere omni?
Conveniebat enim corvos, quoque sæpe volantes
Ex albis album pennis jactare colorem,

Elle brille ou pâlit quand un rayon solaire
Lui verse un jour oblique ou perpendiculaire ?
De l'oiseau de Vénus vois le collier brillant
Peindre de cent couleurs son lustre vacillant ;
Vois le cercle pompeux où le paon nous étale
L'émeraude, l'azur, la pourpre orientale ;
Leur coloris s'efface et renaît tour à tour,
Selon l'aspect, les lieux et le degré du jour.

De diverses couleurs l'impression subite,
En affectant la vue, ou la flatte ou l'irrite ;
Mais, dans tous les objets que le tact a saisis,
La forme est nécessaire et non le coloris :
Ainsi des élémens qu'importe la nuance ?

Des êtres animés telle n'est pas l'essence :
De leur race à jamais la couleur est le sceau ;
Toujours, du haut des airs, le sinistre corbeau
Offre à l'œil attristé son funèbre plumage.
Ainsi les élémens du cygne au doux ramage,
Réunis, combinés dans un ordre certain,
Colorent constamment son plumage argentin.

Et nigros fieri nigro de semine cynos,
Aut alio quovis uno varioque colore.

Quin etiam, quanto in partes res quæque minutas
Distrahitur magis, hoc magis est ut cernere possis
Evanescere paulatim stinguique colorem.
Ut fit, ubi in parvas partes discerpitur aurum,
Purpura, Pœniceusque color clarissimu' multo,
Filatim quum distractus disperditur omnis :
Noscere ut hinc possis, prius omnem efflare colorem
Particulas, quam discedant ad semina rerum.

Postremo, quoniam non omnia corpora vocem
Mittere concedis, neque odorem; propterea fit
Ut non omnibus attribuas ²⁴ sonitus et odores.
Sic, oculis quoniam non omnia cernere quimus,
Scire licet, quædam tam constare orba colore,
Quam sine odore ullo quædam sonituque remota;
Nec minus hæc animum cognoscere posse sagacem,
Quam quæ sunt aliis rebus privata notisque.

Sed, ne forte putes solò spoliata colore
Corpora prima manere; etiam secreta teporis
Sunt, ac frigoris omnino calidique vaporis;
Et sonitu sterila, et succo jejuna feruntur;
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem.
Sicut amaricini blandum, stactæque liquorem,

Plus un corps se dissout, plus il se décolore ;
A l'excès divisé son éclat s'évapore :
Même, au rang de l'atôme avant qu'il soit réduit,
Sa couleur disparaît et son lustre est détruit.
L'or, sous le lourd marteau, se transforme en poussière,
Et la pourpre des rois s'efface à la filière.

La vérité nous parle, écoute ses leçons :
Mille objets sont privés de parfums et de sons ;
L'ouïe et l'odorat ignorent leur présence :
Tels, d'autres à nos yeux cachent leur existence.
Ton esprit délicat, éclairé par ma voix,
Aux premiers élémens peut appliquer ces lois.

Que dis-je ? aucun éclat jamais ne les colore ;
Et nulle affection pour eux ne doit éclore ;
Insensibles au froid, à la brûlante ardeur,
Ils sont privés de sucs et dénués d'odeur :
De ses agens secrets la prudente Nature
Conserve la substance inaltérable et pure.

Et nardi florem, nectar qui naribus halant,
Quum facere instituas; cum primis quærere par est,
Quoad licet ac potis es reperire, inolentis olivi
Naturam, nullam quæ mittat naribus auram;
Quam minime ut possit mistos in corpore odores
Concoctosque, suo contactos perdere viro.

Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere suum gignundis rebus odorem,
Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt :
Nec simili ratione saporem denique quemquam,
Nec frigus, neque item calidum tepidumque vaporem, et
Cætera : quæ quum ita sunt tandem, ut mortalia constent,
Molli lenta, fragosa putri, cava corpore raro,
Omnia sint a principiis sejuncta necesse est,
Immortalia si volumus subungere rebus
Fundamenta, quibus nitatur summa salutis;
Ne tibi res redeant ad nilum funditus omnes.

Nunc ea quæ sentire videmus cunque, necesse est
Ex insensilibus tamen omnia confiteare
Principiis constare : neque id manifesta refutant,
Nec contra pugnant, in promptu cognita quæ sunt :
Sed magis ipsa manu ducunt et credere cogunt,
Ex insensilibus, quod dico, animalia gigni.
Quippe videre licet, vivos existere vermes
Stercore de tetro, putrorem quum sibi nacta est

Ainsi dans les parfums on mélange avec art
La suave liqueur de la myrrhe et du nard.
Mais pour base on choisit une essence inodore,
De peur qu'en s'échauffant son suc ne s'évapore;
Et que, prompt à s'aigrir par de vives chaleurs,
Il n'altère aussitôt le doux esprit des fleurs.

Dans l'élément nul son, nulle odeur n'est sensible;
Car son ensemble est pur, solide, indivisible.
Il ne peut contenir de vices destructeurs,
Tels que l'aridité, les venins corrupteurs,
L'assemblage confus de matière et de vide,
La fragile souplesse et la vapeur humide.
Si l'atôme enfermait ces ennemis divers,
Sur ses vieux fondemens croulerait l'Univers.

Tous les corps, me dis-tu, doués d'intelligence,
Aux simples élémens devraient leur existence?
De cette vérité te frayant le chemin,
L'expérience, ami, te conduit par la main.
La matière insensible à tes regards enfante
D'êtres doués de sens la peuplade agissante.
Tu vois, lorsque la pluie inonde les vallons,
Des reptiles éclore en de fangeux sillons.

Intempestivis ex imbribus humida tellus :
Præterea cunctas itidem res vertere sese.
Vertunt se fluvii, frondes, et pabula læta
In pecudes; vertunt pecudes in corpora nostra
Naturam; et nostro de corpore sæpe ferarum
Augescunt vires, et corpora pennipotentum.

Ergo omnes Natura cibos in corpora viva
Vertit, et hinc sensus animantium procreat omnes :
Non alia longe ratione atque arida ligna
Explicat in flammæ, et in ignes omnia versat.
Jamne vides igitur, magni primordia rerum
Referre in quali sint ordine quæque locata;
Et commista quibus dent motus accipiantque?
Tum porro quid id est animum quod percutit ipsum?
Quod movet? et varios sensus expromere cogit?
Ex insensilibus ni credas sensile gigni.

Nimirum, lapides et ligna et terra quoque una
Mista, tamen nequeunt vitalem reddere sensum.
Illud in his igitur fœdus meminisse decebit;
Non ex omnibus omnino quæcunque creant res,
Sensilia extemplo, et sensus me dicere gigni :
Sed magni referre, ea primum quantula constant,
Sensile quæ faciunt, et qua sint prædita forma,
Motibus, ordinibus, posituris denique quæ sint :

Tous les corps sont soumis à ces métamorphoses ;
Le feuillage des bois , l'herbe épaisse , les roses ,
Les gerbes des moissons et le cristal des eaux ,
En sucS décomposés , se changent en troupeaux .
La chair qu'ils ont produite enfin doit nous repaître ,
Se confondre avec nous ; et nos membres peut-être ,
Par de féroces dents dévorés à leur tour ,
Rassasiront le tigre ou l'avide vautour .

La Nature à jamais sur sa scène mouvante
Transforme l'aliment en substance vivante .
C'est ainsi que le bois , inactif , amorti ,
En flamme pétillante est bientôt converti .
Si la matière enfin sagement dispensée
Elle-même jamais n'enfante la pensée ,
D'où provient ce pouvoir dont les constans efforts
Déterminent notre ame , éveillent ses ressorts ?

De la terre et du bois , non , la brute alliance
N'a point au sein des corps versé l'intelligence ;
Non , je ne prétends pas que de purs élémens
Allument dans les cœurs le feu des sentimens .
Ce n'est point au hasard à donner l'existence :
Observe donc leur choc , leur nœud , leur consistance ;
Car la combinaison , les différentes lois ,
Qui produisent la glèbe ou la feuille des bois ,

Quarum nil rerum in lignis glebisque videmus.
Et tamen hæc quum sunt quasi putrefacta per imbres,
Vermiculos pariunt, quia corpora materiali
Antiquis ex ordinibus, permota nova re,
Conciliantur ita ut debent animalia gigni.

Deinde ex sensilibus quum sensile posse creari
Constituunt, porro ex aliis sentire suetis;
Mollia tum faciunt: nam sensus jungitur omnis
Visceribus, nervis, venis, quæcunque videmus
Mollia mortali consistere corpore creta.

Sed tamen esto jam posse hæc æterna manere;
Nempe tamen debent aut sensum partis habere,
Aut similia totis animalibus esse putari.
At nequeunt per se partes sentire nec esse.
Namque alium sensus membrorum respuit omnes.
Nec manus a nobis potis est secreta, neque ulla
Corporis omnino sensum pars sola tenere.
Linguitur ut totis animalibus adsimilentur,
Vitali ut possint consentire undique sensu.
Qui poterunt igitur rerum primordia dici
Et lethi vitare vias, animalia quum sint,
Atque animalibu' sint mortalibus una eademque?

N'offrent ni les rapports , ni l'active énergie
Qui fait briller en nous la flamme de la vie.
Mais vois tous ces objets décomposés , flétris :
Des insectes nombreux naissent de leurs débris ;
De tous leurs élémens la masse dispersée
Se rapproche , fermente , et , cent fois remplacée ,
Se combine , reçoit l'ascendant créateur
Qui fait du sentiment atteindre la hauteur.

Garde-toi de penser qu'intelligent , sensible ,
L'atôme au sentiment rende l'être accessible.
Quelle essence fragile aurait donc l'élément ?
Car un lien intime unit le sentiment
Aux viscères , aux nerfs , enfin à chaque organe
Qu'à la destruction sa faiblesse condamne.

Dotons-les , s'il le faut , de l'immortalité.
N'auront-ils qu'en un point la sensibilité ?
Chaque élément est-il un faible animalcule ?
L'un et l'autre système est vain et ridicule.
Sans doute , au jeu du corps , qu'il ne peut partager ,
Tout objet isolé doit rester étranger :
Telle au membre amputé l'existence est ravie.
Aux élémens enfin accordons-nous la vie ?
Le titre d'élément ne leur convient donc pas :
C'est leur ouvrir , ami , les portes du trépas.

Quod tamen ut possint, ab cœtu concilioque,
Nil facient præter volgum turbamque animantum :
Scilicet ut nequeunt homines, armenta feræque
Inter sese ullam rem gignere conveniendo
Per Veneris res, extra homines, armenta ferasque.

Quod si forte suum dimittunt corpore sensum,
Atque alium capiunt; quid opus fuit attribui quod
Detrahitur? Tum præterea, (quod fugimus ante)
Quatinus in pullos animales vertier ova
Cernimus alituum, vermesque effervere, terram
Intempestivos quum putror cepit ob imbres :
Scire licet gigni posse ex non sensibu' sensus.

Quod si forte aliquis dicet duntaxat oriri
Posse ex non-sensu sensus, mutabilitate
Ante aliqua, tanquam partum, quam proditur extra :
Huic satis illud erit planum facere atque probare,
Non fieri partum nisi consilio ante coacto;
Nec commutari quidquam sine conciliatu
Primorum, ut nequeant ullius corporis esse
Sensus ante ipsam genitam naturam animantis.

Tu le veux, j'y consens; ils vivent d'âge en âge.
Et que peut enfanter leur vivant assemblage?
D'êtres intelligens d'innombrables essaims.
La Nature jamais ne change ses desseins.
Des siècles écoulés l'ordre renaît sans cesse :
Quand les hôtes des bois, les hommes, chaque espèce,
A la voix de l'amour cherchent la volupté,
Leur image est transmise à leur postérité.

Les élémens, dit-on, en formant leur mélange,
De sensibilité font alors un échange;
Au sentiment commun tous viennent s'asservir.
Pourquoi leur faire un don et soudain le ravir?
Combien ces facultés sont d'ailleurs inutiles!
Vois les œufs des oiseaux changés en volatiles;
Les objets corrompus, doués de sens nouveaux,
Insinuer la vie à d'impurs vernisseaux.
La Nature peut tout : sa suprême puissance
Du plus inerte objet fait jaillir l'existence.

Peut-être, diras-tu, par un prompt changement
La matière féconde obtient le sentiment;
En produisant un être, elle se décompose,
Avant que la Nature à nos yeux ne l'expose.
Mais sans formation le corps serait-il né?
En lui chaque élément s'est uni, combiné;
Jamais enfin les sens n'ont pu précéder l'être;
Et tous les élémens qui soudain l'ont fait naître

Nimirum quia materies disjecta tenetur
Aere, fluminibus, terris flammaque creatis :
Nec congressa modo vitales convenienti
Contulit inter se motus, quibus omnituentes
Accensi sensus animantem quamque tuentur.

Præterea, quamvis animantem grandior ictus,
Quam patitur natura, repente adfligit, et omnes
Corporis atque animi pergit confundere sensus.
Dissolvuntur enim posituræ principiorum,
Et penitus motus vitales impediuntur;
Donec materies, omnes concussa per artus,
Vitales animæ nodos e corpore solvit,
Dispersamque foras²⁵ per caulas ejicit omnes.
Nam quid præterea facere iectum posse reamur
Oblatum, nisi discutere ac dissolvere quæque?

Fit quoque, uti soleant minus oblato acriter ictu
Reliquiæ motus vitalis vincere sæpe,
Vincere, et ingentes plagæ sedare tumultus,
Inque suos quidquid rursus revocare meatus,
Et quasi jam lethi dominantem in corpore motum
Discutere, ac pæne amissos accendere sensus.
Nam, quare potius lethi jam limine ab ipso
Ad vitam possint conlecta mente reverti,
Quam quo decursum prope jam siet ire et abire?

Habitaient divisés dans le vague des airs ,
Sur la terre et les monts , au sein profond des mers.
Ils n'avaient point encor, doués de prévoyance ,
Préparé leurs rapports , leur future alliance ,
Réuni sur un point des ressorts agissans ,
Et confié la vie à la garde des sens.

Lorsqu'un choc plus puissant que la force vitale
Fait éprouver au corps sa secousse fatale ,
Sous le poids des douleurs il succombe, affaîsé ;
De la vie à l'instant le ressort est glacé.
Bientôt ses élémens abandonnent leur siège :
L'ame sent délier le nœud qui la protège ;
Elle cherche une issue , et vers chaque conduit
Aussitôt se répand, coule, coule et s'enfuit.

Si, du choc agresseur calmant la violence ,
Le mouvement vital rétablit la balance ,
En équilibre alors par degré ramenés ,
Rentrent dans leurs emplois les sens désordonnés ;
Du sentiment troublé que la douleur consume
Le flambeau presque éteint tout à coup se rallume.
Tel est , ô Memmius , le protecteur secret
Qui des vives douleurs peut émousser le trait :
C'est par lui que notre ame , à ses tourmens ravie ,
Des portes du trépas retourne vers la vie.

Præterea, quoniam dolor est ubi material
Corpora vi quadam per viscera viva, per artus
Sollicitata suis trepidant in sedibus intus;
Inque locum quando remigrant, fit blanda voluptas :
Scire licet, nullo primordia posse dolore
Tentari, nullamque voluptatem capere ex se :
Quandoquidem non sunt ex ullis principiorum
Corporibus, quorum motus novitate laborent;
Aut aliquem fructum capiant dulcedinis almæ.
Haud igitur debent esse ullo prædita sensu.

Denique, uti possint sentire animalia quæque,
Principiis si etiam est sensus tribuendus eorum;
Quid? genus humanum proprium de quibu' factum est,
Scilicet et risu tremulo concussa cachinnant,
Et lacrymis spargunt rorantibus ora genasque,
Multaque de rerum mistura dicere callent,
Et sibi proporro quæ sint primordia quærunt :
Quandoquidem totis mortalibus adsimulata,
Ipsa quoque ex aliis debent constare elementis;
Inde alia ex aliis, nusquam consistere ut ausis.
Quippe sequar, quodcunque loqui, ridereque dices
Et sapere, ex aliis eadem hæc facientibus, ut sit.
Quod si delira hæc furiosaque cernimus esse,
Et ridere potest ex non ridentibu' factus,
Et sapere et doctis rationem reddere dictis,
Non ex seminibus sapientibus atque disertis :

Oui, les maux destructeurs sont enfin ressentis,
Lorsque nos élémens, confus; mal assortis,
Par leur effervescence et leur lutte intestine,
Propagent le désordre au sein de la machine.
Mais, libres, rétablis dans leur sérénité,
Ils répandent en nous la douce volupté:
Auteurs de tout plaisir, auteurs de la souffrance,
Ils leur sont inconnus; leur immortelle essence
S'affranchit à jamais des lois du changement,
Et ce n'est pas pour eux qu'est fait le sentiment.

De l'être intelligent si les ressorts flexibles
Ne naissent, en un mot, que d'élémens sensibles,
Ceux qui forment des corps l'ensemble harmonieux
Seraient jaloux, craintifs, affligés ou joyeux;
Ils devraient réfléchir, raisonner sur eux-mêmes,
De la philosophie explorer les systèmes.
Comme nous s'ils étaient actifs, souffrans, heureux,
Ils seraient donc le fruit de principes nombreux.
Abandonnons, ami, ces rêves du délire:
A l'austère raison je consacre ma lyre;
Et quand sa main chérie a dessillé tes yeux,
Garde-toi d'élever un doute injurieux.
Sans principes rians si l'être, enfin, peut rire;
De ses goûts sagement s'il exerce l'empire,
Des sciences, des arts s'il atteint les hauteurs,
Sans atômes prudens, studieux, orateurs,

Qui minus esse queant ea, quæ sentire videmus,
Seminibus permista carentibus undique sensu?

Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi :
Omnibus ille idem pater est, unde, alma liquentes
Humorum guttas mater quum terra recepit,
Fœta parit nitidas fruges arbustaque læta,
Et genus humanum; parit omnia sæcla ferarum,
Pabula quum præbet, quibus omnes corpora pascunt,
Et dulcem ducunt vitam prolemque propagant.
Quapropter merito maternum nomen adepta est;
Cedit item retro ²⁶, de terra quod fuit ante,
In terras; et quod missum est ex ætheris oris,
Id rursum cœli rellatum templa receptant.
Neve putes æterna minus residere potesse
Corpora prima ²⁷, quod in summis fluitare videmus
Rebus, et interdum nasci subitoque perire;
Nec sic interimit mors res, ut materiai
Corpora conficiat, sed cœtum dissupat ollis :
Inde aliis aliud conjungit, et efficit omnes
Res ut convertant formas, mutantque colores,
Et capiant sensus, et puncto tempore reddant :
Ut noscas referre eadem primordia rerum
Cum quibus, et quali positura contineantur,
Et quos inter se dent motus accipiantque.
Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem
Significant; eadem fruges, arbusta, animantes;

Des élémens actifs l'énergique substance
Peut, sans la posséder, donner l'intelligence.

Évanouissez-vous, ô songes imposteurs;
Oui, seuls la terre et l'air sont nos premiers auteurs.
Quand du ciel bienfaisant la terre reçoit l'onde,
Son sein amoureux s'ouvre et bientôt se féconde;
Elle enfante les fleurs, les rians arbrisseaux,
Les hommes, les moissons, la foule des oiseaux.
Une race s'élève, une autre l'a suivie;
La terre est à jamais la source de la vie;
Du nom sacré de mère on aime à l'honorer :
Le corps, né de son sein, dans son sein doit rentrer.
Mais l'ame aérienne, invisible et subtile,
Cherche au palais des cieux son éternel asile.
Des atômes errans si nous voyons l'essaim
Se réunir aux corps, s'en détacher soudain,
Ne croyons pas pourtant leur substance mortelle :
Le glaive du trépas s'émousse devant elle.
Le tems les désunit sans les endommager,
Sans cesse reproduit leur concert passager;
Il change les objets, les peint, les décolore,
Ici détruit la vie, ailleurs la fait éclore.
Observe donc, ami, de ces premiers moteurs
Les combats éternels et les flots créateurs.
Si tous les élémens qui composent le monde,
Les champs aériens et la plaine de l'onde,

Quin etiam refert nostris in versibus ipsis,
Cum quibus, et quali sint ordine quæque locata :
Si non omnia sint, at multo maxima pars est
Consimilis : verum positura discrepitant hæc.
Sic ipsis in rebus item jam materiai
Intervalla, viæ, connexus, pondera, plagæ,
Concursus, motus, ordo, positura, figuræ
Quum permutantur, mutari res quoque debent.

Nunc animum nobis adhibe veram ad rationem;
Nam tibi vehementer nova res molitur ad aures
Accidere, et nova se species ostendere rerum.
Sed neque tam facilis res ulla est, quin ea primum
Difficilis magis ad credendum constet : itemque
Nil adeo magnum, nec tam mirabile quidquam
Principio, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim; ut cœli clarum purumque colorem,
Quemque in se cohibent palantia sidera passim,
Lunæque et solis præclara luce nitorem :
Omnia quæ si nunc primum mortalibus adsint,
Ex improvise ceu sint objecta repente,
Quid magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minus ante quod auderent fore credere gentes?
Nil, ut opinor; ita hæc species miranda fuisset;
Quum tibi jam nemo fessus satiate videndi
Susplicere in cœli dignatur lucida templa.
Desine quapropter novitate exterritus ipsa,

Recevaient tout à coup d'autres combinaisons,
Ils formeraient les bois, les hommes, les moissons.
Tels l'ordre et la valeur des lettres que je trace
Font varier des vers et le sens et la grâce.

Conduite sur les pas de l'auguste raison,
Ma muse nous découvre un plus vaste horizon.
Reçois les grands secrets que sa voix me révèle;
Mais, si pure que soit la vérité nouvelle,
Dans l'esprit des humains elle entre avec lenteur;
Comme il n'est pas non plus de prodige enchanteur
Dont l'éclat ravissant par degrés ne s'efface.
Si, formant tout à coup leur lumineuse masse,
Les nocturnes flambeaux, les astres radieux,
Pour la première fois ornaient le front des cieux,
L'homme, témoin tremblant de leur clarté soudaine,
Ne pourrait soutenir ce pompeux phénomène;
Cependant, chaque jour, reproduit à nos yeux,
Il perd des nouveautés l'attrait mystérieux;
Sur les astres errans, sur leur cortège immense
Le regard se promène avec indifférence.
O mon guide chéri, ne m'abandonne pas,
A travers tant d'écueils dirige encor mes pas!

Exspuere ex animo rationem : sed magis acri
Judicio perpende, et, si tibi vera videtur,
Dede manus : aut, si falsa est, accingere contra.
Quærit enim ratione animus, quum summa loci sit
Infinita foris, hæc extra mœnia mundi;
Quid sit ibi porro, quo prospicere usque velit mens,
Atque animi jactus liber quo pervolet ipse.

Principio, nobis in cunctas undique partes,
Et latere ex utroque infra superaue, per omne
Nulla est finis, uti docui; res ipsaque per se
Vociferatur, et elucet natura profundi.
Nullo jam pacto verisimile esse putandum est,
Undique quum vorsus spatium vacet infinitum,
Seminaue innumero numero, summaue profunda
Multimodis volitent æterno percita motu,
Hunc unum terrarum orbem cœlumque creatum,
Nil agere illa foris tot corpora materiai,
Quum præsertim hic sit Natura factus, et ipsa
Sponte sua forte offensando semina rerum
Multimodis, temere, incassum frustraue coacta,
Tandem colarint ea, quæ conjecta repente
Magnarum rerum fierent exordia semper,
Terrai, maris et cœli, generisque animantum,

J'y consens, arme-toi d'une rigueur austère;
Si l'erreur t'apparaît, tel qu'un juge sévère,
Livre à tes coups vengeurs ce monstre détesté;
Mais couronne avec moi l'auguste vérité.
Ma muse s'enhardit et devient plus féconde;
Je m'élançe au-delà des limites du monde,
Et parcours cette libre et vaste région
Où du génie ardent la noble fiction,
Prêtant à la pensée un essor énergique,
La laisse errer sans frein sur son aile magique.

L'Univers, Memmius, l'éternel Univers
S'étend illimité dans tous les sens divers.
Eh ! qui de la Nature eût donc borné l'ouvrage ?
Oui, dans l'espace immense où la matière nage,
Si ses flots créateurs, de toute éternité,
Ont répandu la vie et la fécondité,
N'auraient-ils dans leur cours enfanté que ce monde,
Ce ciel qui l'environne, et les plaines de l'onde ?
Et d'autres élémens, inhabiles rivaux,
Seraient témoins oisifs de leurs vastes travaux ?
Non, non, si leur concours a pu former la terre,
Ses nombreux habitans, les plaines du tonnerre,
L'un vers l'autre conduits avec rapidité,
Dans leur cours éternel ils ont donc enfanté
Des masses, des objets, tels que les cieux, les ondes,
Et dans l'immensité répandu d'autres mondes.

Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
Esse alios alibi congressus materiai,
Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther.

Præterea, quum materies est multa parata,
Quum locus est præsto, nec res nec causa moratur
Ulla, geni debent nimirum et confieri res.
Nunc et seminibus si tanta est copia, quantam
Enumerare ætas animantium non queat omnis;
Visque eadem et natura manet, quæ semina rerum
Conjicere in loca quæque queat, simili ratione,
Atque huc sint conjecta; necesse est confiteare
Esse alios aliis terrarum in partibus orbes,
Et varias hominum gentes et sæcla ferarum,

Huc accedit, ut in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat:
Quin cujusque sient sæcli, permultaque eodem
Sint genere: imprimis animalibus injice mentem;
Invenies sic montivagum genus esse ferarum,
Sic hominum genitam prolem, sic denique' mutas
Squammigerûm pecudes et corpora cuncta volantum:
Quapropter cælum simili ratione fatendum est,
Terramque, et solem, lunam, mare, cætera quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali;
Quandoquidem vitæ depactus terminus alte

Quand d'éléments actifs l'assemblage fécond
Trouve un espace ouvert, sans limite, sans fond,
Il roule, agit, fermente et répand l'existence;
Et si leur foule est telle, en ce concours immense,
Que, pour la dénombrer, de tout le genre humain
Les jours amoncelés s'écouleraient en vain,
Le pouvoir qui les ment, les pousse, les amasse,
De globes, de mortels, a donc semé l'espace.

Songe que nul objet à la vie appelé
Ne peut naître jamais, ni s'accroître isolé.
Chaque être a sa famille; avec ordre il se classe;
La Nature l'invite et lui marque sa place.
Contemple les humains, les rapides oiseaux,
Les monstres des forêts, les peuplades des eaux;
Tels sont les cieux, les mers, les astres et ce monde;
De pareils monumens tout l'Univers abonde.
Comme l'être animé, soumis au même sort,
Ils ont reçu la vie, ils subiront la mort.

Tam manet his, et tam nativo hæc corpore constant,
Quam genus omne quod his generatim rebus abundat.

Multaque post mundi tempus genitale ²⁸, diemque
Primigenum maris et terræ solisque coortum,
Addita corpora sunt extrinsecus; addita circum.
Semina, quæ magnum jaculando contulit omne :
Unde mare et terræ possent augescere; et unde
Adpareret spatium cœli domus, altaque tecta
Tolleret a terris procul, et consurgeret aer.

Nam sua cuique locis ex omnibus omnia plagis
Corpora distribuuntur, et ad sua sæcla recedunt :
Humor ad humorem, terreno corpore terra
Crescit; et ignem ignes producunt, ætheraque æther;
Donicum ad extremum crescendi perfica finem
Omnia perduxit rerum Natura creatrix :
Ut fit, ubi nihilo jam plus est, quod datur intra
Vitales venas, quam quod fluit atque recedit.
Omnibus his ætas debet consistere rebus :
His Natura suis refrænât viribus auctum.

Nam, quæcunque vides hilaro grandescere adauctu,
Paulatimque gradus ætatis scandere adultæ,

Quand chaque orbe céleste eut sa place et son guide,
De ses flots superflus surnageant dans le vide,
La matière assemblea les tourbillons épars,
Du globe environna les immenses remparts.
De là, comme une source éternelle et féconde,
Elle alimente l'air et la plaine de l'onde,
Le firmament, la terre; et son cours radieux
Inonde de clarté les grands parvis des cieux.

Chaque objet obéit au penchant qui l'entraîne;
A l'objet analogue il s'allie et s'enchaîne :
Les feux avec les feux cherchent à s'assembler;
L'air se marie à l'air, l'eau vers l'eau veut couler;
La terre joint la terre : éternelle, infinie,
La Nature préside à leur vaste harmonie,
Forme les corps, de soins entoure leur berceau,
De la maturité leur imprime le sceau.
Alors, de son essor calmant la pétulance,
La vie en équilibre un moment se balance.

Dans l'être jeune et frais le suc de la santé
S'introduit et circule avec facilité :

Plura sibi adsumunt quam de se corpora mittunt,
Dum facile in venas cibus omnis diditur; et dum
Non ita sunt late dispersa, ut multa remittant,
Et plus dispendi faciant quam vescitur ætas;
Nam certe fluere ac decedere corpora rebus
Multa, manus dandum est: sed plura accedere debent,
Donicum olescendi summum tetigere cacumen;
Inde minutatim vires, et robur adultum
Frangit et in partem pejorem liquitur ætas.
Quippe etenim quanto est res amplior, augmine dempto,
Et quo latior est, in cunctas undique partes,
Pluria eo dispergit, et a se corpora mittit:
Nec facile in venas cibus omnis diditur eii;
Nac satis est, pro quam largos exæstuat æstus,
Unde queat tantum suboriri ac suppeditare
Quantum opus est, et quod satis est, Natura novare.
Jure igitur pereunt, quum rarefacta fluendo
Sunt, et quum externis succumbunt omnia plagis;
Quandoquidem grandi cibus ævo denique defit;
Nec tuditantia rem cessant extrinsecus ullam
Corpora conficere, et plagis intesta donare.

Sic igitur magni quoque circum mœnia mundi
Expugnata dabunt labem²⁹ putresque ruinas.
Omnia debet enim cibus integrare novando,
Et fulcire cibus ac omnia sustentare.
Nequicquam, quoniam nec venæ perpetiuntur
Quod satis est, neque, quantum opus est Natura ministrat;

Ses pores resserrés , ses tissus plus solides
Modèrent aisément la perte des fluides.
Cependant il s'épuise en son rapide essor ;
Aux jours de son printems pourvu qu'il touche encor ,
Sa dépense est bientôt payée avec usure ;
Et lorsque de sa force il comble la mesure ,
Son ensemble parfait , actif et vigoureux ,
Dissipe largement des fluides nombreux :
Mais la source en tarit ; sa puissance décline ,
Vers la caducité par degrés il s'incline ;
Le suc réparateur , glacé dans ses canaux ,
Ne fournit qu'avec peine à des tributs nouveaux ;
La perte est continue , et rien ne la répare ;
Envers lui désormais la Nature est avare :
Exposé sans défense à des assauts constans ,
Il tombe et disparaît dans le gouffre du tems.

C'est ainsi qu'ébranlée en sa base profonde,
Un jour s'écroulera la voûte de ce monde :
Dans l'océan de l'air nageront ses débris.
Les corps par la Nature ont tous été nourris ;
Son immense pouvoir , par d'heureux artifices ,
Répare quelque tems ses pompeux édifices.

Jamque adeo affecta est ætas, effœtaque tellus
Vix animalia parva creat, quæ cuncta creavit
Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora partu.
Haud, ut opinor, enim mortalia sæcla superne
Aurea de cœlo demisit funis in arva;
Nec mare ³⁰, nec fluctus plangentes saxa crearunt :
Sed genuit tellus eadem, quæ nunc alit ex se.
Præterea nitidas fruges vinetaque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit;
Ipsa dedit dulces fœtus ³¹ et pabula læta,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
Conterimusque boves, et vires agricolarum
Conficimus, ferrum vix arvis suppeditatur :
Usque adeo pereunt fœtus, augentque labores.

Jamque caput quassans grandis suspirat arator
Crebrius incassum magnum cecidisse laborem,

De leur splendeur, enfin, le cours est limité;
Nul n'a droit de prétendre à l'immortalité.
Sur ce triste univers tout s'élève et tout passe :
De lui verser des dons la Nature se lasse;
Ce monde à son déclin n'est-il point arrivé?
Le sceau de la vieillesse en tous lieux est gravé;
A peine, ranimant ses efforts infertiles,
La terre ose enfanter quelques faibles reptiles;
Tandis qu'à son aurore, en ses flancs généreux,
Elle conçut l'essaim de ses hôtes nombreux,
Fit les robustes flancs des animaux féroces,
Se couvrit, se chargea des plus vastes colosses.
Ah! dis-moi, les croirai-je étrangers en ces lieux,
Et qu'une chaîne d'or les descendit des cieux?
Ou que, prompte à peupler le monde jeune encore,
Dans l'abîme des flots la mer les fit éclore?
Le sol qui les nourrit jadis les enfanta :
D'innombrables bienfaits la terre les dota,
Leur offrit les moissons, les fruits, les doux ombrages,
Les vignobles rians et les frais pâturages :
Maintenant, aux efforts de l'homme industrieux
Elle accorde à regret ses dons capricieux.
Les taureaux sont lassés d'un labeur inutile;
Le soc en vain soulève une glèbe indocile.

Le vieux cultivateur, des dieux abandonné,
En fronçant les replis de son front consterné,

Et, quum tempora temporibus præsentia confert
Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis;
Et crepat, antiquum genus ut pietate repletum
Perfacile angustis tolerarit finibus ævum,
Quum minor esset agri multo modus ante viritim:
Nec tenet omnia paulatim tabescere, et ire
Ad scopulum spatio ætatis defessa vetusto.

Quæ bene cognita si teneas ³², Natura videtur
Libera continuo, dominis privata superbis,
Ipsa sua per se sponte omnia Diis agere expers;
Nam, proh sancta Deûm tranquilla pectora pace,
Quæ placidum degunt ævum vitamque serenam!
Quis regere immensi summam, quis habere profundi
Endo manu validas potis est moderanter habenas?
Quis pariter cœlos omnes convertere, et omnes
Ignibus ætheriis terras suffire feraces?
Omnibus inque locis esse omni tempore præsto?
Nubibus ut tenebras faciat, cœlique serena
Concutiat sonitu? tum fulmina mittat, et ædes

Redit combien de fois la rebelle Nature
Refusa de sourire aux soins de sa culture;
Compare avec douleur le présent, le passé;
Gémit que du bonheur l'astre soit éclipsé.
Il parle en soupirant de ces siècles prospères
Où les bienfaits du ciel favorisaient nos pères;
Quand des travaux moins grands, un sol moins spacieux,
Procuraient l'abondance à ces mortels pieux.
Hélas! il ne voit pas, qu'appesanti par l'âge,
Tout s'abîme, se perd dans un commun naufrage,
Et que le tems enfin, seul triomphant du sort,
Laisse à notre Univers l'empreinte de la mort.

Si de la vérité le pouvoir tutélaire
A pénétré ton cœur; si son flambeau t'éclaire,
La Nature à tes yeux reprend ses nobles droits;
Seule à son vaste empire elle impose des lois.
Sans maîtres, sans rivaux, cette reine immortelle
Abjure de nos dieux la superbe tutelle.
Grands dieux, hôtes sacrés des célestes palais,
Dont l'auguste existence est l'éternelle paix;
Et qui donc entre vous, dans ses mains souveraines,
De l'immense univers ose tenir les rênes?
Des astres a réglé le cours silencieux,
A suspendu la terre, a fait mouvoir les cieux?

Sæpe suas disturbet, et in deserta recedens
Sæviat exercens telum, quod sæpe nocentes
Præterit, exanimatque indignos inque merentes?

FINIS LIBRI SECUNDI.

Nous verse du soleil la lumière féconde?
Satisfait aux besoins des habitans du monde?
Qui de vous, embrasant ces nuages affreux,
Fait retentir la foudre en leurs flancs ténébreux?
La foudre qui, toujours injuste ou téméraire,
De vos temples pompeux brise le sanctuaire,
Porte dans les déserts ses inutiles traits,
Passe près d'un tyran sans punir ses forfaits,
Traverse le ciel, gronde au hasard menaçante,
S'égare ou va frapper une tête innocente.

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

NOTE I, PAGE 124, VERS 1.

Suave, mari magno, turbantibus æquora ventis.

CE début sublime est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire remarquer les principales beautés. Mais il nous donne lieu d'observer combien le poète sait fouiller au fond du cœur humain; rien n'est plus naturel, même chez l'être le plus sensible, que de contempler avec avidité les grandes catastrophes; non pas, comme l'observe judicieusement Lucrèce, que les douleurs d'autrui fassent éprouver de la satisfaction, mais bien parce que

On jouit en secret des malheurs qu'on évite.

Je ne conçois pas pourquoi Voltaire, admirateur de Lucrèce, a censuré la morale de ce fragment, si naturel et si philosophique. Les préceptes qui le terminent devraient être gravés éternellement dans le cœur de tous les hommes. Voltaire, lui-même, dans une *Épître* à M^{me}. Duchâtelet, a essayé la traduction d'une portion de ce début; la voici :

Heureux qui, retiré dans le temple des sages,
Voit en paix sous ses pieds se former les orages;

Qui contemple de loin les mortels insensés,
 De leur joug volontaire esclaves empressés,
 Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
 Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
 Dans l'agitation consommant leurs beaux jours,
 Poursuivant la fortune et rampant dans les cours!
 O vanité de l'homme ! ô faiblesse, ô misère !

NOTE 2, PAGE 126, VERS 12.

Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes

Virgile a senti le mérite de cet énergique et touchant tableau ;
 il l'a imité avec exactitude dans le deuxième livre des *Géorgiques*.
 Nous ne déciderons pas à qui des deux appartient le triomphe.
 Mais, à mérite égal, l'inventeur aurait la préférence. Je cite le
 texte et la traduction de l'abbé Delille.

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
 Agricolas, quibus ipsa, procul discordibus armis,
 Fundit humo facilem victum justissima tellus !
 Si non ingentem foribus domus alta superbis
 Mane salutat totis venit ædibus undam,
 Nec varios inhiant pulchra testudine postes,
 Illasque auro vestes, Ephyreïaque æra ;
 Alba nec Assyrio fucatur lana veneno,
 Nec casia liquidi corrumpitur usus olivi :
 At securæ quies, et nescia fallere vitæ,
 Dives opum variarum ; at latis otia fundis,
 Speluncæ, vivique lacus ; at frigida Tempe,
 Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni,
 Non absunt ; illic saltus ac lustra ferarum,
 Et patiens operum parvoque assueta juvenus,

Sacra deùm, sanctique patres : extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.

Ah ! loin des fiers combats , loin d'un luxe imposteur ,
Heureux l'homme des champs , s'il connaît son bonheur !
Fidèle à ses besoins , à ses travaux docile ,
La terre lui fournit un aliment facile.
Sans doute il ne voit pas , au retour du soleil ,
De leur patron superbe adorant le réveil ,
Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques .
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques ;
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or , des vases précieux ;
D'agréables poisons ne brûlent point ses veines ;
Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines.
Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui ;
Mais que lui manque-t-il ? la nature est à lui ;
Des grottes , des étangs , une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne ;
Un troupeau qui mugit , des vallons , des forêts ;
Ce sont là ses trésors , ce sont là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse ;
C'est là qu'on sert les dieux , qu'on chérit la vieillesse.
La Justice , fuyant nos coupables climats ,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.

NOTE 3, PAGE 130, VERS 1.

Nam, veluti pueri trepidant.

Lucrèce a reproduit plusieurs fois cette comparaison , exactement dans les mêmes termes.

NOTE 4, PAGE 130, VERS 14.

Nam certe non inter se stipata cohæret
Materies.

Plusieurs philosophes anciens ont nié le mouvement inhérent à la matière; Héraclite, Diogène, Épicure, et presque tous les modernes, ont cru que la matière était sans cesse en mouvement, même dans les corps les plus inertes; ce qui produit la dissolution plus ou moins lente des objets, et leur changement sous d'autres formes, tel que l'explique Lucrèce. Ovide exprime à peu près les mêmes pensées.

L'ame toujours errante, et légère et mobile,
Dans les corps, à son gré, se choisit un asile;
Avec rapidité variant son destin,
Elle anime la brute, habite un corps humain,
Et revêt tout à coup une forme nouvelle;
Le tems n'outrage point son essence éternelle.
Telle, sans s'altérer, la cire, sous ta main,
Prend un aspect, le quitte et le reprend soudain.
Ah! si de corps en corps l'ame se réfugie,
De l'être qui respire épargne donc la vie!
Homme pieux, respecte un esprit passager,
Qui, peut-être, à ton cœur ne fut pas étranger;
Modère, il en est tems, cette ardeur dévorante,
Et que jamais de sang ton sang ne s'alimente.

Metam. xv, vers 253 à 275.

NOTE 5, PAGE 130, VERS 24.

Inque brevi spatio mutantur sæcla animantum,
Et quasi cursores, vitai lampada tradunt.

Cette magnifique comparaison est moins un ornement poétique

qu'un développement de la pensée de Lucrèce; la force de l'expression ajoute à sa sublimité; c'est un de ces vers, si nombreux dans Lucrèce, avec lesquels il grave comme en traits de feu la vérité dans l'esprit des hommes.

NOTE 6, PAGE 134, VERS 12.

Cujus, uti memoro, rei simulacrum et imago
Ante oculos semper nobis versatur et instat.

Il est clair que Lucrèce ne présente le tableau qui suit ces vers que comme une comparaison : les commentateurs ne l'ont point assez remarqué, et les détracteurs de Lucrèce ont trouvé dans ce passage des armes contre le système corpusculaire. Je ne renouvellerai pas ici les éclaircissemens que j'ai développés à ce sujet dans ma préface; mais je ferai seulement remarquer que la construction de la phrase qui précède le tableau, et la réflexion qui le termine, attestent que Lucrèce n'a eu d'autre intention que de l'offrir comme une comparaison : *Cujus.... semper instat ante oculos imago et simulacrum rei*. Certes il ne prétend point montrer la chose même, c'est-à-dire, les *éléments constitutifs*; mais l'image, le simulacre de *la chose*; et les deux vers qui terminent le morceau,

Duntaxat rerum magnarum parva potest res
Exemplare dare et vestigia notitiae.

prouvent suffisamment qu'il n'est ici question que d'une similitude et non pas de l'objet même. *Dans les plus petites choses, dans les objets les plus communs, nous trouvons souvent l'indice des vérités les plus importantes*. C'est donc d'un rapprochement qu'il s'agit. Quelque doute, au surplus, que laissât chez les com-

mentateurs la construction de la phrase, comment a-t-on pu supposer que le disciple d'Épicure ait confondu les molécules détachées des meubles et des vêtemens, que l'on voit flotter dans un lieu fermé au milieu d'un rayon solaire qui s'y introduit par une ouverture, avec les élémens constitutifs de l'Univers, pour lesquels il a établi une théorie si compliquée, et qu'il regarde comme purs, indivisibles et éternels. La fausse interprétation du mot atôme a seule occasionné l'erreur.

NOTE 7, PAGE 138, VERS 23.

Ut res per Veneris blanditum sæcla propagent;
Nec genus occidat humanum : *quorum omnia causa*
Constituisset deos fingunt.

La Grange a rendu ces derniers mots ainsi : *Voilà pourtant les raisons qui leur ont fait imaginer des dieux créateurs.* Sa traduction est inexacte et donne à entendre que Lucrèce nie l'existence des dieux. Il est clair que, d'après l'ensemble de sa phrase et les raisonnemens accumulés dans son poëme, il prétend dire ici, *la Nature ou le grand Être a formé tous les êtres sans l'intervention des divinités subalternes.* La Grange saisit toutes les occasions de prêter à Lucrèce des idées d'athéisme.

NOTE 8, PAGE 140, VERS 10.

Corpoream sursum ferri, sursumque meare.

Lucrèce peint ici la gravitation avec autant de discernement qu'un physicien du XIX^e. siècle.

NOTE 9, PAGE 142, VERS 10.

Non cadere in terram stellas et sidera cernis ?

Ce n'est point pour se prêter à l'opinion populaire que Lucrèce fait tomber les étoiles ; il ne parle pas ici en poète , mais en physicien. Comme Épicure , persuadé que le soleil , la lune , les astres ne sont pas plus gros qu'ils ne nous le paraissent , il en concluait que ces vapeurs enflammées , que nous voyons tomber pendant la nuit , sont de vraies étoiles ; il ne regardait les astres que comme les ornemens de ce qu'il appelait la voûte du monde. Pourtant ces orbes flottans dans l'espace lui fournissaient la preuve matérielle de son hypothèse de la pluralité des mondes , et il se refusait à la recevoir. Il semblait dédaigner l'expérience ; ce n'est que par l'inspiration du génie qu'il a deviné les secrets de la Nature.

NOTE 10, PAGE 146, VERS 5.

Nec declinando faciunt primordia motus.

La liberté humaine , fondée sur la déclinaison des élémens dans leur chute , nous paraît le dernier degré de l'obscurité métaphysique. Cependant cette supposition , dans le système d'Épicure , n'a rien d'absurde : Lucrèce la rattache par des fils imperceptibles à son raisonnement ; il en fait son arme principale pour combattre le destin , *fatis avolsa voluntas*. Il l'emploie avec beaucoup d'adresse , et le charme de sa diction dédommage de l'aridité du sujet.

NOTE 11, PAGE 150, VERS 19.

Nam sæpe in colli tendentes pabula læta
Lanigeræ reptant pecudes.

'On sent que ce tableau , rempli de grâce et de naturel , est un de

ceux qui ont souvent inspiré l'auteur des *Bucoliques* et des *Géorgiques*.

NOTE 12, PAGE 154, VERS 5.

Nam sæpe ante Deûm vitulus delubra decora.

Le poème de Lucrèce n'est qu'une longue suite de tableaux; avec quel art le poète sait les allier aux digressions les plus abstraites! Cette douce image de la Nature produit un effet au-dessus de tout éloge. La perfection du style ajoute à ses charmes, sans ornement inutile, tous les détails y sont vrais, gracieux et pittoresques; le mouvement, la précision imitative de ce distique est digne des plus beaux passages de Virgile.

At mater, virides saltus orbata peragrans,
Linqvit humi pedibus vestigia pressa bisulcis.

Ce dernier vers, rempli de dactyles, a la rapidité de l'action qu'il retrace.

NOTE 13, PAGE 156, VERS 6.

Pingere telluris gremium, etc.

Le *sein de la terre* est ici l'expression propre; pour éviter les répétitions, si fréquentes dans ce poème, des mots *terre* et *monde*, j'ai quelquefois employé le mot *globe*, mais sans y attacher aucune idée contraire au système de Lucrèce.

NOTE 14, PAGE 160, VERS 9.

Sunt etiam quæ jam nec lævia jure putantur.

Les longs détails sur la configuration des premiers élémens sont extrêmement difficiles à saisir; mais rien n'approche de la difficulté de les faire passer dans la poésie française.

NOTE 15, PAGE 162, VERS 10.

Esse magis, etc.

Après ce vers, les anciennes éditions portent celui-ci :

Namque papaveris haustus item est facilis quod aquarum,
que les commentateurs les plus éclairés ont jugé avec raison devoir être rejeté du texte.

NOTE 16, PAGE 164, VERS 9.

Humor dulcit, ubi per terras.

Les Anciens croyaient que les eaux de la mer, filtrées à travers les terres, alimentaient les sources des fleuves. Cependant Lucrèce semble ailleurs leur assigner un autre aliment.

NOTE 17, PAGE 168, VERS 2.

Denique ab ignibus ad gelidas, hiemisque pruinas.

Le tour forcé de ces images donne à une vérité simple l'apparence de la subtilité.

NOTE 18, PAGE 174, VERS 2.

Nec nox ulla diem, neque noctem aurora secuta est.

Cette réflexion, si simple et si vraie, devient avec la poésie de Lucrèce touchante et sublime.

NOTE 19, PAGE 176, VERS 1.

Quare magna Deûm mater materque ferarum.

La plupart des philosophes croyaient que les espèces animées, ainsi que les dieux, devaient l'existence à la terre; et les peuples de l'antiquité ont presque tous divinisé cette mère commune. La

manière dont Lucrèce interprète les allégories de ce culte, est ingénieuse et pleine de la plus noble philosophie; mais il faut convenir que plusieurs applications sont un peu forcées.

NOTE 20, PAGE 178, VERS 2.

Munificat tacita mortales muta salate.

Ce vers, admirable par la grandeur des images et l'opposition qu'il renferme, donne aussi l'idée la plus exacte des qualités de la terre; puisque d'un côté elle étale avec profusion les richesses dont elle alimente ses hôtes, et que de l'autre elle cache à nos yeux les moyens employés pour opérer ses merveilles.

NOTE 21, PAGE 178, VERS 6.

Hic armata manus, Curetas nomine Graii.

Les Curètes étaient les plus anciens ministres de la religion; on leur attribue l'invention de quelques arts. Dans leurs cérémonies, ils frappaient avec des épées sur des boucliers; ce qui semblait les remplir d'une fureur divine, et en imposait au peuple crédule et épouvanté.

NOTE 22, PAGE 186, VERS 24.

Non quod multa parum simili sint prædita forma.

Ce morceau est littéralement répété quelques pages plus haut.

NOTE 23, PAGE 194, VERS 13.

*Et quoniam plagæ quoddam genus excipit in se
Pupula, quum sentire colorem.*

Ces vers prouvent qu'Épicure regardait la vision comme un tact d'une certaine espèce; au quatrième livre, Lucrèce généralise cette hypothèse.

NOTE 24, PAGE 196, VERS 13.

Ut non omnibus *attribuas* sonitus et odores.

Le mot *attribuas* semble offrir un sens opposé au raisonnement du poète. J'ai employé une expression différente.

NOTE 25, PAGE 206, VERS 13.

Dispersamque foras per caulas ejicit omnes.

Pour justifier la singularité de ces expressions, il faut se rappeler que Lucrèce prétend que l'ame ne périt qu'en liquéfiant ses principes.

NOTE 26, PAGE 210, VERS 11.

Cedit item retro, de terra quod fuit ante,
In terras; et quod missum est ex aetheris oris,
Id rursum cœli rellatum templa receptant.

Un grand nombre de critiques ont voulu voir dans ce passage un aveu de l'immortalité de l'ame arraché à Lucrèce par la force de la vérité : il serait aussi ridicule de combattre sérieusement cette proposition que de l'avancer soi-même. On peut bien en songe révéler un secret qu'on avait intérêt à cacher ; mais un auteur, dans le calme de la réflexion, n'avance point en termes précis un fait qui renverserait son système. Lactance, qui le premier adresse ce reproche à Lucrèce, et Racine le fils qui le répète, ignoraient, comme tant d'autres, le véritable but de Lucrèce ; ils ignoraient qu'il compose l'ame de trois substances dont la plus déliée, celle qui produit l'intelligence, est selon lui une émanation de cette substance éthérée, qui, répandue dans toute la Nature, en est comme la vie, ou du moins la partie la plus active et la plus pure ; l'ame universelle enfin, à laquelle chaque ame retourne se confondre après la dissolution des corps.

Un païen ne pouvait se former de la nature de l'ame une idée

plus sublime. Cette opinion sur l'ame a été généralement répandue, et remonte à la plus haute antiquité. Propagée depuis sur la terre entière, elle existe encore aujourd'hui chez les habitans de l'Indostan.

NOTE 27, PAGE 210, VERS 15.

Neve putes æterna minus residere potesse
Corpora prima.

J'ai donné à ces trois vers la place que La Grange leur assigne.

NOTE 28, PAGE 218, VERS 3.

Multaque post mundi tempus.

Les commentateurs de Lucrèce, et Gassendi lui-même, n'ont point remarqué ce passage autant qu'il méritait de l'être; il sert à expliquer plusieurs endroits de la philosophie corpusculaire. Épicure croyait que non seulement notre monde, mais encore tous les autres mondes, dont il supposait le nombre infini, étaient environnés d'élémens extérieurs, comme notre globe est environné par l'air; ces élémens, placés dans les intervalles des mondes, les alimentaient en s'incorporant à leur substance, et en réparaient les pertes. Ils empêchaient aussi les élémens constitutifs de chaque monde de se briser par leur choc continu et de se disperser dans le vide.

Remarquons que la doctrine de l'infinité des mondes plaisait tant à Lucrèce, qu'il parle d'un monde étranger comme il aurait parlé d'une province romaine. C'était probablement cette persuasion de l'infinité des mondes, observe La Grange, qui le rendait si peu difficile sur les systèmes de physique, croyant que la combinaison qui n'a pas lieu dans notre monde, peut exister dans un de ces mondes infinis.

NOTE 29, PAGE 220, VERS 19.

Sic igitur magni quoque circum mœnia mundi
Expugnata dabunt labem putresque ruinas.

Le dépérissement des forces du monde et sa dissolution future ont été proclamés par les philosophes de tous les tems et de tous les lieux; saint Cyprien, lui-même, dit presque mot pour mot ce que Lucrèce avance ici : *Scire debes jam mundum non illis viribus stare quibus ante steterat, nec eo robore valere quæ ante prævalebat, etc.*... L'esprit humain, avide d'événemens extraordinaires, se plaît à les prévoir et à déterminer l'instant où ils auront lieu. On fixa la dissolution du globe à des époques très-rapprochées : le monde subsistait toujours, et l'on recommençait de nouveaux calculs de siècle en siècle. La supposition de la formation récente du monde amenait nécessairement celle de sa destruction prochaine. Dans ces derniers tems, la science, appuyée sur des bases certaines et guidée par l'expérience, a formé des hypothèses approuvées par la raison, et d'accord avec la marche de la Nature.

NOTE 30, PAGE 222, VERS 4.

Nec mare, nec fluctus plangentes saxa crearunt.

Lucrèce réfute, par ce vers, l'opinion long-tems accréditée, que les hommes étaient nés de l'Océan; Platon regardait cette doctrine comme très-ancienne. C'était la doctrine de Thalès : de là sont nées toutes ces fables adoptées par les poètes; Homère fait naître tous les dieux de l'Océan :

Οκεανόν τε θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Τηθύν.

Oceanumque deorum originem et matrem Tethyn.

Voilà l'origine de la fable de Vénus sortant de l'écume des eaux,

et l'étymologie du nom de *Rhea*, cette déesse de l'âge d'or; c'est encore par-là qu'on peut expliquer le culte que presque tous les peuples de la terre ont rendu à l'eau.

NOTE 31, PAGE 222, VERS 8.

*Ipsa dedit dulces foetus et pabula læta,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
Conterimusque boves et vires agricolarum....*

Voltaire remarque, à propos de ce passage, que Lucrèce n'hésite pas à dire que la Nature a dégénéré, et il traduit ainsi les trois vers :

*La Nature languit, la terre est épuisée;
L'homme dégénéré, dont la force est usée,
Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.*

NOTE 32, PAGE 224, VERS 1.

*Quæ bene cognita si teneas, Natura videtur
Libera continuo dominis privata superbis, etc.*

Les hommes de goût les plus éclairés ont approuvé la transposition heureuse que La Grange a faite de ce beau fragment à la fin du deuxième livre, et que toutes les éditions placent deux pages plus haut; je n'ai pas hésité à suivre son exemple : ce déplacement ajoute à ces vers admirables le mérite de l'à propos; la connexité des idées en acquiert une clarté nouvelle, et se termine avec plus d'éclat; tout porte à croire qu'en les transposant ainsi, on a rendu à cette sublime péroration la place que lui avait destinée son auteur.

FIN DES NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

LUCRÈCE.

DE

LA NATURE DES CHOSES.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENTUM.

Epicurum invocat **Lucretius**. — De animæ natura dubius homo. — Cujusque mali et sceleris causa frequens mortis metus. — Anima pars vera corporis; at non quædam *harmonia*, ut prædixerunt aliquot e Græciæ philosophis. — Partes definiuntur quibus constat anima. — Mens et intellectus, animæ partes diversæ, cum illa permiscentur. — Tam arcte conjuncta sunt corpus et anima, ut, si dissolvatur unum, fugiat altera. — **Democriti** de anima refutatur opinio. — De moriendi necessitate solatur homines poeta. — Humana specie quasi induta, ore Natura eloquenti edocet qua conditione accepta sit vita. — **Lucretio** videntur veterum inferi tanquam pœnarum perutilis et ingeniosa allegoria, quas vitia et scelera ab ipsis vitiosis nec non scelestis exigunt. — Recenset vates quos illustres et sapientes viros absumpserit mors; hominesque adhortatur ut, hac in via terrestri relictâ virtutum immortalî memoria, sedatâ corde Naturæ in gremio quiescant.



ARGUMENT.

Invocation à Épicure. — Incertitude de l'homme sur la nature de l'ame. — La crainte de la mort est souvent la source de tous les maux et de tous les crimes. — L'ame est une partie réelle du corps , et non pas une *harmonie* , comme l'ont avancé plusieurs philosophes grecs. — Définition des substances dont l'ame est composée. — L'esprit et l'intelligence sont diverses parties de l'ame , mais se confondent avec elle. — Le corps et l'ame sont tellement unis , que la dissolution de l'un entraîne la fuite de l'autre. — Réfutation du système de Démocrite sur l'ame. — Le poète console les hommes de la nécessité de subir la mort. — La Nature personnifiée leur adresse des leçons éloquentes sur les conditions auxquelles ils ont reçu la vie. — Lucrèce regarde l'enfer des payens comme une utile et ingénieuse allégorie des tourmens que le crime et le vice infligent à leurs auteurs. — Il fait l'énumération des grands hommes et des sages dont la mort a fait sa proie , et il invite les mortels à s'endormir sans trouble au sein de la Nature , en laissant sur la terre les traces éternelles de leurs vertus.



T. LUCRETII CARI

DE

RERUM NATURA.

LIBER TERTIUS.

E tenebris tantis tam clarum extollere lumen
Qui primus potuisti, illustrans commoda vitæ,
Te sequor, ô Graiæ gentis decus ¹, inque tuis nunc
Fixa pedum pono pressis vestigia signis,
Non ita certandi cupidus, quam propter amorem,
Quod te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo
Cycnis? aut quidnam tremulis facere artibus hædi
Consimile in cursu possint, ac fortis equi vis?
Tu pater, et rerum inventor, tu patria nobis
Suppeditas præcepta, tuisque ex, inclute, chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant ²,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,

LUCRÈCE.

DE

LA NATURE DES CHOSES.

CHANT TROISIÈME.

O toi, qui de la Grèce es le guide et l'honneur,
Toi qui, nous révélant les secrets du bonheur,
Au monde aveugle encore apportas la lumière;
Je pose un pied timide en ta vaste carrière :
Ne crois pas qu'en secret, audacieux rival,
Je cède au fol orgueil de marcher ton égal !
Eh ! voit-on l'hirondelle, impuissante et hardie,
Du cygne défier la noble mélodie ;
Et le faible chevreau, d'un pas présomptueux ,
Suivre du fier coursier l'essor impétueux ?
Sage et fécond génie, ô mon maître, ô mon père !
Quel est de tes leçons le charme salutaire !

Aurea, perpetua semper dignissima vita.

Nam, simul ac ratio tua cœpit vociferari,
Naturam rerum haud divina mente coortam,
Diffugiunt animi terrores; mœnia mundi
Discedunt; totum video per inane geri res;
Apparet Divûm numen sedesque quietæ,
Quas neque concutiunt venti ³, neque nubila nimbis
Adspergunt, neque nix acri concreta pruina
Cana cadens violat; semperque innubilus æther
Integit, et large diffuso lumine ridet.
Omnia suppeditat porro Natura, neque ulla
Res animi pacem ⁴ delibrat tempore in ullo:
At contra nusquam apparent Acherusia templa;
Nec tellus obstat, quin omnia dispiciantur ⁵,
Sub pedibus quæcunque infra per inane geruntur.
His tibi me rebus quædam divina voluptas
Percipit atque horror, quod sic Natura, tua vi,
Tam manifesta patet ex omni parte resecta.

Et quoniam docui, cunctarum exordia rerum
Qualia sint; et quam variis distantia formis,

Dans tes écrits, brillans d'immortelles clartés,
Je m'abreuve à grands flots d'utiles vérités :
Au retour du matin, la diligente abeille
Pompe un moins doux nectar sur la rose vermeille.

Tu parles : aux accens de ton auguste voix,
La Nature m'enseigne à révéler ses lois.
L'erreur s'évanouit : loin de sa nuit profonde,
Je m'élançe et franchis les limites du monde ;
Mon regard se repaît de la splendeur des cieux ;
Je contemple l'asile où reposent les dieux :
Là, n'arrivent jamais les funèbres nuages,
Ni les âpres frimats, ni le bruit des orages ;
De ses plus purs rayons, l'astre pompeux du jour
Échauffe, en souriant, cet immortel séjour.
Prodigue pour les dieux, la Nature féconde
D'un torrent de bonheur sans cesse les inonde.
Ils n'aperçoivent pas les gouffres infernaux,
Les crimes des mortels, leurs plaisirs ni leurs maux ;
Mais du vaste Univers à leurs yeux nul obstacle
N'interdit l'éternel et sublime spectacle.....
Une volupté sainte, un charme ravissant,
Pénètrent dans mon cœur.... J'admire en frémissant
L'effort qui, sous tes pieds enchaînant l'imposture,
Déchira le bandeau qui couvrait la Nature!

Animé de ton feu, j'ai consacré mes vers
Aux nombreux élémens, auteurs de l'Univers,

Sponte sua volitent alterno percita motu ;
Quoque modo possint ex his res quæque creari :
Hasce secundum res animi natura videtur
Atque animæ claranda meis jam versibus esse ;
Et metus ille foras præceps Acheruntis agendus
Funditus , humanam qui vitam turbat ab imo ,
Omnia suffundens mortis nigrore , neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

Nam, quod sæpe homines morbos magis esse timendos
Infamemque ferunt vitam, quam Tartara lethi ;
Et se scire animi naturam ⁶, sanguinis esse,
Nec prorsum quidquam nostræ rationis egere :
Hinc licet advertas animum, magis omnia laudis,
Aut etiam venti, si fert ita forte voluntas,
Jactari causa, quam quod res ipsa probetur.
Extorres iidem patria, longeque fugati
Conspectu ex hominum, fœdati crimine turpi,
Omni^{bus} ærumnis affecti denique, vivunt :
Et, quocunque tamen miseri venere, parentant ;
Et nigras mactant pecudes ; et manibu' divis
Inferias mittunt ; multoque in rebus acerbis
Acrius advertunt animos ad Relligionem.
Quo magis in dubiis hominem spectare periclis
Convenit, adversisque in rebus noscere qui sit.

Dont l'ensemble immortel, par des luttes fécondes,
Entretient, vivifie et gouverne les mondes.
Aujourd'hui je confie au luth harmonieux
De l'ame et de l'esprit le jeu mystérieux;
Et, des sombres enfers dépeuplant les royaumes,
Je replonge au néant ces funèbres fantômes,
Monstres, qui de l'erreur environnent les pas,
Soufflent sur l'Univers la crainte du trépas,
Aux maux de l'existence ajoutent les alarmes,
Et des plus doux plaisirs empoisonnent les charmes.

Des mortels, se flattant d'un fastueux effort,
Affirment qu'aux douleurs ils préfèrent la mort;
Que leur ame mobile, invisible étincelle,
S'allume avec la vie et s'éteint avec elle.
Fiers de voir un instant briller la vérité,
Ils dédaignent bientôt ma faible autorité;
Mais de la raison seule ont-ils subi l'empire?
La vanité, sans doute, en secret les inspire.
Oui, de leur cœur superbe ouvre donc les replis;
Dans un affreux exil, oubliés, avilis,
Dévorés de remords, de fureur ou d'envie,
Ils ne rejettent point le fardeau de la vie!
Que dis-je? prosternant leur front audacieux,
Ils arrosent de pleurs les vains autels des dieux;
Dans leur cœur, infecté de terreur ou de crime,
Des superstitions l'hydre enfin se ranime.

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur; et eripitur persona, manet res.

Denique avarities⁷ et honorum cæca cupido,
Quæ miseros homines cogunt transcendere fines
Juris, et interdum socios scelerum atque ministros,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes: hæc volnera vitæ
Non minimam partem mortis formidine aluntur.
Turpis enim fama et contemptus et acris egestas,
Semota ab dulci vita stabilique videntur;
Et quasi jam lethi portas cunctarier ante:
Unde homines, dum se, falso terrore coacti,
Refugisse volunt longe longeque recesses⁸,
Sanguine civili rem conflant; divitiasque
Conduplicant avidi, cædem cædi accumulantes:
Crudeles gaudent in tristi funere fratris,
Et consanguineum mensas odere timentque.

Consimili ratione ab eodem sæpe timore
Macerat invidia: ante oculos illum esse potentem,
Illum aspectari, claroque incedere honore;
Ipsi se in tenebris volvi cænoque queruntur.
Intereunt partim statuarum et nominis ergo:
Et sæpe usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum:

Notre orgueil vainement lutte avec la douleur,
Et l'homme se décèle au creuset du malheur.

L'ambition cruelle et la dure avarice.
Sous nos pas égarés creusent le précipice.
Ainsi l'homme, entraîné dans sa fougueuse ardeur,
De la fange du vice aspire à la grandeur :
La crainte de la mort, sa présence odieuse,
Offrent à sa vertu l'embûche insidieuse ;
L'oubli, la pauvreté, les besoins rigoureux,
Lui semblent du trépas les compagnons affreux.
C'est pour les repousser, les repousser sans cesse,
Qu'aux plus vils attentats l'égoïste s'abaisse ;
Immole l'honneur même à ses honteux projets :
Avec l'or qu'il entasse, entasse des forfaits ;
Redoute d'un parent la table hospitalière,
Et tourne un œil joyeux sur le tombeau d'un frère.

C'est aussi du trépas l'invincible terreur
Qui du sombre envieux allume la fureur ;
Lui montre la splendeur de l'altière opulence,
Et du sort des humains l'inégale balance.
Son orgueil offensé dédaigne le bonheur :
Il brigue d'un haut rang l'infructueux honneur ;
Il veut, près d'expirer et de honte et d'envie,
Qu'un marbre adulateur éternise sa vie.

Obliti fontem curarum hunc esse timorem;
Hunc vexare pudorem, hunc vincula amicitiai
Rumpere, et in summo pietatem evertere fundo:
Nam jam sæpe homines patriam carosque parentes
Prodiderunt, vitare Acherusia templa petentes.

Nam, veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt; sic nos, in luce, timemus
Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis, quam
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque, necesse est,
Non radii solis⁹ neque lucida tela diei
Discussant, sed Naturæ species ratioque.

Primum animum dico, mentem quem sæpe vocamus,
In quo consilium vitæ regimenque locatum est,
Esse hominis partem; nihilo minus ac manus et pes
Atque oculi, partes animantis totius exstant.
Quamvis multa quidem sapientum turba putarunt,
Sensum animi certa non esse in parte locatum:
Verum habitum quendam vitalem corporis esse,
Harmoniam Graii quam dicunt¹⁰; quod faciat nos

Tel, qui vers l'avenir marchait épouvanté,
Hâte le terme affreux qu'il avait redouté.
Tant la peur du trépas exerce de puissance,
Séduit, égare, abrège et flétrit l'existence!
C'est elle qui détruit l'honneur, la piété,
Étouffe les vertus, nourrit la cruauté;
Elle ouvre notre oreille aux cris de l'imposture,
Et permet aux tyrans d'outrager la Nature.
Quel climat n'a point vu des mortels égarés
Trahir, pour fuir la mort, les droits les plus sacrés?

Les timides enfans, dans l'horreur des ténèbres,
Peuplent l'ombre des nuits de fantômes funèbres;
Et, lorsque resplendit la lumière des cieux,
Des prestiges grossiers ont fasciné nos yeux!
Mais pour nous la Nature est un guide sublime:
Pénétrons de son sein l'impénétrable abîme:
Maîtres de ses secrets et guidés par sa voix,
Révélon aux mortels ses immuables lois.

Oui, l'ame, ô Memmius, cette noble substance,
Source de nos désirs, reine de l'existence,
Telle qu'un autre membre à sa place adapté,
A son siège et n'obtient qu'un pouvoir limité.
De savans orgueilleux une foule indocile
Dans son empire en vain lui refuse un asile.
L'ame est, à leurs regards, l'interprète des sens,
Ou le concours vital des membres agissans,

Vivere cum sensu, nulla quum in parte siet mens.
Ut bona sæpe valetudo quum dicitur esse
Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis :
Sic animi sensum non certa parte reponunt :
Magnopere in quo mi diversi errare videntur.

Sæpe utique in promptu corpus, quod cernitur, ægrit,
Quum tamen ex alia lætamur parte latenti;
Et retro fit, uti contra sit sæpe vicissim,
Quum miser ex animo, lætatur corpore toto :
Non alio pacto, quam si pes quum dolet ægri,
In nullo caput interea sit forte dolore.

Præterea molli somno quum dedita membra,
Effusumque jacet sine sensu corpus onustum;
Est aliud tamen in nobis, quod tempore in illo
Multimodis agitur, et omnes accipit in se
Lætitiæ motus et curas cordis inanes.

Nunc animam quoque ut in membris cognoscere possis
Esse, neque harmoniam corpus retinere solere;
Principio fit uti, detracto corpore multo,
Sæpe tamen nobis in membris vita moretur;
Atque eadem rursus, quum corpora pauca caloris
Diffugere, forasque per os est editus aer,
Deserit extemplo venas atque ossa relinquit :
Noscere ut hinc possis, non æquas omnia partes

Que la Grèce honora du doux nom d'harmonie,
Enfin l'heureux concert des ressorts de la vie.
Elle n'a rien du corps, et, comme la santé,
N'est que le sentiment dont il est affecté.

Vaine erreur ! quand le corps se fatigue ou se blesse,
L'ame en paix au plaisir se livre avec mollesse ;
Et quand l'être à son tour est sain et vigoureux ,
L'esprit reste accablé de pensers douloureux.
Tels les pieds déchirés par la tumeur brûlante
Éprouvent des tourmens dont la tête est exempte.

Et lorsque du sommeil le doux abattement
Au corps appesanti ravit le sentiment,
Un principe secret dans le cœur se déploie,
Et le fait tressaillir de douleur ou de joie.

Apprends donc comment l'ame habite au sein des corps,
Même quand le désordre ébranle leurs ressorts.
D'un membre mutilé la douloureuse absence
N'a point du sentiment interdit la puissance ;
Tandis que d'un peu d'air, d'une faible chaleur,
La perte pour jamais peut l'exiler du cœur.
De ces deux élémens la fertile substance
Allume dans nos corps le feu de l'existence ;

Corpora habere, neque ex æquo fulcire salutem;
Sed magis hæc, venti quæ sunt calidique vaporis
Semina, curare in membris ut vita moretur.
Est igitur calor ac ventus vitalis in ipso
Corpore, qui nobis moribundos deserit artus.

Quapropter, quoniam est animi natura reperta
Atque animæ, quasi pars hominis, redde harmoniai
Nomen ab organico saltu delatum Heliconis,
Sive aliunde ipsi porro traxere et in illam
Transtulerunt, proprio quæ tum res nomine egebat :
Quidquid id est, habeant; tu cætera percipe dicta.

Nunc *animum* atque *animam* dico conjuncta teneri
Inter se, atque unam naturam conficere ex se¹¹;
Sed caput esse quasi, et dominari in corpore toto
Consilium, quod nos *animum mentemque* vocamus;
Idque situm media regione in pectoris hæret.
Hic exultat enim pavor ac metus; hæc loca circum
Lætitiæ mulcent; hic ergo mens animusque est.
Cætera pars animæ, per totum dissita corpus,
Paret, et ad numen mentis mōmenque movetur;
Idque sibi solum per se sapit et sibi gaudet,
Quum neque res animam, neque corpus commovet ulla.
Et quasi, quum caput aut oculus, tentante dolore,
Læditur in nobis, non omni concruciamur
Corpore: sic animus nonnunquam læditur ipse,

Sur le seuil de la vie ils dirigent nos pas,
Et leurs derniers efforts repoussent le trépas.
Chaque sens de la vie accomplit le mystère,
Mais dans un cercle étroit remplit son ministère.

O noble Memmius, si la raison t'apprit
L'intimité du corps avec l'ame et l'esprit,
Rendons, rendons aux Grecs ce doux nom d'harmonie
Qu'au magique Hélicon emprunta leur génie.
Qu'ils mêlent d'heureux sons à leur rythme enchanteur;
Nous de la vérité franchissons la hauteur.

De l'ame et de l'esprit telle est donc l'alliance;
Mais l'esprit cependant, source d'intelligence,
A l'ame comme au corps peut imposer sa loi;
Il les ment, les dirige, il leur commande en roi.
Le cœur même est son trône, en tyran il l'habite;
Là frissonne la peur, là le plaisir palpite;
Des vices, des vertus, là couve le ferment;
Dans le cœur tout entier siège le sentiment.
Répandue en nos corps, puissance subalterne,
L'ame attend de l'esprit l'ordre qui la gouverne;
Mais l'esprit, de lui-même arbitre et confident,
Seul s'afflige, jouit et règne indépendant.
Quand de l'âme et du corps la force même expire,
Il peut sans leur secours exercer son empire.

Lætitiæque viget, quum cætera pars animai
Per membra atque artus nulla novitate cietur.
Verum, ubi vehementi magis est commota metu mens,
Consentire animam totam per membra videmus :
Sudores itaque et pallorem existere toto
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus.
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sæpe homines; facile ut quivis hinc noscere possit,
Esse animam cum animo conjunctam, quæ quum animi vi
Percussa est, exin corpus propellit et icit.

Hæc eadem ratio naturam animi atque animai
Corpoream docet esse : ubi enim propellere membra,
Corripere ex sommo corpus, mutareque voltum,
Atque hominem totum regere ac versare videtur :
(Quorum nil fieri sine tactu posse videmus;
Nec tactum porro sine corpore) nonne fatendum est
Corporea natura animum constare animamque?

Præterea, pariter fungi cum corpore, et una
Consentire animum nobis in corpore cernis.
Si minus offendit vitam vis horrida lethi,
Ossibus ac nervis disclusis intus adacta;
Attamen insequitur languor ¹², terræque petitus
Suavis, et in terra mentis qui gignitur æstus,

Tels la tête ou les yeux sont dévorés de maux,
Et l'être cependant se livre au doux repos.
A la peine, au plaisir quand l'esprit est sensible,
Souvent l'ame à leur choc demeure inaccessible;
Mais, si l'esprit ressent un contact douloureux,
L'ame partage alors son destin rigoureux :
Le corps tremble et répand une sueur glacée;
L'œil s'éteint; la voix fuit la langue embarrassée;
L'oreille frémit, siffle : après un long effort,
L'être accablé fléchit, tombe et reçoit la mort.
Interprète des sens, légère, active, agile,
Au pouvoir de l'esprit combien l'ame est docile!

Quoi l'esprit nous maîtrise, il dirige nos pas,
Nous livre au doux sommeil, nous arrache à ses bras;
Il altère nos traits, soudain les décolore,
Fait palpiter le cœur, en secret le dévore;
Et ce roi de nos goûts, prompt à les partager,
Aux sujets qu'il régit serait donc étranger?
Non; le tact est un don, la raison nous l'assure,
Qu'à l'essence des corps réserve la Nature.

Tu vois l'âme et l'esprit, liés avec nos sens,
A chaque impression comme eux obéissans;
Quand le choc qui nous frappe avec force n'offense.
Ni l'assemblage osseux, ni la nerveuse essence,
De l'ame et de l'esprit s'éteint le sentiment;
Dans un vague abandon ils tombent mollement;

Interdumque quasi exsurgendi incerta voluntas.
Ergo corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictuque laborat.

Is tibi nunc animus quali sit corpore, et unde
Constiterit, pergam rationem reddere dictis.
Principio esse aio persubtilem, atque minutis
Perquam corporibus factum constare; id ita esse,
Hinc licet advertas animum ut pernoscere possis.
Nil adeo fieri celeri ratione videtur,
Quam si mens fieri proponit et inchoat ipsa.
Ocius ergo animus, quam res se perciet ulla,
Ante oculos quarum in promptu Natura videtur.
At quod mobile tantopere est, constare rotundis
Perquam seminibus debet perquamque minutis;
Momine uti parvo possint impulsa moveri.
Namque movetur aqua et tantillo momine flutat;
Quippe volubilibus parvisque creata figuris :
At contra mellis constantior est natura,
Et pigri latices magis, et cunctantior actus;
Hæret enim inter se magis omnis materiali
Copia; nimirum quia non tam lævibus exstat
Corporibus, neque tam subtilibus atque rotundis.
Namque papaverum, aura potest suspensa levisque
Cogere, ut ab summo tibi diffluat altus acervus;
At contra lapidum conjectum spiclorumque
Nenu potest. Igitur parvissima corpora quanto

Tandis que de l'instinct l'aveugle résistance
Aux portes de la mort un instant les balance.
Si l'esprit comme nous est combattu, froissé,
L'esprit au rang des corps n'est-il donc point placé?

Mais quel principe enfin le compose, l'anime,
Le conduit par degrés vers sa hauteur sublime?
Poursuis : de cet agent subtil, mystérieux,
Le voile, ô Memmius, va tomber à tes yeux.
Avec quelle souplesse et quel essor rapide
Notre ame se replie, agit et se décide;
Rien ne peut égaler ses pétulans efforts.
De son activité les agiles ressorts
Sont dus aux élémens arrondis et flexibles
Qu'agitent tout à coup les chocs les moins sensibles.
Ainsi l'eau, résultat de principes mouvans,
Frémit au moindre souffle et cède au gré des vents;
Mais l'essence du miel, pesante et paresseuse,
Épanche lourdement sa liqueur onctueuse :
Ses principes, moins ronds, moins liquides, moins vifs,
S'enchaînent dans leur cours et se roulent captifs.
Ainsi le doux zéphir peut, de sa molle haleine,
Du sein brillant des fleurs bannir la faible graine;
Tandis que vainement son aile vient toucher
Un lourd faisceau de dards ou l'énorme rocher.

Et lævissima sunt, ita mobilitata feruntur :
At contra quo quæque magis cum corpore magno
Asperaque inveniuntur, eo stabilita magis sunt ¹³.

Nunc igitur, quoniam est animi natura reperta
Mobilis egregie, per quam constare necesse est
Corporibus parvis et lævibus atque rotundis :
Quæ tibi cognita res in multis, o bone, rebus
Utilis invenietur, et opportuna cluebit.

Hæc quoque res etiam naturam deliquat ejus,
Quam tenui constet textura, quamque loco se
Contineat parvo, si possit conglomerari;
Quod simul atque hominem lethi secunda quies est
Indepta, atque animi natura animæque recessit,
Nil ibi limatum de toto corpore cernas
Ad speciem, nihil ad pondus : mors omnia præstat,
Vitalem præter sensum calidumque vaporem.
Ergo animam totam perparvis esse necesse est
Seminibus, nexam per venas, viscera, nervos :
Quatinus omnis ubi e toto jam corpore cessit,
Extrema membrorum circum-cæsura tamen se
Incolumem præstat, nec deficit ponderis hilum :
Quod genus est Bacchi quum flos evanuit; aut quum
Spiritus unguenti suavis diffugit in auras;
Aut aliquo quum jam succus de corpore cessit;

L'ame, tu le vois donc, cette substance agile,
Troublée au moindre choc, si prompte, si mobile,
Ne peut se composer que d'atômes polis,
Les plus ronds, les plus vifs et les plus assouplis.
Utile vérité; dans ta marche épineuse,
Ami, tu sentiras sa force lumineuse.

Je dois tracer encor sous un aspect nouveau
De cet agent secret le magique tableau;
Te montrer son active et rapide souplesse,
De son léger tissu l'insensible finesse;
Et quel espace étroit devrait le contenir,
Si l'art en un seul lieu pouvait le réunir.
Vois cet homme expirant que son ame abandonne :
Déjà d'un crêpe obscur le trépas l'environne.
Il perd avec sa force un reste de chaleur,
Et de son front glacé se ternit la couleur;
Immobile, il s'endort : du moins nulle autre offense
De l'ame qui s'enfuit ne décèle l'absence;
Puisqu'aux membres flétris, du sentiment privés,
Et la forme et le poids sont enfin conservés.
Telle est la tendre fleur devenue inodore;
La liqueur de Bacchus dont l'esprit s'évapore;

Nil oculis tamen esse minor res ipsa videtur
Propterea, neque detractum de pondere quidquam :
Nimirum, quia multa minutaque semina succos
Efficiunt, et odorem in toto corpore rerum.
Quare etiam atque etiam mentis naturam animæque
Scire licet perquam paucillis esse creatam
Seminibus, quoniam fugiens nil ponderis aufert.

Nec tamen hæc simplex nobis natura putanda est :
Tenuis enim quædam moribundos deserit aura,
Mista vapore; vapor porro trahit aera secum;
Nec calor est quisquam, cui non sit mistus et aer :
Rara quod ejus enim constat natura, necesse est
Aeris inter eum primordia multa cieri.
Jam triplex animi est igitur natura reperta.

Nec tamen hæc sat sunt ad sensum cuncta creandum :
Nil horum quoniam recipit mens posse creare
Sensiferos motus, quædam qui mente volutent.
Quarta quoque his igitur quædam natura necesse est
Attribuatur : ea est omnino nominis experta;
Qua neque mobilius quidquam, neque tenuius exstat,
Nec magis e parvis aut lævibus ex elementis;
Sensiferos motus quæ didit prima per artus :
Prima cietur enim, parvis perfecta figuris;
Inde calor motus ¹⁴, et venti cæca potestas
Accipit; inde aer; inde omnia mobilitantur;
Tum quatitur sanguis; tum viscera persentiscunt

Tel un fruit, dépouillé de son goût savoureux,
Garde son poids, sa forme, et trompe encor les yeux.

L'ame n'est pas pourtant une simple substance :
Le souffle qu'on exhale en perdant l'existence,
Ce souffle si léger de chaleur est mêlé,
Et l'air dans la chaleur est toujours récélé.
En son tissu poreux, en son sein vague et lisse,
Fluide pénétrant, tout à coup l'air se glisse.

L'ame renferme donc trois élémens divers ;
Mais nul du sentiment n'établit les concerts,
N'enfante la pensée, ardente souveraine,
Qui de tous nos penchans est l'arbitre et la reine.
Un moteur plus actif, rapide, inaperçu,
Se confond en leur sein : de son léger tissu
Qui peut, ô Memmius, égaler la vitesse ?
De tous ses élémens la mobile finesse,
Sans contrainte subit l'ascendant créateur :
Ce pouvoir est des sens le secret protecteur ;
Et, dès que la Nature au monde nous convie,
Il donne le signal aux ressorts de la vie,

Omnia ; postremo datur ossibus atque medullis
Sive voluptas est , sive est contrarius ardor.

Nec temere huc dolor usque potest penetrare , neque acre
Permanare malum , quin omnia perturbentur ;
Usque adeo ut vitæ desit locus , atque animai
Diffugiant partes per caulas corporis omnes :
Sed plerumque fit in summo quasi corpore finis
Motibus : hanc ob rem vitam retinere valemus.

Nunc ea quo pacto inter sese mista , quibusque
Compta modis vigeant , rationem reddere aventem
Abstrahit invitum patrii sermonis egestas :
Sed tamen , ut potero summatim attingere , tangam.
Inter enim cursant primordia principiorum
Motibus inter se ; nihil ut secernier unum
Possit , nec spatio fieri divisa potestas :
Sed quasi multæ vis unius corporis exstant.
Quod genus , in quovis animantum viscere volgo
Est odor et quidam calor et sapor ; et tamen ex his

Le premier, l'air s'échauffe, excite au mouvement;
L'être développé prélude au sentiment;
Chaque organe palpite; une flamme soudaine
Rend le sang plus fluide; il bat de veine en veine;
Et le tissu des os, empreint de sa chaleur,
S'émeut au doux plaisir ou frémit de douleur.

Mais, d'un coup pénétrant si la souffrance extrême
Porte son choc funeste à ce moteur suprême,
Le corps tombe; et, fuyant un asile chéri,
Son ame épouvantée en vain cherche un abri.
A fuir de sa prison aussitôt elle aspire,
Et des sens mutinés abandonne l'empire.
La surface des corps, par un pouvoir heureux,
Émousse de ses traits l'aiguillon douloureux;
La Nature a voulu, mère fertile et sage,
Dans nos jours passagers respecter son ouvrage.

Apprends, ô Memmius, quels doux enchantemens
Ont imprimé la vie aux nombreux élémens;
Quelle combinaison, d'une inerte substance,
Fait jaillir tout à coup le feu de l'existence.
Mais la langue, stérile en sa timidité,
D'un si noble sujet restreint l'immensité.
Comment peindre la vie, en tracer l'artifice?
Je t'en offre du moins une légère esquisse.
Oui, des quatre élémens l'essaim laborieux
Etablit un concert actif, harmonieux;

Omnibus est unum perfectum corporis augmen.
Sic calor atque aer et venti cæca potestas
Mista, creant unam naturam, et mobilis illa
Vis, initum motus ab se quæ dividit ollis,
Sensifer unde oritur primum per viscera motus.
Nam penitus prorsum latet hæc natura subestque;
Nec magis hac infra quidquam est in corpore nostro;
Atque anima est animæ proporro totius ipsa :
Quod genus in nostris membris et corpore toto,
Mista latens animi vis est animæque potestas;
Corporibus quia de parvis paucisque creata est :
Sic tibi nominis hæc expers vis, facta minutis
Corporibus, latet; atque animai totius ipsa
Proporro est anima, et dominatur corpore toto :
Consimili ratione necesse est ventus et aer,
Et calor inter se vigeant, commista per artus,
Atque aliis aliud subsit magis emineatque,
Ut quiddam fieri videatur de omnibus unum;
Ne calor ac ventus seorsum, seorsumque potestas
Aeris interimant sensum diductaque solvant.

Est etiam calor ille animo, quem sumit in ira;
Quum ferviscit, et ex oculis micat acribus ardor :
Est et frigida multa comes formidinis aura,
Quæ ciet horrorem in membris, et concitat artus :

Aucun d'eux ne détruit cet assemblage intime,
Nul ne s'émeut, n'agit sans l'accord unanime.
Tels différens objets, en faisceaux rassemblés,
Sont par un seul ressort à la fois ébranlés.
Si dans l'être animé tour à tour se présente
Le coloris, le goût, la vapeur odorante,
Ces principes divers, en naissant combinés,
Par un même penchant sont ensemble entraînés.
Ainsi le souffle, l'air, et la chaleur féconde,
Mêlés à l'élément qui soudain les seconde,
Se confondent en nous, et leurs communs efforts
De la force vitale animent les ressorts.
Le sentiment versé dans la machine entière
Communique aussitôt la vie à la matière.
Aucun nom n'appartient à ce puissant moteur;
Son trône cependant s'élève au fond du cœur.
C'est l'ame de notre ame et l'essence sublime
Qui soumet en tyran les membres qu'elle anime.
Ainsi l'air, la chaleur, répandus dans les corps,
Forment en s'unissant les plus parfaits accords.
A l'un de ces moteurs si la force est ravie,
Aussitôt sont brisés les liens de la vie.

Chacun d'eux s'asservit à différens travaux :
La chaleur, qui du sang fait bouillonner les flots,
Fomente dans les sens un trouble atrabilaire :
Elle enflamme les yeux du feu de la colère.

Est etiam quoque pacati status aeris ille,
Pectore tranquillo qui fit voltuque sereno :
Sed calidi plus est illis quibus acria corda,
Iracundaque mens facile effervescit in ira :
Quo genere in primis vis est violenta leonum,
Pectora qui fremitu rumpunt plerumque gementes,
Nec capere irarum fluctus in pectore possunt ¹⁵.
At ventosa magis cervorum frigida mens est,
Et gelidas citius per viscera concitat auras,
Quæ tremulum faciunt membris existere motum.
At natura boum placido magis aere vivit,
Nec nimis irai fax unquam subdita percit
Fumida suffundens cæcæ caliginis umbras,
Nec gelidi torpet telis perfixa pavoris :
Inter utrosque sita est, cervos sævosque leones.

Sic hominum genus est : quamvis doctrina politos
Constituat pariter quosdam, tamen illa relinquit
Naturæ cujusque animæ vestigia prima :
Nec radicitus evelli mala posse putandum est ;
Quin proclivius hic iras decurrat ad acres,
Ille metu citius paulo tentetur, at ille
Tertius accipiat quædam clementius æquo :
Inque aliis rebus multis differre necesse est

Le souffle, vapeur froide, enfante la terreur,
Et son âpre frisson fait tressaillir d'horreur.
Enfin l'air tempéré dans sa course est plus libre,
Il calme, soutient l'ame, en maintient l'équilibre.
Un feu secret domine au fond des cœurs bouillans :
Tel est ce fier lion dont les horribles flancs
Se gonflent de fureur, quand son affreux courage
S'excite en rugissant et prélude au carnage.
Mais dans l'ame du cerf un vent froid s'introduit ;
Sur le faisceau nerveux il frappe, glisse, fuit ;
Surpris et pénétré de ce souffle rapide ,
Soudain frémit ce corps et mobile et timide.
Le bœuf respire un air d'une molle tiédeur ;
Il ignore la crainte et la fouguese ardeur :
La morne pesanteur de son ame impassible
Aux chocs impétueux le rend inaccessible ;
Il reste balancé par un double ascendant
Entre le cerf timide et le lion ardent.

Tel est l'homme lui-même : en vain par la culture
L'art s'oppose sans cesse au but de la Nature ;
Rien n'efface les traits que sa main a gravés ;
Le vice est immortel dans les cœurs dépravés.
Rendrez-vous équitable un tyran sanguinaire ?
D'un mortel né craintif fait-on un téméraire ?
L'exemple suffit-il à ce faible inconstant
Qui, sorti de son piège, y retombe à l'instant ?

Naturas hominum varias, moresque sequaces;
Quorum ego nunc nequeo cæcas exponere causas;
Nec reperire figurarum tot nomina, quot sunt
Principiis, unde hæc oritur variantia rerum.
Illud in his rebus videor firmare potesse,
Usque adeo naturarum vestigia linqui
Parvola, quæ nequeat ratio depellere dictis,
Ut nihil impediat dignam Dîs degere vitam.

Hæc igitur natura tenetur corpore ab omni,
Ipsaque corporis est custos et causa salutis.
Nam communibus inter se radicibus hærent,
Nec sine perniciæ divelli posse videntur.
Quod genus, e thuris glebis evellere odorem
Haud facile est, quin intereat natura quoque ejus;
Sic animi atque animæ naturam corpore toto
Extrahere haud facile est, quin omnia dissolvantur:
Implexis ita principiis, ab origine prima,
Inter se fiunt, consorti prædita vita:
Nec sine vi quidquam alterius sibi posse videtur
Corporis, atque animi seorsum sentire potestas;
Sed communibus inter eos conflatur utrinque
Motibus accensus nobis per viscera sensus.

L'empire de nos sens, le goût, le caractère,
Déterminent des mœurs la pente involontaire.
Je ne puis maintenant, avide scrutateur,
Des sentimens divers découvrir le moteur,
Ni rechercher l'asile où leur foule innombrable
S'enveloppe à tes yeux d'un voile impénétrable.
Mais crois que si les soins, la prudente rigueur,
Ne peuvent effacer les premiers plis du cœur,
De l'austère vertu l'inflexible contrainte
Dans le creuset du tems affaiblit leur empreinte,
Et permet aux mortels ce calme précieux,
Ce bonheur, doux trésor des habitans des cieux.

Le corps est donc de l'ame et le guide et le siège;
Elle-même à son tour le garde et le protège.
D'un seul germe sortis, tels deux arbres jumeaux
Sur le tronc fraternel enlacent leurs rameaux :
Ainsi l'ame est unie à la force vitale ;
Ainsi le parfum tient de la fleur qui l'exhale.
Par un moteur unique enfantés à la fois,
De la Nature ensemble ils subissent les lois;
De leur hymen enfin l'éternelle constance
Allume dans leur sein le feu de l'existence.

Præterea, corpus per se nec gignitur unquam,
Nec crescit, nec post mortem durare videtur.
Non enim, ut humor aquæ dimittit sæpe vaporem,
Qui datus est; neque ab hac causa convellitur ipse;
Sed manet incolumis: non, inquam, sic animai
Discidium possunt artus perferre relictî:
Sed penitus pereunt convolsi, conque putrescunt:
Ex ineunte ævo sic corporis atque animai
Mutua vitales discunt contagia motus,
Maternis etiam in membris, alvoque reposta;
Discidium ut nequeat fieri sine peste maloque:
Ut videas, quoniam conjuncta est causa salutis,
Conjunctam quoque naturam consistere eorum.

Quod superest, si quis corpus sentire renutat,
Atque animam credit permistam corpore toto
Suscipere hunc motum, quem sensum nominamus;
Vel manifestas res contra verasque repugnat.
Quid sit enim corpus sentire quis afferet unquam,
Si non ipsa palam quod res dedit ac docuit nos?
At, dimissa anima, corpus caret undique sensu:
Perdit enim quod non proprium fuit ejus in ævo;
Multaque præterea perdit, quum expellitur ævo.

Dicere porro oculos nullam rem cernere posse¹⁶,
Sed per eos animum ut foribus spectare reclusis,
Desipere est; contra quum sensus dicat eorum:
Sensus enim trahit atque acies detrudit ad ipsas;

Oui le corps, Memmius, sans l'ame ne naît pas ;
Il se forme avec elle et la suit au trépas.
Que dans cette eau le feu s'infiltré, se confonde,
Sa chaleur s'amortit sans décomposer l'onde ;
Mais si l'ame s'exhale, hôte affreux des tombeaux ,
Le corps flétri se change en fétides lambeaux.
Dès qu'il respire, l'ame à son sort asservie
S'exerce à supporter le fardeau de la vie.
La rupture, en un mot, de leur nœud fraternel
Leur donnerait la mort même au sein maternel.
Ah ! de l'ame et du corps si telle est l'harmonie,
De quel lien puissant leur substance est unie !

Mais ne va point , ami, sévère injustement,
Aux membres avilis ravir tout sentiment.
Quand l'ame, je l'avoue, a quitté son asile ,
Des membres tout à coup le sentiment s'exile.
Mais observe du moins que , dans le cours des ans ,
De principes nombreux, étrangers à nos sens ,
La masse par degrés s'affaiblit et s'échappe,
Et le reste s'enfuit lorsque la mort nous frappe.

De l'ame, nous dit-on , les yeux , humbles sujets ,
Lui doivent le pouvoir d'observer les objets ;
Et, passifs spectateurs, en vain brille leur flamme :
Les yeux ne sont enfin que les portes de l'ame.

Fulgida præsertim quum cernere sæpe nequimus,
Lumina luminibus quia nobis præpediuntur :
Quod foribus non fit; neque enim, qua cernimus ipsi,
Ostia suscipiunt ullum reclusa laborem.
Præterea, si pro foribus sunt lumina nostra,
Jam magis, exemptis oculis, debere videtur
Cernere res animus, sublati postibus ipsis.

Illud in his rebus nequaquam sumere possis,
Democriti quod sancta viri sententia ponit;
Corporis atque animi primordia singula primis
Apposita alternis variare ac nectere membra :
Nam quum multo sint animai elementa minora,
Quam quibus e corpus nobis et viscera constant;
Tum numero quoque concedunt, et rara per artus
Dissita sunt; duntaxat ut hoc promittere possis,
Quantula prima queant nobis injecta ciere
Corpora sensiferos motus in corpore, tanta
Intervalla tenere exordia prima animai.
Nam neque pulveris interdum sentimus adhæsum
Corpore; nec membris incussam insidere cretam,
Nec nebulam noctu; nec aranei tenuia fila
Obvia sentimus, quando obretimur euntes;
Nec supra caput ejusdem cecidisse vietam

Fatale absurdité que réprouvent les sens !
L'œil fixe les objets sur lui réagissans,
Pompe leur simulacre, en conserve l'empreinte.
D'un éclat trop ardent s'il a reçu l'atteinte,
La porte de la vue, en butte à la chaleur,
Dans son servile emploi ressent donc la douleur !
J'adopte, s'il le faut, ce système futile :
L'ame, affranchie alors d'un obstacle inutile,
Doit rendre à ses regards un bien plus libre cours,
Et rejeter des yeux l'incommode secours.

Du sage Abdéritain quel que soit le génie,
Plus d'une fois l'erreur à sa voix s'est unie.
De l'ame, nous dit-il, par de parfaits accords
Chaque élément répond aux élémens du corps.
Ainsi leur mutuelle et féconde assistance
Réunit chaque organe et soutient l'existence.
Les principes de l'ame, actifs et vaporeux,
Moindres que ceux du corps, sont aussi moins nombreux ;
La Nature les donne avec économie.
Quoique régne partout la chaleur de la vie,
Le corps reçoit souvent mille contacts légers
Qui pour le sentiment demeurent étrangers.
Le fard ne pèse point sur le teint qu'il colore :
Sent-on peser les pleurs que nous verse l'aurore ;
Ou ces duvets, dans l'air par l'oiseau délaissés,
Qui flottent mollement vers la terre abaissés ;

Vestem, nec plumas avium, papposque volantes,
Qui nimia levitate cadunt plerumque gravatim;
Nec repentis itum cujusviscunque animantis
Sentimus; nec priva pedum vestigia quæque,
Corpore quæ in nostro culices et cætera ponunt:
Usque adeo prius est in nobis multa ciendum
Semina, corporibus nostris immista per artus,
Quam primordia sentiscant concussa animai;
Et quam intervallis tantis tuditantia possint
Concursare, coire, et dissultare vicissim.

Et magis est animus vitai claustra coercens,
Et dominantior ad vitam, quam vis animai:
Nam sine mente animoque nequit residere per artus
Temporis exiguam partem pars ulla animai;
Sed comes insequitur facile, et discedit in auras,
Et gelidos artus in lethi frigore linoit.
At manet in vita, cui mens animusque remansit;
Quamvis est circum cæsis lacer undique membris,
Truncus, adempta anima circum, membrisque remotis,
Vivit, et ætherias vitales suscipit auras.
Si non omnimodis, at magna parte animai
Privatus, tamen in vita cunctatur et hæret.
Ut, lacerato oculo circum, si pupula mansit
Incolumis, stat cernendi vivata potestas;
Dummodo ne totum corrumpas luminis orbem,
Sed circumcidas aciem, solamque relinquas;
Id quoque enim sine pernicie confiet eorum:

De la fleur du chardon la mousse cotonneuse;
Les tourbillons poudreux, la vapeur nuageuse?
Sentons-nous d'Arachné les fragiles tissus
Envelopper nos pas de lacs inaperçus;
L'insecte qui, chassé de sa frêle demeure,
S'attache à notre main, la parcourt et l'effleure?
Avant que jusqu'à l'ame aucun choc soit transmis,
A de nombreux assauts tout le corps est soumis.

Plus que l'ame, l'esprit à notre sort préside;
Il est de nos penchans et le maître et le guide;
Tu le vois : tout entier s'il n'est point exilé,
La vie habite encore un être mutilé.
Le moindre reste enfin de sa noble substance
Seul allume, entretient le feu de l'existence.
Ainsi l'œil dont le fer déchira le contour,
De sa prunelle intacte observe encor le jour;
Mais, sans endommager la masse de l'orbite,
Si dans l'organe exquis un trait se précipite,
Le jour fuit, l'œil s'éteint; de ses voiles épais
L'impitoyable mort l'enveloppe à jamais.

At si tantula pars oculi media illa peresa est,
Incolumis quamvis alioqui splendidus orbis,
- Occidit extemplo lumen, tenebræque sequuntur :
Hoc anima atque animus vincti sunt fœdere semper.

Nunc age, nativos animantibus, et mortales
Esse animos, animasque leves, ut noscere possis;
Conquisita diu, dulcique reperta labore,
Digna tua pergam disponere carmina vita.
Tu fac utrumque uno subjungas nomen eorum;
Atque animam, verbi causa, quum dicere pergam,
Mortalem esse docens, animum quoque dicere credas,
Quatinus est unum inter se, conjunctaque res est.

Principio, quoniam tenuem constare minutis
Corporibus docui, multoque minoribus esse
Principiis factam, quam liquidus humor aquai est,
Aut nebula, aut fumus : nam longe mobilitate
Præstat, et a tenui causa magis icta movetur :
Quippe ubi imaginibus fumi nebulæque movetur :
Quod genus, in somnis sopiti ubi cernimus alta
Exhalare vapore altaria, ferreque fumum :
Nam procul hæc dubio nobis simulacra¹⁷ genuntur.
Nunc igitur, quoniam quassatis undique vasis
Diffluere humorem, et laticem discedere cernis;
Et nebula ac fumus quoniam discedit in auras :
Crede animam quoque diffundi, multoque perire
Ocius, et citius dissolvi corpora prima,

Il faut , ô Memmius , que ma muse proclame
Le destin rigoureux de l'esprit et de l'ame ;
Vaste et profond sujet , dès long-tems médité.
Comme la plus étroite et douce intimité
Dans l'asile commun les guide , les rassemble ,
Je dois sous un seul nom les désigner ensemble.
Si l'une est par ma voix condamnée au trépas ,
L'autre à l'arrêt fatal n'échappera donc pas.

L'ame est plus déliée , agissante et mobile
Que la vapeur des eaux , que la flamme subtile ;
La fumée et la nue ont moins d'agilité :
Un léger souffle ajoute à sa vélocité.
Les simulacres seuls des feux ou de la flamme
Peuvent même ébranler les ressorts de notre ame ;
Car ce feu des autels , ce pieux appareil ,
Parvenus jusqu'à nous sur l'aîle du sommeil ,
Des sacrifices saints ne sont que les images
Qui s'ouvrent en tous lieux les plus secrets passages ,
Et dont l'ame aperçoit les nombreux tourbillons.
Si d'un vase brisé fuyant à gros bouillons ,
L'onde murmure , fume et dans l'air s'évapore ;
L'ame doit s'exiler plus aisément encore ,

Quum semel omnibus e membris ablata recessit.
Quippe etenim corpus, quod vas quasi constitit ejus,
Quum cohibere nequit, conquassatum ex aliqua re,
Ac rarefactum, detracto sanguine venis;
Aere quî credas posse hanc cohiberier ullo?
Corpore qui nostro rarus magis am cohibessit?

Præterea, gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
Corpore; sic animi sequitur sententia tenuis¹⁸:
Inde, ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, et auctior est animi vis:
Post, ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus;
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque:
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animai
Naturam, ceu fumus in altas aeris auras:
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videtur
Crescere, et, ut docui, simul ævo fessa fatiscit.

Huc accedit uti videamus, corpus ut ipsum
Suscipere immanes morbos durumque dolorem;
Sic animum curas acres, luctumque, metumque:
Quare participem lethi quoque convenit esse.

Quand par la mort chassée, invisible, elle a fui
Loin du corps, son asile et son unique appui.
Aux champs aériens cette faible substance
Pourrait-elle en flottant ressaisir l'existence?

L'ame, unie à nos sens, croît, se forme avec nous;
Du destin qui nous frappe elle ressent les coups.
Dans la débile enfance une machine frêle
Enveloppe un esprit tendre et faible comme elle.
Dès que l'une parvient à la maturité,
L'autre obtient aussitôt sa force et sa clarté.
Quand sous le poids des ans le corps tremble et s'affaisse,
Son guide paresseux quelquefois le délaisse;
Il l'égare, l'abuse, et son pâle flambeau
Se consume et s'éteint sur le bord du tombeau.
Sa masse intelligente, à la mort asservie,
Voit briser d'un seul coup les ressorts de la vie;
Et, comme une fumée invisible à nos yeux,
L'ame s'exhale et flotte aux régions des cieux.

Le corps sent les douleurs, jouit de la mollesse;
L'esprit souffre, languit, ou s'ouvre à l'allégresse.
Dans la même carrière attirés par le sort,
D'un pas égal tous deux marchent donc vers la mort.

Quin etiam morbis in corporis avius errat
Sæpe animus : dementit enim deliraque fatur;
Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Æternumque soporem oculis nutuque cadenti :
Unde neque exaudit voces, neque noscere vultus
Illorum potis est, ad vitam qui revocantes
Circumstant, lacrymis rorantes ora genasque.
Quare animum quoque dissolvi fateare necesse est,
Quandoquidem penetrant in eum contagia morbi.
Nam dolor ac morbus lethi fabricator uterque est :
Multorum exitio perdocti quod sumus ante.

Denique cur, hominem quum vini vis penetravit
Acris, et in venas discessit diditus ardor,
Consequitur gravitas membrorum? præpediuntur
Crura vacillanti? tardescit lingua? madet mens?
Nant oculi? clamor, singultus, jurgia gliscunt?
Et jam cætera de genere hoc quæcunque sequuntur?
Cur ea sunt, nisi quod vehemens violentia vini
Conturbare animam consuevit corpore in ipso?
At, quæcunque queunt conturbari inque pediri,
Significant, paulo si durior insinuarit
Causa, fore ut pereant, ævo privata futuro.

Que dis-je? quand le corps succombe à la souffrance,
De l'esprit abattu tarit l'intelligence :
Vois cet homme soudain chancelant, affaibli;
Sous d'éternels pavots il semble enseveli;
Son œil s'éteint, son front penche et se décolore :
Le malheureux, frappé de douleurs qu'il ignore,
En vain est entouré des doux soins de l'amour;
Il est sourd à la voix qui le rappelle au jour.
Tous ceux qu'il chérissait, pour lui n'ont plus de charmes,
Il ne sent point leur peine, il ne voit point leurs larmes.
L'ame aux tourmens du corps ne résiste donc pas;
Rien ne peut la soustraire au glaive du trépas.
Du monstre inexorable avant-coureurs sinistres,
Les chagrins, les douleurs sont ses affreux ministres.

Quand le vin pétillant, nectar doux et trompeur,
Introduit dans le corps sa maligne vapeur,
Nos membres sont pesans, notre marche incertaine;
A pas lourds et tremblans l'ivresse nous entraîne;
L'œil égaré se ferme : à de sombres rumeurs
Succèdent tout à coup d'imbécilles clameurs.
L'ame s'est engourdie, et sa lourde pensée
Laisse à de vains efforts la langue embarrassée.
L'ame s'altère donc et doit s'anéantir,
Quand l'essaim de douleurs qui la vient investir,
Redoublant sa fatale et prompte violence,
De son sort tout à coup fait pencher la balance.

Quin etiam, subita vi morbi sæpe coactus,
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit, ingemit, et tremit artus,
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat
Inconstanter, et in jactando membra fatigat.
Nimirum, quia vis morbi, distracta per artus,
Turbat agens animam, spumans ut in æquore salso
Ventorum validis fervescit viribus unda :
Exprimitur porro gemitus, quia membra dolore
Afficiuntur, et omnino quod semina vocis
Ejiciuntur, et ore foras glomerata feruntur,
Qua quasi consuerunt, et sunt munita viai :
Desipientia fit, quia vis animi atque animai
Conturbatur, et, ut docui, divisa seorsum
Disjectatur, eodem illo distracta veneno.
Inde, ubi jam morbi se flexit causa, reditque
In latebras ater corrupti corporis humor;
Tum quasi talipedans primum consurgit, et omnes
Paulatim redit in sensus, animamque receptat.
Hæc igitur tantis ubi morbis corpore in ipso
Jactetur, miserisque modis distracta laboret;
Cur eandem credis sine corpore, in aere aperto,
Cum validis ventis ætatem degere posse?

Maïs quel autre spectacle afflige ici tes yeux ?
De douleurs dévoré, vois-tu ce furieux ?
Il se débat, rugit, se roule sur la terre,
Et paraît succomber sous les traits du tonnerre.
Ses membres sont tendus, sa poitrine mugit,
Et d'un sang écumant sa bouche se rougit.
Un horrible délire, un transport frénétique
Usurpe sur ses sens un pouvoir anarchique.
Des plus vives douleurs l'aiguillon acéré
Jusqu'au siège de l'ame alors a pénétré :
Il l'émeut, il la trouble; ainsi le vent rapide
Transforme en flots grondans l'onde calme et limpide.
Ces longs gémissemens, ces sanglots et ces pleurs,
Sont formés par l'instinct, sont l'accent des douleurs ;
Chacun des élémens dont la voix se compose
Veut fuir; à cet essor nul pouvoir ne s'oppose.
Tous s'amassent en foule, aveuglément poussés
Aux chemins que pour eux l'habitude a tracés.
Le délire naît donc quand l'horrible souffrance
De l'ame et de l'esprit a rompu l'alliance.
Si de l'art bienfaisant l'ingénieux secours
Aux flots du noir venin assigne un autre cours,
Le mal affreux, vaincu, dépouillé d'énergie,
Dans son antre secret enfin se réfugie.
La victime d'abord se soulève en tremblant,
Hésite, se soutient, fait un pas chancelant;
De nouveau chaque organe à servir s'accoutume,
Et de l'esprit éteint le flambeau se rallume.

Et quoniam mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, et flecti medicina posse videmus;
Id quoque præsagit mortalem vivere mentem :
Addere enim partes, aut ordine trajicere æquum est,
Aut aliud prorsum de summa detrahare illum,
Commutare animum quicumque adoritur et infit,
Aut aliam quamvis naturam flectere quærit :
At neque transferri sibi partes, nec tribui vult,
Immortale quod est quidquam, neque defluere hilum.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.
Ergo animus sive ægrescit, mortalia signa
Mittit, uti docui, seu flectitur a medicina.
Usque adeo falsæ rationi vera videtur
Res occurrere, et effugium præcludere eunti,
Ancipitique refutatu convincere falsum!

Denique, sæpe hominem paulatim cernimus ire,
Et membratim vitalem deperdere sensum :
In pedibus primum digitos livescere et ungues;
Inde pedes et crura mori; post inde per artus
Ire alios tractim gelidi vestigia lethi.
Scinditur atqui animæ quoniam natura, nec uno

Si l'ame en son asile éprouve tant de maux,
Quel tourment la suit donc en ses destins nouveaux,
Lorsqu'au milieu des airs se frayant une route,
Elle franchit des cieux l'impénétrable voûte?

L'ame de tous nos sens partage la langueur,
Et les secrets de l'art réveillent sa vigueur;
Mais l'essence immortelle, indestructible et pure,
Jamais du changement n'eût redouté l'injure.
De sa limite enfin dès qu'un être est sorti,
Il renonce à lui-même ou tombe anéanti.
La faiblesse de l'ame et les maux qu'elle endure
Sont un gage assuré de sa perte future.
Jusqu'au fond de nos cœurs, auguste Vérité,
Fais couler à grands flots ta sublime clarté;
Et sous un triple airain que l'erreur enchaînée
N'ose plus entr'ouvrir sa bouche empoisonnée.

Nos membres, quelquefois avant l'âge vieillis,
Ne peuvent réparer leurs ressorts affaiblis.
Dans leurs extrémités, préludant à sa rage,
Le trépas triomphant imprime son outrage:
D'abord des doigts flétris l'ongle est décoloré,
Le pied livide, froid, se roidit ulcéré.

Tempore sincera existit, mortalis habenda est.
Quod si forte putas ipsam se posse per artus
Introrsum trahere et partes conducere in unum,
Atque ideo cunctis sensum deducere membris;
At locus ille tamen, quo copia tanta animai
Cogitur, in sensu debet majore videri.
Qui quoniam nusquam est, nimirum, ut diximus ante,
Dilaniata foras dispergitur; interit ergo.
Quin etiam, si jam libeat concedere falsum,
Et dare, posse animam glomerari in corpore eorum,
Lumina qui relinquunt moribundi particulatim;
Mortalem tamen esse animam fateare necesse est :
Nec refert, utrum pereat dispersa per auras,
An contractis in se partibus obrutescat;
Quando hominem totum magis ac magis undique sensus
Deficit, et vitæ minus et minus undique restat.

Et quoniam mens est hominis pars una, locoque
Fixa manet certo, velut aures atque oculi sunt,
Atque alii sensus, qui vitam cunque gubernant :
Et veluti manus atque oculus naresve, seorsum
Secreta a nobis nequeant sentire neque esse :
Sed tamen in parvo liquuntur tempore tabi :
Sic animus per se non quit, sine corpore, et ipso
Esse homine, illius quasi quod vas esse videtur;

De ce monstre en secret la fureur se déploie,
Il s'anime, s'irrite et dévore sa proie.
L'ame est donc divisée; asservie à leur sort,
Dans les membres glacés elle a subi la mort.
Peut-être diras-tu qu'au siège de la vie
Chaque part attirée est soudain réunie.
Et qu'elle peut enfin par ce prompt changement
Des membres délaissés garder le sentiment?
Mais l'organe où notre ame érigerait son siège
Du tact le plus exquis aurait le privilège.
Ce futile argument sans peine se confond;
Vous invoquez l'erreur, la vérité répond.
Admettons, j'y consens, cette docte folie,
Que l'ame sur un point entière se replie;
Qu'importe qu'à la fois elle échappe à nos sens,
Ou perde par degrés ses ressorts languissans?
C'est un feu précieux que la Nature allume;
Il s'accroît, resplendit, s'altère et se consume.

L'ame occupe en nos corps des lieux déterminés ;
Tels sont les autres sens à nos goûts destinés :
L'odorat chatouilleux, l'organe de la vue,
Celui du goût, des sons la tortueuse issue,
Tous ces ressorts nombreux qui, liés un moment,
Sont de la vie enfin l'asile et l'instrument.
Sur cette intimité leur puissance repose ;
Le divorce, en un mot, soudain les décompose.

Sive aliud quidvis potis es conjunctius eî
Fingere; quandoquidem connexus corpori adhæret.

Denique corporis atque animi vivata potestas
Inter se conjuncta valent, vitæque fruuntur :
Nec sine corpore enim vitales edere motus
Sola potest animi per se natura; nec autem
Cassum anima corpus durare et sensibus uti.
Scilicet, avolsus radicitus ut nequit ullam
Dispicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto;
Sic anima atque animus per se nil posse videntur;
Nimirum, quia per venas et viscera mistim,
Per nervos atque ossa tenentur corpore ab omni :
Nec magnis intervallis primordia possunt
Libera dissultare; ideo conclusa moventur
Sensiferos motus, quos extra corpus, in auras
Aeris, haud possunt post mortem ejecta moveri:
Propterea quia non simili ratione tenentur :
Corpus enim atque animans erit aer, si cohibere
Sese anima, atque in eo poterit concludere motus,
Quos ante in nervis et in ipso corpore agebat.
Quare etiam atque etiam, resoluta corporis omni
Tegmine, et ejectis extra vitalibus auris,
Dissolvi sensus animi fateare necesse est
Atque animam, quoniam conjuncta est causa duobus.

Denique, quum corpus nequeat perferre animai
Discidium, quin id tetro tabescat odore;

Et tu croirais que l'ame, échappée au tombeau,
Pût voguer sans le corps, son unique vaisseau !

L'ame, par le trépas aux organes ravie,
Crois-moi, n'entretient plus la flamme de la vie.
Privé d'elle, à son tour, le corps inanimé
Demeure inaccessible aux goûts qui l'ont charmé.
De l'orbite arraché, gardant sa forme entière,
Tel l'œil ne reçoit plus les traits de la lumière.
Les élémens de l'ame en de nombreux canaux
Vont du faisceau des nerfs jusqu'au tissu des os ;
Leur foule suit sans cesse une route ordonnée,
S'étend, se communique et roule emprisonnée.
Favorable à son cours, ce doux enchaînement
Lui permet de nourrir les feux du sentiment.
Mais sitôt qu'elle a fui, son essence légère
S'égare ; à l'existence elle reste étrangère ;
Car si quelques flots d'air pouvaient la renfermer,
Dans l'espace avec elle ils devraient s'animer ;
Sous des contours nouveaux sa substance asservie,
Ainsi que dans les corps, ressaisirait la vie.
Je le répète, ami, quand l'être est épuisé,
Quand de la vie enfin l'instrument est brisé,
Sur les membres glacés l'ame n'a plus d'empire ;
Forte de ses soutiens, avec eux elle expire.

Victime de la mort, si l'être anéanti
En fétides lambeaux est bientôt converti,

Quid dubitas, quin ex imo penitusque coorta
Emanarit, uti fumus, diffusa animæ vis?
Atque ideo tanta mutatum putre ruina
Conciderit corpus penitus, quia mota loco sunt
Fundamenta foras animæ manantque per artus,
Perque viarum omnes flexus, in corpore qui sunt,
Atque foramina? Multimodis ut noscere possis
Dispertitam animæ naturam exisse per artus;
Et prius esse sibi distractam, corpore in ipso,
Quam prolapsa foras enaret in aeris auras.

Quin etiam, fines dum vitæ vertitur intra,
- Sæpe aliqua tamen e causa labefacta videtur
Ire anima, et toto solvi de corpore membra,
Et quasi supremo languescere tempore voltus,
Molliaque exsanguì cadere omnia corpore membra.
Quod genus est, animo *male factum* quum perhibetur,
Aut animam liquisse; ubi jam trepidatur, et omnes
Extremum cupiunt vires reprendre vinclum:
Conquassatur enim tum mens animæque potestas
Omnis, et hæc ipso cum corpore conlabefiunt;
Ut gravior paulo possit dissolvere causa.
Quid dubitas tandem, quin extra prodita corpus
Imbecilla foras, in aperto, tegmine dempto,
Non modo non omnem possit durare per ævum,
Sed minimum quodvis nequeat consistere tempus?

O noble Memmius, peux-tu douter encore
Qu'en son brusque départ l'ame ne s'évapore?
Telle, fuyant du bois par des conduits divers,
La mobile fumée ondoie au sein des airs.
Et ce choc violent qu'impose la Nature,
Qui des membres détruit la solide structure,
De l'ame et de l'esprit ne triompherait pas?
Non, tous deux vont tomber au gouffre du trépas.

Si par un coup fatal son ame est offensée,
L'homme laisse un moment éteindre sa pensée.
Il chancelle, accablé du poids de la douleur;
Sur ses traits languissans s'imprime la pâleur;
Sa force l'abandonne, il frémit, il succombe;
Chaque membre flottant se glace, fléchit, tombe :
De l'homme évanoui tel est l'horrible sort.
Dans ce cruel assaut, luttant contre la mort,
Et de l'ame et des sens la puissance troublée
Cherche à saisir le fil de la vie ébranlée;
Car, ensemble abattus, unis des mêmes nœuds,
Si le choc redoublait, ils périraient tous deux.
Quoi! l'ame, ô Memmius, cette fragile essence,
Vaincue au moindre effort, sans force, sans défense.
S'élève tout-à-coup d'un vol audacieux,
Et ne s'égare point dans les déserts des cieux!

Nec sibi enim quisquam moriens sentire videtur
Ire foras animam incolumem de corpore toto;
Nec prius ad jugulum et superas succedere fauces:
Verum deficere in certa regione locatam;
Ut sensus alios in parti quemque sua scit
Dissolvi. Quod si immortalis nostra foret mens,
Non jam se moriens dissolvi conquereretur;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.

Denique cur animi nunquam mens consiliumque
Gignitur in capite, aut pedibus, manibusve; sed unis
Sedibus, et certis regionibus omnis inhæret;
Si non certa loca ad nascendum reddita cuique
Sunt, et ubi quidquid possit durare creatum;
Atque ita multimodis pro totis artubus esse,
Membrorum ut nunquam existat præposterus ordo?
Usque adeo sequitur res rem, neque flamma creari in
Fluminibus solita est, neque in igni gignier algor.

Præterea, si immortalis natura animai est,
Et sentire potest, secreta a corpore nostro;
Quinque, ut opinor, eam faciendum est sensibus auctam;
Nec ratione alia nosmet proponere nobis
Possumus infernas animas Acherunte vagare.
Pictores itaque, et scriptorum sæcla priora

Quel mortel sent jamais, au bout de sa carrière,
Son ame fugitive échapper tout entière ;
Ou, par de longs détours abandonnant son sein,
Vers son exil nouveau se frayer un chemin ?
Comme les autres sens il faut bien qu'elle meure
Aux lieux où la Nature assigna sa demeure ;
Sinon, pour s'affranchir des maux qu'elle a soufferts,
De plaisirs enivrée, elle fuirait ses fers.
Tel, chargé de son bois, le vieux cerf l'abandonne ;
De sa peau délivré, tel le serpent rayonne.

Dis-moi pourquoi l'esprit, libre, actif, pénétrant,
Dans les membres divers ne fut jamais errant ?
La Nature à ce roi destine un sanctuaire ;
Chaque organe sous lui remplit son ministère,
Et fidèle à ses lois, dans ses goûts limité,
Ne peut impunément briguer l'autorité.
De l'ordre connais donc les immuables preuves :
Le feu n'habite point l'humide sein des fleuves ;
Sur les rochers du Nord les frimas entassés
Ne couvent point la flamme en leurs antres glacés.

Si l'ame entière, ami, de nos sens se dégage,
Et si du sentiment elle garde l'usage,
Aux bords de l'Achéron doit-elle voyager
Sans quelque organe au moins fait pour la protéger ?
Accorde-lui des sens une légère image ;
Que son souris te parle à défaut du langage,

Sic animas introduxerunt sensibus auctas :
At neque seorsum oculi, neque nares, nec manus ipsa
Esse potest animæ; neque seorsum lingua, nec aures
Absque anima per se possunt sentire, nec esse.

Et quoniam toto sentimus corpore inesse
Vitalem sensum, et totum esse animale videmus;
Si subito medium celeri præciderit ictu
Vis aliqua, ut seorsum partem secernat utramque;
Dispertita procul dubio quoque vis animai,
Et discissa, simul cum corpore disjicietur :
At quod scinditur, et partes discedit in ullas,
Scilicet æternam sibi naturam abnuit esse.

Falciferos memorant currus abscindere membra
Sæpe ita desubito, permista cæde calentes,
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum, quum mens tamen, atque hominis vis
Mobilitate mali non quit sentire dolorem :
Et simul, in pugnæ studio quod dedita mens est,
Corpore cum reliquo pugnam cædesque petissit;
Nec tenet, amissam lævam cum tegmine sæpe
Inter equos abstraxe rotas falcesque rapaces :
Nec cecidisse alius dextram, quum scandit et instat.
Inde alius conatur adempto surgere crure,
Quum digitos agitat propter moribundus humi pes;
Et caput abscissum, calido viventeque trunco,
Servat humi voltum vitalem oculosque patentes,

Et de tous ses désirs, ardens, mystérieux,
Que la flamme éloquente anime encor ses yeux.
Montre-la telle, enfin, qu'à son gré la retrace
L'artiste ingénieux ou l'enfant du Parnasse.

Dans l'être entier, dis-tu, règne le sentiment.
Oui, de notre existence invisible aliment,
Il se répand en nous; la Nature le guide;
Dans les membres divers à la fois il réside;
Au glaive meurtrier si le corps est livré,
Et qu'en deux parts soudain il tombe séparé,
L'ame alors se divise. Ainsi, mobile et frêle,
Peut-elle posséder la durée éternelle?

Des chars armés de faux, au milieu des combats,
Renversent dans leur cours d'innombrables soldats,
Et si rapidement sur eux se précipitent
Que leurs membres tranchés sur le sable palpitent,
Avant que l'ame, en proie à l'ardente valeur,
Soit libre d'écouter la voix de la douleur.
Celui-ci ne sait point que son bras tombe et roule
Sous les pieds des chevaux, sous le char qui le foule;
Sur la brèche élançé ce guerrier ne sent pas
Que sa main détachée a fui loin de son bras;
Au membre qu'il n'a plus l'un réclame son glaive;
Sur ses genoux rompus l'autre en vain se soulève,
Tandis que de ses pieds, sur le sable jetés,
Frémissent près de lui les doigts eusanglantés.

Donec reliquias animai reddidit omnes.

Quin etiam tibi si lingua vibrante minantis
Serpentis caudam procero corpore, utrinque
Sit libitum in multas partes discindere ferro ¹⁹;
Omnia jam seorsum cernes amcisa recenti
Volnere tortari, et terram conspergere tabo;
Ipsam seque retro partem petere ore priorem,
Volneris ardenti ut morsu premat icta dolore.
Omnibus esse igitur totas dicemus in illis
Particulis animas? At ea ratione sequetur,
Unam animantem animas habuisse in corpore multas.
Ergo divisa est ea quæ fuit una simul cum
Corpore : quapropter mortale utrumque putandum est,
In multas quoniam partes discinditur æque ²⁰.

Præterea ²¹, si immortalis natura animai
Constat, et in corpus nascentibus insinuat;
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus?
Nam si tantopere est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum;

A ce corps mutilé cette tête ravie
Conserve isolément la chaleur de la vie;
La vie échauffe encor les organes divers;
Le front est coloré, les yeux sont entr'ouverts,
Jusqu'au point où de l'ame enfin le faible reste
S'évapore et se perd sous la voûte céleste.

Ce serpent te menace; à coups impétueux
Sépare les tronçons de son corps tortueux:
Chaque part à l'instant se roule, se replie,
Distille le venin dont elle était remplie;
Sa tête se redresse et se tourne en sifflant,
Dans ses hideux lambeaux plonge son dard sanglant;
Et ce corps mutilé que la douleur irrite
S'émeut, s'enfle, s'étend, se recourbe et palpite.
Chaque tronçon, actif, courroucé, diligent,
Avait-il un esprit sensible, intelligent?
Non, non, dans un seul être une seule ame habite;
Au sort que subit l'un, l'autre est bientôt réduite;
Tous deux, des mêmes maux à la fois investis,
Sous les coups de la mort tombent anéantis.

L'ame, reine immortelle à nos goûts asservie,
S'empresse de nous joindre aux portes de la vie;
Et l'esprit lumineux, tout-à-coup éclipsé,
Ne peut lire son sort aux fastes du passé?
Ah! si l'ame à ce point s'affaiblit et s'altère,
N'est-ce pas du néant offrir le caractère?

Non, ut opinor, id ab letho jam longiter errat.
Quapropter fateare necesse est, quæ fuit ante,
Interiisse; et, quæ nunc est, nunc esse creatam.
Præterea si, jam perfecto corpore, nobis
Inferri solita est animi vivata potestas,
Tum quum gignimur et vitæ quum limen inimus;
Haud ita conveniebat, uti cum corpore et una
Cum membris videatur in ipso sanguine crêsse:
Sed velut in cavea, per se sibi vivere solam
Convenit, ut sensu corpus tamen affluat omne.
Quare etiam atque etiam nec originis esse putandum est
Expertes animas, nec lethi lege solutas.

Nam neque tantopere adnecti potuisse putandum est
Corporibus nostris extrinsecus insinuatæ:
Quod fieri totum contra manifesta docet res:
Namque ita connexa est per venas, viscera, nervos,
Ossaque, uti dentes quoque sensu participantur;
Morbus ut indicat, et gelidai stringor aquai,
Et lapis oppressus subito de frugibus asper.
Nec, tam contextæ quum sint, exire videntur
Incolumes posse, et salvas exsolvere sese
Omnibus e nervis atque ossibus articulisque.

Quod si forte putas extrinsecus insinuatam
Permanare animam nobis per membra solere;
Tanto quæque magis cum corpore fusa peribit:
Quod permanat enim, dissolvitur: interit ergo.

Elle doit de ses maux conserver la leçon,
Posséder en naissant la force, la raison,
Et, sous un faible corps s'armant de son courage,
Siéger, dans sa prison, indépendante et sage.
Ainsi l'oiseau léger, dans le piège arrêté,
Conserve tous ses goûts, s'il perd la liberté.

Dans les membres divers l'ame s'ouvre une issue,
Trace secrètement sa route inaperçue,
Du mouvement vital entretient la chaleur,
Et fait au moindre organe éprouver la douleur :
La dent même, sensible, est souvent agacée
Par l'atteinte d'une onde ou brûlante ou glacée,
Par le cri de la scie et l'aigre sifflement
Du caillou qu'elle écrase en broyant l'aliment.
Crois-tu que, sans périr, ainsi l'ame entraînée
S'arrache à tous les nœuds dont elle est enchaînée?

Si l'ame est un fluide à nos corps étranger,
Qui sans effort s'y glisse et peut s'en dégager,
De sa perte future elle offre le présage :
Car la fluidité de la mort est le gage.

Dispertitur enim per caulas corporis omnes.
Ut cibus in membra atque artus quum diditur omnes,
Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se;
Sic anima atque animus, quamvis integra recens in
Corpus eunt, tamen in manando dissolvuntur;
Dum, quasi per caulas, omnes diduntur in artus
Particulæ, quibus hæc animi natura creatur :
Quæ nunc in nostro dominatur corpore, nata
Ex illa, quæ tunc peritat partita per artus.
Quapropter, neque natali privata videtur
Esse die natura animæ, neque funeris expers.

Semina præterea linquntur, necne, animai
Corpore in exanimo? quod si linquntur et insunt,
Haud erit, ut merito immortalis possit haberi;
Partibus amissis quoniam libata recessit.
Sin, ita sinceris membris, ablata profugit,
Ut nullas partes in corpore liquerit ex se;
Unde cadavera, racenti jam viscere, vermes
Exspirant ²²? atque unde animantum copia tanta,
Exos et exsanguis, tumidos perfluctuat artus?

Quod si forte animas extrinsecus insinuari
Vermibus, et privas in corpora posse venire
Credis; nec reputas cur millia multa animarum
Convenient, unde una recesserit; hoc tamen est, ut

Dissoute, elle pénètre en de nombreux conduits.
Enfin des alimens en nos corps introduits
Le suc disséminé filtre et se décompose;
Ainsi l'ame est soumise à leur métamorphose.
Aussitôt qu'elle arrive en ses états nouveaux,
Cette reine subit de pénibles travaux :
Mobile, elle renonce à sa forme première;
Circule en chaque veine; et, des sens prisonnière,
Se confond avec eux, prend leur force, leurs goûts:
Elle naît, en un mot, et périt avec nous.

Quand l'être s'est plongé dans la nuit éternelle,
S'il conserve de l'ame une faible étincelle,
Loin de lui tout entière elle ne s'enfuit pas;
L'outrage qu'elle endure est le sceau du trépas.
Mais si l'ame exigeante, en sa brusque sortie,
Se fait restituer sa plus faible partie;
Pourquoi donc en leurs flancs les corps inanimés
Couvent-ils un essaim d'insectes affamés,
Qui dévore sans cesse et qui, toujours avide,
Se roule à flots impurs dans une chair fétide?

Lorsqu'une ame s'arrache aux maux qu'elle a soufferts,
D'autres ames soudain accourent en ses fers?
Vérité, réponds-moi, ton disciple t'écoute;
O noble déité, parle, éclaircis mon doute.

Quærendum videatur et in discrimen agendum:
Utrum tandem animæ venientur semina quæque
Vermiculorum, ipsæque sibi fabricentur, ubi sint;
An jam corporibus perfectis insinuentur.
At neque, cur faciant ipsæ, quareve laborent,
Dicere suppeditat; neque enim, sine corpore quum sunt,
Sollicitæ volitant morbis, algoque, fameque:
Corpus enim magis his vitiis adfine laborat;
Et mala multa animus contagi fungitur ejus.
Sed tamen his esto quamvis facere utile corpus,
Quod subeant: at, qua possint, via nulla videtur.
Haud igitur faciunt animæ sibi corpora et artus.
Nec tamen est, ut jam perfectis insinuentur
Corporibus; neque enim poterunt subtiliter esse
Connexæ, neque consensu contagia fient.

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminum sequitur? dolu' volpibus, et fuga cervis
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus?
Et jam cætera de genere hoc, cur omnia membris
Ex ineunte ævo ingenerascunt inque genuntur;
Si non certa suo quia semine seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto?
Quod si immortalis foret et mutare soleret
Corpora, permistis animantes moribus essent;
Effugeret canis Hyrcano de semine sæpe
Cornigeri incursum cervi; tremaretque per auras
Aeris accipiter fugiens, veniente columba:

Le sort les conduit-il vers un germe chéri,
Pour conquérir un faible et périssable abri?
Eh quoi ! cette substance immortelle et volage
Vient briguer la faveur du plus vil esclavage !
Libre de tous les maux, quelle vaine raison
La contraint d'adopter sa hideuse prison ?
Mais quand il serait vrai que cette pure essence
Voulût avec le corps allier sa puissance,
Quand cet hymen à l'ame offrirait des appas,
La Nature à ses vœux ne consentirait pas.

Pourquoi ce fier lion peut-il de race en race
Perpétuer sa force et sa féroce audace ?
Pourquoi le cerf léger, tremblant et fugitif,
Est-il toujours doué de son instinct craintif ?
Pourquoi l'adroit renard, gourmand et solitaire,
Garde-t-il en tous lieux sa ruse héréditaire ?
Et pourquoi nos plaisirs, nos peines et nos goûts,
Dans un ordre éternel naissent-ils avec nous ?
Ah ! crois-moi, la Nature à l'ame assigne un germe ;
Confondue, asservie à l'être qui l'enferme,
Elle suit ses progrès et partage son sort.
Son essence, dis-tu, triomphe de la mort :

Desiperent homines ; saperent fera sæcla ferarum.

Illud enim falsa fertur ratione, quod aiunt,
Immortalem animam mutato corpore flecti :
Quod mutatur enim, dissolvitur ; interit ergo.
Trajiciuntur enim partes, atque ordine migrant :
Quare dissolvi quoque debent posse per artus,
Denique ut intereant una cum corpore cunctæ.
Sin animas hominum dicent in corpora semper
Ire humana ; tamen quæram cur e sapienti
Stulta queat fieri ; nec prudens fit puer ullus ;
Nec tam doctus equæ pullus, quam fortis equi vis :
Si non certa suo quia semine seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto.
Scilicet in tenero tenerascere corpore mentem
Confugient ; quod si jam fit, fateare necesse est,
Mortalem esse animam, quoniam, mutata per artus
Tantopere, amittit vitam sensumque priorem.

Mais si , lassée alors de son vieux domicile ,
L'ame de corps en corps se choisit un asile ,
Par l'aveugle hasard les êtres gouvernés
Bientôt vont échanger leurs goûts désordonnés.
Désertant ses amours , la colombe innocente
Vers l'aigle fugitif s'élance menaçante ;
Le cerf , se dépouillant de sa timidité ,
Poursuit avec fureur le chien épouvanté ;
Et de l'homme avili la raison égarée
Abandonne l'empire à la brute éclairée.

Par son nouvel hymen , dis-tu , l'ame en nos sens
Asservit à nos goûts ses goûts obéissans ,
Et , mesurant sa force au corps qui la recèle ,
Transforme sa nature et demeure immortelle.
A la variété tu ne la soustrais pas ,
Et le seul changement la condamne au trépas.
Lorsqu'à tant de périls la Nature l'expose ,
En fuyant son abri l'ame se décompose.
Mais , suivant à jamais son éternel chemin ,
L'ame humaine peut-être attend un corps humain ?
Son pénible trajet , sa nouvelle alliance ,
Lui ravit donc les fruits de son expérience ?
Pourquoi le faible enfant , privé de la raison ,
Attend-il dans les pleurs sa brillante saison ?
Tel du hardi coursier le rejeton débile
Aux exploits belliqueux est long-tems inhabile.

Quove modo poterit, pariter cum corpore quoque
Confirmata, cupitum ætatis tangere florem
Vis animi, nisi erit consors in origine prima?
Quidve foras sibi vult membris exire senectis?
An metuit conclusa manere in corpore putri,
Et domus ætatis spatio ne fessa vetusto
Obruat? at non sunt immortalis ulla pericla.

Denique, connubia ad Veneris partusque ferarum
Esse animas præsto, deridiculum esse videtur;
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero, certareque præproperanter
Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur:
Si non forte ita sunt animarum fœdera pacta,
Ut, quæ prima volans advenerit, insinuetur
Prima, neque inter se contendant viribus hilum.

Denique, in æthere non arbor, non æquore in alto
Nubes esse queunt, nec pisces vivere in arvis,
Nec cruor in lignis, nec saxis succus inesse:
Certum ac dispositum est, ubi quidquid crescat et insit.

L'ame, dis-tu, lassée après ses longs travaux,
Rajeunit, se retrempe en des membres nouveaux :
Mais d'un tel changement la rigoureuse épreuve
Offre de son trépas l'irrécusable preuve.

Ah ! si l'ame et l'esprit en nos corps enfermés
Dans des momens divers avaient été formés ,
Comment, assujettis au sort qui les rassemble,
Vers leur perfection marcheraient-ils ensemble ?
Comment de cet accord l'ame enfin se lassant
Fuit-elle sans retour son palais vieillissant ?
Ses débris écroulés vont-ils peser sur elle ?
Eh ! que peut redouter une essence immortelle ?

Quand l'hymen accomplit ses mystères si doux,
Attentive au signal du bonheur des époux,
D'ames vierges encore une foule nombreuse
Viendrait-elle épier leur ivresse amoureuse,
Et d'un germe mortel, en sa vaine ferveur,
Disputer la conquête ou briguer la faveur ?
Quelle ame du combat sort enfin triomphante ?
Est-ce la plus robuste ou la plus diligente ?

Mais vois-tu dans les cieux croître les arbrisseaux,
Les poissons dans les champs, la flamme au fond des eaux ?
Vois-tu le sang jaillir de l'âpre sein des pierres,
Et les fruits savoureux couronner les bruyères ?

Sic animi natura nequit sine corpore oriri,
Sola neque a nervis et sanguine longius esse :
Hoc si posset enim, multo prius ipsa animi vis
In capite, aut humeris, aut imis calcibus esse
Posset, et innasci quavis in parte soleret;
Tandem in eodem homine, atque in eodem vase maneret.
Quod quoniam in nostro quoque constat corpore certum,
Dispositumque videtur, ubi esse et crescere possit
Seorsum anima atque animus; tanto magis inficiandum
Totum posse extra corpus durare genique.
Quare, corpus ubi interiit, periisse necesse est
Confiteare animam, distractam in corpore toto.

Quippe etenim mortale æterno jungere, et una
Consentire putare, et fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
Aut magis inter se disjunctum discrepitansque,
Quam mortale quod est, immortalis atque perenni
Junctum, in concilio sævas tolerare procellas?

Præterea, quæcunque manent æterna, necesse est,
Aut, quia sunt solido cum corpore, respuere ictus,
Nec penetrare pati sibi quidquam, quod queat arctas
Dissociare intus partes; ut materiali
Corpora sunt, quorum naturam ostendimus ante :
Aut ideo durare ætatem posse per omnem,
Plagarum quia sunt expertia; sicut inane est,
Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum :

Non ; tout roule à jamais dans un cercle ordonné.
 Ainsi l'ame a pour naître un berceau destiné :
 Elle ne peut enfin ni vivre indépendante,
 Ni s'enfuir à son gré de l'être qui l'enfante :
 Car si l'ame et l'esprit, suivant leur goût léger,
 Recevaient du hasard leur trône passager,
 Ils i raient, entraînés dans un sentier facile,
 Parcourir les détours de leur vivant asile.
 Ah ! puisque la Nature indique leurs besoins,
 Leur destine un appui, les entoure de soins ;
 Pourront-ils, arrachés d'un abri secourable,
 Éviter de la mort le trait inévitable ?

A l'immortelle essence unir un corps mortel !
 Que dis-je ? les douer d'un attrait mutuel !
 O vaine absurdité ! qu'auraient-ils de semblable ?
 L'une est indestructible, et l'autre périssable.
 Et tu les réunis ! tu les livres aux flots
 D'un horrible océan de peines et de maux !

Non , l'immortalité ne devient le partage
 Que d'un corps triomphant du tems et de sa rage ;
 Dont le principe actif, puissant et resserré,
 D'aucun trait déchirant ne peut être altéré.
 Tels sont les élémens, cette base du monde,
 Dont ma muse a chanté la puissance féconde ;
 Ce vide spacieux, cet océan sans fond
 Où tout s'agite, court, se perd et se confond ;

Aut ideo, quia nulla loci sit copia circum,
Quo quasi res possint discedere dissolvique;
Sicut summarum summa est æterna; neque extra
Quis locus est, quo diffugiat; neque corpora sunt, quæ
Possint incidere et valida dissolvere plaga.
At neque, uti docui, solido cum corpore mentis
Natura est, quoniam admistum est in rebus inane:
Nec tamen est ut inane; neque autem corpora desunt,
Ex infinito quæ possint forte coorta,
Proruere hanc mentis violento turbine molem,
Aut aliam quamvis cladem importare pericli:
Nec porro natura loci, spatiumque profundi
Deficit, exspergi quo possit vis animai,
Aut alia quavis possit vi pulsa perire:
Haud igitur lethi præclusa est janua menti.

Quod si forte ideo magis immortalis habenda est,
Quod lethalibus ab rebus munita tenetur;
Aut quia non veniunt omnino aliena salutis;
Aut quia quæ veniunt, aliqua ratione recedunt
Pulsa prius, quam, quid noceant, sentire queamus;
Scilicet a vera longe ratione remotum est.
Præter enim quam quod morbis tum corporis ægrit,
Advenit id, quod eam de rebus sæpe futuris
Macerat, inque metu male habet, curisque fatigat;
Præteritisque admissa annis peccata remordent.
Adde furorem animi proprium, atque obliviam rerum;
Adde, quod in nigras lethargi mergitur undas.

Et la Nature enfin, cet assemblage immense
De l'espace et des lieux, où tout meurt et commence;
Empire dont nul choc ne détruit l'unité :
Sa borne est l'infini, son cours l'éternité.
Ainsi, l'ame n'est point simple, pure et solide;
Dans son tissu léger elle enferme du vide.
Serait-elle impalpable? Au sein même des corps,
Mille assauts destructeurs ébranlent ses ressorts.
Il est d'ailleurs, il est dans la plaine azurée
Des gouffres où fuirait sa substance égarée :
Pour cette ame, en un mot, non, je ne croirai pas
Que se ferme à jamais la porte du trépas.

Peut-être, diras-tu, sa noble intelligence
Des sens qu'elle gouverne évita la souffrance.
Mais un essaim de maux l'assiège avec fureur ;
L'emportement jaloux, la faiblesse, l'erreur,
Du livre du passé la déchirante étude,
De l'obscur avenir la vague inquiétude,
Le délire honteux, l'ennui, la cruauté,
L'implacable remords qui, vengeur irrité,
Vers d'affreux souvenirs ramenant sa victime,
L'accable incessamment du fardeau de son crime.

Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hilum,
Quandoquidem natura animi mortalis habetur.
Et velut anteacto nil tempore sensimus ægri,
Ad confligendum venientibus undique Pœnis,
Omnia quum belli trepido concussa tumultu
Horrida contremuere sub altis ætheris auris;
In dubioque fuit, sub utrorum regna cadendum
Omnibus humanis esset, terraque marique :
Sic ubi non erimus, quum corporis atque animai
Discidium fuerit, quibus e sumus uniter apti,
Scilicet haud nobis quidquam, qui non erimus tum,
Accidere omnino poterit, sensumque movere;
Non si terra mari miscebitur, et mare cœlo.

Et si jam nostro sentit de corpore, postquam
Distracta est animi natura animæque potestas;
Nil tamen hoc ad nos, qui cœtu conjugioque
Corporis atque animæ consistimus uniter apti :
Nec, si materiam nostram conlegerit ætas
Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ;
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta semel quum sit repetentia nostra.
Et nunc nil ad nos de nobis attinet, ante

Si tout périt en nous, qu'est-ce donc que la mort?
Elle éteint la douleur, trompe les coups du sort,
Et nous rend au repos qu'avait troublé la vie.
Avons-nous partagé les maux de la patrie,
Quand des noirs Africains les fougueux bataillons,
Comme un torrent rapide, inondaient nos sillons?
A la voix de Bellone, aux rumeurs de la guerre,
Un douloureux effroi s'étendit sur la terre :
Les peuples en suspens attendaient, prosternés,
Par quels maîtres nouveaux ils seraient enchaînés.
Eh bien ! quand le trépas au corps qui la recèle
De l'ame ravira la dernière étincelle,
Nous braverons ainsi le sort capricieux ;
Ah ! nous ne serons plus ! que s'écroulent les cieux !
Leur voûte avec fracas sur nos cendres lancée
Ne pourrait pas en nous réveiller la pensée.

Si, de la vie un jour rallumant le flambeau,
Les êtres lentement s'échappaient du tombeau,
Replacèrent chaque organe en sa forme première,
Et sous le même aspect rentraient dans leur carrière ;
Renoûraient-ils le fil de leurs jours éclipsés ?
Qui de nous, inquiet de ses destins passés,
Dans un vague lointain cherche à se reconnaître,
Ou craint le sort futur des restes de son être ?
Sans doute, dans le cours des siècles infinis,
Les nombreux élémens tant de fois réunis,

Qui fuimus; nec jam de illis nos afficit angor,
Quos de materia nostra nova proferet ætas.
Nam quum respicias immensi temporis omne
Præteritum spatium; tum motus materiai
Multimodi quam sint; facile hoc adcredere possis,
Semina sæpe in eodem, ut nunc sunt, ordine posta:
Nec memori tamen id quimus deprendere mente.
Inter enim jecta est vitæ pausa, vageque
Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes.

Debet enim, misere quoi forte ægreque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, quum male possit
Accidere. At quoniam mors eximit im, prohibetque
Illum, cui possint incommoda conciliari
Hæc eadem in quibus et nunc nos sumus, ante fuisse:
Scire licet nobis nihil esse in morte timendum;
Nec miserum fieri, qui non est, posse; neque hilum
Differre, an nullo fuerit jam tempore natus,
Mortalem vitam mors cui immortalis ademit.

Proinde, ubi se videas hominem indignarier ipsum
Post mortem fore, ut aut putrescat corpore posto,
Aut flammis interfiat, malisve ferarum;
Scire licet, non sincerum sonere, atque subesse
Cæcum aliquem cordi stimulum; quamvis neget ipse
Credere se quemquam sibi sensum in morte futurum.

Par leurs variétés, qui toujours se succèdent,
Jadis furent doués des formes qu'ils possèdent;
Mais pour eux tout se perd, tout, jusqu'au souvenir.
L'existence s'éteint; ainsi qu'à l'avenir,
Étrangère au passé, l'ame se décompose :
Sa substance, altérée en cette longue pause,
Se dégrade, s'allie à de grossiers objets
Qu'un souffle intelligent ne réchauffa jamais.

Hélas! quand la Nature au monde nous convie,
La douleur nous attend sur le seuil de la vie;
Mais du triste Univers à peine est-il exclus,
Qu'à ses propres destins l'homme n'appartient plus :
Sur le sol paternel rien ne marque sa place;
Dans l'ombre du néant tout à coup il s'efface.
Pourquoi s'épouvanter à l'aspect du trépas?
Est-on infortuné quand on n'existe pas?
Non, l'être fatigué d'une course inutile,
Calme, se réfugie en son premier asile.

Ainsi, de la Nature esclave mutiné,
Quand ce mortel gémit d'être un jour condamné
A servir d'aliment aux peuplades de l'onde,
A repaître le tigre ou le reptile immonde,
Sans doute dans son ame une aveugle terreur
Imprime de la mort une profonde horreur.

Non, ut opinor, enim dat, quod promittit; et inde
Nec radicitus e vita se tollit et eicit;
Sed facit esse suū quiddam super, inscius ipse.
Vivus enim sibi quum proponit quisque, futurum
Corpus uti volucres lacerent in morte feræque,
Ipse suū miseret; neque enim se vindicat hilum,
Nec removet satis a projecto corpore; et illud
Se fingit sensuque suo contaminat adstans.
Hinc indignatur se mortalem esse creatum;
Nec videt, in vera nullum fore morte alium se,
Qui possit vivus sibi se lugere peremptum,
Stansque jacentem, nec lacerari, urive dolore.
Nam si in morte malum est, malis morsuque ferarum.
Tractari, non invenio quū non sit acerbum,
Ignibus impositum calidis torrescere flammis;
Aut in melle situm suffocari²³; atque rigere
Frigore, quum in summo gelidi cubat æquore saxi;
Urgerive superne obtritum pondere terræ.

Animé tour à tour de crainte et d'espérance,
Vers l'avenir douteux en tremblant il s'avance.
Mais le trépas, dit-il, éteint le sentiment :
Il ose l'affirmer, en secret se dément.
Du monde il ne croit pas tout entier disparaître,
Et laisse vivre encore une part de son être.
Que dis-je ? environné des plaisirs les plus doux,
De la mort redoutable il sent déjà les coups,
Voit déjà le vautour et les tigres avides
S'arracher les lambeaux de ses membres livides.
Il frémit... de lui-même il ne s'exile pas ;
Il croit vivre en ce corps glacé par le trépas ;
Il le ranime, en lui redoute la souffrance,
Et sa pensée encor lui prête l'existence.
O lâche incertitude ! ô trompeuses douleurs !
Homme, connais ton sort ; homme, sèche tes pleurs.
La mort ne laisse point, à ton heure suprême,
Un être intelligent qui survit à toi-même ;
Qui, gardien malheureux du séjour des tombeaux,
Aux monstres affamés dispute tes lambeaux.
Si d'offrir à leur faim cette indigne pâture
Te semble de la mort la plus cruelle injure,
Des flammes crains-tu moins l'aiguillon douloureux ?
Préfères-tu languir dans le miel savoureux ?
Ou dormir dans le sein de la terre humectée,
Sous les pas dédaigneux d'une foule agitée ?

At jam non domus accipiet te læta, neque uxor
Optima, nec dulces occurrent oscula nati
Præripere, et tacita pectus dulcedine tangent;
Non poteris factis tibi fortibus esse tuisque
Præsidio: miser! o miser! aiunt, omnia ademit
Una dies infesta tibi tot præmia vitæ.
Illud in his rebus non addunt: Nec tibi earum
Jam desiderium rerum super insidet una.
Quod bene si videant animo, dictisque sequantur,
Dissolvant animi magno se angore metuque²⁴.
Tu quidem, ut es letho sopitus, sic eris, ævi
Quod superest, cunctis privatu' doloribus ægris:
At nos horrifico cinefactum te prope busto
Insatiabiliter deflebimus, æternumque
Nulla dies nobis mœrorem e pectore demet.
Illud ab hoc igitur quærendum est, quid sit amari
Tantopere, ad somnum si res redit atque quietem,
Cur quisquam æterno possit tabescere luctu?

Hoc etiam faciunt, ubi discubnere, tenentque
Pocula sæpe homines, et inumbrant ora coronis,
Ex animo ut dicant: Brevis hic est fructus homullis;
Jam fuerit, neque post unquam revocare licebit.

O destinée affreuse ! arraché pour jamais
A ma famille en pleurs , à tout ce que j'aimais ,
Je ne reverrai plus cette épouse si chère ,
Ces enfans qui volaient dans les bras de leur père ,
Et qui , de mes baisers disputant la faveur ,
Versaient un plaisir pur jusqu'au fond de mon cœur.
Adieu , projets chéris , amitié consolante ;
Adieu , premiers succès de ma gloire naissante ;
Loin de moi , sans retour , fuyez , objets si doux ,
O songes du bonheur , évanouissez-vous !
Oui ; mais lorsqu'au tombeau le sort te précipite ,
Auprès de toi du moins aucun regret n'habite.
Abjure noblement une funeste erreur ;
Et , fort de ta raison , vois la mort sans terreur.
Quels que soient tes beaux jours , quand sa faux les moissonne ,
Un calme inaltérable aussitôt t'environne :
Et nous , près d'un bûcher , dévorés de douleurs ,
Nous contempons ta cendre en l'arrosant de pleurs ;
Le tems ne peut du cœur refermer les blessures.
Et pourquoi ce long deuil , ces funèbres murmures ?
Qui donc nous fait gémir ? Le sommeil de la paix
Qu'un songe douloureux ne troublera jamais.

« Mes amis , du plaisir que le vol est rapide !
» Seul à tous nos instans que sans cesse il préside :
» Défions dans ses bras le sort capricieux. »
Tels , couronnés de fleurs , des convives joyeux

Tanquam in morte mali cumprimis hoc sit eorum,
Quod sitis exurat miseros atque arida torreat;
Aut aliæ cujus desiderium insideat rei.

Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit,
Quum pariter mens et corpus sopita quiescunt;
Nam licet æternum per nos sic esse soporem;
Nec desiderium nostrî nos adtigit ullum :
Et tamen haudquaquam nostros tunc illa per artus
Longe ab sensiferis primordia motibus errant,
Quin conreptas homo ex somno se conligit ipse.
Multo igitur mortem minus ad nos esse putandum,
Si minus esse potest, quam quod nihil esse videmus.
Major enim turbæ disiectus materiai
Consequitur letho, nec quisquam expergitus exstat,
Frigida quem semel est vitæ pausa secuta.

Denique, si vocem rerum Natura repente
Mittat ²⁵, et hoc aliquoi nostrûm sic increpet ipsa :
« Quid tibi tantopere est, mortalis, quod nimis ægris
» Luctibus indulges? quid mortem congemis ac fles?
» Nam si grata fuit tibi vita anteacta priorque,
» Et non omnia, pertusum congesta quasi in vas,
» Commoda perfluxere, atque ingrata interiere;
» Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis ²⁶,

Se flattent, et voudraient, à l'abri des alarmes,
De la vie en un jour dévorer tous les charmes.
Voyageurs éternels dans l'immense avenir,
Pour leurs besoins futurs vont-ils se prémunir ?
Avides de jouir, sur le sombre rivage
Vont-ils donc s'emparer des vivres du voyage ?

Lorsque le frais sommeil a de l'ame et du corps
Dans ses bras mollement détendu les ressorts,
Jamais d'aucun soupçon l'importune présence
N'ouvre sur nos périls l'œil de la prévoyance.
Affranchis de travaux, sans crainte, sans désir,
Nous ne regrettons pas le moment du plaisir.
De nos peines pourtant, que le sommeil efface,
En songe quelquefois nous retrouvons la trace.
Mais la mort nous accorde un plus profond repos :
Rien ne peut secouer ses éternels pavots.

Mécontent du destin, lorsque l'homme murmure,
Si tout à coup tonnait la voix de la Nature :
« Enfant que j'ai chéri, pourquoi crains-tu la mort ?
» Heureux navigateur, tu vas rentrer au port.
» Si, par les voluptés accompagnés sans cesse,
» Tes jours délicieux coulent dans la mollesse ;
» Tel qu'un vase sans fond, si ton fragile cœur
» Nereçut pas en vain les flots purs du bon heur ;

- » Æquo animoque capis securam, stulte, quietem?
- » Sin ea, quæ fructus cunque es, periere profusa,
- » Vitaque in offensu est; cur amplius addere quæris,
- » Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne;
- » Nec potius vitæ finem facis atque laboris?
- » Nam tibi præterea quod machiner inveniamque,
- » Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper.
- » Si tibi non annis corpus jam marcet, et artus
- » Confecti languent; eadem tamen omnia restant,
- » Omnia si pergas vivendo vincere sæcla,
- » Atque etiam potius, si nunquam sis moriturus : »

Quid respondeamus, nisi justam intendere litem
Naturam, et veram verbis exponere causam?
At qui obitum lamentetur, miser amplius æquo,
Non merito inclamet magis, et voce increpet acri?
« Aufer ab hinc lacrymas, barathro, et compesce querelas. »
Grandior hic vero si jam seniorque queratur;
« Omnia perfunctus vitæ præmia, marces;
» Sed quia semper aves quod abest, præsentia temnis,
» Imperfecta tibi elapsa est ingrataque vita,
» Et nec opinanti mors ad caput adstitit ante

- » Rassasié de tout, sans regret, sans envie,
- » Va; sors donc satisfait du festin de la vie.
- » Mais si, de mes trésors indigné possesseur,
- » Tu n'as point des plaisirs savouré la douceur;
- » Si, dévoré d'ennuis, nul espoir ne te reste;
- » Si la vie à tes yeux n'est qu'un exil funeste,
- » Prêt à le terminer, pourquoi verser des pleurs?
- » Voudrais-tu prolonger le chemin des douleurs?
- » Ne résiste donc pas à la mort qui t'appelle;
- » Car je ne puis t'offrir nulle faveur nouvelle.
- » Quel que soit mon pouvoir, mes travaux sont constans.
- » Ton corps n'est point flétri par l'outrage des ans :
- » Mais pour toi s'offrirait l'invariable scène
- » De joie et de tourmens, de repos et de peine,
- » Quand de tes jours nombreux le cours illimité
- » S'étendrait, s'étendrait avec l'éternité. »

Qui de nous désormais, séduit par l'imposture,
Oserait d'injustice accuser la Nature?
Et lorsqu'un malheureux, de chagrins dévoré,
En fuyant le trépas qui l'en eût délivré,
Semble du tombeau seul redouter les approches,
La Nature en courroux l'accable de reproches :
« Esclave révolté, ne m'importune plus ;
» Ne joins pas à tes maux des regrets superflus ;
» Si tu crains la douleur, la tombe est un asile. »
Mais aux cris insensés de ce vieillard débile :

- » Quam satur ac plenus possis discedere rerum.
- » Nunc aliena tua tamen ætate omnia mitte;
- » Æquo animoque, agedum, jam aliis concede: necesse est

Jure, ut opinor, agat, jure increpet inciletque.
Cedit enim rerum novitate extrusa vetustas
Semper, et ex aliis aliud reparare necesse est;
Nec quidquam in barathrum nec Tartara decidit atra.
Materies opus est ut crescant postera sæcla;
Quæ tamen omnia te, vita perfuncta, sequentur.
Nec minus ergo ante hæc, quam nunc, cecidere cadentque.
Sic alid ex alio nunquam desistet oriri;
Vitaque mancupio nulli datur, omnibus usu.

Respice item, quam nil ad nos anteacta vetustas
Temporis æterni fuerit, quam nascimur ante.
Hoc igitur speculum nobis Natura futuri
Temporis exponit: post mortem denique nostram,
Num quid ibi horribile apparet? num triste videtur
Quidquam? nonne omni somno securius exstat?

« Riche de tous les biens, pauvre par les désirs,
» Tu parcourus sans fruit la route des plaisirs.
» Quoi ! tu ne possédas qu'une vie imparfaite,
» Et tu veux au trépas disputer sa conquête !
» C'en est fait, tu fléchis sous le fardeau des ans,
» Il ne t'appartient plus de goûter mes présents ;
» D'autres vont s'emparer du plaisir qui te laisse :
» Mais sous les coups du sort tombe au moins sans faiblesse. »

Mortel, contre ses lois vainement révolté,
Cède avec l'Univers à la nécessité.
Rien ne rentre au néant ; mais la triste vieillesse
Au spectacle du monde appelle la jeunesse :
Les êtres, à leur but forcés de parvenir,
Sont la semence enfin des êtres à venir.
Chaque race à son tour par l'autre poursuivie
Lui transmet en courant le flambeau de la vie.
Tels que leurs précurseurs, tous ces hôtes divers
Disparaîtront bientôt du mobile Univers.
La Nature, à ses dons imprimant l'inconstance,
Comme un faible usufruit nous prêta l'existence.

Dans les fastes nombreux des siècles entassés
Nos destins passagers nous semblent retracés ;
Dans un mouvant miroir, là, notre œil envisage
Du paisible avenir la prophétique image :
Pour nous bientôt commence un repos sans réveil,
Un calme encor plus doux que le plus doux sommeil.

Atque ea nimirum, quaecunque Acherunte profundo
Prodita sunt esse, in vita sunt omnia nobis ²¹.
Nec miser impendens magnum timet aere saxum
Tantalus, ut fama est, cassa formidine torpens :
Sed magis in vita Divûm metus urget inanis
Mortales, casumque timent, quemcunque ferat fors.

Nec Tityum volucres ineunt Acherunte jacentem :
Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quidquam
Perpetuam ætatem poterunt reperire profecto,
Quamlibet immani projectu corporis exstet,
Qui non sola novem dispensis jugera membris
Obtineat, sed qui terrai totius orbem :
Non tamen æternum poterit perferre dolorem;
Nec præbere cibum proprio de corpore semper.
Sed Tityus nobis hic est, in amore jacentem
Quem volucres lacerant, atque exest anxius angor,
Aut alia quavis scindunt cuppedine curæ.

Sisyphus in vita quoque nobis ante oculos est,
Qui petere a populo fascēs, sævasque secures
Imbibit, et semper victus tristisque recedit.
Nam petere imperium, quod inane est, nec datur unquam,
Atque in eo semper durum sufferre laborem;
Hoc est adverso nixantem trudere monte
Saxum; quod tamen a summo jam vertice rursum
Volvitur, et plani raptim petit æquora campi.

L'enfer n'est qu'un vain nom : mais sa longue souffrance
L'homme l'a rassemblée en sa courte existence.
Sous son fatal rocher ce Tantale enchaîné,
Aux superstitions c'est l'homme abandonné,
Qui dans les maux cruels dont le destin l'accable
Croit ressentir des dieux la vengeance implacable.

De vautours renaissans ce Titye entouré
Aux gouffres infernaux n'est donc pas dévoré.
Peut-il être, malgré son immense stature,
De leur voracité l'éternelle pâture ?
Les assouvrait-il, quand ce colosse altier
De la terre sous lui couvrirait l'orbe entier ?
A des maux infinis quel être peut suffire ?
Titye est ce mortel que le crime déchire,
Qui, par des goûts honteux sans cesse captivé,
Couve d'affreux remords dans son cœur dépravé.

Ce Sisyphe imprudent, qu'un fol espoir anime,
De ce mont escarpé veut atteindre la cime ;
Vers elle il pousse, élève un énorme rocher ;
Le fardeau monte, monte ; et, prêt à la toucher,
Retombe, et, sous sa masse entraînant la victime,
La réplonge à grand bruit dans l'inferral abîme.
De l'orgueil téméraire emblème ingénieux,
Sisyphe est cet avide et sombre ambitieux

Deinde, animi ingratam naturam pascere semper,
Atque explere bonis rebus, satiareque nunquam;
Quod faciunt nobis annorum tempora, circum
Quum redeunt, foetusque ferunt, variosque lepores:
Nec tamen explemur vitæ fructibus unquam:
Hoc, ut opinor, id est, ævo florente puellas,
Quod memorant, laticem pertusum congerere in vas,
Quod tamen expleri nulla ratione potestur.

Cerberus et Furia jam vero, et lucis egenus
Tartarus, horriferos eructans faucibus æstus,
Hæc neque sunt usquam, neque possunt esse profecto.
Sed metus in vita pœnarum pro malefactis
Est insignibus insignis, scelerisque luela
Carcer, et horribilis de saxo jactu' deorsum,
Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, tædæ.
Quæ tamen et si absunt, at mens sibi conscia facti
Præmetuens, adhibet stimulos, torretque flagellis:
Nec videt interea, qui terminus esse malorum
Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis;
Atque eadem metuit magis hæc ne in morte gravescant:

Qui mendie en rampant la faveur populaire,
Brigue de vains faisceaux, ou l'honneur consulaire;
Et toujours repoussé, la honte sur le front,
Va dans un antre obscur dévorer son affront.

Insensible au retour de la saison féconde,
Dévorer sans jouir les biens dont elle abonde,
Vainement irriter la soif de ses désirs,
Épuiser chaque jour la coupe des plaisirs;
En s'abreuvant enfin des plus pures délices,
Dans un cœur fatigué les changer en supplices;
N'est-ce pas le tourment de ces jeunes beautés
Qui, toujours poursuivant l'ombre des voluptés,
Dans un vase sans fond vont d'une main craintive
Verser incessamment une onde fugitive?

Ce Tartare grondant, ces gouffres ténébreux,
L'hydre, les fouets vengeurs, les torrens sulfureux,
Sont les fruits mensongers d'une absurde ignorance.
Mais le crime jamais n'échappe à la vengeance;
Le crime à chaque pas est suivi par l'effroi,
Il sent peser sur lui le glaive de la loi.
Dût-il tromper les yeux du juge redoutable,
Les tourmens des enfers sont dans un cœur coupable.
En vain il se confie au secret protecteur;
Le mal conduit au mal et punit son auteur.
Ajoute à cette horrible et longue inquiétude
D'un avenir cruel l'affreuse incertitude.

Hinc Acherusia fit stultorum denique vita.

Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis :
Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit ²⁸,
Qui melior multis quam tu fuit, improbe, rebus.
Inde alii multi reges rerumque potentes
Occiderunt, magnis qui gentibus imperitarunt.
Ille quoque ipse ²⁹, viam qui quondam per mare magnum
Stravit, iterque dedit legionibus ire per altum,
Ac pedibus salsas docuit super ire lacunas,
Et contempsit, aquis insultans, murmura ponti,
Lumine adempto, animam moribundo corpore fudit.
Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
Ossa dedit terræ, proinde ac famul infimus esset.
Adde repertoires doctrinarum atque leporum;
Adde Heliconiadum comites; quorum unus Homerus,
Sceptra potitus, eadem aliis sopitu' quiete est.
Denique, Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memorem motus languescere mentis,
Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse.
Ipse Epicurus obît, decurso lumine vitæ,
Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol ³⁰.

L'homme faible et pervers, artisan de ses maux,
A creusé sous ses pas les gouffres infernaux.

Homme, pourquoi gémir au bout de ta carrière?
Ancus lui-même, Ancus a fermé sa paupière,
Lui qui plana si loin du vulgaire des rois.
Ces héros dont le monde a révééré les lois,
Du faite de la gloire obligés de descendre,
A la terre étonnée ont confié leur cendre.
Ce roi qui, resserré dans ce vaste Univers,
Guida ses légions sur l'abîme des mers,
Et, premier conquérant de l'empire de l'onde,
Recula devant lui les limites du monde;
Asservi cependant à la rigueur du sort,
Courba son front altier sous la faux de la mort.
Ce vaillant Scipion, ce foudre de la guerre,
A réuni sa cendre aux cendres du vulgaire.
Des sciences, des arts les nobles inventeurs,
De nos maux renaissans divins consolateurs,
Homère, souverain de leur troupe sacrée,
Cachent dans le tombeau leur poussière ignorée.
Démocrite, averti que l'outrage des ans
Brisait de sa vigueur les ressorts languissans,
Au-devant de la mort s'avança d'un pas ferme.
De sa vie Épicure enfin trouva le terme;
Lui qui, foulant aux pieds d'importunes grandeurs,
Des enfans de la gloire éclipsa les splendeurs,

Tu vero dubitabis, et indignabere obire,
Mortua quoi vita est prope jam vivo atque videnti?
Qui somno partem majorem conteris ævi?
Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas,
Sollicitamque geris cassa formidine mentem?
Nec reperire potes, quid sit tibi sæpe mali, quum
Ebrius urgeris multis miser undique curis,
Atque animi incerto fluitans errore vagaris?

Si possent homines, proinde ac sentire videntur
Pondus inesse animo, quod se gravitate fatiget,
Et quibus id fiat causis cognoscere, et unde
Tanta mali tanquam moles in pectore constet;
Haud ita vitam agerent, ut nunc plerumque videmus,
Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper,
Commutare locum, quasi onus deponere possit.

Exit sæpe foras magnis ex ædibus ille,
Esse domi quem pertæsum est, subitoque revertit:
Quippe foris nihilo melius qui sentiat esse.
Currit agens mannos ad villam hic præcipitanter,

Comme le dieu du jour, en sa noble carrière,
Des célestes flambeaux fait pâlir la lumière.

Et tu crains de mourir, homme inutile et vain !
Du néant de tes jours tu redoutes la fin !
Mais partout la douleur ou la mort te menace ;
L'avenir t'épouvante et le présent te lasse.
Du tems qui nous poursuit le vol te paraît lent,
Un long sommeil t'accable, et tu dors en veillant.
De spectres entouré, vil jouet du mensonge,
La vie enfin pour toi n'est qu'un pénible songe ;
Et d'écueils en écueils tu flottes emporté
Entre l'effroi, le doute et la crédulité.

Indigné des tourmens que l'ignorance impose,
Si l'homme moins timide en découvrirait la cause,
Combien la vérité charmerait son destin !
Malheureux ! irait-il, dans ses vœux incertain,
Fatigué de lui-même, en proie à l'inconstance,
User en vains projets sa rapide existence ?
Croit-il donc, transporté vers un objet nouveau,
Du chagrin en courant secouer le fardeau ?

L'un quitte son palais qu'habite la tristesse ;
Sur ses pas elle accourt et le poursuit sans cesse ;
Jamais il ne remplit le vide de son cœur.
L'autre de ses coursiers excite la vigueur.

Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans :
Oscitat extemplo, tetigit quum limina villæ;
Aut abit in somnum gravis, atque obliviam quærit;
Aut etiam properans urbem petit³¹ atque revisit.
Hoc se quisque modo fugit : at, quem scilicet, ut fit,
Effugere haud potis est, ingratis hæret et angit,
Propterea, morbi quia causam non tenet æger :
Quam bene si videat, jam rebus quisque relictis
Naturam primum studeat cognoscere rerum;
Temporis æterni quoniam, non unius horæ,
Ambigitur status, in quo sit mortalibus omnis
Ætas post mortem, quæ restat cunque, manenda.

Denique, tantopere in dubiis trepidare periculis
Quæ mala nos subigit vitæ tanta cupido?
Certa quidem finis vitæ mortalibus adstat,
Nec devitari lethum pote, quin obeamus.

Præterea, versamur ibidem, atque insumus usque;
Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas,
Sed dum abest, quod avemus, id exsuperare videtur
Cætera : post aliud, quum contigit illud, avemus,
Et sitis æqua tenet vitæ semper hiantes;
Posteraque in dubio est fortunam quam vehat ætas,
Quidve ferat nobis casus, quive exitus instet.

Va-t-il d'un incendie arrêter le ravage ?
Il va chercher la paix sous un rustique ombrage.
A peine a-t-il revu les champs silencieux
Que l'ennui vient peser sur son front soucieux.
La cité le rappelle... Il ne sait ce qu'il aime ;
Il fuit, vole, et ne peut échapper à lui-même.
Le sage à tant d'erreurs n'est point abandonné ;
Par le fleuve du tems sans secousse entraîné ,
Loin d'unir au présent la souffrance future ,
Au passage il jouit des dons de la Nature ;
Invité par sa voix au sommeil éternel,
Satisfait, il s'endort sur son sein maternel.

Pourquoi dans les périls ce doute, ces alarmes ?
Le destin rigoureux cède-t-il à nos larmes ?
Ce tyran a réglé nos plaisirs, nos malheurs :
Supportons noblement le fardeau des douleurs.
La vie est un trajet assailli par l'orage ;
Le repos nous attend au terme du voyage.

Quand nous pourrions long-tems triompher du trépas,
Nos organes lassés ne rajeuniraient pas.
La Nature, pour nous devenue inféconde,
Ne doit plus à nos goûts livrer un autre monde.
Mais le bien qui s'échappe invite à le saisir.
Le désir satisfait provoque le désir ;
Sa dévorante ardeur n'est jamais assouvie ;
Elle embrase les cœurs de la soif de la vie.

Nec prorsum, vitam ducendo, demimus hilum
Tempore de mortis, nec delibrare valemus,
Quo minus esse diu possimus morte perempti.
Proinde licet quot vis vivendo condere sæcla;
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit:
Nec minus ille diu jam non erit, ex hodierno
Lumine qui finem vitæ fecit, et ille
Mensibus atque annis qui multis occidit ante.

FINIS LIBRI TERTII.



Mais crois-tu que tes ans, nombreux et fortunés,
Abrégeraient les jours au trépas destinés?
Non; quel que soit l'instant où son arrêt t'appelle,
Il te reste à subir une mort éternelle;
Et celui qui naguère est tombé sous sa faux
Habite aussi long-tems l'asile des tombeaux,
Que celui qui, jadis obligé d'y descendre,
Vit des siècles sans nombre entassés sur sa cendre.

FIN DU CHANT TROISIÈME.



NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

NOTE 1, PAGE 247, VERS 3.

Te sequor, ô Graïæ gentis decus.

Dans ce magnifique début du troisième chant, Lucrèce donne une nouvelle preuve de son enthousiasme pour le grand homme qu'il appelle son maître et son guide. Sa poésie s'élève avec ses pensées; il semble qu'il ait réservé tous les secrets de son art pour conserver l'intérêt dans un sujet trop souvent aride. Ce chant, le plus admiré de toute l'antiquité, fut regardé comme le plus grand effort du génie. Les Modernes, qui ont presque toujours méconnu Lucrèce, ont paru ignorer quelles beautés renfermait ce livre; cependant Voltaire a dit : « Il y a dans Lucrèce un admirable troisième chant; je le traduirai, ou je ne pourrai. » Voltaire ne tint point sa promesse; sa version aurait suffi pour attirer à l'original l'admiration dont il est digne.

NOTE 2, PAGE 247, VERS 11.

*Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta.*

Cette comparaison charmante rappelle ces beaux vers de Pindare:

Γλυκιᾶ δὲ φρὴν
καὶ συμπόταισιν ὁμιλιῶν
Μελισσῶν ἁμειβεταιὶ τρητὸν κόνον.

PYTHIQUE VI.

Voici la version de M. Tourlet, fidèle et savant traducteur de Pindare : « Son caractère heureux, et son langage au milieu » de ses dignes convives et de ses amis, surpasse en douceur le » miel distillé dans les cellules de l'industrielle abeille. »

NOTE 3, PAGE 248, VERS 7.

Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis.

Cette peinture de la résidence des dieux rappelle un fragment de l'*Odyssée*, ch. VI. « Lorsque Minerve, dit Homère, eut cessé » de parler à la jeune Nausicaa, elle disparut et remonta au sé- » jour immuable des dieux, où règnent la paix et la sécurité, » que jamais ne troublent les vents, que jamais n'altère la pluie, » que jamais n'attristent la neige et les frimas. Là, toujours un » ciel sans nuages, une clarté toujours pure, des plaisirs et une » félicité sans mélange. »

Ἡ μὲν ἄρ' ὥς εἶπυσ' ἀπέβη γλαυχῶπις Ἀθήνη
Οὐλυμπόνδ' ὅθι φασὶ θεῶν ἕδος ἀσφαλὶς αἰεὶ.....

NOTE 4, PAGE 248, VERS 12.

Res animi pacem delibrat tempore in ullo.

Lucrèce se plaît à peindre le calme des divinités, et leur insouciance pour les événements du monde; il a répété plusieurs fois cette idée avec des expressions presque semblables. Horace a imité ces passages de Lucrèce :

..... credat Judæus apella,
Non ego, namque deos didici securum agere ævum;
Nec si quid miri faciat Natura, deos id
Tristes ex alto cœli demittere tecto.

Lib. I, Sat. V, vers. 95 seq.

Qu'on fasse cette histoire à quelque circoncis ;
Pour moi je ne crois point à de pareils récits ,
Convaincu que les dieux , dans une paix profonde ,
Aux lois de la Nature abandonnent le monde.

Traduction de M. RAOUL.

NOTE 5 , PAGE 248 , VERS 14.

Nec tellus obstat quin omnia dispiciantur.

Ce vers , comme l'observe La Grange , doit se rapporter aux dieux , et non pas aux sectateurs d'Épicure : la première interprétation est claire , et la seconde est absurde. Sans doute la terre nous empêche de distinguer sous nos pieds ce qui se passe dans le vide , au lieu que les dieux , placés dans leurs *intermondes* , dans ces régions élevées , d'où notre globe n'est qu'un seul point pour eux , peuvent librement promener leurs regards sur ce vide immense , dans lequel se forment et agissent les êtres. Voilà ce qu'a voulu dire Lucrèce ; c'est toujours avec cette majesté qu'il parle des dieux.

NOTE 6 , PAGE 250 , VERS 11.

Et se scire animi naturam

Ce problème fut , et dut être le plus insoluble ; mais chacun crut avoir intérêt à le résoudre ; de là ces innombrables hypothèses , ces systèmes opposés qui , pendant trois mille ans , ont fatigué l'intelligence humaine , et ne l'ont jamais éclairée.

Dicéarque nie absolument l'existence de l'ame , en soutenant qu'elle n'est qu'une configuration d'où résulte le sentiment. Selon Thalès , c'est une nature de soi-même en mouvement. Selon Platon , c'est une essence qui se meut ; c'est un nombre , dit

Xénocrate ; c'est une entéléchie , dit Aristote. Pythagore en fait une harmonie ; Possidonius , une idée ; Hippocrate , un esprit subtil répandu par tout le corps ; Héraclide de Pont , une lumière ; Héraclite , une étincelle de l'essence des étoiles ; chaque philosophe la créa à sa manière. Après avoir disputé sur sa nature , on disputa sur le siège qu'elle occupe.

Simonide , Hippocrate , Galien , Pline , les deux Sénèque , les Épicuriens , les Saducéens chez les Juifs , la croyaient mortelle ; les Stoïciens lui accordaient une très-longue vie , mais qui avait un terme. L'opinion de la mortalité de l'ame paraissait si indifférente , que personne ne la dissimulait ; César l'avouait en plein sénat ; Cicéron dans ses ouvrages philosophiques ; Sénèque la proclamait sur le théâtre.

S'il faut en croire Cicéron , Phérécide le Syrien fut le premier qui apprit aux Grecs que l'ame existait de toute éternité , et devait exister à jamais. Pythagore accrédita ce système , qui fut adopté par Thalès , Anaxagore , Diogène , Platon , etc. Ce dogme , promettant une seconde existence , devait avoir beaucoup de partisans ; les hommes sont presque toujours dévorés par la soif de la vie , et ils acceptent volontiers l'espérance qui leur est offerte de l'éterniser. Cette croyance inspira le plus grand enthousiasme ; Hégésias l'enseigna à Cyrène , et ses nombreux disciples s'entre-tuèrent afin d'affranchir leur ame de sa prison terrestre ; Cléombrote d'Ambracie se précipita du haut d'une tour. Cette manie s'empara de tous les esprits faibles ; ses progrès furent si effrayans que Ptolémée Philadelphe défendit d'enseigner cette doctrine , dont l'effet était devenu dangereux.

NOTE 7 , PAGE 252 , VERS 3.

Denique avarities , et honorum cæca cupido.

Ce morceau de morale est magnifique ; mais on l'a souvent admiré sans l'entendre , et l'application , il est vrai , en est difficile à saisir. On a peine à concevoir comment la crainte de la mort fait naître l'avarice , l'ambition , l'envie , tous les vices , et subjugue les cœurs au point d'inspirer à quelques hommes l'aversion de la vie et le projet de se tuer ; mais , pour entendre ces idées , il faut se pénétrer des fables de l'ancienne mythologie , et ce passage , bien loin d'être regardé comme une vaine déclamation , paraîtra plein de sens et de philosophie. Le Mépris , la Pauvreté et l'Ignominie formaient , d'après un axiôme fondamental du paganisme , le cortège de la Mort. Ce furent donc ces fausses inductions , tirées de la religion payenne , qui donnèrent naissance à tous les crimes si éloquemment décrits par Lucrèce. Voilà pourquoi Virgile , à la porte des enfers , avec le Deuil , les Soucis , la Vieillesse , la Maladie , place la Faim et la Pauvreté.

*Vestibulum ante ipsum , primisque in faucibus Orci,
Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ ;
Pallentesque habitant Morbi , tristisque Senectus ,
Et Metus , et malesuada Fames , ac turpis Egestas ,
Terribiles visu formæ ; Lethumque , Laborque ;
Tum consanguineus lethi Sopor , et mala mentis
Gaudia , mortiferumque adverso in limine Bellum ,
Ferreique Eumenidum thalami , et Discordia demens ,
Vipereum crinem vittis innexa cruentis.*

Devant le vestibule , aux portes des enfers ,
Habitent les Soucis et les Regrets amers ,

Et des Remords rongeurs l'escorte vengeresse ;
 La pâle Maladie et la triste Vieillesse ;
 L'Indigence en lambeaux , l'inflexible Trépas ,
 Et le Sommeil son frère , et le Dieu des combats ;
 Le Travail qui gémit , la Frayeur qui frissonne ,
 Et la Faim qui frémit des conseils qu'elle donne ,
 Et l'ivresse du crime , et les filles d'enfer
 Reposant leur fureur sur des couches de fer ;
 Et la Discorde enfin qui , soufflant la tempête ,
 Tresse en festons sanglans les serpens de sa tête.

Tous les moralistes de l'antiquité avaient pour but de détruire un préjugé si funeste , en publiant hautement que les rangs , les honneurs , les richesses , ne garantissaient pas des atteintes de la mort. Ainsi Horace disait :

*Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
 Regumque turres.*

Lib. I, Od. iv.

La plus belle imitation de cette pensée d'Horace est due à Malherbe , qui dit en parlant de la mort :

Le pauvre , en sa cabane où le chaume le couvre ,
 Est soumis à ses lois ;
 Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
 N'en défend pas les rois.

NOTE 8 , PAGE 252 , VERS 13.

Refugisse volunt longe longæque recesse.

Les amis de la poésie remarqueront avec intérêt , dans le mouvement de ce vers , le type de ces tours , de ces heureuses répétitions de mots , que les grands maîtres ont , à l'imitation de Lucrèce , employées avec tant de bonheur.

NOTE 9, PAGE 254, VERS 11.

Non radii solis neque lucida tela diei
Discutiant, sed Naturæ species ratioque.

J'ai cru devoir donner à cette image, répétée trois fois par Lucrèce, une nuance différente des autres versions.

NOTE 10, PAGE 254, VERS 20.

Harmoniam Graii quam dicunt.

Les philosophes qui regardaient l'ame comme une harmonie résultant du jeu des organes, ne voyaient dans le corps humain qu'un instrument dont la mise en action produisait la pensée ou l'ame; ils croyaient aussi que chaque aggrégat de la Nature était plus ou moins capable de sentir, selon le degré de leur perfection; les végétaux plus que les pierres, les hommes plus que les autres animaux; de même que tous les corps, étant naturellement sonores, sont plus ou moins harmonieux, selon la différence de leur conformation; ainsi par le mot *harmonie* ils entendaient un groupe de sons quelconque, et non l'accord parfait, comme Platon et Lucrèce le leur reprochent. On ne conçoit pas pourquoi ce système si ingénieux, si simple, si vraisemblable pour des payens, fut si vivement combattu par Lucrèce. Pourquoi s'obstinait-il à vouloir une seconde substance incluse dans la machine même, et qui ne pouvait rien expliquer que le corps n'expliquât tout seul. Lucrèce prétendait sans doute donner à l'ame plus de consistance, et d'après son système général, il ne condamne à la destruction que sa forme, pour établir l'immortalité des substances qui la composent.

NOTE 11, PAGE 258, VERS 13.

Nunc animum atque animam dico conjuncta teneri
Inter se, atque unam naturam conficere ex se.

Ici Lucrèce embellit une métaphysique abstraite par une image agréable, qui, prise d'une manière allégorique, est aussi ingénieuse que poétique.

NOTE 12, PAGE 262, VERS 1.

Attamen insequitur languor, terræque petitus
Suavis, et in terra mentis qui gignitur æstus,
Interdumque quasi exsurgendi incerta voluntas.

Il paraît que les commentateurs ont été très-longtemps à trouver le sens de ces trois vers, si naturels et si faciles à entendre. Bayle a inséré dans sa *République des Lettres*, une longue dissertation qui les analysait. C'est leur expression essentiellement poétique qui aura embarrassé les traducteurs; l'ellipse et la métaphore qu'ils renferment aura trompé leur routine scolastique. Ces vers prouvent à quel degré de perfection Lucrèce a si souvent porté son style : *æstus mentis*, *petitus terræ*, *exsurgendi incerta voluntas*, sont des expressions hardies et pittoresques.

NOTE 13, PAGE 264, VERS 3.

.... Igitur parvissima corpora quanto
Et lævissima sunt, ita mobilitata feruntur :
At contra quo quæque magis cum corpore magno
Asperaque inveniuntur, eo stabilita magis sunt.

La traduction de ces quatre vers, qui ne sont en quelque sorte

que la récapitulation de ce qui a été dit dans le paragraphe, m'a paru devoir être reportée aux notes.

L'agilité des corps est donc entretenue
Par leur forme légère, et polie et menue ;
Mais, produits d'éléments grossiers et sans rondeur,
Ils meuvent lentement leur compacte lourdeur.

NOTE 14, PAGE 266, VERS 23.

Inde calor motus, et venti cæca potestas
Accipit.

Le souffle n'est que l'air mis en action ; la chaleur n'est que la modification d'un objet chaud. Lucrèce en fait ici des substances réelles : sa théorie de l'ame nous donne une idée bien étrange de la métaphysique des Anciens ; presque tous ont fait entrer l'air dans la composition de l'ame ; Pythagore l'appelle ἀποπασμα αἰθερος, un détachement de l'air.

NOTE 15, PAGE 272, VERS 7.

Nec capere irarum fluctus in pectore possunt.

Voilà un des vers les plus énergiques de la poésie latine : le goût et la hardiesse se sont accordés ici pour marquer les limites où le génie pouvait porter son essor. Virgile, Horace, Ovide, se sont emparés de cette brillante métaphore ; mais aucun de ces grands poètes n'a surpassé son modèle.

NOTE 16, PAGE 276, VERS 23.

Dicere porro oculos nullam rem cernere posse.

Lucrèce attaque ici Épicharme et Aristote, qui avaient poussé leur sophisme jusqu'à penser que ce n'étaient pas les yeux qui voyaient les objets, mais bien l'ame elle-même ; νοὺς ὁρᾷ, νοὺς ἀκούει.

NOTE 17, PAGE 282, VERS 21.

Nam procul hæc dubio nobis simulacra genuntur.

Ce passage est difficile à saisir; car Lucrèce n'a point encore exposé son système des *simulacres*; il ne le développe qu'au quatrième chant.

NOTE 18, PAGE 284, VERS 10.

Præterea, gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
Corpore; sic animi sequitur sententia tenuis.

Cette image semble avoir inspiré Voltaire, dans ce passage de son *Épître à Génonville* :

Mon esprit m'abandonne, et mon ame éclipse
Perd en moi de son être, et meurt avec mon corps.
Est-ce là ce rayon de l'essence suprême,
Que l'on nous peint si lumineux ?
Est-ce là cet esprit survivant à nous-même ?
Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux ;
Hélas ! pétirait-il de même ?
Je ne sais ; mais j'ose espérer
Que, de la mort, du tems et des destins le maître,
Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

NOTE 19, PAGE 302, VERS 4.

Serpentis caudam procero corpore, utrinque
Sit libitum in multas partes discindere ferro.

Les Anciens accordaient une ame à tout ce qui jouissait de la vie, quelle que soit sa forme extérieure; ils pensaient qu'il existait une ame partout où se découvrait l'animation.

Remarquons ici combien cette peinture d'un serpent déchiré par le fer a de vérité et d'énergie. Ce vers est plein de force et d'harmonie imitative,

Volnere tortari, et terram conspergere tabo;

cette image rappelle, pour les détails, la belle comparaison que Cicéron avait placée dans son poème de *Marius*.

Sic Jovis altisoni subito pinnata satelles,
Arboris e trunco, serpentis saucia morsu,
Subjugat ipsa feris transfigens unguibus anguem
Semianimum, et varia graviter cervice micantem;
Quem se intorquentem lanians rostroque cruentans,
Jam satiata animos, jam duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in unda,
Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.

Voltaire l'a traduite ainsi :

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élançé de la terre;
Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.
Le sang tombe des airs; il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;
Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre, en expirant, se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie;
Et l'aigle tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux.

Cicéron avait aussi puisé le fond de son tableau dans Homère, livre XII de *l'Iliade* :

A leur gauche apparut, l'oiseau de Jupiter
Traîne un dragon sanglant dans les plaines de l'air.

Le monstre se débat, siffle, s'enfle, se dresse ;
 Il darde à coups pressés sa langue vengeresse ;
 Le vainqueur, déchiré de cruels aiguillons,
 Rejette le reptile au sein des bataillons,
 S'enfuit, et, perçant l'air d'une clameur aigue,
 Sur les ailes des vents s'enfonce dans la nue.

M. AIGNAN.

NOTE 20, PAGE 302, VERS 14.

... quapropter mortale utrumque putandum est,
 In multas quoniam partes discinditur æque.

Il est à remarquer que Lucrèce termine presque tous les paragraphes relatifs à la destruction de l'âme par un raisonnement à peu près semblable. J'ai fait mes efforts pour éviter la monotonie des tours et des images que Lucrèce ne s'est pas donné la peine de varier.

NOTE 21, PAGE 302, VERS 15.

Præterea, si immortalis natura animai
 Constat, et in corpus nascentibus insinuatur.

Il faut avouer que le raisonnement de Lucrèce a ici autant de justesse que de profondeur ; on ne peut supposer une origine à un objet immortel, et si l'âme avait existé de toute éternité, cette pure intelligence, comme l'observe Lucrèce, aurait dû se rappeler ses destins passés. La décision du concile de Trente est conforme à l'opinion du poète ; elle nous apprend que l'âme est créée par Dieu à l'instant même de la formation du corps. Cette vérité, qui nous éclaire, ne pouvait guider Lucrèce ; en examinant de près son système, en considérant la situation où il se trouvait, et les idées admises sur l'âme dans son siècle, on peut se convaincre que

Lucrèce était bien moins éloigné qu'il ne le semble de la route de la vérité. En admettant que l'ame pût avoir une forme, il a dû lui assigner un terme; en la composant en partie d'objets matériels, il a dû en prévoir la dissolution; chez Lucrèce, cette dissolution ne regarde que la forme et le mélange que l'on supposait dans la nature de l'ame; mais il reconnaît éternelles les portions de son agrégat; et cette partie si pure, si subtile, qu'il fait remonter vers les cieux, ne peut-elle pas être regardée comme l'émanation immortelle sortie du sein de Dieu pour donner la vie à nos corps, et qui, après leur destruction, se réunit à sa source?

Les Anciens, d'ailleurs, quelle qu'ait été leur opinion sur la puissance des dieux, n'ont jamais accordé à l'ame une immortalité bien réelle; ils ne l'ont point douée, dans les enfers, de plaisirs ou d'affections bien sensibles: l'ame d'Achille, qu'Ulysse parvient à faire parler, ne donne pas une idée fort agréable du sort des ombres dans les Champs-Élysées. « Ne cherche pas à » me consoler d'avoir perdu la vie, répond le fils de Thétis au roi » d'Ithaque; j'aimerais mieux être l'esclave du plus vil des hommes » que de régner sur tous les morts. »

Βουλέμεν κ' ἵπαρους ἰὼν θητεύειν ἄλλω
 Ἄνδρ' ἐπὶ ἀκλήρῳ, ὃ μὴ βίοςτος πόλυσιν,
 Ἢ πᾶσι νικύσσει καταφθιμένοισιν ἀνάσσειν.

ODYSS. LIV. II.

Les Anciens n'ont eu que des notions vagues sur le sort à venir: il était réservé à la religion chrétienne de montrer aux hommes les moyens employés par la divinité pour faire jouir ses élus d'une félicité éternelle.

NOTE 22, PAGE 306, VERS 19.

.... atque unde animantum copia tanta.

Lucrèce est ici d'accord avec une grande partie de nos physi-
ciens modernes, dont les expériences les plus positives ont prouvé
que la putréfaction produit des animalcules : rien n'est plus ancien
que cette opinion. Souvent l'étymologie d'une expression nous
instruit de la nature de l'objet pour lequel elle a été créée ; ainsi
les mots *foetens* et *foetus*, dont l'un signifie l'odeur d'un corps
qui se corrompt, et l'autre un être vivant qui commence à se
former, ont évidemment une étymologie commune.

NOTE 23, PAGE 322, VERS 16.

Aut in melle situm suffocari....

Quelquefois les Anciens ont enseveli les corps dans le miel :
Démocrite voulait que l'on conservât ainsi tous les morts.

NOTE 24, PAGE 324, VERS 9.

Quod bene si videant animo, dictisque sequantur,
Dissolvant animi magno se angore metuque.

Long-tems après le siècle de Lucrèce, on parut n'attacher qu'un
bien faible intérêt à l'idée de l'immortalité de l'ame. Sénèque
s'empara de tout ce que Lucrèce avait dit sur ce sujet, et le fit
réciter sur le théâtre. Voici des fragmens de l'un des chœurs du
deuxième acte de *la Troade*.

Verum est, an timidos fabula decipit? etc.

Est-il vrai? n'est-ce point une fatale erreur,
Pour soumettre le faible au joug de la terreur?

Et quand dans le tombeau la mort m'a fait descendre,
Un esprit fugitif survit-il à ma cendre?

.....
.....

A-t-on touché le bord terrible même aux dieux,
L'être s'évanouit, et, telle qu'à nos yeux
S'échappe au gré des vents la nue ou la fumée,
Tel ce souffle moteur d'une fange animée,
Tout-à-coup dégagé de ses pesans liens,
Se dissipe et se perd aux champs aériens.
La mort enfin n'est rien ; lâche, bannis ta crainte ;
Réprime, ambitieux, ton espoir ou ta plainte.
Où gisons-nous, dis-moi, dans ce nouveau séjour ?
Où gisent les mortels qui doivent naître un jour ?
Le tems nous engloutit ; le néant nous réclame ;
La mort, du même coup, frappe le corps et l'âme.
Les monstres du Tartare, et ses nombreux fléaux,
Et le triple gardien des gouffres infernaux,
Et leur roi ténébreux, ne sont que de vains songes,
Ou du fourbe ou du sot méprisables mensonges.

NOTE 25, PAGE 326, VERS 17.

Denique si vocem rerum Natura repente
Mittat.

J'ai presque toujours destiné ces notes à éclaircir le sens de quelques passages obscurs, indispensables au développement du système, et non pas à donner l'analyse apologétique des innombrables beautés de ce poëme ; mais je ne peux résister au désir de faire remarquer la sublime élévation de cette prosopopée, où la Nature, personnifiée avec tant de grandeur et d'énergie, présente une des

plus magnifiques conceptions du génie poétique. Il serait trop long et très-inutile de s'attacher à en faire ressortir les fragmens les plus dignes d'admiration.

NOTE 26, PAGE 326, VERS 23.

Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis.

Cette pensée si philosophique et si originale a été justement appréciée par les Anciens et par les Modernes; Horace l'a reproduite; mais en l'exprimant avec moins de précision, il lui a fait perdre de son mérite.

.... et exacto contentus tempore vitæ,
Cedat, uti conviva satur, reperire queamus.

On sent combien Horace, en étendant sa phrase, est resté au-dessous de son modèle. Une pensée brillante et juste, renfermée dans un cadre étroit, en acquiert plus de force; elle est alors, si l'on peut s'exprimer ainsi, semblable au salpêtre qui, en s'emprisonnant plus étroitement, produit une explosion plus éclatante. Donner aux pensées la proportion qui ne les rend ni obscures ni prolixes, c'est le secret du goût et du génie.

L'abbé Delille a aussi adopté la pensée de Lucrèce, et l'a rendue d'une manière à peu près semblable aux différentes versions qui en ont été faites, parce que l'idée et l'expression sont données par le poète latin :

Du festin de la vie, où l'admirent les dieux,
Ayant goûté long-tems les mets délicieux,
Convive satisfait, sans regret, sans envie,
S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie.

Gilbert avait aussi profité de cette image, dans une pièce extrêmement touchante :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs !
Je meurs ! et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

M. Casimir Delavigne, dans une pièce de vers où brille son beau talent, a tenté de rajeunir l'idée de Lucrèce :

Alors que ma froide paupière
Pressera mon œil à jamais,
O Naïs ! pour faveur dernière,
Couronne-moi de myrtes frais.
Paré comme en un jour de fête.
Sur un bras inclinant ma tête,
Une coupe vide à la main,
J'offrirai la riante image
De ce convive heureux et sage
Qui sommeille après un festin.

L'image de la coupe vide produit un heureux effet.

André Chénier a dit dans *la Jeune Captive* :

Au banquet de la vie, à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

NOTE 27, PAGE 332, VERS 2.

Atque ea nimirum quæcunque Acherunte profundo
Prodita sunt esse, in vita sunt omnia nobis.

C'est dans cette explication ingénieuse des supplices des enfers, envisagés comme emblématiques, que Lucrèce saisit l'occasion

de développer la pureté de sa morale; ses préceptes nobles et touchans ont été les objets de nombreuses imitations. Il n'est presque aucun écrivain célèbre qui n'ait puisé dans Lucrèce. Ces réflexions de saint Ambroise : *Ante oculos ejus semper est error proprius , et momentis omnibus culpa pulsat conscientiam , nec quiescere , nec oblivisci sinit ; velut gravis censor , exagitat se terrore perpetuo*, ne sont-elles point les paraphrases de ces vers de Lucrèce :

Sed metus in vita poenarum pro malefactis
Est insignibus , etc.

Après la description allégorique des enfers , par Lucrèce , il sera peut-être agréable de parcourir la peinture effrayante que Virgile en a faite dans le sixième chant de *l'Énéide* :

A gauche il aperçoit (Énée) le séjour enflammé
Que d'un triple rempart les dieux ont enfermé.
Autour, le Phlégéon aux ondes turbulentes
Roule d'affreux rochers dans ses vagues brûlantes.
La porte inébranlable est digne de ces murs :
Vulcain la composa des métaux les plus durs.
Le diamant massif en colonnes s'élance ;
Une tour jusqu'aux cieux lève son front immense :
Les mortels conjurés , les dieux et Jupiter
Attaqueraient en vain ses murailles de fer.
Devant le seuil fatal , terrible , menaçante ,
Et retroussant les plis de sa robe sanglante ,
Tisiphone bannit le sommeil de ses yeux ;
Jour et nuit elle veille aux vengeances des dieux.

.....
..... Avec un bruit terrible ,
Sur ses gonds mugissans tourne la porte horrible ;

Elle s'ouvre soudain ; dans ce séjour de deuil,
Quel monstre épouvantable en assiège le seuil !
Plus loin , s'enflant , dressant ses têtes menaçantes ,
L'hydre ouvre en mugissant ses cent gueules béantes.
L'œil n'ose envisager ces antres écumans.
Enfin l'affreux Tartare et ses noirs fondemens
Plongent plus bas encor que de leur nuit profonde
Il ne s'étend d'espace à la voûte du monde.
Là , de leur chûte horrible encore épouvantés ,
Roulent ces fiers géans par la terre enfantés.
Là , des fils d'Aloüs gisent les corps énormes ;
Ceux qui , fendant les airs de leurs têtes difformes ,
Osèrent attenter aux demeures des dieux ,
Et du trône éternel chasser le roi des cieux.
Là , j'ai vu de ces dieux le rival sacrilège ,
Qui , du foudre usurpant le divin privilège ,
Pour arracher au peuple un criminel encens ,
De quatre fiers coursiers , aux pieds retentissans ,
Attelant un vain char dans l'Élide tremblante ,
Une torche à la main , y semait l'épouvante :
Insensé qui , du ciel prétendu souverain ,
Par le bruit de son char et de son pont d'airain ,
Du tonnerre imitait le bruit inimitable !
Mais Jupiter lança le foudre véritable ,
Et renversa , couvert d'un tourbillon de feu ,
Le char et les coursiers , et la foudre et le dieu :
Son triomphe fut court , sa peine est éternelle.
Là , plus coupable encore , est ce géant rebelle ,
Ce fameux Tityus , autre rival des dieux ,
De la terre étonnée enfant prodigieux ;
Par un coup de tonnerre aux enfers descendue ,
Sur neuf vastes arpens sa masse est étendue.

Un vautour sur son cœur s'acharne incessamment,
 De sa faim éternelle éternel aliment :
 Contre l'oiseau rongeur en vain sa rage gronde ;
 Il habite à jamais sa poitrine profonde :
 Il périt pour renaître , il renaît pour souffrir ;
 Il joint l'horreur de vivre à l'horreur de mourir ;
 Et son cœur, immortel et fécond en tortures,
 Pour les rouvrir encor referme ses blessures.

Rappellerai-je ici le superbe Ixion ,
 Le fier Pirithoüs , et leur punition ?
 Sur eux pend à jamais , pour punir leur audace ,
 D'un roc prêt à tomber l'éternelle menace.
 Tantôt, pour irriter leur goût voluptueux ,
 S'offrent des mets exquis et des lits somptueux :
 Vain espoir , des trois sœurs la plus impitoyable
 Est là, levant sa torche ; et sa voix effroyable
 Leur défend de toucher à ces perfides mets
 Qui les tentent toujours sans les nourrir jamais.

DELILLE.

NOTE 28, PAGE 336, VERS 2.

Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit.

Ancus Martius , quatrième roi de Rome , fils d'une fille de Numa. Son caractère, dit Tite-Live, était un mélange de celui de Numa et de celui de Romulus ; il mourut l'an de Rome 138, après un règne de vingt-quatre ans.

NOTE 29, PAGE 336, VERS 6.

Ille quoque ipse , viam qui quondam per mare magnum.

Xerxès I^{er} , cinquième roi de Perse , et second fils de Darius.

NOTE 30, PAGE 336, VERS 21.

*Ipse Epicurus obît decurso lumine vitæ,
Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol.*

Cette comparaison, dont Lucrèce se sert avec beaucoup d'art pour payer à Épicure son tribut d'éloges accoutumé, présente à la fois le sublime d'image et de style. Beaucoup d'écrivains en ont fait des imitations; elles sont trop nombreuses pour les rapporter ici.

NOTE 31, PAGE 340, VERS 4.

Aut etiam properans urbem petit atque revisit.

Horace avait sans doute ce passage sous les yeux, en composant la fin de la Satire VII :

*Non horam tecum esse potes ; non otia recte
Ponere , etc.*

Boileau, à son tour, s'est approprié les vers d'Horace :

*Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Est malade à la ville, ainsi qu'à la campagne ;
En vain monte à cheval pour tromper son ennui ;
Le chagrin monte en croupe et galoppe avec lui.*

FIN DES NOTES DU CHANT TROISIÈME.



VARIÆ LECTIONES

LIB. I, II, III.

VARIÆ LECTIONES.



LIBER PRIMUS.

PAG. 4.

- Versu 7. *Adventumque tuum* ;
Ad ventumque tuum tibi suaves dædala tellus
Submittit flores. — PREIGERUS.
Adventuque tuo tibi, etc. — GRIPHIUS, NARDIUS, PARÆUS.
— 9. *lumine* ; numine. — JO. BAPTISTA PIUS.
— 10. *patesfacta* ; calefacta. — PARÆUS, CREECH.
— 13. *percussæ* ; percussæ. — GIFANIUS.

PAG. 6.

- 3. *quo quamque* ; quocunque. — PAR.
— 14. *ornatum* ; prælatum. — PREIG.
— 16. *Effice* ; Et face. — FABER.
Ibid. *mænera* ; munera. — CREECH.
— 22. *suspiciens* ; spirans. — PIUS.

PAG. 8.

- 6. *Ne mea* ; Nec mea. — CREECH.

PAG. 10.

- 5. *Graius* ; gnarus. — PIUS.
Ibid. *tollere* ; tendere. — NONIUS, GIF.
— 18. *Obteritur* ; Opperitur, Exteritur. — LAMBINUS, GIF.
— 21. *Endogredi*. Indogredi. — FAB., HAVERKAMPUS.
— 25. *delecti* ; dilecti. — LAMB.
— 26. *Cui simul* ; Quæ simul. — MSS.

PAG. 12.

- 3. *celare* ; celerare. — MSS., FAB., LAMB.

Lucrèce, I.

- Versu 7. *donarat*; *donaret*. — MSS.
 — 16. *desciscere*; *desistere*. — MSS., GASSENDUS.

PAG. 14.

- 3. *dirempta*; *perempta*. — CREECH.
 — 11. *permanent*; *perveniant*. — MSS.
 — 14. *et fundere*; *effundere*. — MSS. — eo fundere — HAV.
 — 15. *expandere*; *exponere*. — MSS., GIF.
 — 18. *genantur*; *gerantur*. — PREIG.
 — 22. *adfectis*; *adfectas*. — MSS.
Ibid. *sepultis*; *sepultas*. — VET. CODD.

PAG. 16.

- 6. *sperata voluptas*; *spectata voluntas*. — LAMB.
 — 7. *perferre*; *efferre*. — LAMB., HAV.
 — 8. *serenas*; *severas*. — CREECH.
 — 10. *præpandere*; *propandere*. — VET. CODD.
Ibid. *menti*; *mentis*. — MSS.
 — 21. *quod sequimur*; *sequitur*. — LAMB., JENSIUS.

PAG. 18.

- 11. *corpora*; *semina*. — GASS.
 — 13. *quidque creatur*; *quæque creantur*. — MSS.
 — 17. *certis*; *cunctis*. — FAB., CREECH.
Ibid. *secreta*; *diversa*. — LIBRI VET.
 — 18. *Præterea*; *Propterea*. — GIF.
 — 19. *vites*; *uvas*. — CODEX FLORENTINUS.
Ibid. *sudante*; *suadente*. — LAMB. — sua dante. — SALMASIUS.
 — 20. *Si non, certa suo quia tempore semina rerum*;
Si non certa, suoque in tempore semina rerum. — HAV.

PAG. 20.

- 13. *Crescendoque*; *Crescentesque*. — CREECH.
 — 14. *Quæque sua de materia*; *Quicque sua de materia*. — MSS.
 HAV.
 — 18. *possit*; *posset*. — GIF.

PAG. 22.

- 1. *quia*; *qua*. — MSS., HAV.

- Versu 5. *possint*; *possent*. — VET. CODD.
 — 6. *quoniam*; *quando*. — PIUS.
 — 17. *enim*; *ei*. — VET. LIBB.
 — 19. *At nunc*; *Quod nunc*. — FAB., LAMB., HAV.

PAG. 24.

- 3. *generatim*; *generatum*. — MSS.
 — 6. *ingenui*; *ingeniti*. — PIUS, GIF., LAMB.
 — 16. *Inter se nexas, minus aut magis endopedite*;
Inter se nexus, minus aut magis endopedita. — GASS., GIF.
 PAR., HAV., VET. CODD.
Inter se nexu minus, aut magis endopedito. — NARD.
Inter se nexus minus, aut magis endopeditos. — CREECH.
 — 17. *Tactus enim*; *Tractus enim*. — PIUS.
 — 18. *eorum*; *quorum*. — MSS., GIF., PAR.
 — 19. *quæque*; *quemque*. — CODD. FLORENTINI.

PAG. 26.

- 8. *pingues*; *pingui*. — HAV.
 — 12. *perculsa*; *perculsa*. — LAMB.
 — 16. *Nunc age, res quoniam docui non posse creari*
De nihilo, neque item genitas ad nil revocari;
Nunc agesis, quando docui nil posse creari
De nihilo, neque res genitas ad nil revocari. — VET. CODD.,
 GIF., FAERNUS, TETTIUS.
 — 22. *pontum*; *porcas*. — SALMAS., HAV.

PAG. 28.

- 4. *pontus*; *coortus*, *còrtus*, *Corus*. — FAB., PREIG.
 — 7. *vexantia*; *vexanti*. — PIUS, HAV.
 — 14. *turbidus*; *turgidus*. — IS. VOSS., PREIG.
 — 17. *ruit qua*; *ruunt quæ*. — FAB.
 — 19. *veluti validum flumen, quum procubueret*; *valido cum flumine procubueret*. — MSS., PREIG.
 — 22. *rotantia*; *rotanti*. — HAV.
 — 26. *Tum porro*; *Quin porro*. — GIF.

PAG. 30.

- Versu 6. *suspensæ*; *suspansæ*. — VET. CODD., PIUS. — *dispensæ*. — LAMB.
- 7. *dispansæ in sole*; *candenti in sole*. — LAMB.
- 12. *solis*; *olim*. — FAB.
- 15. *occulte decrescit vomer in arvis*; *occulto . . . arvo*. — SERVIUS.
- 18. *dextras*; *extras*. — FAB., GIF.
- 22. *præclussit*; *præcludit*. — GIF.

PAG. 32.

- 3. *quoque*; *quæque*. — GIF.
- 12. *officium quod corporis exstat*, *Officere*; *officium quod corporis est*, ut *Officere*, etc. — HAV.
- 19. *privata carerent*; *pronata jacerent*. — TURNER., lib. 1, c. 15.

PAG. 34.

- 2. *Hinc tamen esse licet raro cum corpore cernas*; *In saxis*, etc.;
Hinc tamen esse liquet raro cum corpore: cernas In saxis.
 — HAV.
- 4. *flent*; *fluunt*. — CREECH.
- 7. *in totas*; *in totos*. — MARULL. — *in tota usque vel ab*, etc.
 — MSS.
- 22. *Dedicat*; *Deliquat*. — LAMB., CREECH, HAV.

PAG. 36.

- 15. *concursu*; *concurso*. — VET. CODD., GIF., HAV.
- 17. *fuat*; *flabit*. — VET. CODD., PIUS.
- 20. *primum quemque*; *privum quisque*. — VOSS., HAV.

PAG. 38.

- 17. *Usque adeo largos haustus, de fontibu' magnis*;
Usque adeo largos, haustos de fontibus, amnes. — MSS.,
 LAMB.

PAG. 40.

- 11. *quod possis dicere ab omni*; *quod dici possit ab omni*. — MURETUS. — *quod possit dici ab omni*. — GIF.

PAG. 44.

- Versu 16. *nulla potest vis*
Stringere; nam solido vincunt ea corpore demum;
 *nulla potest vis*
Stringere; nam solido evincunt ea corpore damnum. — VET.
 CODD.
- 22. *fero; fere. — PREIG.*
- Ibid.* *serventia; ferventi. — VET. CODD.*

PAG. 46.

- 13. *geruntur; ginuntur. — LAMB.*
- 25. *rerum; tectum. — VET. CODD., CREECH, HAV.*

PAG. 48.

- 4. *quæcumque; quacumque. — VET. CODD., GIF.*
- 8. *cæca; certa. — CREECH. — tota. — PIUS.*
- 18. *Et quam; Et quo. — VET. CODD., CREECH.*
- 19. *Tam magis his rebus; Tam magis ictibus hæc. — FAB.*
- 24. *renata; reducta. — GASS.*

PAG. 50.

- 14. *quapropter longa diei*
Infinitæ ætas anteacti temporis omnis,
Quod fregisset adhuc, etc.;
 *quapropter longa dies, et*
Infinita ætas anteacti temporis omnis
Quod fregisset adhuc, etc. — FAB., CREECH.

PAG. 52.

- 1. *quoniam simul; quoniam semel. — MSS., HAV., PREIG.*
- 4. *nam funditus omnis; nam funditus omni. — CREECH.*
- 23. *victum; vultum. — CREECH.*

PAG. 54.

- 11. *ullorum; illarum. — PREIG.*
- 17. *pars; par. — PREIG.*
- 23. *negatque Credere posse animum, victus, etc.;*
 *negatque Credere posse: animi victus, etc. —*
 CREECH.

PAG. 56.

- Versu 20. *Quamde graves inter Graios ; Quam gravior Graios inter.*
— PIUS.

PAG. 58.

- 2. *Ex vero ; Ex uno.* — LAMB., HAV.

PAG. 60.

- 13. *omnimodis ; unimodus.* — PIUS, LAMB.

PAG. 62.

- 8. *Quam neget esse ignis ; Quam neget esse ignes.* — LAMB.,
FAB.

- 16. *longeque errasse ; longe deerrasse.* — LAMB., CREECH.

PAG. 64.

- 1. *et hic Ætnæa minantur*
Murmura flammæ rursum se colligere iras ,
Faucibus eruptos iterum ut vis evomat ignes ,
Ad cœlumque ferat flammæ fulgura rursum ;
..... *et hic Ætnæa minantur*
Murmura flammæ sursum se colligere iras ;
Faucibus eruptos vis omnis ut evomat ignes ;
Ad cœlumque ferant flammæ fulgura cursum. — PREIG.
- 24. *in eorum corpus inane ; in eorum corpore inane.* — CREECH.

PAG. 66.

- 10. *atque ; utque.* — PREIG.
- 12. *virescere ; vigescere.* — LAMB., GIF., NARD., CREECH.

PAG. 70.

- 7. *mutarier omnes ; res vertier omnes.* — FAB., CREECH.

PAG. 74.

- 9. *sanguis ? an ossa ? sanguen ? an ossa ?* — LAMB., PIUS, HAV.

PAG. 76.

- 11. *fruges quoque sæpe minutas Robore quum saxi, etc. ; fru-*
ges quoque sæpe minaci Robore quum in saxi, etc. —
MSS., PREIG., HAV.

Versu 16. *Et laticis dulces guttas*; Et latices, dulces guttas. — MSS.

PAG. 78.

- 6. *Donec fulserunt flammæ fulgore coorto*;
Donec flammai fulserunt flore coorto. — VET. LIBB., LAMB.,
PREIG.

PAG. 80.

- 26. *tali facto*; tali tactu. — LAMB.

PAG. 82.

- 10. *ecquænam*; quænam. — VET. LIBB. — *ecquam*. — LAMB. —
quædam. — HAV.

- 16. *namque*; nam qua. — LAMB., HAV.

Ibid. *debebat*; debet. — FAB., HAV.

- 18. *ut videatur*; et videatur. — FAB.

Ibid. *nisi ultra*; nisi extra. — LAMB., CREECH.

PAG. 84.

- 1. *Si jam finitum*; Sic jam finitum. — MSS., LAMB., PREIG.

- 21. *Nec res ulla geni*; Nam res ulla geri. — PREIG., HAV.

PAG. 86.

- 2. *genuntur*; geruntur. — LAMB., PREIG.

- 5. *ante oculos*; ex oculis. — PREIG.

- 10. *flumina*; fulmina. — MSS., VET. LIBB., NARD.

- 19. *Aut etiam, alterutrum nisi terminet alterum eorum*
Simplice natura et pateat tantum immoderatum;
Aut etiam alterutrum nisi terminat alterum eorum,
Simplice natura pateat tamen immoderatum. — CREECH.,
HAV.

PAG. 88.

- 7. *mutata*; motata. — VET. LIBB.

- 8. *vexantur*; versantur. — VET. LIBB.

- 11. *Qualibus hæc rebus*; Qualibus hæc rerum. — FAB.

PAG. 90.

- 1. *possent*; possunt. — MSS.

- 26. *noctes pariles agitare, diesque*; noctes pariles agitare diebus.
— MSS.

PAG. 92.

- Versu 9. *Æquis ponderibus, motus quacunq̃ue feruntur;*
Æquis ponderibus motis quacunq̃ue feruntur. — VET. LIBB.
 ET VULGATI.

LIBER SECUNDUS.

PAG. 124.

- 7. *Sed nil dulcius est; suavius est.* — GASS.

PAG. 126.

- 2. *O miseras; O stultas.* — GIF., LAMB.
 — 4. *Degitur hoc ævi; Degimus.* — NON., LAMB., FAB.
Ibid. *nonne videre; nonne videtis.* — VULGAT., MARULL.
 — 5. *nisi ut quum*
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur,
Jucundo sensu, cura semota metuque;
 *nisi ut, cui*
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur,
Jucundo sensu, cura semotu', metuque. — PREIG.
 — 10. *uti multas; uti nullas.* — VULGATI.
 — 15. *auroque renidet; ostroque renidet.* — PREIG.
 — 16. *aurataque templa; tecta.* — MACROB., LAMB.

PAG. 128.

- 8. *timesactæ; pavefactæ.* — CREECH.
 — 9. *Effugiunt animo pavidæ, mortisque timores;*
Effugiunt animo, pavidæ mortisque timores. — FABRI EMEN-
 DAT., CREECH, HAV.
 — 10. *vacuum pectus; tempus.* — VET. CODD., LAMB., GIFAN.,
 CREECH.
 — 17. *quin omne sit hoc rationis egestas; quin omni' sit hæc ra-*
tionis' potestas. — PREIG., HAV.

PAG. 130.

Versu 21. *Nec remorantur ibi, etc.*

Nec remorantur ibi : sic rerum summa novatur
Semper, et inter se mortales mutua vivunt;
Et, quasi cursores, vitæ lampada tradunt. — FAB. EMENDAT.

PAG. 132.

- 7. *Aut ictu forte alterius : nam, cita superne
Obvia quum flixere, fit, ut diversa, etc.*
Aut ictu auferri alterius : nam concita sæpe
Obvia, confluxere ita uti diversa, etc. — VET. LIBB., GIF.
- 17. *nulla quies est ; multa.* — MSS.

PAG. 134.

- 12. *uti memoro ; uti memorabo.* — VET. LIBB.
- 15. *Insertim fundunt radios ; Inserti fundunt radii.* — SERVIUS,
VET. LIBB., GIF., CREECH, HAV.

PAG. 136.

- 5. *denique ; undique.* — MSS., LAMB.
- 6. *hic a principiis ; hic et principiis.* — LAMB.

PAG. 138.

- 8. *atque ipsa ; quin ipsa.* — FAB. EMENDAT.
- 9. *feruntur ; ferantur.* — FAB. EMENDAT.
- 19. *rationibus, ac moderatis ; rationibus admoderate.* — GRO-
NOV., *Observ.*, lib. III, cap. VI, CREECH, PREIG.

PAG. 142.

- 20. *spatio decedere ; spatio se pellere.* — VET. LIBB., LAMB., HAV.
- 21. *momen mutatum ; momen mutatus.* — TURNER. — mini-
mum momentum. — GASS.

PAG. 144.

- 6. *aera deorsum ; aera rarum.* — CREECH, HAV.

PAG. 146.

- 14. *rigantur ; vagantur.* — GASS.

PAG. 152.

- Versu 18. *læta arbusta*; læta armenta.—EDIT. LONDIN., PREIG., HAV.
 — *lætantia*; liquentia. — FAB.

PAG. 154.

- 18. *Derivare queunt alio*; Derivare queunt animum. — LIBB.
 MSS. et VULGAT.

PAG. 156.

- 15, *e parvis*; et parvis. — FAB., CREECH.

PAG. 162.

- 22. *Sudor*; Udor. — CREECH.

PAG. 164.

- 9. *Humor dulcit ubi per terras crebrius idem
 Percolatur, etc.*
*Humor dulcis ubi, per terras crebrius idem
 Percolatus, etc.* — LAMB.

PAG. 166.

- 17. *myrrhæ*; Smyrnæ. — VET. CODD., CREECH.

PAG. 200.

- 16. *Ex insensilibus*; Ex insensibili. — PRISCIANUS, lib. IV.
 — 20. *Non ex omnibus omnino quæcunque creant res*;
Sic itidem, quæ sunt, minimis sentire necesse est. — PIUS.

PAG. 204.

- 8. *fugimus*; figimus. — CREECH.
 — 13. *Quod si forte aliquis dicet duntaxat oriri
 Posse ex non-sensu sensus, mutabilitate
 Ante aliqua, tanquam partum, quam proditur extra;*
*Quod si forte aliquis dicet, duntaxat oriri
 Posse ex non-sensu sensus mutabilitate
 Ante aliqua, totum partum quod proditur extra.* — HAV.

PAG. 210.

- 14. *Neve putes æterna minus*; interna. — CREECH, HAV.

LIBER TERTIUS.

PAG. 246.

Versu 3. *gentis decus*; *gentis dux*. — GASS.

PAG. 248.

- 3. *coortam*; *coactam*. — LAMB., PREIG.
- 14. *dispiciantur*; *despiciantur*. — PREIG.
- 18. *patet ex omni parte resecta*; *patens*, . . . *retorta* — CREECH.

PAG. 250.

- 13. *Hinc licet advertas animum, magis omnia laudis,
Aut etiam venti, si fert ita forte voluntas, etc.;*
*Hæc, licet advertas animum, magis omnia laudis,
Aut etiam vetiti, si fert ita sera voluntas, etc.* — PALMERIUS; GRONOV., *Obs.*, lib. IV, cap. 12; PREIG.

PAG. 252.

- 6. *præstante*; *perstante*. — VET. CODD., LAMB., CREECH.

PAG. 256.

- 1. *Vivere cum sensu*; *Vivere concentu*. — CREECH.
- 13. *onustum*; *honesto*. — PREIG.

PAG. 258.

- 5. *qui nobis moribundos deserit artus*; *qui, nobis moribundis, deserit artus*. — FAB.
- 8. *Nomen ab organico saltu delatum Heliconis*;
Nomen ab organico cantu ductum citharai. — FAB.

PAG. 162.

- 25. *conjectum*; *conlectum*. — MURET., LAMB.

PAG. 264.

- 1. *mobilitata*; *mobilitate*. — VET. CODD.

Versu 2. *corpore* ; *pondere*. — VET. CODD.

— 22. *Quod genus est Bacchi* ; *Quod genus* , aut *Bacchi*. — LAMB.

PAG. 268.

— 10. *Compta modis* ; *Côpta modis*. — FAB., HAV., CREECH.

— 17. *viscere volgo* ; *est visere vulgo*. — PREIG.

PAG. 270.

— 21. *Est etiam* ; *Est etenim*. — FAB. EMENDAT.

PAG. 276.

— 19. *Si non ipsa palam quod res dedit, etc.* ;
Si non ipse, palam qui res dedit. — LAMB.

PAG. 278.

— 1. *sancta viri sententia ponit* ; *sancta sibi sententia sumit*. — FAB.

— 10. *primis* ; *privis*. — PREIG.

PAG. 282.

— 9. *Tu fac* ; *Tu face*. — LAMB.

— 20. *vapore* ; *vaporem*. — PREIG.

PAG. 284.

— 1. *omnibus e membris* ; *ex hominis membris*. — MSS.

PAG. 286.

— 4. *nutuque cadenti* ; *vultuque cadenti*. — LIBB. FLORENT.

— 17. *quæcunque sequuntur? Cur ea sunt, nisi, etc.* ;
quæcunque sequuntur, Curvascunt? nisi, etc. — PREIG.

PAG. 288.

— 5. *Inconstanter* ; *Incunctanter*. — PREIG.

PAG. 292.

— 22. *Sed tamen in parvo liquuntur tempore tibi* ;
Secta etenim parvo liquuntur tempore tibi. — IS. VOSS.,
 PREIG., HAV.

PAG. 294.

— 3. *animi vivata potestas* ; *animai vasta potestas*. — PREIG.

PAG. 296.

Versu 16. *Quod genus est, animo; Quod genus, esse animo.* — LAMB.

PAG. 300.

- 2. *nec manus ipsa*
Esse potest animæ; neque seorsum lingua, nec aures
Absque anima per se possunt, etc.;
 *nec manus ipsa*
Esse potest; animæ neque seorsum lingua, nec auris
Auditum per se possunt. — HAV.
Esse potest anima. — LIBB. VULG.

PAG. 304.

- 19. *subito de frugibus; subitis e frugibus.* — MSS. — *subitis*
offractibus. — FAB. — *subitis affrictibus.* — — IS. VOSS.
 — 25. *quæque magis; nempe magis.* — FAB. — *cuique magis* —
 MSS., PREIG., HAV.

PAG. 306.

- 16. *Sin ita sinceris membris; Quin ita sincera ex membris.* —
 FAB.
 — 22. *et privas in corpora; et priva si in corpora.* — PREIG., HAV.

PAG. 320.

- 10. *Debet enim, misere quoi forte ægreque futurum est,*
Ipse quoque esse in eo tum tempore, quum male possit
Accidere. At quoniam mors eximit id, prohibetque
Illum, cui possint incommoda conciliari
Hæc eadem, etc.;
Debet enim, misere si forte ægreque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, cui male possit
Accidere, id quoniam mors eximit esseque prohibet
Illum, cui possint incommoda conciliari
Illa eadem, etc. — IS. VOSS., LIBB. VET.; TURNER., *Ad-*
vers., lib. xxx, cap. 10.

PAG. 322.

- 6. *se vindicat; se dividit.* — HAV.

PAG. 324.

Versu 21. *fructus homullis*; *fructus homulli*. — FAB.

PAG. 326.

- 4. *Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit,
 Quum pariter mens et corpus sopita quiescunt;
 Nam licet æternum per nos sic esse soporem;
 Nec desiderium nostrî nos attigit ullum;
 Nec sibi enim quisquam tum se, vitamque requirit,
 Quum pariter mens et corpus sopita quiescunt.
 Nec desiderium nostrî nos adtigit ullum;
 Nam licet æternum per nos sic esse suprema. — SALMAS.,
 Epist. LII.*

PAG. 336.

- 22. *Præstinxit*; *Restinxit*. — SALMAS., *Epist. I*, HAV.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

DÉDICACE.

Réflexions sur le Poème et le Système de Lucrèce.....	j
Vie de Lucrèce.....	xxxix
Notice sur Épicure.....	xlviij
Fragmens d'Épicure.....	lv
Chant Premier.....	5
Notes du Chant Premier.....	97
Chant Deuxième.....	125
Notes du Chant Deuxième.....	229
Chant Troisième.....	247
Notes du Chant Troisième.....	345
<i>Variae Lectiones</i>	369

FIN DU PREMIER VOLUME.

